

ARTHUR BERNÈDE

# L'AIGLONNE

*Roman*



Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

# Arthur Bernède



# L'Aiglonne

*Roman historique*

1922



**KOTOBONLINE**  
Livres pour Tous

**Bibliothèque numérique Ali Ben Salah**

## **I : L'homme au collet noir**

Le 10 août 1792, le vent des grandes révolutions soufflait sur Paris.

Dès l'aube, descendant des faubourgs, précédés de tambours battant la « générale », des bandes d'hommes, la plupart en guenilles et bonnets rouges, armés de piques, de vieux mousquetons, de fusils rouillés, de coutelas, de haches et de gourdins, marchaient sur le château des Tuileries aux cris de « Vive la Nation ! A bas le roi ! »

Sur le quai des Galeries du Louvre, où le tumulte grandissait d'instant en instant, un jeune homme de taille moyenne sangle dans un uniforme sombre d'officier d'artillerie sur lequel tranchait l'or fané de ses épaulettes, chaussé de bottes aux talons éculés, coiffé d'un bicorne aux poils usés et jaunis par les intempéries, très maigre, le teint légèrement olivâtre, la mâchoire énergique et le regard fiévreux, martelait le pavé, indifférent, en apparence, à l'émeute ou plutôt à la Révolution qui grondait autour de lui.

C'est à peine si, de temps en temps, lorsque les hurlements redoublaient, un furtif sourire entrouvrait ses lèvres, en même

temps que sa main étreignait nerveusement la poignée de son sabre.

Bientôt, happé par le remous, traîné par la marée humaine jusque dans les jardins des Tuilleries, où nulle défense n'avait été préparée, l'officier d'artillerie murmura, en haussant dédaigneusement les épaules :

« Comment a-t-on pu laisser entrer cette “canaille” ? Il fallait en balayer quatre ou cinq cents avec du canon, et le reste courrait ! »

Tout en enveloppant d'un coup d'œil aigu, pénétrant, le spectacle qui s'offrait à lui, il tira de l'échancrure de son plastron un petit calepin relié en cuir vert et muni d'un porte-mine en argent. Le sourcil froncé, il commençait à griffonner d'une écriture illisible des mots qu'il se répétait à lui-même, lorsqu'une voix courtoise et presque familière s'éleva près de lui :

— Hé ! bonjour, lieutenant Bonaparte !

L'officier se retourna vivement et aperçut un homme d'une quarantaine d'années, coiffé d'un large tricorne et vêtu d'un manteau à collet noir, qui lui donnait une vague allure d'ecclésiastique.

Immédiatement, Bonaparte le fixa, cherchant à mettre un nom sur ce visage aux traits anguleux, aux yeux clignotants et à l'inquiétant sourire.

— Citoyen ! fit-il, après un bref examen, je n'ai pas l'avantage de vous connaître.

— Il se peut, riposta le survenant, en élargissant son sourire. Mais, moi, je vous connais très bien, lieutenant, et même mieux que vous ne le supposez...

— Vraiment ?

— Et je remercie le hasard qui me permet de saluer en vous un jeune et brillant officier dont le gouvernement agirait sagement en utilisant mieux les services...

— Comment... citoyen... vous savez ?...

— Je sais que vous vous êtes très brillamment conduit lors des troubles insurrectionnels qui ont agité cette île de Corse, d'où vous êtes originaire. Je sais aussi que pour défendre la France, votre nouvelle patrie, vous n'avez pas hésité à rompre avec le grand révolté Paoli, que vous aimiez comme un frère, et que, pour demeurer fidèle aux lois de l'Assemblée nationale, vous avez été jusqu'à refuser d'exécuter un ordre suspect de votre colonel.

— Mais, citoyen...

— Attendez !... Dénoncé et mandé à Paris, pour justifier votre conduite, vous n'avez eu aucune peine à convaincre de votre loyalisme le ministre de la Guerre... Enfin, je n'ignore point que, malgré cela, renvoyé de bureau en bureau, vous attendez toujours qu'on vous rétablisse dans vos droits et que l'on vous rende votre grade. Vous voyez donc, lieutenant, que je suis très exactement renseigné sur votre compte...

— Ah ça, citoyen, s'écria Bonaparte, qui avait écouté son étrange interlocuteur avec un étonnement croissant. Este que, par

hasard, vous seriez de la police ?

— Non, lieutenant, s'écria l'homme au collet noir, je suis tout simplement professeur au collège de Nantes, en Bretagne. Féru des idées nouvelles, ennemi acharné du despotisme, j'ai profité des vacances pour venir assister à la chute de la monarchie.

Et, désignant les hordes qui s'apprêtaient à livrer au palais des rois un assaut suprême, il ajouta :

— Je crois bien que je suis arrivé au bon moment... C'est bien l'hallali de la royauté...

— Je partage votre avis, citoyen, reprit Bonaparte, qui n'avait cessé de considérer d'un regard soupçonneux son mystérieux interlocuteur. Mais tout cela ne me dit pas comment vous avez appris sur moi tant de choses.

— De la façon la plus simple au monde, lieutenant. Depuis quelques jours, je prends mes repas rue de Valois, chez le même traiteur que vous.

— Aux Trois Bornes ?

— Oui, lieutenant... Aux Trois Bornes... Vous ne m'avez pas remarqué... Rien d'étonnant à cela !... Mais, vous, vous avez une physionomie qui attire tout de suite l'attention... Aussi vous ai-je observé... et même écouté, lorsque vous faisiez, à très haute voix, vos confidences à l'un de vos amis, qui tient boutique de meubles, près de la place du Carrousel, à l'ancien hôtel Longueville...

— Fauvelet... murmura Bonaparte, de plus en plus stupéfait.

— C'est cela... Fauvelet... Ah ! combien je déplorais de vous entendre vous écrier d'un air découragé : « J'en ai assez ! Je vais donner ma démission !... » Et comme je maudissais tout bas cet ami, lorsque, au lieu de vous dissuader d'un pareil acte, il voulait vous persuader qu'en louant avec lui plusieurs maisons en construction, dans la rue Montholon, vous réaliseriez, en les sous-louant, d'importants bénéfices.

— Il faut bien vivre... souligna l'officier en disgrâce.

— Un soldat tel que vous a mieux à faire que de se lancer dans un aussi méchant négoce.

— A faire quoi ? citoyen... s'exclama nerveusement Bonaparte. Ah ! je ne m'illusionne ni sur les hommes, ni sur les choses... Depuis Louis XIV, notre pays a eu des maîtres, mais pas de chefs. En ce moment, ses fils, exaspérés par de longs siècles de servitude et indignes de voir ce fantôme de roi qu'est Louis XVI conspirer avec l'étranger pour rétablir son trône chancelant, cherchent à secouer le joug... et ils vont le briser... Et après ?... Quelle main sera assez forte, d'abord pour repousser l'invasion qui se prépare, puis pour canaliser le courant révolutionnaire et reconstruire une France nouvelle sur les ruines d'un régime déchu ?... Ceux qui sont au pouvoir sont de pauvres gens !... Chacun cherche son intérêt. On intrigue aujourd'hui plus vilainement que jamais... Tout cela détruit l'ambition... Vivre tranquille, jouir des affections de la famille et de soi-même, voilà citoyen, le parti que l'on doit prendre. Et c'est celui auquel je me suis arrêté.

— Venez avec moi, invitait le professeur, et je vais vous faire assister à un spectacle qui pourrait bien changer le cours de vos idées.

Bonaparte hésita un instant. De nouveau, il considérait son interlocuteur avec une curiosité dans laquelle il entrait encore quelque méfiance.

Ce n'était plus l'humble pédagogue provincial, au parler mielleux et aux gestes bénisseurs de clerc laïque qu'il avait devant lui.

L'homme au collet noir s'était entièrement transformé. Ses paupières, nettement soulevées, laissaient apercevoir un œil luisant d'intelligence et de ruse... Sa bouche ne souriait plus... mais elle semblait respirer une indomptable énergie. Sa voix s'était faite mieux que persuasive, entraînante, si bien que Bonaparte, plus fasciné que séduit, lança d'une voix brève et déjà impérieuse :

— Citoyen, je vous suis !...

Bonaparte et son guide se faufilent à travers les rangs des émeutiers qui, répandus parmi les parterres saccagés, n'avaient d'yeux que pour les Tuileries, dont ils convoitaient la prise.

Traversant le jardin dans toute sa largeur, ils parvinrent ainsi jusqu'à la terrasse des Feuillants, qui conduisait au manège, où l'Assemblée nationale siégeait en permanence.

S'arrêtant devant une grille, qui n'avait pas encore été forcée, l'homme au collet noir dit à Bonaparte :

— Restons ici. Nous serons très bien pour voir.

— Voir quoi ?

— Ce qui va se passer.

A peine achevait-il ces mots, qu'une immense clamour s'élevait dans les jardins :

— A bas le tyran !... A mort !... A mort !...

D'une petite porte du château, qui donnait directement sur la terrasse des Feuillants, un cortège venait de déboucher sous la protection ironique et mal assurée des gardes-françaises, que l'on devinait prêts à faire cause commune avec la Révolution.

En tête figurait Roederer, procureur général de la Commune de Paris, ceint de son écharpe et entouré de la plupart des directeurs du département. Louis XVI suivait, rouge, congestionné, la démarche lourde, hésitante.

A ses côtés, marchait Marie-Antoinette, qui, la tête haute et les traits courroucés, semblait n'avoir rien abdiqué de son orgueil et représentait vraiment, à elle seule, la royauté absolue.

Venaient ensuite, Madame Elisabeth, sœur du roi, au bras de laquelle se suspendait sa nièce, Madame Royale, âgée de treize ans, puis la marquise de Tourzel, gouvernante des Enfants de France, qui tenait par la main le petit Dauphin inconscient du danger et souriant presque à l'orage.

Enfin, quelques rares gentilshommes résolus à suivre jusqu'au bout leur maître infortuné.

Et la clamour se faisait toujours plus sinistre, plus violente :

—À mort !... À mort !...

Lorsque les portes de l'Assemblée nationale se furent refermées derrière le dernier serviteur de la royauté expirante, la foule, ivre de rage, se rua vers les portes des Tuilleries, envahissant le palais, massacrant tout sur son passage.

Bonaparte, empoigné par la fièvre des batailles, se retourna vers son compagnon pour l'entraîner à son tour.

Mais une exclamation lui échappa.

L'homme au collet noir avait disparu.

;

## **II : La dame en robe blanche**

Cette fois, Bonaparte n'avait pas hésité.

Mû par cet élan irrésistible qui précipite instantanément tout vrai soldat à l'endroit où l'on se bat, il avait atteint, en quelques rapides enjambées, l'entrée principale du palais.

De toutes parts, retentissaient le crépitements des fusils et le choc des armes...

Bonaparte, au milieu de la populace délirante, escaladant les marches du grand escalier, qui ruisselait du sang des gardes et des Suisses, va pénétrer, pour la première fois, dans le palais des rois.

Il arrive au vestibule du premier étage, où plusieurs vieux gentilshommes, armés de leurs frêles épées de cour, s'efforcent de défendre les appartements où sont réfugiées les dames d'honneur de la reine et de Madame Elisabeth.

En un clin d'œil, ils sont abattus : les massacreurs, brisant à coups de hache les portes aux moulures dorées, se précipitent dans les salles, semant partout la terreur.

Bonaparte, pâle, frémissant, tourmentant la poignée de son sabre, pénètre dans les appartements du roi...

Le voilà dans le cabinet de travail, dont le parquet est jonché de parchemins, de feuilles de papier, de livres écartelés sur lesquels dansent frénétiquement des énergumènes.

Il passe dans la chambre à coucher. Là, le pillage est à son paroxysme. Une pendule, renversée de son socle, gît devant la cheminée... Le buste de la reine est ignominieusement souillé... Le portrait de Louis XVI a les yeux crevés... Des forcenés démolissent, à coups de pics, un secrétaire, dont les tiroirs, qui renferment des rouleaux d'or, des brevets de l'ordre de Saint-Louis, des titres de noblesse, des lettres de cachet, sont immédiatement vidés.

Cette fois, c'en est trop !... Bonaparte, malgré son empire sur lui-même et sa volonté de rester impassible, sent une nausée de dégoût lui monter à la gorge.

Et il va s'éloigner, lorsque, soudain, un cri atroce le cloue sur place :

— Grâce !... Pitié... ! A moi !... A moi !

Poursuivie par une bande d'insurgés, une jeune femme, d'une radieuse beauté, toute vêtue de blanc, ses magnifiques cheveux dénoués sur ses épaules, en proie à une frayeur inexprimable, se précipite vers le jeune officier en implorant :

— Défendez-moi !... Sauvez-moi !...

En un geste d'instinctive protection, Bonaparte lui a ouvert tout grands ses bras où elle se jette, éperdue... Des masseurs cherchent à lui arracher leur proie.

Mais à peine l'un d'entre eux, un colosse débraillé, au torse et aux bras nus, a-t-il posé sa main énorme sur l'épaule de l'infortunée, que Bonaparte, l'œil enflammé, s'écrie :

— Citoyen, je te défends de toucher à cette femme !

— D'abord, toi, qui es-tu ? grincent plusieurs voix courroucées.

— Je suis un soldat au service de la France, clame Bonaparte, d'une voix métallique, qui résonne comme un appel de trompette. Croyez-vous donc, poursuit-il, servir la cause de la liberté en assassinant des femmes ?... Etes-vous des hommes libres ou des bêtes féroces ?

Un silence profond accueille ces paroles.

Les fauves sont domptés... Bonaparte vient de remporter sa première victoire ! Mais, comprenant qu'il ne faut pas donner à la haine assoupie le temps de se réveiller, il souffle à l'oreille de la dame en robe blanche, qui semble prête à défaillir :

— Venez, citoyenne !

Et, ouvrant brusquement une petite porte pratiquée dans la boiserie, il entraîne la jeune femme qui s'est accrochée à son bras... Puis, poussant rapidement un verrou extérieur, il scande :

— Et maintenant, madame, remettez-vous et guidez-moi.

Tandis que, revenus de leur stupeur, les tigres se jettent sur la porte et cherchent à l'enfoncer, la jeune femme, stimulée encore plus par la voix de son sauveur que par les affres du danger, lui dit :

— Lieutenant, suivez-moi !...

Tous deux, après avoir longé l'étroit couloir de service qui dessert les appartements du roi, atteignent le palier d'un escalier qui conduit au rez-de-chaussée du palais.

Rapidement, ils descendent les marches et se trouvent en face d'un étroit boyau à peine éclairé par de minuscules ouvertures grillées.

La jeune femme, qui semble connaître à merveille tous les tours et les détours du château, s'y engage aussitôt... Mais, à mesure qu'ils s'avancent, une fumée âcre, irritante, les prend à la gorge.

Suffoquée, la malheureuse chancelle. Bonaparte, qui la soutient, va rebrousser chemin, lorsque des cris menaçants lui annoncent que les masseurs ont retrouvé leur trace.

Bonaparte saisit sa protégée dans ses bras et, continuant à marcher à travers le nuage qui s'épaissit de plus en plus, il arrive jusqu'à l'intérieur d'un bâtiment où un violent incendie s'est déclaré.

A travers une fenêtre, il aperçoit une petite cour déserte, Où tombent de grosses flammèches.

Sans hésiter, Bonaparte s'y élance, aidant ensuite la dame du palais à le rejoindre... De là, ils gagnent en courant une porte qui donne sur la rue de l'Echelle...

Avisant un cabriolet de place qui passe à vide, l'officier fait signe à l'automédon de s'arrêter... Puis, emportant dans ses bras

la dame en robe blanche, qui s'est évanouie, il l'installe sur les coussins et lance au conducteur :

— A l'hôtel de Metz... et au galop !

### **III : A l'hôtel de Metz**

Trois semaines après les événements que nous venons de décrire, vers huit heures du soir, un homme vêtu d'un long manteau à collet noir, coiffé d'un tricorne enfoncé jusqu'aux oreilles, suivait, en s'appuyant sur une canne à poignée en bec de corbin, la paisible rue du Mail.

Arrivé à la hauteur de l'hôtel de Metz, il s'arrêta et, soulevant légèrement ses « besicles », dont les verres sombres devaient gêner sa vue, il promena minutieusement son regard sur la façade de la maison.

Bientôt, il eut un léger tressaillement... L'une des fenêtres du troisième étage venait de s'ouvrir, laissant apparaître une jeune femme blonde au profil aristocratique et aux allures de grande dame.

« Elle doit être seule », murmura-t-il en la voyant se pencher sur la balustrade en fer ouvragé et interroger d'un air anxieux le carrefour de la rue de Cléry et de la rue Montmartre.

Vite, il traversa la chaussée et pénétra dans le corridor de l'hôtel.

— Holà ! quelqu'un ! fit-il d'une voix plaintive.

Emergeant d'une porte, qu'il remplissait à lui seul de sa puissante carrure, un grand et gros gaillard, à la face rubiconde de Bourguignon réjoui, coiffé du bonnet classique, le traditionnel couteau à manche de bois et à gaine de cuir passé à la ceinture, se dressa devant le visiteur : — Vous désirez souper... môssieu ?

— Non, merci, répliqua l'inconnu. Je suis très fatigué et je voudrais me reposer tout de suite... Auriez-vous une chambre à me donner ?

— Une chambre ! s'écria avec véhémence le sieur Maugéard, qui, depuis un quart de siècle, présidait aux destinées de l'hôtel de Metz. D'abord, le logement, ce n'est pas mon affaire. Moi, je ne m'occupe que de la table.

Et d'une voix qui fit trembler les carreaux de la porte d'entrée : — Grippe-Sols ! lança-t-il... Grippe-Sols... Il y a du monde !

À cet appel, un garçon d'une vingtaine d'années, preste, déluré, au sourire enjoué d'Ange Pitou, et au nez retroussé de Cadet Rousselle, s'empressa d'apparaître : — Voilà, patron, voilà !

— Occupe-toi de ce môssieu. Et, une autre fois, tâche d'être là pour recevoir la « pratique ». Car je n'ai pas envie de laisser brûler mon rôti et d'attacher mes pâtisseries !

Tout en bougonnant, le sieur Maugéard regagna ses fourneaux.

— Alors, citoyen, reprit aimablement Grippe-Sols, que les menaces de son patron ne semblaient nullement intimider, c'est

pour une chambre ?

— Oui, mon ami.

— J'en ai plusieurs à vous offrir, au premier, au deuxième...

— Non, merci... Ce serait trop cher pour ma maigre bourse... Je me contenterai d'un simple cabinet, voire d'une mansarde.

— Comme il vous plaira, citoyen... Si vous voulez bien monter ?

— Je vous suis.

Grippe-Sols prit sur une étagère un bougeoir en étain dont il alluma la chandelle à moitié consumée. Puis, il commença l'ascension de l'escalier étroit et obscur qui desservait tous les étages.

Arrivé au quatrième, l'homme au collet noir posa familièrement la main sur l'épaule de Grippe-Sols... et, sur un ton plein de bienveillance, attaqua : — Il n'a pas l'air très endurant, le sieur Maugeard.

— Lui ! s'esclaffa le jeune commis... Mais il ne serait pas capable de faire du mal à une mouche !

— En tout cas, tu -ne dois pas toucher gros, à son service ?

— Pas trop, en effet. Heureusement qu'il y a des voyageurs qui, de temps en temps, m'offrent la pièce.

— Veux-tu gagner un écu... là... tout de suite ?

— Un écu ? répliqua Grippe-Sols avec scepticisme.

Et, d'un ton gouailleur, il ajouta :

— Vous êtes donc un richard ?

— Peut-être.

— Vous qui me disiez tout à l'heure que votre escarcelle était aux trois quarts vide !

— Ne suis-je pas libre de dépenser mon argent à ma guise ?

— C'est vrai, citoyen.

— Donc, il y a un écu pour toi, si tu réponds nettement aux questions que je vais te poser.

— Donnez d'abord... je parlerai après.

— Tu es un madré compère... Tiens, voilà ton écu...

— A vos ordres, citoyen.

— C'est bien ici, n'est-ce pas, qu'habite le lieutenant Bonaparte ?

— Parfaitement, citoyen, à l'étage en dessus, au n° 141.

— N'a-t-il pas une compagne ?

— Oui... une belle dame, ma foi, qu'il a amenée avec lui, le jour où le peuple a pris d'assaut le château du tyran.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Ça, je ne pourrais pas vous le dire. Mais si vous vouliez m'allonger un second écu, peut-être pourrais-je vous apporter demain le nom de la particulière.

— Je n'en ai pas besoin.

— Tant pis !

— Tu ne perdras pas au change, car, au lieu d'un écu, je puis t'en faire gagner trois.

— Pas possible !

— Tu n'as qu'à me donner la mansarde qui se trouve juste au-dessus de la chambre du lieutenant... Comment l'appelles-tu, déjà ?...

— Bonaparte.

— C'est cela, Bonaparte.

Donne-moi la mansarde et je te ferai cadeau d'un beau louis d'or avec lequel tu pourras offrir quelques gentils colifichets à ta bonne amie.

— Ah ça ! vous êtes donc un grand seigneur ?

— Hélas ! non.

— En tout cas, vous êtes digne de le devenir.

— Alors, j'ai ma mansarde ?

— Vous l'avez !

Ouvrant d'un air comiquement cérémonieux une porte placée au centre du couloir, Grippe-Sols fit pénétrer l'homme au collet noir dans une pièce carrelée et sommairement meublée d'un lit en bois, d'une commode et de deux chaises de paille.

— Citoyen, fit-il, vous êtes chez vous. Attendez-moi un instant, je vous apporte des draps blancs...

— Ce n'est pas la peine... Je m'étendrai tout habillé ; car, demain, il faut que je sois debout à la première heure.

— Devrai-je vous réveiller ?

C'est inutile.

Et, glissant le louis promis dans la main que Grippe-Sols lui tendait, le voyageur lança avec cordialité : Bonsoir, mon garçon !

Bonsoir, citoyen !

Grippe-Sols, sans insister, se retira en grommelant : « Drôle de bonhomme ! C'est égal, je ne demanderais pas mieux qu'il m'en tombe un comme ça tous les soirs, à l'hôtel de Metz ! »

Aussitôt Grippe-Sols éclipsé, l'homme aux besicles s'enferma à clef. Après avoir constaté que la mansarde n'avait pas d'autre issue qu'une fenêtre à tabatière qui donnait sur les toits, il enleva son tricorne et son manteau, qu'il déposa sur le lit ; et, plaçant à terre le bougeoir que lui avait laissé le garçon du sieur Maugéard, il tira de la poche de son habit un « eustache » à manche de corne, dont il arma la lame fraîchement aiguisée. Puis, s'agenouillant, il introduisit la pointe de son couteau dans la rainure d'un des carreaux en tuile qui recouvriraient le sol.

Presque aussitôt, sous la pression, la plaque d'argile se soulevait, découvrant une ouverture contre laquelle notre homme immédiatement colla son oreille.

Bientôt, un sourire de satisfaction donnait à sa figure une expression de méchanceté sournoise et de ruse satisfaite. En bas, une porte venait de claquer, tandis que montait une voix de femme harmonieuse et tendre : — Vous... Vous, enfin !

L'homme au collet noir se prit à murmurer :

— Et maintenant, à nous deux, madame la marquise !

## IV : La belle Toinon

Laissons notre mystérieux personnage à son poste d'écoute, descendons à l'étage inférieur et pénétrons au n° 14, ce qui va nous permettre d'être les témoins de ce qui va s'y passer.

Au milieu d'une pièce à l'ameublement suranné et au confort relatif, qu'égayaient quelques jolies roses émergeant d'un vase en tôle grossièrement peinte, la jolie personne que nous avons vue quelques instants auparavant se pencher à la fenêtre entourait de ses bras un jeune officier d'artillerie.

Tout en laissant retomber sa tête sur son épaule, elle murmurait d'une voix que le frisson de l'inquiétude faisait trembler :

— Que je suis heureuse de vous revoir ! J'avais si peur qu'il ne vous fût arrivé une fâcheuse aventure !

— A moi... ! fit Bonaparte.

— Dans les temps troubles que nous traversons, nul n'est à l'abri des coups de l'infortune. Aussi tremblais-je que vous n'eussiez été dénoncé et accusé de donner asile à une aristocrate.

Dénoncé ?... Par qui ?... Puisque personne ici... personne ; pas même moi, ne connaît votre nom ?

— Est-ce un reproche ? reprit la jeune femme, avec un peu d'amertume...

— Pourquoi, en effet ? s'écria Bonaparte avec vivacité. Oui, pourquoi vous obstiner à ne pas me dire qui vous êtes ? N'auriez-vous pas confiance en moi ?

— Je vous en prie, mon ami, chassez de vous cette mauvaise pensée... Après l'héroïsme que vous avez déployé pour m'arracher à mes bourreaux, et plus encore peut-être devant cette affection toute dévouée que vous me témoignez, je serais la plus ingrate des créatures, si je ne vous accordais pas une foi absolue, en même temps qu'une reconnaissance infinie. Tout de suite, au contraire, je me suis sentie si puissamment attirée vers vous, qu'à peine ce seuil franchi, je vous appartenais déjà toute, et lorsque vous m'avez dit de votre voix si persuasive, si pénétrante : « Restez, je vous en prie ! », j'étais tellement troublée que mes lèvres n'ont trouvé pour vous répondre qu'un baiser qui vous a livré toute mon âme.

— Et qui fait de moi l'amant le plus heureux de la terre ! s'écria Bonaparte, en étreignant sa compagne.

Doucement, celle-ci se dégagea : et, prenant les mains de son sauveur, elle fit, tout en l'enveloppant de son regard dont l'éclat s'atténuaît d'une touchante tristesse :

— Cela aura été un beau rêve, mais rien qu'un rêve...

— Pourquoi ? sourit Bonaparte.

— Ne sommes-nous pas appelés tous deux à une destinée trop différente pour que nous ayons la folie de songer qu'il peut

devenir réalité ?... Bientôt, vous allez reprendre la carrière des armes...

Elle s'arrêta, la gorge serrée... puis, après un effort, elle reprit :

— Nous devrons bientôt nous séparer, pour longtemps, pour toujours peut-être. Eh bien ! mon ami, si je n'ai pas été forte pour résister à l'élan qui m'a jetée dans vos bras, consentez à ma pudeur de femme le sacrifice que je demande à votre délicatesse... Ne cherchez pas à découvrir mon secret... et votre généreuse discrétion, en me permettant de penser sans rougir aux heures vécues ensemble, fera que vous resterez le plus cher souvenir de ma vie.

— Eh bien ! soit ! ma Toinon, acquiesçait Bonaparte, touché par cette prière qui révélait un cœur à la fois si humain et si fier.

— Alors... c'est juré ?

— C'est juré !

— Oh ! merci ! s'écria la jeune femme, qui, aussitôt, ajouta avec un adorable sourire : Grâce à vous, je vais pouvoir vivre sans remords les instants qui nous restent.

— Instants bien courts, hélas ! reprit Bonaparte avec mélancolie. Ainsi que je vous l'avais dit, je me suis rendu cet après-midi au ministère de la Guerre. L'ordre de rejoindre sans délai mon commandement en Corse m'y attendait.

Et tendrement, mais avec un accent de fermeté décisive, il martela :

— Il faut nous dire adieu... Mais ne croyez pas que je vous abandonne... Mon premier souci a été d'assurer votre sécurité.

Et, tirant de son portefeuille une lettre cachetée qu'il tendit à sa compagne, Bonaparte continua :

— Dès que je serai parti, au nom de votre salut, quittez aussitôt cet hôtel... N'attendez pas le jour pour vous rendre à l'adresse indiquée sur cette enveloppe. Elle est celle d'un homme que je connais personnellement et qui est en relations suivies avec une agence d'émigration. Cet individu, dont je réponds, vous fournira le passeport et le déguisement nécessaires pour gagner l'Angleterre.

Puis, maîtrisant son émotion, il commença à ranger ses rares effets, ses menus objets de toilette et quelques livres dans une petite valise en peau de buffle qui était tout son équipage.

Tout à coup, elle aperçut, entrouvert sur la cheminée, un volume à reliure usée et dont les pages avaient dû souvent être lues et relues, tournées et retournées.

Au moment où elle s'en emparait, Bonaparte releva le front.

— Mon théâtre de Corneille, mon livre préféré que j'oubliais ! s'écria-t-il.

La belle Toinon tendit aussitôt le volume à Bonaparte, qui lui dit :

— Gardez-le, mon amie, ce volume qui m'a suivi partout : à Brienne, à l'école du Champ-de-Mars, à Valence, à Auxonne, dans toutes les villes de garnison ! oui, gardez le, ce cher livre de

chevet, où j'ai puisé tout l'amour qu'il y a en moi pour ce qui est sublime...

— Merci ! fit la belle inconnue, en portant le volume à ses lèvres.

— Et moi, reprit Bonaparte, n'emporterai-je pas de vous un souvenir qui, au cours de mes veilles, remplacera le vieux compagnon dont pour vous je me sépare ?

— Si, mon ami.

Détachant un médaillon qu'elle portait au cou, attaché à une chaîne d'or, la jeune femme l'ouvrit et le tendit à Bonaparte.

Le médaillon contenait, en effet, une miniature splendide, chef-d'œuvre de Mme Vigée-Lebrun, peintre favori de la reine Marie-Antoinette.

— Votre portrait ! murmura Bonaparte.

— IL est à vous ! offrait la belle Toinon, mais à la condition que vous vous engagiez sur l'honneur à ne jamais vous en servir pour connaître mon vrai nom...

Une dernière fois, sur le palier de l'escalier où elle l'avait accompagné, Bonaparte étreignit longuement la belle Toinon.

D'un pas rapide, il gagna le vestibule où Grippe-Sols l'attendait, une note à la main.

Posant à terre sa valise, le jeune officier saisit le papier et lut

:

Vingt-sept jours de pension double à six livres : trois cent vingt-quatre livres ; frais divers : quatorze livres et six sols ; autres frais divers : neuf livres onze sols. Total, trois cent quarante-sept livres dix-sept sols.

Bonaparte tira de sa poche une bourse dont il versa le contenu sur la table.

— Il me manque trente livres, fit-il, avec une légère grimace. Voulez-vous m'accorder quelque temps de crédit ?

— Impossible... môssieu... intervenait Maugeard, qui était accouru.

— Il faut que je regagne mon poste.

— Si on ne paie pas, môssieu, on ne passe pas !

Alors, Bonaparte, en un geste de colère, s'empara de sa cantine, la lança à Maugeard, en disant :

— Eh bien ! gardez cela en gage !

Sous le choc, le patron de l'hôtel de Metz chancela sur ses robustes assises.

Et tandis que Bonaparte disparaissait dans la rue, Grippe-Sols, envoyant un pied-de-nez à son maître, murmura :

« Attrape, vieux grigou, ça t'apprendra à être moins ladre ! »

Quant à la belle Toinon, elle avait regagné sa chambre. Donnant libre cours à sa douleur, elle s'en fut tomber sur une chaise, en sanglotant.

« Ah ! pourquoi n'ai-je pas pu le suivre ?... Pourquoi n'ai je pas le droit d'être à lui pour toujours ? »

Et elle demeura prostrée pendant de longues minutes... Mais, tout à coup, elle se releva... IL lui semblait qu'on grattait discrètement à la porte.

— Qui est là ? interrogea-t-elle... subitement angoissée.

— Un ami... répondit une voix pleine de discrète onction, qui ajouta aussitôt : Ouvrez... ouvrez vite... Il s'agit de votre vie et de celle de l'homme qui vient de vous quitter.

Cette fois, la jeune femme n'hésita plus.

S'emparant de la lampe, elle s'en fut vers la porte... À peine l'avait-elle entrouverte qu'un homme, enveloppé dans un long manteau au collet noir, pénétrait en coup de vent dans la chambre et refermait vivement la porte. Puis, s'inclinant avec toutes les marques du plus profond respect, il fit, sur le ton de la plus cérémonieuse déférence :

— Excusez-moi, marquise, de me présenter à vous de telle sorte et à pareille heure...

Il n'acheva pas.

Un mot, un nom où frémissaient la colère et l'indignation d'une grande dame outragée, venait de le cingler implacablement au visage comme s'il était à lui seul la plus mortelle des injures :

— Fouché !

## V : Fouché

— Eh ! oui, madame la marquise, reprit l'homme au collet noir, avec un impressionnant sang-froid, Fouché, Joseph Fouché, ci-devant père oratorien et actuellement principal du collège de Nantes.

— Sortez ! ordonnait la belle Toinon, avec colère

Mais Fouché reprenait sans s'émouvoir :

— Marquise, permettez-moi de vous faire observer que le temps n'est plus où Marie-Thérèse de Tiffanges pouvait impunément frapper de sa cravache le précepteur de son frère parce qu'il avait eu l'audace de la contempler avec trop d'admiration...

— Monsieur !

— Permettez... Si la loi n'a pas encore proclamé l'égalité de tous les citoyens, les événements ne s'en sont pas moins chargés de briser la barrière qui s'élevait entre une dame de qualité telle que vous et un plébéien tel que moi. Aussi, avant de m'éconduire, écoutez-moi et j'imagine que vous n'aurez pas à vous en repentir.

— Rien, monsieur, ripostait la marquise avec hauteur, non, rien ne saurait m'empêcher de vous chasser de ma présence !

En vérité, madame, insistait Fouché, pourquoi m'accabler de votre mépris avant de connaître le but de la démarche que je tente ce soir auprès de vous ?

— Que puis-je attendre d'un prêtre qui a renié sa foi ?

— Lorsqu'il y a dix ans la scène qui m'a valu votre courroux se déroula dans la maison de M. le comte de Tiffanges votre père, je vous aimais... madame... Oh ! pardonnez-moi... oui, je vous aimais de toute l'ardeur tumultueuse d'un cœur qui jusqu'alors avait complètement ignoré les orages de la passion. Mais rendez-moi cette justice, jamais, jusqu'à cette heure fatale, je ne vous avais laissée soupçonner le feu qui me consumait. Jamais vous n'eussiez deviné ce qui se passait en moi si, un jour, un jeune seigneur ne s'était présenté à vous avec tous les droits du fiancé...

Fouché prit un temps ; puis, il poursuivit :

— Ne croyez pas, madame, que je fus torturé par la jalousie ! Non ! Si j'étais plongé dans une aussi cruelle affliction, c'était parce que je n'ignorais point que celui qui allait vous épouser, et que j'avais eu pour élève au collège de Juilly, était indigne de devenir votre époux.

Pétri de mauvais instincts, qui n'avaient fait que se développer avec l'âge, le marquis de Navailles ne pouvait que vous rendre la plus malheureuse des femmes... Il n'y manqua

point... Bientôt, il vous abandonna pour retrouver la fille d'opéra dont il avait fait sa maîtresse.

A ces mots, la marquise de Navailles cacha entre ses mains son visage qui reflétait tout le désespoir d'une existence prématulement brisée.

— Ne m'en veuillez pas, madame, s'empressa de déclarer Fouché, si je fais renaître en vous d'aussi cruels souvenirs. Mais il le faut pour que vous compreniez que moi, qui avais prévu votre longue suite d'infortunes, je n'aie pu jadis résister à la folle impulsion qui, au moment où vous alliez échanger avec M. de Navailles les promesses vous enchaînant à lui pour toujours, m'avait précipité vers vous ! Vous n'avez vu là que le geste odieux d'un prêtre indigne. Et le châtiment, en suivant aussitôt la faute, ne m'a pas permis de tomber à vos genoux, d'implorer ma grâce ! Chassé de votre présence, ma qualité d'ecclésiastique m'a seule valu de ne pas être bâtonné par vos valets et j'ai dû m'enfuir comme un voleur. A dater de ce moment, rongeant mon frein et dévorant ma honte, j'ai attendu l'heure où, m'arrachant à la servitude dans laquelle j'étais plongé, je pourrais devenir enfin un homme libre de ses actions et maître de sa volonté... Ce jour est venu, madame, et je le bénis de toutes les forces de mon être, puisqu'il me permet de vous sauver !

— Un autre s'en est chargé, monsieur, fit la marquise de Navailles, avec une froideur dédaigneuse.

— Le lieutenant Bonaparte !

— Comment, vous savez ? s'exclama la marquise, en rougissant.

— Oui, je sais !

— Vous nous espionniez donc ?

— Je m'intéresse beaucoup à ce jeune officier. Si je le connais assez pour bien augurer de son avenir, mon devoir est de vous déclarer que sa protection ne suffira pas à vous préserver de la mort.

— De la mort fit Mme de Navailles, dont les yeux s'étaient dirigés instinctivement vers la lettre qui se trouvait sur le guéridon. Fouché, gravement, continuait :

— Vous êtes accusée de correspondre avec la duchesse de Polignac, ci-devant favorite de la reine et actuellement réfugiée à Vienne, en Autriche. Un mandat de prise de corps a été décrété contre vous et votre arrestation n'est plus qu'une question d'heures, de minutes, peut-être.

— Eh bien ! que l'on m'arrête !

Pourquoi parler ainsi, lorsque tout peut encore très bien s'arranger.

Comment cela ?

— En partant avec moi. Et, tranquillement, Fouché ajouta :

— J'ai quelques accointances avec la police et j'ai pu me procurer un double passeport à mon nom et à celui de ma sœur Marie-Françoise. Une chaise de poste nous attend à l'angle de la rue Vide-Gousset et de la place des Victoires... Nous y montons et en quelques relais...

— N'ajoutez pas un mot.

— Pourquoi ?

— Je refuse, car je préfère la prison et même la mort à la pensée de vous devoir mon salut.

— Mais c'est de la démence !

— N'insistez pas...

— Un mot, cependant...

Et, dirigeant à son tour un regard cauteleux sur la lettre que Bonaparte avait remise à la belle Toinon, il reprit, d'un ton fielleux sous lequel se devinait la plus perfide des menaces :

— Vous oubliez une chose, madame... C'est qu'en refusant une offre que seul m'inspire mon profond dévouement à votre personne, non seulement vous vous condamnez vous-même, mais vous entraînez dans votre perte celui qui, non content de vous donner asile, vous a encore confié un message pour un agent royaliste, qui, si je suis bien renseigné — et je le suis — a été écroué ce tantôt à la prison des Carmes.

— Misérable ! rugit la marquise à bout de patience... à quel degré de bassesse en êtes-vous tombé, pour avoir l'audace de me proposer un pareil marché !

Et sublime de la plus noble indignation qui eût jamais fait battre un cœur de femme, Marie-Thérèse prononça :

— Allez ! prêtre indigne, religieux renégat, traître à votre Dieu et à votre roi ! Allez me livrer à votre justice... car je ne veux plus vous voir, je ne veux plus vous entendre... Vous me faites horreur !

— Eh bien, non ! rugit Fouché. Je ne m'en irai point avant que vous ne m'ayez écouté jusqu'au bout... avant que je vous aie révélé tout ce qu'il y a en moi de douleur et de rage... Car c'est vous qui avez fait de moi l'homme que je suis... C'est à cause de vous que je suis devenu un mauvais prêtre. C'est par vous que, fou d'un désespoir que j'ai dû cacher à tous, je suis devenu l'être astucieux, fourbe et méchant que vous avez sous les yeux.

— Infâme ! Infâme !

— Et lorsque j'arrive à temps pour vous sauver d'un danger terrible, vous me repoussez, vous me souffletez de mots bien plus cruels que votre coup de cravache... Ah ! c'en est trop, cette fois !... Suivez donc votre destinée !

Au paroxysme de la fureur, Fouché s'écria :

— Dites-vous que le jour où vous monterez à l'échafaud, Fouché le défroqué, Fouché le renégat, sera là pour voir votre tête tomber dans le panier !

Un coup violent ébranlait l'huis, suivi de ces mots prononcés d'une voix rude, impérieuse :

— Ouvrez, au nom de la loi !

Que vous disais-je ? ricana Fouché en se dirigeant vers la porte.

Un officier municipal, guidé par Grippe-Sols et accompagné de plusieurs sectionnaires, apparut sur le seuil.

— La ci-devant marquise de Navailles, demanda-t-il d'un ton sévère.

— C'est moi, fit Marie-Thérèse avec un air de dignité incomparable.

L'officier déclarait :

— J'ai reçu l'ordre de vous mettre en état d'arrestation et de vous conduire à la prison de l'Abbaye.

— Je vous suis, fit simplement la marquise, dont le visage avait déjà la beauté d'une martyre résignée au sacrifice.

Et, sans même jeter un regard à l'ex-oratorien qui affectait une attitude effacée, elle se dirigea vers l'officier qui ajouta :

— J'ai également le mandat d'arrêter le lieutenant Bonaparte.

— Le lieutenant Bonaparte n'est plus ici, répliqua Mme de Navailles.

Fouché, qui avait eu le temps de prendre la lettre sur le guéridon et de la faire disparaître adroïtement dans une des poches de son manteau, intervenait d'une voix conciliante :

— Le lieutenant Bonaparte est de mes amis... et je me porte garant de son civisme.

Interloqué, l'officier municipal demandait d'un ton rogue :

— Qui donc êtes-vous, pour vous mettre ainsi en travers des décisions de la justice ?

Fouché ne répondit pas. Mais, s'approchant de l'officier, il lui mit sous les yeux un carton qu'il tenait dans le creux de la main et sur lequel quelques lignes imprimées étaient suivies d'une signature autographe sur laquelle était apposé un cachet

représentant un triangle formé de trois piques et surmonté d'un bonnet phrygien à cocarde tricolore.

L'exécuteur de la loi, saluant Fouché avec déférence, reprit, instantanément radouci :

— C'est entendu, citoyen, le lieutenant Bonaparte ne sera pas inquiété.

Mme de Navailles, figée de surprise, se demandait à quel mobile Fouché pouvait bien obéir en sauvant son amant...

Mais le chef de section ordonnait :

— Citoyenne, en route !

Marie-Thérèse jeta un dernier regard sur cette chambre où, pour la première fois, elle avait senti battre contre sa poitrine un cœur vraiment digne du sien.

Et comme ses yeux s'arrêtaient sur Fouché, qui avait le cynisme de s'incliner une dernière fois devant elle :

— Judas ! proféra-t-elle en passant en face de lui d'un pas altier et la tête haute.

Tandis que le cortège s'éloignait, Grippe-Sols, dont le visage exprimait une profonde indignation, s'approcha de l'homme au collet noir et lui dit : Citoyen, j'aurais un mot à vous dire.

— Qu'y a-t-il, mon garçon ?

— Reprenez votre louis.

— Pourquoi, mon ami ?

— Parce que j'ai beau être un patriote et un pur...

— Oui, eh bien ?...

— Eh bien, je ne mange pas de ce pain-là !

— Ah ça ! grommela Fouché en empochant la pièce d'or, où les scrupules vont-ils se nicher ?

Comme il gagnait la sortie, la haute stature du sieur Maugeard, en chemise de nuit, en bonnet de coton, la face bouffie de sommeil, se profilait sur le seuil.

— Mille tonnerres ! clama-t-il, qu'est-ce que c'est que tout ce remue-ménage ?

— Patron ! répliqua Grippe-Sols, c'est Judas !

— Judas ! sursauta le colosse.

Et, apercevant Fouché qui tentait de s'esquiver, il le saisit par le bras, et, le jetant dans l'escalier, il lui lança, d'une voix qui acheva de réveiller tous ses locataires :

— Décampe, espèce de jean-fesse et de cuistre ! Et apprends que l'hôtel de Metz n'est pas fait pour les mouchards !

## VI : En prison

Il était deux heures du matin...

Dans l'ancienne salle du Parlement de Paris, transformée en tribunal révolutionnaire, l'audience touchait à sa fin.

Encadrée de deux grenadiers en armes, Marie-Thérèse de Navailles, impassible, écoutait le réquisitoire du nouveau substitut, ci-devant procureur au Châtelet, le citoyen Fouquier-Tinville.

Tantôt il s'adressait aux trois juges assis sur une estrade devant une table recouverte d'un tapis vert et qui s'efforçaient de représenter la justice impartiale et rigide.

Tantôt, se penchant vers le banc où siégeaient les jugés, bourgeois et ouvriers, qui, tous, avaient fait leurs preuves de civisme, il développait d'une voix aigre et monotone, presque sans gestes, les griefs de l'accusation.

Et, son réquisitoire terminé, il laissa tomber cette phrase, au milieu d'un silence funèbre :

— Contre la ci-devant marquise de Navailles, coupable d'avoir conspiré avec les ennemis de la Nation, je requiers la peine de mort !

Ce fut à peine si un léger murmure d'approbation s'éleva du fond de la salle, dans la tribune publique, où s'entassaient les habitués de ces représentations tragiques.

Avez-vous quelque chose à ajouter à votre défense ? interrogea le président.

— Non, répliqua nettement Marie-Thérèse qui, certaine de son sort, n'avait même pas songé à se faire assister d'un avocat.

Et pourtant Marie-Thérèse avait une raison puissante de tenir à la vie.

Au cours de sa captivité dans cette prison de l'Abbaye où, par miracle, elle avait échappé aux massacres de septembre, elle avait bientôt ressenti les premiers symptômes de la maternité.

Tout d'abord, elle éprouva ce grand coup de joie qui bouleverse toute femme lorsqu'elle s'aperçoit qu'elle porte en elle le fruit d'un amour partagé.

Mais une profonde amertume n'avait pas tardé à succéder à cette minute d'instinctive et sublime allégresse.

Certes, en déclarant sa grossesse, il lui était facile d'obtenir, conformément à un récent décret de la Convention, un délai qui lui permettrait d'attendre des jours meilleurs.

Mais une telle déclaration entraînait l'aveu d'une faute que, maintenant, seule en face d'elle-même, elle se reprochait avec tout le désespoir d'une âme restée ardemment chrétienne.

Voilà pourquoi elle s'était tue... Et, maintenant, dans la sérénité de sa conscience apaisée, elle attendait l'arrêt du

tribunal.

Les jurés n'avaient pas tardé à se mettre d'accord. Au bout de quelques minutes, l'accusée, debout, sans forfanterie, mais avec un parfait courage, écouta la lecture du jugement qui la condamnait à avoir la tête tranchée, ce jour même, sur cette place de la Révolution (Aujourd'hui, place de la Concorde. (Note de l'auteur.)) que, trois mois auparavant, Louis XVI avait arrosée de son sang.

Sans une protestation, sans une larme, elle se laissa conduire au grefve de la Conciergerie, d'où, immédiatement, on la fit passer dans une vaste salle voûtée (La salle dite des condamnés occupait l'emplacement où se trouve aujourd'hui le restaurant du Palais de Justice. (Note de l'auteur.)), lugubre antichambre de la mort, où l'avaient précédée plusieurs condamnés qu'au matin la charrette du bourreau Sanson devait venir chercher.

Un conseiller au Parlement, un gentilhomme de la chambre du Roi et un simple valet des écuries, étendus sur de la paille, dormaient côte à côte leur avant-dernier sommeil... Un tout jeune homme traçait fébrilement des lignes d'adieu à sa fiancée. Deux femmes, la mère et la fille, agenouillées sur les dalles, pleuraient en s'appuyant l'une contre l'autre... Un prêtre très âgé psalmodiait des prières.

Marie-Thérèse s'en fut s'asseoir sur une des marches de pierre de la porte vitrée qui donnait sur la cour de Mai... A travers les carreaux gris de poussière se profilait dans le jour naissant la silhouette d'un municipal en armes.

Tirant de son corsage le Corneille que Bonaparte lui avait donné et dont, pendant sa longue captivité, elle aimait à relire les plus beaux passages, elle le feuilleta, s'arrêtant à ces admirables stances de Polyeucte, où le poète, emporté par sa foi, s'est élevé à la hauteur de Dieu : Vos biens ne sont pas inconstants, Et l'heureux trépas que j'attends . Ne vous sert que d'un doux passage Pour nous introduire au partage Qui nous rend à jamais contents !

Mais bientôt la marquise de Navailles dut cesser sa lecture. Les caractères d'imprimerie dansaient devant ses yeux et se brouillaient comme dans un nuage... Ce n'était plus un livre qu'elle tenait entre ses mains, mais une tête expressive et superbe qui la dévorait de son regard de feu et dont les lèvres laissaient échapper des paroles enfiévrées.

« Lui ! » fit-elle, enveloppée par cette hallucination qui la transportait du corridor de la guillotine dans la petite chambre de l'hôtel de Metz, lorsque, au soir de leur tragique rencontre, Bonaparte lui avait donné son premier baiser.

— Tu n'as pas le droit de détruire l'être qui est en toi, car il m'appartient autant qu'à toi-même. Je veux qu'il vive !

En proie à une sorte de vertige, la marquise de Navailles voulut se lever... Il lui semblait qu'un double cercle de fer enserrait ses poignets... tandis que la voix implacable scandait sans arrêt, d'un accent de plus en plus terrible :

— Je le veux !... Je le veux !

Secouée par un frémissement mortel, la malheureuse s'écroula sur le sol.

Quand elle revint à elle, le bourreau était là... Un de ses aides la secouait par le bras.

— Allons ! debout !... citoyenne !

Un autre valet s'approchait, des ciseaux à la main, et s'apprêtait à couper sa magnifique chevelure.

D'un bond, la marquise de Navailles se redressa... Elle venait d'apercevoir, à travers la porte ouverte, la fatale charrette qui stationnait dans la cour de Mai et dans laquelle déjà on avait fait monter quelques condamnés, les mains liées, la tête tondue et la chemise échancrée.

Un cri lui échappa... cri non de victime saisie d'horreur et d'épouvante, mais de mère qui vient de sentir son enfant tressaillir dans son sein, comme s'il réclamait d'elle le droit à la vie.

Tendant ses mains suppliantes vers les hommes de mort qui l'entouraient, elle clama d'un accent déchirant :

— Ne me tuez pas encore, car je vais être mère !

Dans l'ombre d'un étroit cachot de la Conciergerie, une femme assise sur un méchant lit de sangle donne le sein à un enfant de quelques semaines.

Elle contemple d'un air dououreux la frêle créature qui aspire avidement le lait maternel... Mais bientôt des pleurs coulent le long de ses joues amaigries.

Elle sait que ce n'est pas une grâce qu'elle a obtenue, mais un simple sursis à l'exécution de l'arrêt qui la condamne à mort. Elle n'ignore point que dans quelques jours, dans quelques heures, peut-être, le bourreau viendra de nouveau réclamer sa proie.

Torturée par les affres les plus cruelles qui peuvent bouleverser un cœur de mère, la malheureuse se dit :

« Puisque je n'ai pas eu le courage de résister à l'appel inconscient de l'être qui déjà vivait en moi, pourquoi ne l'ai-je pas laissé emporter dès sa naissance ?... Pourquoi l'ai-je gardé près de moi, m'attachant de toutes les fibres de mon cœur à celle dont on va bientôt me séparer pour toujours ? »

Oh ! l'horrible agonie de cette mère qui ne sait plus que sangloter, la tête penchée au-dessus de son enfant :

« Ma fille !... Ma chérie !... Ma bien-aimée !...»

Reprise par les transes qui l'avaient décidée tout d'abord à dissimuler sa maternité, et, comme elle le disait, à emporter avec elle son enfant dans sa tombe, elle se demande en pleurant :

« Que va devenir cette innocente ? »

Un commissaire de la Commune de Paris, qui la visitait quelques jours auparavant dans sa prison, et dont les yeux lui semblaient refléter quelque pitié, lui a bien déclaré :

Rassurez-vous, citoyenne, votre fille sera élevée par la Nation.

Mais cette parole, au lieu de la calmer, l'a plongée dans l'épouvante

Que signifie, en effet, pour cette fille d'aristocrates, pour cette dame d'honneur de Marie-Antoinette, le mot de Nation, qui a remplacé celui de Royauté, que, dès sa plus tendre enfance, elle a été appelée à vénérer et à chérir ?

Comment, dans cette foule surexcitée par des meneurs, exaltée par la fièvre de la liberté, grisée par ce sentiment, nouveau pour tous et incompréhensible pour elle, qu'est le patriotisme, pourrait-elle entrevoir la moindre lueur de compassion et de générosité.

Et, malgré elle, la malheureuse s'écrie :

« Chère petite, oh ! pouvoir te soustraire à mes ennemis ! Pouvoir te remettre à quelqu'un de sûr, qui t'emporterait là-bas, tout au fond de la Bretagne ou de la Vendée, et te confierait à l'une de ces paysannes qui ont gardé intacts le respect de leur maître et la foi en leur Dieu ! Mais je ne dois pas y songer. Car tu ne m'appartiens même plus. Tu es à la Nation, c'est-à-dire à ces assassins que j'ai vus portant au bout de leurs piques les têtes de nos gardes du corps massacrés par eux ! Tu es à ces énergumènes qui ont renversé le trône et l'autel, à ces régicides qui ont guillotiné mon roi... et qui vont me couper la tête à mon tour ! »

Et de son cœur saignant jaillissent ces paroles frémissantes :

« Seigneur, prenez ma vie, mais épargnez mon enfant... » Mais un bruit de verrous que l'on tire avec brutalité, suivi d'un grincement de clef dans une serrure, l'arrache à sa prière.

La porte du cachot s'ouvre violemment, livrant passage au guichetier en chef, suivi de plusieurs sectionnaires que commande un officier à l'allure martiale, au visage énergique et franc.

La prisonnière a tressailli.

Elle a compris qu'on venait la chercher. Pour la seconde fois, le bourreau l'attend. C'est l'heure !

Un homme robuste, aux yeux de chat, au teint de plomb, à la face grêlée et portant les insignes de substitut au tribunal révolutionnaire, émerge du groupe formé par les soldats et s'avance d'un air hostile et arrogant vers Marie-Thérèse qui l'a tout de suite reconnu.

C'est Fouquier-Tinville, c'est son accusateur, celui qui, pour ses débuts, a obtenu sa tête !

Debout, serrant sa fille contre sa poitrine haletante, elle supplie le ciel de lui donner la force de ne pas défaillir.

D'un ton solennel, le substitut attaque :

— Citoyenne, les délais que le tribunal t'avait accordés sont expirés ! Le moment est venu d'expier ton crime.

— Et mon enfant ? demande la condamnée.

Froidement, Fouquier-Tinville réplique :

— Conformément au décret rendu par la Convention le 12 prairial, de l'An I de la République une et indivisible, ta fille, ainsi que tous les rejetons de condamnés qui ont vu le jour dans

les prisons, sera immédiatement dirigée sur l'hospice des Enfants assistés, où elle sera élevée aux frais de l'Etat.

Ces paroles galvanisent la malheureuse.

— Non ! non ! je ne veux pas ! s'écrie-t-elle... Vous ne me prendrez pas ma fille... Tuez-la plutôt avec moi... Mieux vaut pour elle la mort dans mes bras que la vie dans les vôtres !

Implacable, le substitut veut se saisir de la pauvre petite qui fait entendre un plaintif vagissement.

Mais, emportée par une force sacrée, Marie-Thérèse rugit :

— Arrière !... monstre... arrière ! tigre à face humaine ! Je veux te donner ma tête, mais je ne veux pas te livrer l'âme de mon enfant !

Et, s'adressant aux soldats qui l'entourent et s'efforcent de rester impassibles, elle supplie, folle, éperdue :

— Mais c'est horrible, cela, c'est horrible ! Il n'y en a donc pas un, parmi vous, qui aura pitié de moi ?

— Citoyenne, donnez-moi votre petite ! s'écrie soudain l'officier qui commande aux sectionnaires.

— Qu'est-ce à dire ? s'exclame le substitut.

— C'est-à-dire que je l'adopte ! réplique le militaire d'un ton bourru sous lequel on devine, en même temps qu'une réelle bonté, un absolu courage.

— Citoyen officier... veut protester le délégué.

— Citoyen substitut, riposte le soldat, l'adjudant Claude-François Malet a donné assez de preuves de son dévouement à la Nation pour que celle-ci puisse lui confier sans crainte l'éducation d'une enfant d'aristocrate. Vous pouvez être tranquille, j'en ferai une bonne patriote.

Et, se tournant vers Marie-Thérèse, qui le contemple d'un œil hagard où il n'y a plus de larmes, il ajoute, presque avec douceur :

— ... Et une vraie Française !

Mme de Navailles a un instant d'hésitation...

Mais le visage de cet officier respire une telle droiture, une si lumineuse franchise, que, d'un geste brusque, elle lui tend sa fille en disant :

— Eh bien ! prenez-la !

Malet s'en empare... Ses mains robustes tremblent légèrement sous le léger fardeau.

Alors, Marie-Thérèse fait d'un seul élan :

— Je vous la donne, monsieur, mais, au nom de mon honneur, jurez-moi que ma fille n'aura jamais d'autre nom que le vôtre...

— C'est promis, citoyenne ! répond Malet avec force.

— Merci !

Alors, la condamnée, qui semble s'être entièrement ressaisie, prend sous son matelas un volume qu'elle tend à l'officier.

— Promettez-moi aussi, monsieur, demande-t-elle, de lui faire apprendre à lire dans ce livre.

— Quel est son auteur ? interroge Fouquier-Tinville avec méfiance.

— Corneille, réplique fièrement Marie-Thérèse.

— Corneille ! gronde le substitut... mais c'était un royaliste.

— Un poète, rectifie Malet, comme j'en souhaite un à la République !

— Gardes, faites votre devoir, ordonne le substitut qui a verdi de rage.

Les sectionnaires entourent la victime.

Celle-ci se penche vers son enfant que Malet tient dans ses bras. Longuement, elle imprime sur le front pur de sa fille un baiser dans lequel elle fait passer toute son âme de martyre et de mère.

— Adieu, ma bien-aimée, murmure-t-elle en un suprême sanglot... Adieu, je vais prier pour toi.

Et voilà qu'en se relevant elle rencontre le regard de l'officier... Dans les yeux du farouche républicain elle a vu briller deux larmes... Alors, une expression de réconfort infini détend ses traits...

Marie-Thérèse de Navailles peut mourir en paix... Non seulement son honneur sera sauf... mais l'orpheline a retrouvé un père !



## VII : Le général Malet

— À la fin, j'en ai assez ! s'écriait un homme d'une cinquantaine d'années, aux cheveux gris légèrement ondulés, au front dégagé, au regard ouvert, à la bouche énergique, au menton volontaire, aux allures martiales d'officier de carrière sous son pantalon à la hussarde et sa redingote prune au col de velours noir.

Tantôt arpantant fiévreusement un petit salon meublé simplement, mais avec goût, et dont les fenêtres donnaient sur la rue des Saints-Pères, tantôt s'arrêtant devant une femme plus jeune que lui de dix ans environ et qui, assise dans une bergère, le considérait avec une expression de tendresse anxieuse en même temps que de touchante admiration, il scandait avec âpreté : — Oui, j'avais bien raison de me méfier de ce Bonaparte. Dès le début de sa vertigineuse ascension vers la gloire, j'avais flairé en lui un ennemi de la liberté ! Je ne me trompais pas, puisque, non content de confisquer à son profit les conquêtes de la Révolution française et de s'édifier un trône sur les cadavres de nos soldats, il s'acharne aujourd'hui contre tous ceux qui, comme moi, sont restés fidèles à leur foi républicaine.

— Calme-toi, mon ami, conseillait la femme avec bonté.

— Oui, j'ai tort de m'irriter ainsi. Mais comment ne serais-je pas révolté par les infamies que je vois, par les injustices dont je suis victime ? Partout où je suis allé, sur le Rhin, en Italie, en Vendée, en Gironde, n'ai-je pas toujours fait mon devoir ? N'ai-je pas mérité vingt fois ce grade de général que l'on m'a si longtemps disputé ? Le brave Championnet ne m'appelait-il pas son « bras droit » ? Et Masséna, l'enfant chéri de la victoire, ne m'affirmait-il pas que j'étais son meilleur officier ? Et voilà qu'après m'avoir destitué et rayé des contrôles de l'armée, on m'accuse maintenant de malversations et de tripotages !... Tout ça, parce que je n'ai pas voulu m'incliner devant l'omnipotence d'un orgueilleux, parce que je n'ai pas pu dissimuler l'indignation que me causait sa conduite, parce que j'ai refusé de m'agenouiller devant l'idole et de m'associer à ces cris de : « Vive l'Empereur ! » qui me déchiraient le cœur encore plus qu'ils m'écorchaient les oreilles ! Ah ! Bonaparte, prends garde ! tu ne sais pas jusqu'où peut aller la colère d'un homme tel que moi... Oui, prends garde !

Et le général Malet poursuivit, de plus en plus vêtement : — Si j'avais été, moi aussi, un flatteur lâche et cupide, si, reniant les principes qui ont fait mon honneur, j'avais applaudi à tous les actes illégaux et arbitraires du nouveau César, aujourd'hui, au lieu de végéter avec notre fille et toi dans un état voisin de la misère, je serais, moi aussi, maréchal de France, doté d'un majorat splendide... duc de Dusseldorf, de Pavie ou de Mantoue ! Comme Junot, Duroc, Berthier, Rapp, Lefebvre, Augereau et vingt autres, j'aurais mon hôtel à Paris et mon château à la campagne. Nous serions reçus à la cour où s'épanouit

aujourd’hui la fine fleur de l’émigration, où tous les courtisans de l’ancien régime se sont empressés d’accourir à l’appel de ce nouveau maître qui n’a pour eux que faveurs et sourires !

Et, appuyant sa large main sur l’épaule de sa femme qui, toute tremblante d’angoisse, l’écoutait sans oser l’interrompre, il martela : — Crois-moi, ma chère Denise, je ne regrette rien. Une conscience pure vaut mieux pour moi que tout cet or et tous ces hochets dont Napoléon Bonaparte comble ses créatures... Me résignant à ma disgrâce, j’accepterais encore de partir à l’étranger, afin d’y chercher cette fortune que je n’ai pu rencontrer dans mon pays... oui, je ferais cela pour vous, mes chéries !... Mais quand je songe que, non content de briser mon épée, ce bandit corse veut encore me faire passer pour un voleur, moi dont la vie privée autant que la carrière de soldat a toujours été sans peur et sans reproche !... Ah ! cette infamie dépasse toutes les autres et je ne la lui pardonnerai jamais !...

— Mon ami, affirmait Denise Malet avec force, tu n’auras aucune peine à te laver d’une aussi odieuse calomnie. Ta conscience n’est-elle pas absolument tranquille ?

— Certes !

— Et n’es-tu pas au-dessus de tout soupçon ?

— Tu crois cela ? Les valets de l’Empereur ne sont-ils pas prêts à toutes les besognes ? Si le tyran exige d’eux mon déshonneur, ils n’hésiteront pas, même sans preuves — et comment en auraient-ils ?

— à le consommer devant tous !... Eh bien ! non, cela ne sera pas !...

Et, l'air inspiré du fanatique dont le cerveau surexcité a mûri, pendant de longues insomnies, quelque projet implacable, Malet articula : — D'ici peu, il se passera un événement qui bouleversera le monde... Bonaparte... tu m'entends... l'Empereur... leur Empereur...

Soudain, il s'arrêta, comme s'il redoutait d'en laisser échapper davantage.

— Claude ? interrogea Mme Malet, de plus en plus angoissée. Mon ami, que veux-tu dire ?

— Rien, coupa sèchement le général, qui s'en fut tambouriner une charge sur les vitres de la fenêtre.

Mais sa femme le rejoignit aussitôt.

— Mon ami, fit-elle, tu sais combien je te suis dévouée...

— Oui, je le sais ! ponctua Malet, fugitivement attendri.

— Alors, pourquoi ne pas me révéler tes projets ? Ils sont donc si terribles ?

— Ne m'interroge pas ! Je ne saurais te répondre.

Et Malet, s'éloignant de la fenêtre, voulut quitter le salon.

Résolument, Denise lui barra le passage.

— Je crois deviner, fit-elle.

— Quoi donc ?

— Ce que tu veux faire.

— Laisse-moi.

— Où vas-tu ?

— J'ai un rendez-vous, laisse-moi passer.

— Non, non, je ne veux pas te laisser partir ainsi, Claude...  
Tu as la mort dans le regard.

— Tu es folle.

— Si, si... Maintenant, j'en suis sûre, tu veux tuer l'Empereur !

— Moi ! sursauta Malet, tandis qu'une vive rougeur colorait ses traits.

Et, avec force, il protesta :

— Non, je te le jure !

— Alors... tu veux le renverser ?

— Peut-être !

— Et tu conspires ?

— Pas encore... mais cela ne tardera pas.

Et, incapable de garder plus longtemps le secret qui l'étouffait, il poursuivit : — Unie aux vieux républicains qui ont gardé le culte du passé, toute une foule de mécontents, qui grandit chaque jour, est prête à se soulever en un commun esprit de révolte contre celui qui a trahi les espoirs de tous les bons Français. Mais ces forces éparses ont besoin d'être rassemblées

et c'est ce que je m'en vais faire ! J'ai déjà renoué des relations avec quelques anciens amis qui sont prêts à m'aider dans ma tâche et qui brûlent comme moi du désir de débarrasser la patrie de l'homme de proie qui s'est abattu sur elle et qui n'arrive pas à cacher, sous le manteau de vaine grandeur, dont il cherche à la draper, la plaie mortelle qu'il lui a faite au flanc... Il s'agit d'abord de s'organiser... d'établir un plan de campagne aussi solide que détaillé... de s'assurer des concours dans tous les milieux politiques, militaires et même artistiques, en un mot du côté de tout ce qui peut soulever et commander l'opinion publique. J'ai longuement réfléchi à tout cela... Beaucoup de choses sont arrêtées dans ma tête... Ce sera vite fait... plus vite que tu ne l'imagines... Quand tout sera prêt, je ne revendiquerai qu'un droit : celui de donner le signal ; qu'un honneur : celui de mettre moi-même la main au collet du traître qui a assassiné la Liberté !

— Ah ! mon pauvre ami ! s'écriait Denise... As-tu bien réfléchi aux dangers auxquels tu vas t'exposer ?

— Qu'importe, si le succès est au bout ?... Et j'ai la foi !

— La police de Fouché est aussi habile que sans scrupules.

— Je me sens capable de déjouer toutes ses ruses et d'éventer tous ses traquenards.

— Tu peux être trahi...

— Je saurai choisir mes complices.

— Songe à quelles forces tu vas t'attaquer...

— Je les connais.

— Renverser l'empire... mais c'est formidable !...

— Formidable, en effet... mais je le renverserai !

— Et si tu échoues ?

— Eh bien ?

— Tu seras emprisonné... fusillé...

— Et je mourrai en criant : « Vive la Liberté ! »

— Et moi ? scandait Mme Malet... Et ta fille ?... Tu l'aimes, toi aussi.

— Oui... je l'aime. Avec la plus tendre persuasion, Denise Malet continuait : — Ah ! je te vois encore... quand elle était toute petite et que tu revenais passer quelques jours près de nous, entre deux batailles... Tu la prenais sur tes genoux ; et lorsqu'elle t'avait bien embrassé, bien caressé, qu'elle avait joué avec les broderies de ta tunique et les graines de tes épaulettes, tu lui apprenais à épeler ses lettres dans le livre de Corneille que tu lui avais acheté, m'as-tu dit, à un libraire du Palais-Royal ! Ah ! Claude... si tu n'as pas pitié de moi, aie pitié d'elle... Laurence est si belle, si noble, si fière... si au-dessus de son âge... C'est déjà presque une femme. Bientôt, elle sera aimée... elle aimera... Il faut qu'elle soit heureuse !... Si tu succombais dans ton entreprise, réfléchis à ce que sera l'avenir... Seule... elle resterait seule... car je sens bien que, moi, j'en mourrais.

— Denise !

— Tu vois bien que j'ai raison, mon pauvre Claude... Défends jusqu'au bout ton honneur de soldat ; mais ne te lance pas dans une conspiration qui, j'en ai le pressentiment, se terminerait tragiquement pour toi et pour nous. Oui, renonce, je t'en supplie, à tes projets de vengeance !... Tu me le promets... tu me le jures ?...

Malet semblait vivement touché par les supplications de sa femme...

L'expression haineuse répandue sur ses traits avait disparu.

Oubliant tout ce qui n'était pas l'immédiate tendresse de ces deux cœurs, qu'il avait toujours sentis battre si chaudement près du sien, il n'était plus à présent qu'un époux et surtout un père...

En effet, cette enfant des prisons qu'il avait recueillie, il s'était tout de suite pris à l'adorer autant et plus encore peut-être que si elle eût été vraiment sa fille.

Fidèle à la parole donnée à la marquise de Navailles, il n'avait jamais révélé, pas même à sa femme, le nom ni l'origine de cette enfant de quelques semaines, qu'il avait apportée un soir de printemps, au modeste logis où il habitait alors, quai des Tournelles...

— Je l'ai trouvée dans la rue, sous une porte cochère, avait-il déclaré à Mme Malet...

L'excellente femme s'était contentée de cette explication et avait accueilli la petite inconnue avec toute la bonté dont elle était capable.

Elle l'avait élevée avec un soin touchant, la comblant des plus douces câlineries, et s'attachant, elle aussi, si fortement à la jeune Laurence que, d'accord avec son mari, tous deux lui avaient toujours laissé ignorer qu'elle n'était pas leur enfant.

Tout enfant, elle était déjà belle, mais d'une beauté étrange, qui la rendait très différente des autres. .

Souvent sérieuse jusqu'à la tristesse, on eût dit qu'elle portait en elle, et sans s'en douter, le deuil du malheur atroce qui avait assombri ses premières et inconscientes journées.

Enfant de l'amour, n'était-elle pas aussi l'enfant des prisons ?

Mais la petite captive, fleur poussée dans le creux d'un mur de cachot, s'était d'autant plus vite développée au grand jour et sous le beau soleil qu'était l'exquise tendresse, que, dès le premier instant, lui avaient vouée ses parents d'adoption, que tous deux semblaient l'avoir dotée des plus belles qualités de leurs deux âmes.

Enchanté de découvrir en elle, dès sa première aurore, un cœur fier, une nature vibrante, en même temps qu'une intelligence lumineuse et primesautière, Malet s'était appliqué à en faire, comme il l'avait prédit, une patriote, une vraie Française...

Aussi ardemment républicaine que son éducateur, admiratrice fanatique de tout ce qui était beau et sublime, Laurence gardait cependant, sous ses allures de jeune vierge romaine transportée à travers les siècles et sous le ciel pourpre et or de la France

impériale, une fraîcheur d'âme qui la rendait capable d'une incomparable tendresse.

Voilà pourquoi Malet, fasciné par la radieuse image que sa femme venait d'évoquer à ses yeux, se sentait attendri, au point que la farouche volonté qui l'animait un instant auparavant semblait sur le point de céder à l'amour paternel dont son cœur débordait.

Sans doute allait-il faiblir ; car, déjà, des mots lui échappaient où il n'y avait plus ni emportement, ni amertume, mais où perçait une cruelle détresse : — Mais, ma pauvre amie ! que veux-tu que je fasse ?... Végéter ainsi... quand je me sens en pleine force d'action, quand je me crois capable de si grandes choses !...

Mme Malet insistait :

— Claude, jure-moi, oui, jure-moi, que tu ne conspireras pas contre l'Empereur...

Et Malet allait jurer peut-être, lorsqu'un coup de sonnette retentit dans l'antichambre.

— Qui est là ? fit le général.

Presque aussitôt, une exclamation joyeuse s'élevait... et une belle jeune fille, aux yeux d'un éclat splendide et au sourire plein de charme, apparut, annonçant : — Père... c'est notre ami Marchand, votre ancienne ordonnance !

— Grippe-Sols ! lança Malet, avec une joviale bienveillance. Mais qu'il entre et qu'il soit le bienvenu !

— Présent, mon général ! fit le visiteur, en se montrant sur le seuil...

## **VIII : Un messager inattendu**

— Ah ça ! tu n'es donc plus soldat ? s'étonna le général, en voyant apparaître, au lieu d'un grenadier qu'il attendait, un personnage vêtu avec l'élégance dominicale d'un brave bourgeois du Marais ou de la Grange-Batelière. Et il ajouta, avec un sourire non exempt d'amertume : — Ah ça ! petit... on t'a donc fendu l'oreille, à toi aussi ?

— Mon général, je vais vous expliquer...

— Allons, assieds-toi !...

— Devant vous, mon général

— Je ne suis plus général.

— Pour certains, peut-être, mais pour moi, vous l'êtes et vous le serez toujours.

— Merci ! fit simplement Malet, en tendant la main à son ordonnance, qui la serra avec une respectueuse effusion.

Tout en prenant place sur une chaise que, gracieusement, lui offrait Laurence, Grippe-Sols attaqua : — Mon général, je n'ai pas oublié toutes les bontés que vous avez eues pour moi, ainsi que Madame et Mademoiselle... Et puis, quand un soldat s'est battu pendant quinze ans auprès de son chef, qu'il a mêlé son

sang au sien, qu'il a été avec lui de tous les coups durs et de toutes les belles heures, ça crée des liens que rien ne peut briser... Remis de belle humeur par la présence de son modeste mais fidèle et dévoué compagnon d'armes, le général Malet reprit, rondement : — Et maintenant, petit, raconte-moi ce que tu es devenu depuis que l'on m'a forcé à quitter l'armée.

Tandis que Laurence, debout, appuyée à la cheminée, et que Mme Malet, assise sur un canapé, s'apprêtaient à écouter son récit, Grippe-Sols, résolument, déclarait : — Mon général, je vais tout vous dire ! Dame, vous me gronderez peut-être un peu, mais la franchise, il n'y a encore que ça !

— Parle !...

— Voilà, mon général : Depuis que vous êtes parti, moi qui passais mon temps à rire et à chanter, j'étais devenu muet comme une carpe et triste comme un bonnet de nuit... Plus d'appétit, plus de sommeil... Je maigrissais à vue d'œil... je devenais plus plat qu'une limande, plus ratatiné qu'un pruneau, plus jaune qu'une pomme de reinette ! Bref, moi qui n'avais jamais été malade, je dus me rendre à la visite du major, qui me dit en me regardant d'un drôle d'air : Toi, clampin, tu as des chagrins d'amour.

— Non, répliquai-je, d'amitié

— C'est plus grave, me dit le major... N'empêche, je vais te donner le moyen de guérir ! Et savez-vous où il m'a envoyé, mon général ?

— Ma foi, non !

— Tout au fond de la Prusse, du côté de Tilsitt, où l'Empereur était justement en train de manigancer un tas d'affaires avec le tsar de toutes les Russies. Oh ! là, là ! mon général, que de fois j'ai regretté de m'être fait porter malade ! Car si jamais je ne m'étais douté de ce qui m'attendait là-bas... j'aurais mieux aimé mourir de la jaunisse !

— Tu as donc été blessé ?...

— Hélas ! non, mon général !...

— Fait prisonnier ?... Si ce n'était que ça !...

— Alors ?... Et d'un air comiquement tragique, Grippe-Sols articula : — Je suis devenu valet de chambre !

— Valet de chambre ! s'étonnait Malet... Et de qui ?

— De l'Empereur !

— De l'Empereur ! répéta le général, en fronçant ses gros sourcils... Ah ça ! grenadier Marchand, qu'est ce que vous me racontez là ?...

— Vous fâchez pas, mon général... Car vrai, c'est pas de ma faute... Ecoutez-moi...

— Parle ! invita Malet, avec un accent de mauvaise humeur manifeste.

— Eh bien ! voilà, mon général, répliqua Grippe-Sols, qui semblait entièrement disposé à ce que l'on pourrait appeler une confession générale. Un soir que j'étais de faction près d'une des portes de la ville, tout à coup, je vois surgir près de moi, comme un diable qui sortait d'une boîte, un particulier pas très grand,

enveloppé dans un long manteau et coiffé d'un grand diable de chapeau à deux cornes, qui lui donnait plutôt l'air d'un gendarme que d'un soldat !

« Qui vive ? » que je m'écrie de ma voix des dimanches.

Mon individu continue à s'avancer sans rien dire.

« Halte-là ! » que je crie encore plus fort.

Mais mon bonhomme ne s'arrête toujours pas. Moi, naturellement, je croise la baïonnette... Ça n'a pas l'air de l'intimider du tout. Alors, je me dresse sur mes ergots, je hérisse ma crête comme un coq en colère, et je lui envoie dans le bec : « Puisque je vous dis que, quand bien même vous seriez le petit caporal, on ne passe pas ! » Mais voilà-t-il pas qu'il me reprend : « Et si j'étais le petit caporal ?... »

Mon sang ne fait qu'un tour... Je l'avais reconnu c'était Lui... Alors, je ne sais pas ce qui me passe dans la cervelle. Faut croire que j'étais dans mes beaux jours, ou plutôt dans mes bons soirs, car je lui riposte tout d'un trait : « Eh bien ! mon Empereur, ça sera pour vous comme pour les autres. Moi, je ne connais que ma consigne. Circulez, ou je vous embroche ! »

Je n'avais pas lâché le paquet que je crus que le ciel allait me tomber sur la tête... Cependant, je ne bronchais pas. Dame, on a son honneur ! Mais là, vrai, mon général, je n'en menais pas large... Même que je me disais : Mon vieux Marchand... ton compte est bon ! Tu n'as qu'à envoyer tes dernières volontés à ton notaire... Je restais donc là, plus idiot qu'un âne qu'on étrille, lorsque, tout à coup, v'là que l'Empereur s'élance vers

moi, m'empoigne par l'oreille et se met à me la tirer si fort que j'ai cru qu'il allait me la décoller de la tête. Aussi, moi, je me mets à crier comme un putois.

« Veux-tu bien te taire, animal ! » qu'il me dit, en me secouant encore plus fort. Puis, tout à coup, il s'arrête et me fixe avec des yeux, oh ! des yeux, mon général, qu'on ne peut pas oublier, quand ils vous ont seulement regardé une fois dans le blanc des vôtres... Et il m'envoie, avec un de ces airs sûrs de lui comme il n'y en a pas deux au monde à en avoir de pareils : « Ah ça ! clampin, je t'ai déjà vu quelque part ! »

Cette fois, mon général, je crus que ma dernière heure était venue, car c'était vrai, ce qu'il disait... le petit tondu... Je l'avais connu autrefois, oh ! il y a bien longtemps, à l'hôtel de Metz, où il était venu passer quelques semaines et où j'étais premier et seul commis au service du sieur Maugeard, le propriétaire. Seulement, voilà, à cette époque-là, l'Empereur n'était encore que lieutenant, et un lieutenant pas très flambard... je vous l'assure. Même qu'en partant — ceci entre nous — Il lui manquait plusieurs écus pour payer sa note et il avait dû laisser au père Maugeard sa cantine en gage ! Aussi, moi, vous comprenez si j'avais la venette. Je me disais : « Si je lui rappelle ça, c'est pas une oreille qu'il va me tirer, c'est les deux qu'il va me couper, pour sûr ! » Alors, je lui réponds, en tremblant comme un sac de noix sur le dos d'un bossu : « Sire, il y a sûrement erreur de la part de Votre Majesté.

— Non, je t'ai vu, j'en suis sûr !... qu'il insiste. Seulement, où ? Je ne pourrais pas le dire ! » Moi, je hasarde timidement : «

C'est peut-être sur le champ de bataille, Sire ! »

Il me regarde encore. Ah non, cet œil !... Je n'avais plus un poil de sec ! Mais, d'un ton radouci, v'là qu'il me répond : « Après tout, c'est possible ! »

Et, en souriant, il ajoute :

« Allons tu es un brave grenadier... qui ne connaît que sa consigne... je te fais mon compliment ! »

Je commençais à respirer ; car je me disais :

« Sûr, mon vieux Grippe-Sols, qu'il va te nommer brigadier... ou te faire entrer dans sa garde ! » Mais voilà qu'il me déclare, comme ça, d'un air grave : « Tu m'as l'air d'un homme sûr et dévoué... Aussi, je te prends pour valet de chambre... Va te faire désarmer à ton régiment... Tu entreras en fonction demain matin... »

A ces mots, mon général, je crus que tout mon sang quittait mes veines et que j'allais m'étaler sur le remblai. Moi, un soldat... moi, l'ex-ordonnance du général Malet, devenir tout à coup le domestique de Napoléon ! Aussi, je restais là planté, la bouche ouverte, la gorge sèche.

« Eh bien ! qu'est-ce que tu attends ? » qu'il s'écrie. Et, en même temps, il me lance un de ces regards... Oh ! mon général, on aurait dit qu'il voulait me foudroyer. Y avait pas à tortiller... Il fallait dire oui. Dame, il était le plus fort, il était le patron ! Le lendemain, je dus quitter mon uniforme et endosser une culotte courte en velours rouge avec des galons partout... même que je faisais l'effet d'un singe qui danse sur un orgue de Barbarie... Et

voilà comment, mon général, moi qui me battais dans votre ombre, aux jours de bataille, qui astiquais jadis votre fourniment, aujourd’hui... je brosse les habits de l’Empereur et je fais la barbe à Napoléon... Et, sincèrement attristé, Grippe-Sols ajouta : — Croyez que je suis tout honteux de vous raconter ça, mon général ! Aussi, je vous jure que je n’aurais jamais osé me présenter devant vous, si je n’avais pas eu quelque chose de très important à vous dire.

— A moi ?

— Oui, mon général, à vous ! C'est même confidentiel.

Tout en prononçant ces mots, le brave garçon avait jeté un regard inquiet vers Mme Malet et Laurence.

— Tu peux parler devant ma femme et ma fille, reprit Malet. Elles sont toutes deux au courant de tous mes actes.

— Eh bien ! voilà, mon général... déclarait Grippe-Sols, qui avait pris un air sérieux, réfléchi. J'ai appris... c'est très difficile à dire... enfin, j'ai appris que vous aviez des démêlés avec le gouvernement.

— C'est exact !

— Alors, moi, mon général, j'ai pensé qu'il y aurait peut-être moyen d'arranger ça.

— Ah ! par exemple ! s'exclamait le général Malet, au comble de l'étonnement, je serais curieux de savoir comment tu t'y prendras !

— Soit dit sans vous offenser, mon général, l'Empereur n'est pas un si mauvais homme que vous semblez le croire, reprenait Grippe-Sols, avec une respectueuse sincérité.

— Ah ! vous croyez ! souligna Laurence qui, impassible, énigmatique même, avait écouté Grippe-Sols sans faire un geste, sans prononcer un mot.

— J'en suis sûr, mademoiselle, affirma le brave garçon... Je le vois tous les jours et comme personne ne le voit : en pantoufles, en chemise de nuit, en caleçon, nature, quoi !... Eh bien ! je vous l'assure, si on savait bien le prendre, on ferait sûrement quelque chose de lui.

— Vraiment ! souriait la jeune fille, avec scepticisme.

Mais Grippe-Sols s'enhardissait :

— Surtout quand il est de bonne humeur... et ça lui arrive quelquefois... Aussi, ai-je profité de ce qu'hier soir, à la suite d'une partie d'échecs qu'il avait gagnée à l'impératrice Joséphine, il était très bien disposé, pour engager la conversation à votre sujet.

— A mon sujet ? scanda Malet, en plissant les lèvres.

— Parfaitement, mon général, appuya Grippe-Sols, avec assurance.

D'abord, je dois le reconnaître, ça n'a pas marché tout seul.

« Mêle-toi de ce qui te regarde ! » m'a-t-il dit, en me faisant les gros yeux.

Mais, moi, je ne me suis pas démonté et je lui ai répondu : « Sire, pendant quinze années, je me suis battu aux côtés du général Malet... » Eh bien ! je puis vous déclarer qu'il a peut-être un mauvais caractère, mais je vous jure que c'est un trop brave soldat pour faire un coquin.

A ces mots, mon général, l'Empereur a commencé à grogner en patois corse des paroles que je ne comprenais pas, il s'est mis à marcher à grands pas dans sa chambre, d'un air farouche. Enfin, tout à coup, il est revenu vers moi, il m'a pris l'oreille — mais maintenant j'y suis habitué — et il m'a dit : — Va trouver ton général Malet, et dis-lui que je l'attends demain soir, à neuf heures, à Saint-Cloud.

Et le brave Grippe-Sols, qui croyait avoir presque gagné la partie, conclut avec l'entraînement d'une conviction ardente : — Mon général, il est six heures du soir... J'ai en bas un cabriolet attelé d'un bon cheval, qui sort des écuries du château... Je vous emmène... Nous filons là-bas à pleines guides... Je vous fais pénétrer jusqu'au près de Sa Majesté, sans que personne vous voie ; et je ne doute pas un seul instant que vous ne sortiez réconciliés de cette entrevue.

Je crains que non, mon cher Grippe-Sols, reprit Malet avec amertume. En tout cas, je te suis très reconnaissant du bon sentiment qui t'a dicté ta conduite à mon égard et t'a inspiré la délicate démarche que tu viens d'accomplir avec tant de tact près de moi... Mon brave petit, je t'en remercie de tout cœur.

— IL n'y a pas de quoi, mon général.

— Tu es un honnête garçon !

— Alors, nous partons ?

— Non, mon ami.

— Oh ! pourquoi, mon général ?

Brutalement, Malet ripostait :

— L'Empereur me hait et m'a toujours détesté !

— Parce qu'il ne vous connaissait pas ! lançait Marchand, avec impétuosité.

— Après tout, c'est possible ! admettait Malet.

— Mais maintenant qu'il vous connaît...

— Comment cela ?

— Par moi. Ah ! je lui en ai dit assez ! Aussi, je vous assure qu'il est tout à fait revenu sur votre compte et qu'il ne demande pas mieux que de faire la paix avec vous.

— Eh bien ! moi, je ne veux pas ! résistait encore le général.

Mais tandis que Laurence, le front barré d'un pli, gardait un silence farouche, Mme Malet, allant vers son mari, lui disait : — Ecoute-le, mon ami ! Ce brave garçon, en te ménageant une entrevue avec Napoléon te donne l'occasion inespérée de confondre tes accusateurs... L'honneur n'est-il pas le bien le plus précieux d'un soldat ?... Le tien est en péril... Tu dois tout tenter pour le sauver.

— Et si l'on m'accuse de lâcheté ? s'écria Malet, qui commençait à faiblir.

— Mon général, reprenait Grippe-Sols d'une voix vibrante, se défendre n'est jamais une lâcheté, c'est toujours un devoir.

A ces mots, Malet pâlit.

Et, tout frémissant d'une émotion qu'il ne pouvait plus maîtriser, il lança tout d'un trait : — Grippe-Sols, mon ami, conduis-moi chez ton maître !

— Mon Dieu ! faites qu'ils s'entendent ! soupira Mme Malet. Mais Laurence, le regard lourd de haine, murmura : « Pourvu qu'il ne cède pas ! »

## IX : L'Empereur et le soldat

Ce soir-là, à Saint-Cloud, l'Empereur, qui semblait soucieux, s'était levé de table brusquement et avait regagné ses appartements particuliers, sans adresser la parole à personne.

Après avoir consigné sa porte, il s'était enfermé dans son cabinet de travail ; et, s'installant devant un vaste secrétaire aux incrustations en bronze doré, il s'était plongé dans une méditation profonde.

Mais, bientôt, on grattait à une petite porte en tapisserie, qui communiquait directement avec le cabinet de toilette de l'Empereur.

— C'est toi, Marchand ? interrogea Napoléon, en s'arrachant à sa rêverie.

— Oui, Sire.

— Eh bien ! entre !

Grippe-Sols apparut.

— Sire, annonça-t-il, le général Malet est là.

— Le général Malet, grommela Napoléon avec un léger sursaut. C'est vrai, je l'avais oublié. Eh bien ! qu'il entre !...

Tandis que Grippe-Sols introduisait le général et s'éclipsait aussitôt, l'Empereur saisissait un dossier placé devant lui et en commençait aussitôt l'examen, sans paraître s'apercevoir de la présence du général.

Celui-ci, très calme en apparence, mais bouleversé intérieurement, ainsi que tout homme qui sent qu'il va jouer son honneur et peut-être sa vie, le considérait d'un regard où se reflétaient à la fois une sourde haine et une inconsciente admiration.

Nerveusement, l'Empereur feuilletait les pages du dossier et les parcourait avec cette rapidité de coup d'œil qui n'appartenait qu'à lui.

Puis, se tournant à brûle-pourpoint vers le visiteur, il lui lança de ce ton mordant, qui faisait frissonner les plus braves :

— Or ça, il paraît, monsieur Malet, que vous n'êtes pas content ?

— Comment le serais-je, sire ? répliqua le général avec toute la brutale franchise dont il était capable et qui lui valait tant d'ennemis... Après avoir été frappé d'ostracisme, voilà maintenant que je suis accusé d'être un voleur !

— Je viens de lire plusieurs rapports concernant votre cas, déclarait sèchement Napoléon.

Et s'arrêtant pour envelopper de son coup d'œil d'aigle le soldat farouche qu'il avait devant lui :

— Ces rapports sont ridicules. Ils ne contiennent que des allégations mensongères de policiers fielleux ou des insinuations puériles de bureaucrates toujours friands de la peau d'un militaire... J'entends, sachez-le, qu'il n'en soit fait aucun état !

— Je remercie Votre Majesté.

— Vous n'avez pas à me remercier, monsieur Malet. J'ai toujours eu pour principe d'être le premier serviteur de la justice. Et c'est en son nom que j'agis de la sorte envers vous.

Et, tout en prenant une pincée de tabac, il ajouta :

— Il n'en est pas moins vrai que, si vous n'êtes pas un concussionnaire, vous êtes une forte tête, un officier indiscipliné, un mauvais esprit...

Et il continua, en martelant ses mots :

— Depuis quelque temps, il m'est revenu aux oreilles que vous frondiez ouvertement mon autorité. Est-ce vrai, cela ?...

— Oui, Sire...

— Ah !... Ah !... Longtemps, je vous ai ménagé en raison de vos bons services, mais votre dernière algarade ne m'a plus permis l'indulgence. On m'avait bien prévenu que vous aviez un mauvais caractère. Je m'en suis aperçu... Mais, après tout, j'aime mieux cela que si vous n'en aviez pas du tout.

Et, se levant, Napoléon posa :

— D'ailleurs, je sais tout ce que vous pensez de moi !... Vous prétendez que je l'ai détruite, cette liberté qui a coûté tant

de sang à la patrie... Or ça, voulez-vous me dire ce qu'elle était, lorsque, au soir du 18 brumaire, je me suis emparé du pouvoir ?

— Sire, elle était...

— ... Une de ces filles impures que les passions déshonorent, que la débauche flétrit bien avant l'âge et qui, vieilles à vingt ans, hideuses à voir, sont insultées, couvertes d'opprobre par leurs amants eux-mêmes !...

Et, s'animant peu à peu, l'Aigle poursuivit :

— Eh bien ! cette liberté qui, en expiation de ses excès, n'était plus pour la France qu'une mégère en décrépitude, un impuissant fantôme, d'un coup de pied, je l'ai fait rouler dans l'abîme ! Et c'est cela que vous, les vieux Jacobins, vous, la petite monnaie de Robespierre, de Couthon et de Saint-Just, vous ne voulez pas me pardonner...

— Sire !...

Mais Napoléon, le regard enflammé, continuait, en arpantant son cabinet :

— Et puis, sur quoi pourriez-vous m'attaquer que je ne puisse me défendre ? Mon despotisme ?... Mais la dictature était de toute nécessité. Vous allez peut-être me dire que j'ai trop aimé la guerre ? N'ai-je pas toujours été attaqué ?... J'ai restauré la monarchie ?... N'a-t-elle pas été l'œuvre fortuite des circonstances, et ne sont-ce pas mes ennemis qui m'y ont conduit pas à pas ?... J'avais trop d'ambition ? Ah ! j'en ai eu... j'en ai encore... et j'en aurai toujours, mais elle est de l'espèce la plus haute qui fut peut-être jamais, celle d'établir, de consacrer enfin

l'empire de la raison et le plein exercice, l'entièvre jouissance de toutes les facultés humaines.

Et tout en s'arrêtant devant son interlocuteur et en le fixant bien dans les yeux, l'Empereur conclut :

— Allons, monsieur Malet, oserez-vous dire encore que je suis un tyran ?

— Sire, fit Malet avec cet accent de rude sincérité dont il eût été incapable de se départir, je vous prie de croire que nul plus que moi n'admire votre puissant génie... Vous êtes un très grand général, le plus grand peut-être qu'ait connu l'Histoire... Mais...

Malet s'arrêta, comme si, malgré toute son audace, il hésitait à en dire davantage.

— Eh bien ! monsieur Malet, poursuivez... je le permets, invitait Napoléon, d'un ton sarcastique.

— Mais je trouve inutile de développer devant Votre Majesté des arguments auxquels elle-même a si péremptoirement répondu d'avance.

— Ce qui, j'imagine, vous a complètement convaincu.

— Non, sire, riposta Malet avec une indomptable fermeté.

— Voilà une réponse qui vous honore, fit l'Empereur avec un accent de soudaine bonté... Elle me prouve que vous avez le courage de vos idées... C'est une qualité assez rare pour que je l'apprécie entre toutes. Voilà pourquoi je regrette de ne pouvoir vous compter au nombre de mes amis.

A ces mots, Malet se sentit vivement ému.

C'est que, lui aussi, commençait à se sentir gagné par ce véritable charme, cette irrésistible fascination que ce surhomme savait si bien exercer sur ceux dont il tenait à se gagner le cœur et à s'assurer le dévouement.

Mais Malet n'était pas seulement un aigri... C'était un de ces sectaires qui considèrent comme un crime de sacrifier leur foi à l'individualité et de faire passer leur intérêt avant ce qu'ils estiment leur devoir.

Et, se raidissant contre l'attendrissement qui l'envahissait, Malet ne put que balbutier :

— Sire, croyez que moi aussi je regrette...

Napoléon le considéra avec une réelle tristesse.

Dès le début de cet entretien, il avait jugé l'homme... et l'opinion qu'il en avait conçue était qu'il possédait des qualités assez solides pour qu'on accordât un prix réel à son attachement.

Désireux de réaliser une conquête dont il devinait le prix, il s'écria avec cette impétuosité par laquelle il avait l'habitude de brusquer les dénouements qui se faisaient trop longtemps attendre :

— Vous regardez quoi ?... Les conséquences fâcheuses que vous ont values vos écarts de langage et vos manifestations déplacées ? Ah ça ! monsieur Malet, vous n'avez donc pas encore compris qu'il ne tenait qu'à vous que je vous appelasse général ?

A ces mots, Malet pâlit légèrement.

Puis, avec un accent de dignité incomparable, il reprit :

— Puis-je demander à Votre Majesté ce que je dois faire pour retrouver mon grade ?

— Me jurer fidélité !

— C'est impossible !

— Pourquoi ? s'écria l'Empereur en frappant du pied.

— Parce que j'aurais peur de ne pas tenir parole à Votre Majesté.

— Ah ! prenez garde ! sursauta Napoléon, dont le regard s'était instantanément chargé d'éclairs.

Et, tout en maîtrisant la colère qui commençait à l'agiter, il continua d'un ton âpre, saccadé :

— Avant de battre mes ennemis par les armes, j'ai toujours cherché à les vaincre par la raison... Mais quand je me suis trouvé en face de résistances faites de parti pris, de rancune, de vanité, de haine ou de sottise... Oh ! alors, je me suis montré implacable... et j'ai brisé sans pitié ceux qui ne voulaient pas plier. Il y a dix ans, ma police arrêtait un chouan nommé Cadoudal qui avait résolu de m'assassiner. Ayant appris que cet homme était doué de toutes les qualités qui font les vrais chefs, je décidai d'avoir avec lui un entretien. Je le fis venir aux Tuilleries. Je lui exposai, comme à vous, mes idées. Comme à vous, je lui dis : « Au lieu d'être contre moi, soyez avec moi ! » Et, comme vous, il me répondit : « Non ! » Quelques jours après, il était fusillé !

Et, tandis que Malet l'écoutait dans un silence de mort, Napoléon, en une attitude vraiment souveraine, acheva :

— Retenez bien ceci, monsieur Malet. De même que j'ai mis fin aux insurrections et aux complots royalistes, je n'hésiterai pas à réprimer avec autant de sévérité toute tentative criminelle, de quelque part qu'elle vienne.

Et, comme Malet se taisait toujours, l'Empereur, le foudroyant du regard, lança d'une voix au métal éclatant :

— C'est tout ce que vous avez à me dire ?

— Oui, Sire.

Frappant violemment avec un petit marteau d'argent un timbre placé sur son secrétaire, Napoléon s'écria :

— Vous êtes un orgueilleux, monsieur Malet, et votre orgueil vous perdra !

La silhouette de Grippe-Sols se profila sur le seuil.

— Marchand, ordonna Napoléon à son valet de chambre, reconduis M. Malet jusqu'à l'entrée du château.

Le général Malet, après s'être incliné avec dignité devant l'Empereur, sortit aussitôt accompagné par Grippe-Sols qui avait tout compris ou... tout entendu et semblait consterné.

Demeuré seul, Napoléon eut un violent haussement d'épaules.

Exaspéré par cette résistance qu'il n'avait pu briser, irrité de voir ses offres repoussées, sa générosité méconnue, il

recommença à arpenter fiévreusement son cabinet ; puis, ouvrant brusquement la porte qui donnait dans la vaste antichambre où se tenaient les aides de camp de service, il clama de sa voix de tempête :

— Qu'on aille chercher tout de suite le ministre de la Police générale !

## X : Le rideau cramoisi

Quelques instants après, Fouché était introduit dans le cabinet de l'Empereur.

Pour la parfaite compréhension des événements qui vont suivre, revenons seize ans en arrière, c'est-à-dire au moment où l'homme au collet noir, après avoir en vain cherché à enlever la marquise de Navailles, s'était vu précipiter par la poigne du sieur Maugeard dans les escaliers de l'hôtel de Metz.

Le matin même, Fouché avait repris la diligence pour Nantes ; mais il ne devait pas séjourner bien longtemps dans cette ville.

Le 21 septembre 1792, élu par la Loire-Inférieure membre de la Convention nationale, il revenait en hâte à Paris siéger parmi les plus exaltés, tout au sommet des bancs de la Montagne, votant avec empressement la mort de Louis XVI, et s'associant à toutes les mesures de rigueur prises contre les prêtres et les aristocrates.

Après plusieurs missions dans l'Aube et dans la Nièvre, où il avait été chargé de poursuivre l'anéantissement de tous les emblèmes religieux qui se trouvaient sur les routes, les places et dans les lieux publics, il était envoyé à Lyon en compagnie de

Collot d'Herbois, le terrible et célèbre membre du comité de Salut public.

Chargé de réprimer l'insurrection royaliste qui envahissait cette ville, il y fit preuve d'une cruauté implacable, ne cessant d'activer les opérations de la mémorable commission militaire qui fit couler tant de sang, présidant en personne aux mitraillades et aux massacres en masse Rentré à Paris, il triomphe avec les Jacobins, dont il est nommé le président, et prend nettement parti contre Robespierre qui, devinant l'ennemi qu'il a en lui, le fait exclure du fameux club de la rue Saint-honoré.

Fouché, dont l'esprit cauteleux trouve en ces temps troublés l'occasion de s'exercer dans toute sa plénitude, se venge en participant étroitement aux événements du 9 thermidor qui devaient aboutir à la chute et à l'exécution de Robespierre et de ses amis.

Mêlé déjà à de ténébreuses et multiples affaires, il est alors, sur la proposition de Boissy d'Anglas, décrété d'arrestation, puis remis en liberté trois mois après.

Tout en s'effaçant dans une prudente obscurité, il réussit à capter la confiance de Barras, le nouveau maître de l'heure, qui, après lui avoir confié les ambassades de Milan et de Hollande, l'appelle au ministère de la Police, le 2 thermidor de l'An VII.

C'est dans ce poste important et si bien en rapport avec son caractère et ses aptitudes, qu'à son retour d'Egypte, Bonaparte, qui ne l'avait pas revu depuis leur première rencontre sur la terrasse du bord de l'eau, le jour du sac des Tuileries, allait le

retrouver dans l'exercice de fonctions auxquelles il semblait de tout temps destiné...

Après s'être fait reconnaître par le jeune et brillant vainqueur des Pyramides, Fouché se mit à louoyer habilement autour de lui, le documentant sur les divers partis politiques, lui révélant un certain nombre de secrets.

Bref, il l'aidait puissamment, au 18 brumaire, à s'emparer du pouvoir...

En raison de ces services, Bonaparte, malgré l'antipathie qu'il lui inspirait, n'hésita pas à le maintenir à la tête de cet important ministère, où, grâce aux relations qu'il avait su se ménager dans tous les camps et à son habileté à embrouiller les rouages d'une administration déjà si compliquée, il sut se rendre indispensable.

On s'en rendit bien compte lorsque, au lendemain de l'attentat de la Machine infernale, qu'il n'avait pas su prévoir et auquel le Premier Consul n'avait échappé que par miracle, il dut, en présence de la colère de son maître et de la suspicion générale, donner, bien malgré lui, sa démission.

De nouveau, il se terra dans l'ombre, sachant très bien que son heure ne tarderait pas à sonner de nouveau.

IL ne se trompait pas.

En effet, s'apercevant qu'il ne pouvait se passer de lui sans risquer de compromettre encore davantage sa sécurité personnelle, Bonaparte le rappela promptement dans ses fonctions.

A partir de ce moment, Fouché fut maître absolu dans son domaine ; et, à l'époque où se déroule cette histoire, jamais il n'avait été plus redouté ni mieux écouté...

Mais le madré compère avait le triomphe modeste, surtout quand il se trouvait en face de son maître...

Et, ce soir-là, comme toujours, c'était l'échine souple et la bouche entrouverte en un obséquieux sourire, qu'il s'était présenté devant Sa Majesté.

L'Empereur attaqua aussitôt :

— Monsieur le ministre, j'ai un renseignement à vous demander... Je voudrais savoir si vous connaissez un général du nom de Malet.

— Parfaitement, Sire, répliqua Fouché...

— N'avez-vous pas entendu dire qu'il conspirait contre moi ?

— Non, Sire, affirma le maître fourbe, avec les apparences de la plus parfaite sincérité. Le général Malet est un cerveau brûlé ; mais je le crois incapable de mener à bien une entreprise qui demanderait de la prudence et de l'habileté. D'ailleurs, s'il eût été dangereux, votre valet de chambre, ce bon Marchand, qui doit bien le connaître et semble fort l'estimer, n'eût jamais osé l'introduire auprès de Votre Majesté.

Ah ça ! s'exclama l'Empereur, comment savez-vous que c'est Marchand qui m'a présenté cet homme ?

Imperturbablement, Fouché ripostait :

— Chargé, Sire, de veiller sur une existence sacrée entre toutes, mon premier devoir n'est-il pas d'avoir les yeux toujours grands ouverts sur tout ce qui peut, de près ou de loin, intéresser sa sécurité ?

Et, fixant tout à coup son regard sur un rideau de damas rouge qui recouvrait presque entièrement une porte-fenêtre donnant sur une terrasse et que, depuis un instant, le vent semblait discrètement agiter, le ministre de la police continua, sur ce ton onctueux qu'affectent parfois certains hommes d'Eglise :

— Voilà pourquoi, connaissant le dévouement sans bornes que Marchand professe à l'égard de l'Empereur, j'ai cru pouvoir affirmer à Votre Majesté que...

— Assez ! interrompit l'Empereur avec agacement. Je ne vous ai pas mandé pour vous entendre me faire le panégyrique de mon valet de chambre... Je connais ses qualités... et je suis convaincu qu'en me demandant une audience pour le général Malet il n'a cédé qu'à une impulsion de son excellent cœur, et qu'il n'a pas un seul instant réfléchi aux graves conséquences qui pouvaient en résulter.

A ces mots, le rideau cramoisi cessa de s'agiter...

Napoléon, de plus en plus nerveux, poursuivait :

— Encore un coup, monsieur le ministre, il s'agit non pas de Marchand, mais de Malet. Or, je viens d'avoir avec ce dernier une entrevue qui m'a prouvé qu'il était prêt à toutes les rébellions, mûr pour toutes les folies. Contrairement à votre avis,

je persiste à le considérer comme un homme dangereux qu'il va falloir surveiller étroitement et au besoin emprisonner...

— Votre Majesté, objectait Fouché, de plus en plus doucereux, ne craint-elle pas qu'une arrestation prématuée ne provoque quelque trouble dans les esprits aujourd'hui pacifiés ?

— Ah ça ! que voulez-vous dire ?

— Sire, mieux que personne, je suis à même de constater combien, à l'heure présente, les partis d'opposition sont désarmés !

— Eh bien ?

— En frappant aussi sévèrement un soldat, et un très brave soldat, contre lequel on n'a à relever que des propos incohérents et sans portée...

— Taisez-vous ! interrompit l'Empereur en frappant du pied.

Et, tout en saisissant nerveusement sa tabatière :

— Si je vous demandais de coffrer un royaliste, gronda Napoléon, vous seriez trop heureux d'aller vous-même lui mettre la main au collet.

— Sire !

— Mais arrêter un républicain ! Rien qu'à cette pensée, votre sang de vieux jacobin bouillonne dans vos veines...

— L'Empereur sait bien pourtant qu'il n'y a rien en moi qui ne soit à lui.

— Je n'ignore pas non plus que vous êtes de ceux qui ont envoyé Louis XVI à l'échafaud.

— Oui, Sire, et c'est le premier service que j'ai eu l'honneur de rendre à Votre Majesté.

Napoléon se mordit les lèvres et, ouvrant sa tabatière, il en prit une large prise qu'il répandit en partie sur son gilet.

— En attendant, reprit-il rudement, j'entends être obéi.

— Votre Majesté le sera, affirma Fouché... et par moi mieux que par tout autre. Car nul plus que votre ministre de la police n'a le souci de votre gloire et de votre tranquillité.

— C'est bien... congédia le maître. Surtout, tenez-moi au courant de tous les agissements de ce Malet.

— Votre Majesté sera renseignée aussi fidèlement que moi-même.

— J'y compte ! Allez !

Tandis que Fouché se retirait et que l'Empereur, le sourcil froncé et les mains derrière le dos, recommençait sa promenade à travers son cabinet, Grippe-Sols qui, dissimulé derrière le rideau cramoisi, n'avait pas perdu un seul mot de la conversation précédente, murmura, en essuyant des gouttes de sueur qui perlaient à ses tempes :

« Cette fois, j'en suis sûr ! l'homme au collet noir... c'est lui ! »

## XI : L'aiglonne

Le général Malet, après avoir remercié son ex-ordonnance de ses loyaux mais vains services, avait repris à pied la route de Paris.

Après avoir contourné le parc et suivi la route qui conduisait à Suresnes, il franchit le pont qui traversait la Seine et s'engagea dans le bois de Boulogne.

La nuit était sombre et froide.

Malet se sentit secoué tout à coup par un violent frisson.

Bientôt, il dut s'arrêter, envahi par une immense lassitude ; et, en proie à une grande dépression nerveuse, il se laissa choir sur un banc.

On eût dit qu'au cours de la lutte qu'il venait de soutenir contre le maître du monde et dont, vis-à-vis de lui-même, il était sorti triomphant, il avait usé toutes ses forces... et qu'épuisé par sa victoire le vainqueur succombait à bout d'énergie et de sang...

Et pourtant, après quelques instants de prostration complète, il raidit ses muscles et voulut se lever... Ce fut en vain...

Empoigné par un de ces sommeils de plomb qui terrassent parfois les hommes les plus robustes, Malet crut tout d'abord

qu'il se plongeait dans le néant.

Mais bientôt une sensation de vie intérieure parut l'illuminer d'une clarté tout d'abord incertaine et mystérieuse, qui se précisa bientôt en une sorte de jaillissement lumineux.

Il lui semblait que, tout à coup, un appel cuivré vibrait à ses oreilles et le faisait se dresser sur ses jambes, comme, au matin des batailles, la diane, sonnée par vingt trompettes, l'éveillait en son étincellement de fanfare guerrière...

Le cœur palpitant, il regarda autour de lui.

Mais ce n'étaient plus des soldats pressés de voler au combat qu'il avait sous les yeux...

Dans une plaine morne et dévastée, au milieu de laquelle fumaient des villages et flamboyaient des meules, il n'y avait que des morts étendus dans les sillons ravagés, des cadavres partout, à l'infini, au-dessus desquels tourbillonnait le vol sinistre des corbeaux affamés.

Et voilà que, lentement, les morts se soulevaient de terre, étendant vers lui leurs mains suppliantes, et proféraient de leurs cris éperdus :

Qui mettra fin à l'horrible carnage ? Qui dispersera l'atroce cortège de misères ? Qui sauvera l'humanité ?

Et Malet se disait :

« Jusqu'à mes soldats qui me demandent de les venger !... »

Puis, brusquement, sans transition, il se trouvait transporté à l'entrée d'un village.

Une lumière triste, falote, comme un cierge brûlant près d'un cercueil dans la nuit, attirait son regard.

Guidé par elle, il s'approchait de la fenêtre d'une misérable chaumière, et il apercevait, écroulés devant un âtre sans feu... deux vieillards qui pleuraient.

Soudain, une main s'appuyait lourdement sur son épaule... Il se retournait...

Un homme d'une haute stature, enveloppé d'un vaste manteau dont le col relevé lui cachait la moitié du visage, coiffé d'un chapeau noir, lui murmurait à l'oreille :

— Tu vois ces malheureux... Ils avaient trois fils... L'Empereur les leur a pris tous les trois... Ils ne les reverront jamais !

Et d'une voix devenue bientôt un grondement d'airain, l'inconnu martelait :

— Qu'attendez-vous donc, vous les fils de la Révolution, vous les survivants de l'Epopée sublime, pour vous révolter contre le tyran qui a usurpé vos droits. Le souffle qui vous animait jadis n'est donc plus en vous ? Vos cœurs altiers ne palpitent donc plus pour la grande cause ?...

— Danton !... la voix de Danton ! s'écriait Malet frémissant à la fois d'angoisse et d'enthousiasme.

— Oui... Danton ! clamait le tribun en rejetant d'un geste large son manteau et sa coiffure... C'est moi, qui reviens crier de nouveau : la Patrie est en danger ! Car autant la guerre est

imprescriptible et sacrée quand il s'agit de défendre le sol des ancêtres menacé et foulé par l'étranger, autant elle devient exécutable et criminelle lorsqu'elle n'a qu'un but : satisfaire l'ambition et l'égoïsme de ceux qui l'ont déchaînée...

Et Danton, de plus en plus véhément, poursuivait :

— Malet, regarde... La liberté... enchaînée t'appelle... Elle t'appelle, elle appelle tous ses fils... Va... cours vers elle. Sauve-la... Oh ! oui, sauve-la de l'étreinte du Corse... Venge-la de Napoléon !

Et, du même geste avec lequel il indiquait jadis, aux patriotes de 93, la frontière à défendre, Danton montrait de loin, à Malet, une femme nue, les mains enchaînées, les cheveux en désordre, et que l'Empereur maintenait à terre avec la pointe de son épée...

Puis, tout s'évanouit. Malet avait rêvé...

Mais Malet, à présent, était debout... Le verbe du tribun, qui résonnait encore à son oreille, lui avait rendu ses forces en lui dictant son devoir.

Maintenant, il était résolu à tout... Et ce fut d'un pas ferme et décidé qu'il reprit la route de son logis.

Lorsqu'il arriva rue des Saints-Pères, le jour commençait à poindre.

Sa femme et sa fille avaient passé la nuit à l'attendre. Ni l'une ni l'autre n'avaient pu goûter un instant de repos.

Mme Malet se disait :

« Pourvu qu'il ne se soit pas laissé aller à quelque violence. »

Laurence se demandait :

« Serait-il tombé dans un guet-apens ? »

Aussi, en le voyant paraître, toutes deux s'étaient-elles jetées en même temps dans ses bras.

— Eh bien ? questionna la bonne Denise, encore tout angoissée.

Quant à Laurence, elle s'était contentée d'embrasser son père sans l'interroger.

A l'expression de son premier regard, elle avait tout compris ; et, rassurée, elle se disait :

« Il n'a pas cédé !»

Impatiente de savoir, Mme Malet, qui s'illusionnait encore, reprenait avidement :

— Tu as vu l'Empereur ?

— Oui, je l'ai vu... répondit le général avec un ricanement ironique.

Parle vite !

— Il a été obligé de reconnaître que les actes contraires à l'honneur qui m'étaient reprochés n'étaient que d'infâmes calomnies.

Tu vois bien...

— Attends un peu... Après m'avoir reproché d'être une mauvaise tête, il m'a proposé de me rendre mon grade et de me

donner un commandement, mais à la condition que je lui jurerais fidélité. N'étant pas à vendre, j'ai refusé !

— Mon ami !

Alors, il est entré dans une grande colère, me menaçant de me faire fusiller comme le chouan Cadoudal, si je persistais à le braver. Je lui ai répliqué que je n'avais jamais tremblé devant personne et je suis sorti de son cabinet la tête encore plus haute que lorsque j'y étais entré.

Tandis que dans les yeux de Laurence s'allumait une flamme de joie farouche et de superbe orgueil, Malet poursuivait avec une véhémence grandissante :

— Désormais, le sort en est jeté. La guerre est déclarée entre l'Empereur et moi...

— Claude, implorait Denise, réfléchis encore !

— Non, mille fois non ! s'emportait le général. J'ai juré de renverser l'Empire, je le renverserai !

— Mère ! s'écriait Laurence, qui avait écouté Malet les mains jointes et le regard exalté... Mère chérie, il faut bien te garder de troubler mon père et surtout d'affaiblir son courage par des prières et des larmes... N'est-ce pas à nous, au contraire, de l'encourager, de toute notre âme, d'être sans cesse à ses côtés, de participer à ses périls... de vaincre avec lui s'il triomphe... et de mourir près de lui s'il vient à succomber !

— Tu le hais donc bien, toi aussi, ce Bonaparte, s'écria le général, en attirant la jeune fille dans ses bras.

— Si je le hais ! scanda Laurence avec un accent farouche...

— Pourquoi ? s'écria Mme Malet, en levant les bras au ciel.

— Pourquoi ? répéta la jeune fille avec force. Mais pour tout le sang qu'il fait répandre, pour tous les pleurs que chaque jour il fait couler, pour tous les cœurs libres qu'il opprime, et, surtout, par-dessus tout, parce qu'il est l'ennemi de mon père, et que tout ennemi de mon père est le mien !

— Laurence ! s'écria Malet en proie à une émotion poignante.

— Mon père, affirmait-elle, avec une énergie bien au-dessus de son âge, j'ai été élevée à votre école... C'est donc vous dire que je n'ai peur de rien.

Et, enlaçant tendrement le général, elle supplia :

— Aussi, ne me refusez pas l'honneur et le bonheur que je vous demande : lutter près de vous... me battre au soleil ou dans l'ombre, vous accompagner partout où vous me direz de vous suivre, me rendre partout où vous m'ordonnerez d'aller ! Vous verrez combien je vous serai utile. En effet, qui soupçonnerait en moi une conspiratrice ? Ne puis-je pas facilement pénétrer dans des milieux qui vous sont interdits, accomplir les tâches délicates où vous échoueriez tout de suite ?

— Laurence ! admirait Malet, éperdu de joie, tant il trouvait dans l'âme de cette enfant des prisons un pur et splendide écho de la sienne.

— C'est oui, n'est-ce pas, mon père ? insistait la jeune fille.

— C'est oui, affirma le général, en étreignant sa fille contre son cœur.

— Ah ! vous me ferez mourir ! sanglotait Mme Malet, effondrée sur un siège.

— Ne parle pas ainsi, déclarait Laurence, en rejoignant sa mère, qu'elle entourait de ses bras.

Et, avec la foi d'une héroïne consciente de la mission qu'elle s'est assignée et des responsabilités qui l'attendent, elle s'écria : Ne pleure pas, maman, car je suis si heureuse !

Heureuse, Laurence l'était, en effet, de toute la fièvre de son sang généreux, de toute l'exaltation de son cerveau féru, dès son plus jeune âge, des principes que Malet avait semés en elle.

Ah ! comme il l'avait bien façonnée à son image, ce rude soldat de la République...

Non seulement elle avait adopté entièrement ses idées, mais elle épousait aussi ses haines !

Il pouvait être fier de sa fille adoptive.

Combien, cependant, au lieu de tressaillir d'allégresse, n'eût-il pas frémi d'épouvante si, tout à coup, il avait appris que cette enfant, dont il allait faire sa complice passionnée, n'était pas seulement la fille de la ci-devant marquise de Navailles, dont il avait si loyalement respecté l'ordre suprême, mais qu'elle avait aussi pour père ce Napoléon Bonaparte... l'ennemi qu'il voulait abattre... l'Empereur qu'il voulait renverser !

Mais la marquise de Navailles était morte en emportant son secret dans la tombe.

L'Aiglonne avait déclaré la guerre à l'Aigle.

La parole était au Destin !...

## **XII : La miniature de Mme Vigée-Lebrun**

L'Empereur, qui connaissait son Fouché sur le bout du doigt, n'avait été nullement dupe des belles promesses du cauteleux personnage.

Autant pour lui donner une leçon que pour s'assurer que ses ordres seraient exécutés, le lendemain, dès la première heure, il avait mandé le comte Dubois, préfet de police de Paris, et il lui avait déclaré, au retour de sa promenade quotidienne aux alentours du parc de Saint-Cloud :

— J'ai appris, de source certaine, que le général Malet intriguait contre moi. Je vous charge personnellement de sa surveillance. Au moindre acte suspect de sa part, j'entends qu'il soit arrêté.

Comme, à ces mots, le visage du comte Dubois exprimait un certain étonnement, Napoléon s'était écrié :

— Ah ça ! monsieur le préfet, est-ce que par hasard la besogne dont je vous charge ne serait point de votre goût ?

Dubois, type du courtisan-fonctionnaire, s'empressa de répliquer, en s'inclinant profondément devant son maître :

— Votre Majesté ne doit point ignorer que sa volonté est pour moi chose sacrée entre toutes.

— Alors... pourquoi cette tête effarée... ces yeux inquiets ?...

— Sire... j'avais cru jusqu'alors que la police politique était l'apanage exclusif de M. le comte Fouché.

— Fichez-moi la paix avec Fouché. Et faites ce que je vous commande. Le reste est mon affaire.

Tournant les talons, l'Empereur, accompagné de Duroc, grand maréchal du palais, et du général Savary, commandant la gendarmerie impériale, regagna le château sans prononcer une parole.

Sur le seuil du grand vestibule, il congédia d'un geste bref les deux officiers et pénétra en coup de vent dans son cabinet, où Grippe-Sols était en train de mettre de l'ordre dans les papiers étalés sur la table de travail.

Napoléon, qui paraissait de très mauvaise humeur, lui fit signe de se retirer

Demeuré seul, il s'assit devant sa table et se plongea dans ses réflexions.

Sans doute n'étaient-elles guère agréables ; car, par instants, une lueur de colère flambait dans son regard, ses lèvres pincées se desserraient pour laisser échapper des paroles amères :

— Et l'on me dit... on me croit le maître du monde... Quelle ironie !... Le maître ! Mais je ne le suis même pas dans mon

palais... chez moi ! De toutes parts, je suis entouré d'intrigues. Sous les apparences du dévouement, je devine l'ingratitude et l'envie, précisément chez ceux qui me doivent le plus. Et je ne peux même pas venir à bout d'un Malet... Eh bien !... non... cela ne peut pas continuer ainsi... Désormais, je ne ménagerai plus personne !... personne !...

Brusquement, sa main s'en fut vers un tiroir de son bureau, dont il fit manœuvrer le mécanisme secret.

Sans doute cherchait-il des documents importants qu'il ne trouvait pas... car il s'impatientait de plus en plus, tout en prodiguant des exclamations furieuses... lorsqu'en fourrageant jusqu'au fond du tiroir, il rencontra un objet qu'il ramena aussitôt avec joie.

C'était un médaillon en or, muni d'une petite chaînette de même métal.

— Ah ! par exemple ! fit-il, tandis que son visage tourmenté se détendait en une expression de mélancolie.

Lentement, il ouvrit le médaillon. Il renfermait une exquise miniature de femme.

C'était le portrait que, jadis, lui avait donné la belle Toinon...

Comment se trouvait-il là... au fond de ce meuble, enterré sous des liasses ?

L'Empereur eût été lui-même bien embarrassé de le dire...

Emporté dans le tourbillon des événements formidables dont il avait été le protagoniste, comment aurait-il pu garder le

souvenir de son aventure romanesque de l'hôtel de Metz, de ce premier Chapitre de sa vie, insignifiant prologue à l'épopée sublime qui allait le rendre supérieur à tous les rois, et presque l'égal d'un dieu ?

Envahi par le tumulte d'un génie sans limites, son cerveau ne pouvait conserver de place à un si puéril souvenir.

Quant à son cœur, dont les premiers battements d'amour avaient été si promptement étouffés par les ardeurs d'une ambition dévorante, il ne devait se retrouver humain qu'en présence de la troublante créole qu'était Joséphine de Beauharnais, dont il avait fait sa femme d'abord, puis une impératrice, et qui devait être l'unique passion sincère de sa vie.

Et voilà que, tout à coup, l'image de la passante s'offrait à lui de la façon la plus étrange, la plus inattendue.

Le portrait, délaissé comme une relique qui aurait perdu tout son pouvoir de grâce, se retrouvait entre ses mains, avec tout l'éclat de sa jeunesse radieuse, tout le charme captivant de sa fière beauté !

Napoléon, tout en fixant l'image qui ressuscitait en lui ce pauvre petit épisode d'amour, se sentit attendri... et, pour la première fois, l'oubliieux se demanda :

« Pauvre Toinon... qu'as-tu bien pu devenir ?... »

Puis, cherchant à se rassurer, il ajouta aussitôt :

« Sans doute, grâce à la lettre que je lui avais remise, a-t-elle réussi à rejoindre sa famille à Londres ou à Coblenz ?

Maintenant, il est bien tard pour ordonner des recherches !  
Pauvre Toinon ! »

Repris par ce passé qui, jusqu'à cette heure, était resté inerte en lui comme un cadavre en son cercueil, il se laissait aller maintenant à ce retour en arrière de sa vie...

Tandis qu'il évoquait ces lointains souvenirs, une tenture s'était levée, révélant la gracieuse silhouette d'une femme brune, aux yeux superbes, et dont la robe en mousseline blanche, sur laquelle tranchait l'incarnat d'une rose splendide attachée au corsage, laissait apparaître deux bras d'une beauté irréprochablement classique.

L'impératrice Joséphine, qui avait conservé la démarche ondulante et gracieuse de sa première jeunesse, s'avança vers l'Empereur qui n'avait pas remarqué sa présence.

Celui-ci, l'apercevant dans une glace, eut le geste instinctif de replacer le portrait dans le tiroir.

Mais Joséphine l'avait deviné.

— Mon cher Sire, fit-elle, moitié inquiète, moitié souriante — car de jour en jour elle devenait plus jalouse —, mon cher Sire, que regardez-vous donc ainsi ?

Tout en cachant la miniature dans le creux de sa main, Napoléon plaisanta :

— Que vous êtes curieuse !...

— C'est un portrait de femme, n'est-ce pas ?

L'Empereur, qui aimait parfois à se montrer taquin, eut un signe affirmatif qui n'était pas exempt d'une mystérieuse ironie.

— Je voudrais le voir... insistait Joséphine.

— Eh bien ! voyez... céda aussitôt Napoléon en lui tendant le médaillon entrouvert.

L'Impératrice s'en empara... et, tout en regardant la miniature d'un air déjà hostile, elle fit d'un air de dépit :

— Elle est belle !

— N'en soyez pas jalouse ! déclara l'Empereur...

— Vraiment !

— Je l'ai connue, jadis, quand j'étais lieutenant d'artillerie. Elle a passé vite dans ma vie. Puis, elle a disparu et je n'ai plus entendu parler d'elle.

L'Empereur se tut. Joséphine le savait par expérience, ce silence était gros de menaces.

Joséphine crut utile de prévenir la tempête ; et d'une voix hésitante où il y avait vraiment de la douleur, elle osa :

— Sire, je le sens bien... vous ne m'aimez plus !... L'Empereur tressaillit. Et, faisant face à Joséphine, il eut un sourire dans lequel il y avait presque autant d'amertume que de tendresse.

— Pourquoi me dites-vous cela ? fit-il avec un réel accent de bonté.

Finement l'impératrice répliquait :

— Sans doute... Sire... la vue de ce portrait vous a-t-elle inspiré un parallèle entre cette femme et moi ?... Et je crois bien que la comparaison n'a pas tourné à mon avantage.

Napoléon eut un bref haussement d'épaules...

— Allons calme-toi... fit-il en s'emparant familièrement de la main qui n'osait pas se tendre vers lui...

Et, tout en y appuyant ses lèvres, il ajouta d'un ton étrange :

— Sache bien que je t'aimerai toujours, quoi qu'il arrive.

— Quoi qu'il arrive ! répéta Joséphine mordue au cœur par une indicible angoisse.

Alors, reprenant son accent d'autorité, Napoléon la congédia :

— Maintenant, laisse-moi. J'ai à travailler. Joséphine, la mort dans l'âme, se dirigea vers une porte-fenêtre qui donnait sur la terrasse.

Sur le seuil, elle se retourna.

L'Empereur avait repris la miniature et la contemplait fixement, comme s'il ne pouvait en détacher ses yeux.

Joséphine étouffa un profond soupir.

Un sanglot lui déchira la poitrine.

« Pourquoi, se demandait-elle... oui, pourquoi a-t-il dit : quoi qu'il arrive ?»

Et deux grosses larmes sillonnèrent les joues de l'impératrice.

## **XIII : Les archives secrètes de la police**

Fouché n'avait pas appris sans un vif dépit que l'Empereur l'avait dessaisi de l'affaire Malet, au profit du préfet de police Dubois.

Depuis quelque temps, il s'apercevait bien que l'Empereur lui témoignait une froideur toute prête à se transformer en hostilité déclarée.

Mais il ne s'en inquiétait pas outre mesure.

Dans sa conviction qu'il s'était rendu indispensable à son maître, il n'avait jamais envisagé la possibilité d'une disgrâce.

Aussi avait-il été vivement surpris de voir Napoléon, à la suite d'une entrevue où il croyait l'avoir une fois de plus gagné à ses desseins, prendre contre lui une mesure qui était plus qu'un blâme, c'est-à-dire une marque de défiance.

Assis devant sa table de travail, dans le vaste et somptueux bureau qu'il occupait à l'hôtel de la police, situé alors quai Malaquais, la bouche marquée d'un pli amer, le regard animé de méchanceté sournoise, il relisait l'arrêté impérial rédigé en ces termes, aussi brefs que significatifs :

Ordre à Son Excellence le comte Fouché, ministre de la Police générale, de transmettre à M. le préfet de police, comte Dubois, tous ses pouvoirs en vue de la surveillance du général Malet.

## NAPOLÉON.

Déposant le document devant lui, Fouché se leva... et, se dirigeant vers une porte à deux battants, il l'entrebâilla et lança à l'huissier qui faisait les cent pas dans l'antichambre :

— Allez me chercher M. Desmarests...

Puis, retournant vers la table, il s'assit lentement dans son fauteuil, s'empara à nouveau de l'arrêté de l'Empereur et le froissa avec colère.

Peu de temps après, la porte s'ouvrait, livrant passage au sieur Desmarests, secrétaire particulier, ou plutôt homme à tout faire de M. le ministre de la Police.

Desmarests, dont l'influence était considérable et les pouvoirs immenses, tant il avait bien su capter la confiance de son maître, avait été surnommé par Fouché l'Homme noir.

Nul mieux que lui ne méritait ce surnom. En effet, tout était noir en sa personne : ses vêtements, ses cheveux, ses sourcils, ses yeux, ses favoris, sa peau... et... surtout... son âme.

Comment ces deux hommes qui, au point de vue moral, avaient tant de points de contact, s'étaient-ils rencontrés ?

Nul n'eût pu le dire ! ... Un fait certain, c'est que rien n'avait jamais troublé la redoutable harmonie qui existait entre eux et

que l'Homme noir avait toujours répondu en dévouement, en obéissance et en habileté à la confiance sans limite que lui témoignait son maître.

Maintenant, d'une déférence d'où était exclue toute obséquiosité, Desmarests s'avançait vers Fouché qui, sans mot dire, lui tendait l'ordre fatal.

Impassible, Desmarests le lut avec attention et, toujours impénétrable, le rendit au ministre, qui reprit :

— Eh bien ! que pensez-vous de cela ?

— C'est grave...

— Très grave en effet... Mais ne nous alarmons pas... Je sentais déjà depuis longtemps l'orage approcher... Mieux vaut qu'il ait éclaté... Car je sais à présent à quoi m'en tenir, et je vais prendre mes mesures en conséquence.

Et, avec un ricanement ironique, Fouché martela :

— L'on dirait vraiment que l'Empereur ne me connaît guère. Ah ! Sa Majesté se figure que je vais me laisser mettre en pénitence comme un écolier pris en faute ! Ma parole, c'est à mourir de rire... Et il choisit Dubois, ce plat valet, pour me donner une leçon de police ! Pauvre Dubois ! tu ne te doutes pas des bons tours que je te ménage... Mon cher Desmarests, pour commencer, vous allez prendre immédiatement Malet en filature ; vous me tiendrez au courant de ses moindres faits et gestes, et si vous apprenez qu'il est sous le coup d'une arrestation... Vous m'avez saisi ?...

Les deux interlocuteurs échangèrent un coup d'œil qui prouvait combien Fouché savait se faire comprendre à demi-mot.

Desmarests se retira, pénétré de l'importance de sa mission. Fouché le regarda s'éloigner d'un air satisfait. Il était sûr que sa volonté serait exécutée intégralement et jusqu'en ses plus mystérieux desseins.

Alors... tout en se frottant les mains, il grommela avec un sourire qui semblait vouloir exprimer que non seulement il acceptait la lutte, mais qu'il ne doutait pas un seul instant de la victoire :

« Et maintenant, allons faire un tour aux Archives secrètes !... »

Plaçant sous son bras un portefeuille en maroquin rouge, il s'en fut vers une petite porte pratiquée dans la boiserie, l'ouvrit sans bruit, traversa une petit antichambre obscure et pénétra dans une bibliothèque rectangulaire, uniquement meublée d'une table et d'une chaise ; les quatre côtés en étaient garnis de panneaux en bois verni, qui partaient du plancher et montaient jusqu'au plafond.

Fouché appuya sur un ressort dissimulé dans la moulure angulaire de l'un des panneaux. Celui-ci s'ouvrit, découvrant une sorte d'armoire, dont les étagères supportaient des piles de dossiers méticuleusement étiquetés.

Fouché en choisit un qui portait, collée sur sa couverture en parchemin, une étiquette sur laquelle on lisait : PRISON DE LA

## CONCIERGERIE NOTES SECRÈTES DE FOUQUIER-TINVILLE ACCUSATEUR PUBLIC (27. G), ANNÉE 1793.

Fouché déposa le dossier sur la petite table... et en retira une liasse de notes au papier jauni et à l'encre passée, qu'il se mit à compulsé avec le plus grand soin.

Bientôt, son choix s'arrêtait sur l'une d'elles qui, d'une écriture fine, serrée, mais parfaitement lisible, était ainsi rédigée :

Aujourd'hui, 2 messidor de l'An I, je me suis rendu à la prison de la Conciergerie, afin de signifier à la citoyenne Navailles, ci-devant dame d'honneur de la veuve Capet, condamnée à mort pour complot contre la sûreté de l'Etat, que l'heure d'expier ses crimes avait sonné pour elle, et dans le but de lui déclarer que l'enfant du sexe féminin qu'elle avait mis au monde dans sa prison allait être immédiatement dirigé sur l'hôpital des Enfants assistés.

La citoyenne Navailles se refusant à se dessaisir de sa fille, l'adjudant Claude-François Malet s'est offert à l'adopter.

Sur notre avis favorable, elle l'a remis entre les mains de l'adjudant Malet, après lui avoir fait jurer que cette enfant ne porterait pas d'autre nom que le sien. FOUQUIER-TINVILLE.

Fouché, dont le sourire s'était accentué au fur et à mesure de sa lecture, retourna le feuillet qu'il tenait à la main.

Le verso portait le post-scriptum suivant, toujours de la main de Fouquier-Tinville :

Rappelons pour mémoire que la citoyenne Navailles avait été arrêtée à l'hôtel de Metz, où, sous le sobriquet de la belle Toinon, elle passait pour être, et était sans nul doute, la maîtresse d'un lieutenant d'artillerie nommé Napoléon Bonaparte. Grâce à l'intervention du citoyen Joseph Fouché, correspondant à Nantes du club des Cordeliers, qui s'est porté garant de son civisme, le lieutenant Bonaparte a pu reprendre son commandement en Corse, sans être inquiété.

Le ministre de la Police, qui semblait ravi de sa trouvaille, murmura :

« Voilà un secret que me paierait cher Sa Majesté... »

Et, d'un air mystérieux, il ajouta :

« Mais elle ne le tient pas encore ! Cette pauvre marquise de Navailles ne se doutait pas, en remettant sa fille au brave Malet, de l'arme qu'elle me fournirait un jour... Car si jamais l'Empereur apprenait !... Mais gardons-nous bien de précipiter les événements... et conservons précieusement ce document décisif comme un paratonnerre, en cas de trop gros orage. Ah ! l'on veut m'humilier... On veut me pousser à quelque incartade, afin de pouvoir se débarrasser de moi !... Oh ! oh !... ce n'est pas encore fait... Je suis tranquille... Tous mes ennemis, y compris l'Empereur lui-même, ne vont plus être à présent entre mes mains que des pantins dont je tiens et saurai tirer à mon gré les ficelles !... »

Pliant en quatre la note de Fouquier-Tinville, qui n'allait point manquer d'être en ses mains un instrument dont il saurait faire un important usage, Fouché remit en place la paroi de

muraille qui, sous l'action du mécanisme secret, s'était écartée devant lui, et réintégra son cabinet, un sourire plein d'astuce sur les lèvres.

## XIV : La boutique du marchand d'estampes

C'était une assez étrange boutique que celle tenue par le sieur Jean Laurier, marchand d'estampes, tout au fond de la vieille rue des Portevins, presque entièrement disparue de nos jours pour faire place en partie à la rue Danton.

Non point que le magasin de ce vieil homme, qui avait conservé son costume bourgeois de la fin du siècle précédent, différât essentiellement de ses pareils. Comme dans tous les autres, on y voyait, suspendus à la devanture ou aux murs intérieurs, des dessins bien ou mal encadrés et des gravures plus ou moins rares. Il y régnait également un désordre de bon aloi... La poussière n'en était pas trop souvent chassée... La lumière était à peine suffisante pour permettre aux amateurs d'examiner à l'aide de leurs loupes et aux acheteuses avec leurs faces-à-main les « images » qu'avec une complaisance parfaite le bon papa Laurier sortait inlassablement de ses multiples cartons.

Mais ce qu'il y avait de particulier, de spécial, d'original même, c'étaient les clients.

Non seulement il en venait des coins les plus éloignés de la capitale, mais encore ils appartenaient aux classes les plus diverses de la société ; et il n'était point rare de voir se coudoyer

un membre de l'Académie française, un modeste bureaucrate, un seigneur de la haute finance et un simple artisan, une marquise de l'ancien régime et une bourgeoise de condition très inférieure.

Or, détail très caractéristique, c'était surtout à ses visiteurs d'humble catégorie que Jean Laurier réservait son meilleur accueil.

Après avoir échangé avec eux un signe rapide d'intelligence, il laissait à un jeune commis, aux allures distinguées et même un peu hautaines, le soin de s'occuper des « pratiques » qui se trouvaient déjà dans son magasin ; puis, il entraînait ses « chalands » préférés dans son arrière-boutique et avait avec eux un entretien qui durait parfois une heure entière.

Ajoutons, pour être tout à fait exacts, que jamais nul d'entre eux ne faisait la moindre emplette.

Or, ce jour-là, tandis qu'il faisait admirer à un riche banquier de la rue Vivienne, accompagné de deux jolies femmes fort élégantes, les plus belles gravures de sa collection, un homme d'une cinquantaine d'années, aux allures d'officier en civil, et une jeune fille, dont la simplicité de la mise accentuait encore l'aristocratique beauté, pénétraient dans la boutique du marchand d'estampes, suivis d'un cocher à l'aspect, lui aussi, d'un ancien militaire.

A leur vue, le sieur Laurier ne put réprimer un mouvement de vive satisfaction.

D'un geste où il y avait autant de déférence que d'amitié, il les pria d'attendre un instant... Puis, ayant expédié vivement le

financier et les deux dames, il s'en fut vivement vers les nouveaux venus... s'inclinant d'abord devant Laurence, puis serrant cordialement tour à tour les mains du général et... du cocher...

Mais Malet, tout de suite, attaquait :

— Mon cher ami, il faut que je vous parle...

— Venez ! fit aussitôt Laurier.

— Moi, je veille au-dehors ! ajouta le cocher.

— C'est cela, mon brave Coquerel... approuva Malet, en gagnant l'arrière-magasin au bras du père Laurier.

Tandis que le cocher regagnait son cabriolet, Laurence s'avançait, la main gracieusement tendue, vers le jeune commis qui, à la vue de la jeune fille, avait cessé de ranger ses cartons.

— Bonjour, monsieur Jacques ! fit-elle, avec un accent de sympathie sincère.

A ces mots, le visage mélancolique, dououreux même, du jeune homme s'éclaira d'un véritable rayonnement de joie.

— Bonjour, mademoiselle, articula-t-il d'une voix toute tremblante d'émotion contenue.

Avec beaucoup de douceur, Laurence reprenait :

— Vous semblez triste... aujourd'hui... Pourquoi ?...

— Pourquoi, mademoiselle ? répéta Jacques Féraud, en secouant la tête.

— Cependant, poursuivait la jeune fille, avec une ardeur concentrée que révélait la flamme de son regard, ne touchons-nous pas au but ? Souvent, vous m'avez dit combien vous étiez désireux d'entendre enfin sonner l'heure d'agir. N'est-ce pas ce soir, à la réunion du club des Philadelphes, que le signal d'agir doit être donné ? L'heure est donc toute proche... Soyez heureux !

— Je devrais l'être, en effet... reprenait Féraud, puisque me battre contre le tyran a été le but de toute ma vie, l'objet de toutes mes pensées.

— Qui vous empêche de goûter entièrement toute l'âpre saveur de la bataille qui ne peut plus tarder à s'engager ?

— Mademoiselle Laurence, répondit Jacques Féraud, avec un tel accent qu'il voila de buée les yeux clairs de la jeune fille, c'est aujourd'hui l'anniversaire de la mort de ma pauvre mère.

— Mon ami...

— Et quand je pense qu'elle a disparu à tout jamais, qu'elle n'assistera pas à l'œuvre de justice et qu'elle ignorera toujours le châtiment de l'iniquité, je ne pourrais vous dire ce qui se passe en moi, et si je me sens plus fort pour combattre et plus décidé que jamais à vaincre ou à mourir, je n'ai pas le courage de me réjouir de la victoire... et j'en arrive même à souhaiter de toute mon âme d'en finir après l'avoir remportée.

— Monsieur Jacques, reprenait Laurence, il ne faut point parler ainsi. Vous devez vivre, au contraire ; car les hommes de votre caractère sont d'espèce trop rare pour ne pas avoir pour

premier devoir de se garder pour le salut de la liberté et pour l'accomplissement des grandes tâches que nous commande notre devoir !

— Vous avez sans doute raison, mademoiselle... Mais il y a des moments où le désespoir vous envahit à un tel point que l'on arrive à se demander ce que l'on fait sur terre...

— Monsieur Jacques !...

— Songez que je suis seul au monde... et que tout horizon de soleil m'est interdit.

— Ne dites pas cela !

— Je vous ai raconté mon existence... Eh bien ! dites moi si elle n'a pas été, presque dès ses premiers jours, marquée au sceau du malheur ?

— Oui... je sais, en effet, mon pauvre ami, que vous avez beaucoup souffert...

Le fait est qu'elle avait été singulièrement tragique, l'existence de ce jeune homme de vingt ans.

Son père, avocat au Parlement de Paris, se nommait Jean-Pascal Féraud, et avait été l'un des orateurs les plus écoutés du club des Jacobins.

Collaborateur de Marat à *L'Ami du Peuple*, et bras droit de Robespierre, qui daignait parfois lui demander conseil, celui-ci, sans lui faire partager sa gloire, l'avait du moins entraîné dans sa chute.

Condamné à mort au lendemain de Thermidor, il avait fait partie de la même charrette que Robespierre, Couthon et Saint-Just.

Quant à la citoyenne Féraud, plus fanatique encore que son mari, elle avait voulu que leur fils de sept ans assistât au supplice paternel.

Elle l'avait donc conduit sur le lieu de l'exécution ; et, le prenant dans ses bras, elle l'avait forcé à regarder le couperet s'abattre sur la tête de son père !

Ce spectacle atroce avait laissé dans l'âme toute neuve du pauvre petit une trace ineffaçable.

Après la mort de sa mère, survenue au bout de quelques années, le jeune Féraud finit par trouver une place de commis chez le sieur Jean Laurier, marchand d'estampes au quai Conti.

Tout de suite, il sut se faire apprécier de son patron pour sa ponctualité, sa politesse et son intelligence.

Un courant sympathique et même affectueux ne tarda pas à s'établir entre eux.

C'est que le père Laurier professait également des idées très avancées. Il avait connu Voltaire. A écouter les propos de d'Alembert et de Jean-Jacques Rousseau, qui venaient souvent le visiter dans sa boutique, il avait fini par comprendre et adopter leurs idées.

Sous la Révolution, il fréquentait assidûment les clubs et prenait même souvent la parole en faveur des mesures violentes

contre les aristocrates et principalement les nobles émigrés.

Mais dès qu'il vit les choses mal tourner pour lui, il se confina prudemment dans son honnête et aristocratique négoce, dissimulant avec soin ses opinions inchangées, et se contentant de maudire en secret le Bonaparte de Brumaire et de vouer aux gémonies Napoléon le tyran.

Aussi, quelle bonne fortune pour lui, lorsqu'il découvrit dans son commis un de ces jeunes républicains comme on n'en faisait plus, un pur, celui-là, devant lequel il allait pouvoir, en toute sécurité, expectorer sa bile et soulager ses rancœurs.

Il ne s'en priva pas.

Quelles longues causeries, le soir, derrière les volets clos, au cours desquelles Laurier, véritable bibliothèque vivante, remplissait le cerveau de son employé d'un fatras de doctrines philosophiques et d'anecdotes tendancieuses, qui achevaient d'en faire un sectaire passionné, tandis que Jacques Féraud, par sa fougueuse intransigeance, réveillait dans l'âme de son vieux maître les ardeurs civiques que le temps et l'inaction avaient considérablement assoupies !

Bientôt, le marchand d'estampes, s'évadant de sa retraite politique, recommença à fréquenter certaines réunions clandestines de vieux Jacobins sur les menées desquels, pour des raisons connues de lui seul, Fouché avait donné l'ordre à ses agents de fermer les yeux.

Jean Laurier parvint à se faire initier au club très fermé des Philadelphes, dont les membres passaient leur temps à

stigmatiser le présent tout en célébrant le passé.

Il ne tarda pas à y introduire Jacques Féraud, qui se fit bientôt remarquer par la précocité de son éloquence et la maturité de son esprit.

Ce fut là que, pour la première fois, le jeune apôtre rencontra Laurence, que le général Malet avait également fait initier.

Immédiatement, leurs deux âmes, éprises du même amour pour la République et vibrantes de la même haine pour la tyrannie, s'en furent l'une vers l'autre sans qu'aucun autre sentiment que la foi dans leur idéal ne parût les rapprocher.

Pour la première fois, Laurence se sentait troublée, en face de cette âme ravagée qui s'ouvrait si spontanément à elle... et, de nouveau, elle tendit la main à Jacques Féraud, qui la tint emprisonnée dans les siennes, comme s'il trouvait, dans cette chaste étreinte, un réconfort à sa détresse. Lentement, pieusement, il porta jusqu'à ses lèvres cette petite main blanche qui, doucement, frémit sous son baiser.

Puis, timide, rougissant, comme s'il regrettait son audace, il reprit :

— Oh ! mademoiselle, pardonnez-moi...

— Vous pardonner, monsieur Jacques... répliqua Laurence, dont les yeux avaient pris, tout à coup, une expression de bonté touchante... Vous pardonner ? Mais ne suis-je pas votre amie ?...

— Merci de tout mon cœur, mademoiselle... frémit le jeune homme. Maintenant, je ne suis plus seul sur la terre...

La silhouette du cocher Coquerel se profilait sur le seuil... en même temps que Malet et Laurier sortaient de l'arrière-boutique.

— Laurence, interpella Malet, qui, lui aussi, brûlait visiblement du désir de se battre, tu as prévenu Jacques que c'était pour ce soir ?

— Oui, père.

— Enfin ! clama le marchand d'estampes, avec l'enthousiasme d'un Jacobin de vieille souche... Enfin, le jour de gloire est arrivé !

— La mêlée sera rude ! déclarait le général. Bonaparte sera dur à abattre !

— Mais nous le jetterons à bas ! affirmait Laurier.

— En deux temps et trois mouvements ! scanda Coquerel, tout en allumant sa pipe.

— Surtout, fit Jacques Féraud, entre ses dents, si nous ne reculons devant aucun moyen pour l'abattre !

Laurence, qui l'avait entendu, eut un signe d'approbation satisfaite.

Mais Malet reprenait :

— Voici la nuit, Laurence. Notre brave Coquerel s'impatiente et il est temps de rentrer dîner avec ta mère...

Puis, s'adressant à Laurence, il ajouta :

— Ah ! la pauvre femme !... Si elle se doutait que nous en sommes à la veillée des armes...

Et, secouant l'émotion qui l'avait subitement envahi, il ajouta, en serrant la main de l'ancien ami de Voltaire et de Jean-Jacques :

— A ce soir... mon vieux compagnon... mon frère fidèle !...

— À ce soir, mon général, aux Philadelphes !... Laurence et Jacques Féraud échangèrent un « au revoir » silencieux.

Et comme le père Laurier reconduisait la jeune fille et son père jusqu'au seuil de la boutique, Jacques Féraud, dont les traits avaient repris leur expression d'indicible tristesse, se prit à songer :

« Non, je ne peux pas !... Je ne dois pas l'aimer !... »

## XV : Le club des « Philadelphes »

Vers neuf heures du soir, un homme, coiffé d'un chapeau de feutre gris à longs poils et à vastes ailes, vêtu d'une ample redingote à plusieurs collets, descendait d'un cabriolet qui venait de s'arrêter devant une vieille maison, tout en haut du faubourg Saint-Jacques.

Ce personnage, dont les allures semblaient quelque peu mystérieuses, se retourna pour offrir la main à une jeune fille, qui, drapée dans une cape noire, et le visage dissimulé sous une épaisse mantille en dentelle, avait déjà mis son pied gracieux comme celui d'une fée sur la marche de la voiture.

D'un bond léger, elle toucha terre. Et tandis que le cocher, qui n'était autre que le Coquerel avec lequel nous avons fait connaissance dans la boutique du marchand d'estampes, faisait faire demi-tour à son cheval et disparaissait dans la nuit, la femme à la cape se dirigeait vers une porte garnie de solides ferrures et constellée d'énormes clous à têtes plates.

Soulevant un marteau rouillé, elle le laissait retomber par trois fois, provoquant un bruit qui se prolongea à l'intérieur comme s'il se répercutait sous quelque pièce voûtée.

Au bout d'un moment, un minuscule guichet s'ouvrait, laissant apparaître un œil inquisiteur.

Presque aussitôt, l'huis s'entrebâillait de façon à livrer passage aux deux visiteurs.

Ceux-ci s'engouffrèrent aussitôt dans une sorte de large vestibule, uniquement éclairé par la lueur d'un falot que tenait à la main un solide gaillard fortement moustachu, aux cheveux broussailleux et à l'aspect menaçant d'incorruptible cerbère.

— Vous enfin, mon général ! fit-il, en s'efforçant, sans trop y parvenir, d'atténuer la rudesse et l'éclat de sa voix.

— Oui, mon ami, c'est moi ! répliqua le général Malet, avec énergie.

— Tous nos « frères » sont là... reprenait le portier. Ils commençaient même à craindre qu'il ne vous fût arrivé quelque mauvaise aventure.

— J'ai dû, comme d'habitude, faire un long détour pour dépister les mouchards lancés à mes trousses.

— Enfin, tout va bien ?

— Tout va bien, mon cher.

— Alors, allons-y, mon général !

Et le sieur Baudement, « ci-devant » jardinier, puis soldat, actuellement chef des bureaux de la mairie du premier arrondissement et patriote « rectiligne », chargé de la police du club des « il », où nous allons pénétrer à sa suite, éleva

légèrement son falot, qui répandait autour de lui une lueur rougeâtre.

Après avoir traversé un vestibule en rotonde, il longea, avec le général Malet et sa fille, un couloir aboutissant à un escalier qui s'enfonçait dans le sol.

Ils descendirent une vingtaine de marches et arrivèrent devant une porte défendue par tout un système de serrures, de barres de fer et de verrous de nature à décourager le voleur le plus adroit et le plus obstiné.

Mais, soudain, la porte, mue par un mécanisme invisible que Baudement venait de mettre en mouvement, tournait sur ses gonds rouillés et laissait apparaître une vaste crypte, brillamment illuminée, au milieu de laquelle discutaient bruyamment une cinquantaine d'initiés.

A la vue de Malet et de Laurence, les conversations s'arrêtèrent instantanément.

Tandis que toutes les mains se tendaient vers eux, un petit homme maigriot et légèrement bossu se dirigea vers une estrade qui occupait le fond de la salle, et au-dessus de laquelle on avait accroché les portraits de Marat et de Robespierre.

S'asseyant dans un des trois fauteuils qui avaient été disposés devant une table recouverte d'un tapis en moleskine verte, il agita nerveusement une sonnette, en glapissant :

— La séance est ouverte. Je prie nos frères et amis de me désigner deux assesseurs.

Plusieurs noms retentirent :

— Liébaud, Ricord, Saiffeit, Chénier, Benjamin Constant.

. Ce furent ces deux derniers qui l'emportèrent. Immédiatement, ils furent installés sur l'estrade, aux côtés du président.

— Maintenant, reprit le président, qui semblait soucieux de la forme, désignez-moi un secrétaire.

— Je propose la citoyenne Laurence Malet ! fit un jeune homme de vingt ans, aux traits réguliers, encadrés d'une magnifique chevelure blonde.

— Jacques Féraud !... murmura Laurence.

Mais le président piaillait :

— Je mets aux voix la proposition du citoyen Jacques Féraud !...

Toutes les mains s'étant levées, le président proclama :

— La citoyenne Laurence Malet, élue secrétaire à l'unanimité, est priée de prendre place au bureau.

Tandis que Laurence s'asseyait sur une chaise, à l'extrémité de la table, devant un buvard muni de papier et d'une écritoire en étain, garnie de plumes d'oie au bec soigneusement taillé, le citoyen Demaillot reprenait :

— Frères et amis, venus de Paris et de la province, vous connaissez tous l'ordre du jour de notre réunion : Mesures à prendre pour abattre, dans le plus bref délai, la tyrannie qui

opprime notre patrie. Je n'ai pas besoin d'ajouter que cet ordre du jour est absolument conforme à l'esprit de notre association, dont l'objet principal est la défense de nos libertés et la restauration d'une République une et indivisible. L'empreusement que vous avez mis à accourir à notre appel me prouve combien vous l'avez compris. Aussi donnerai-je immédiatement la parole à notre frère et ami, le général Malet, qui va vous exposer ses idées et ses projets.

De nombreux applaudissements saluèrent cette brève allocution, et le silence se rétablit parmi les assistants qui, tous, semblaient impatients d'entendre une parole fiévreusement attendue.

Escaladant les trois degrés qui donnaient accès à la petite tribune érigée au-devant de l'estrade, Malet, le visage enfiévré, attaqua aussitôt :

— Frères et amis ! J'abuserai d'autant moins de votre attention que l'heure n'est pas aux discours, mais aux actes.

Un murmure d'approbation courut dans l'auditoire, déjà gagné par cet exorde d'une concision toute militaire.

Malet poursuivit :

— Je ne vous entretiendrai pas de mes informations personnelles. La question est beaucoup plus haute... Napoléon a trahi les intérêts du peuple français... Il s'est joué de la liberté des biens et de la vie des citoyens... Il a ruiné l'agriculture, le commerce et l'industrie par la dépopulation et l'excès des impôts. Dans sa soif de l'or et dans sa fureur des conquêtes, il

entretient dans le monde entier un état de guerre qui amènera la fin de l'humanité. A bas l'Empereur !... A bas la tyrannie !... scandaient les Philadelphes, de plus en plus conquis par l'orateur, qui continuait :

— Je vois, chers frères et amis, que nous sommes absolument d'accord sur ce point : renverser l'empire.

— Oui !... A bas César !... A bas Napoléon !...

Dominant les cris de l'assemblée, Malet continuait, d'une voix puissante :

— De prime abord, l'exécution d'un pareil plan peut paraître à certains d'entre vous difficile et même impossible. Il n'en est rien.

— Bravo !

— L'empire ne vit que par l'empereur. Or, qu'est-ce que l'Empereur ? Un colosse, c'est vrai, mais un colosse aux pieds d'argile plus aisé à abattre qu'on ne le suppose et qui, en tombant, entraînera dans sa chute toutes les créatures dont il est la force bien plus qu'ils ne font la sienne.

— Très bien !...

— Comment et où l'atteindre ? Les moyens ne nous manquent pas, et l'instant me paraît favorable. Écoutez-moi. Dans quelques jours, l'Empereur va partir pour Bayonne, où il compte séjourner encore quelques semaines.\* (Frédéric Masson : La vie et les conspirations du général Malet ) Pas de ligne télégraphique établie en direction des Pyrénées. Il n'y a que le

courrier et, si vite qu'il marche, il lui faut deux jours à l'aller, deux au retour. Nous aurons donc pour agir tout le temps qu'il nous faut. Parti sous l'empire de Napoléon, le messager impérial trouvera en revenant une solide dictature qui, après avoir dissous le Sénat conservateur, le Corps législatif et le Conseil d'Etat, se sera empressée de mettre Napoléon Bonaparte hors la loi. Des élections générales seront immédiatement ordonnées, qui nous donneront la République, et la France, chers frères et amis, sera enfin délivrée !

Une longue acclamation suivit ces paroles, d'autant plus entraînantes qu'une ardente conviction les animait.

Mais la voix aigrelette du président Demaillot dominait le tumulte :

— Frères et amis, déclarait-il, je commence par vous affirmer que je partage votre enthousiasme pour le plan audacieux que, si magistralement, le général Malet vient de vous exposer. Mais, pour sa réussite, faut-il encore des garanties et ce sont ces garanties que je prie notre frère de bien vouloir développer devant vous.

— J'allais le faire, citoyen président, déclarait Malet, avec une parfaite assurance. D'abord, n'avons-nous pas des amis influents dans toutes les assemblées délibérantes. Plusieurs généraux illustres, parmi lesquels je citerai Moreau et La Fayette, ne nous ont-ils pas donné leur parole ? L'archichancelier Cambacérès, toujours prêt à s'incliner devant la force, sera aussitôt des nôtres. Et qui nous dit que Fouché lui-même, demeuré au fond du cœur foncièrement républicain, ne nous fera

pas d'ici peu ses offres de service ? Ce n'est pas tout ! Plusieurs régiments de Paris et des environs ont été, ces temps derniers, adroitement pressentis. Leur réponse n'a pas été douteuse. Ils marcheront comme un seul homme à notre cri de ralliement. Voici pourquoi je vous demande, chers frères et amis, de fixer ce soir la date de notre mouvement... Je vous propose celle du 2 juillet prochain ; car, je vous le répète, l'heure est favorable, et différer davantage serait un crime envers la patrie.

De nouveau, les applaudissements crépitaient...

La cause semblait gagnée.

Le président Demaillot interrogea :

— Avant que je mette cette proposition aux voix, quelqu'un demande-t-il la parole ?

— Moi ! fit d'une voix éclatante le jeune commis du sieur Jean Laurier.

— La parole est au frère et ami Jacques Féraud.

Celui-ci s'avança vers la tribune, que le général Malet venait de quitter.

Tout de suite, il s'y campa en l'attitude naturelle d'un tribun de race.

Le regard plein de flammes, le front inspiré, la taille droite, les mains très blanches tranchant sur la draperie rouge sur laquelle elles retombaient, il rappelait d'une façon encore plus saisissante l'image de ces jeunes conventionnels, fauchés par la guillotine, à l'aube de leurs frénétiques espérances.

— Frères et amis, fit-il, d'une voix harmonieuse et pure, je viens d'écouter avec émotion le discours de notre frère et ami le général Malet. Pourquoi faut-il qu'entraîné par sa générosité coutumière, le général ait laissé subsister dans son projet une lacune de principe qui peut, je dirai même qui doit tout faire manquer ?... Oui, frère Malet, pourquoi, au lieu de décréter simplement la déchéance du tyran, ne l'avez-vous pas plutôt condamné à mort ? Bonaparte n'est pas Louis Capet, poursuivit Jacques Féraud, avec une véhémence d'apôtre. Jamais il ne se démettra de bon gré et jamais, surtout, il ne se laissera faire prisonnier. Or, lui vivant, c'est le danger mortel qui planera sur nos têtes... C'est la foudre prête à tomber sur nous... Car ne nous illusionnons pas sur nos forces... Qu'est-ce que des politiciens prêts, comme cette girouette de Cambacérès, à tourner à tous les vents ?... Qu'est-ce que des généraux tels que Moreau et La Fayette, dont les ambitions avortées ont fait des mercenaires prêts à se laisser acheter par le plus fort enchérisseur ? Qu'est-ce que ce Fouché qui sue la trahison et ne respire que le mensonge ?... Et que feront ces quelques régiments que vous aurez entraînés à votre suite, si l'Empereur marche sur Paris à la tête de ses légions dont, soyez-en sûrs, l'immense majorité lui reste fidèle ?... Croyez-moi, frère Malet, telle qu'elle est conçue, votre conspiration ne peut aboutir qu'à être une de ces échauffourées sanglantes qui nous coûtera notre tête à tous, sans aucun profit pour nos idées... pour notre cause. Tandis que Bonaparte mort sans héritier direct ni déclaré, mais, frères et amis, c'est le chaos, c'est l'anarchie, et pendant que ses maréchaux se disputent les débris de son trône écroulé, c'est alors que notre dictature s'impose et devient agissante... En

effet, elle rallie immédiatement à notre cause tous les mécontents, tous les isolés, tous les timorés qui, n'ayant plus à redouter la terrible férule qu'est le sceptre impérial, n'hésiteront pas à s'enrôler sous notre drapeau !

A ces mots, qui avaient fait passer un véritable frisson électrique dans l'assistance, Laurence Malet avait pâli...

A mesure que le jeune orateur parlait, elle le contemplait avec une expression d'admiration profonde.

Ses yeux, à présent, brûlaient d'une flamme qui n'était plus celle du fanatisme, mais de l'amour...

Et voilà qu'emporté par la passion qui l'exaltait, Jacques Féraud martelait :

— Je vous adjure donc de prononcer contre Bonaparte la peine capitale que je requiers contre lui.

— Oui, oui, la mort ! la mort ! clamèrent les conjurés, en agitant les mains et en précipitant vers la tribune.

Et d'une voix où frémisait toute la ferveur du martyre noblement accepté, le jeune homme acheva :

— Et je sollicite de vous, frères et amis, le sublime honneur de frapper à mort le tyran !

Mais un cri retentissait, au milieu de l'indescriptible enthousiasme qu'avait soulevé cette terrible et sanglante péroration.

C'était Laurence Malet qui venait de s'écrouler au pied de la tribune.

Le général voulut se précipiter au secours de sa fille.

Jacques Féraud l'avait devancé... Saisissant la jeune fille dans ses bras, il la déposait doucement sur une banquette...

Mais, déjà, Laurence revenait à elle... Entrouvrant les yeux, elle aperçut tout près du sien le visage de Jacques, qui se penchait vers elle avec angoisse.

La jeune fille, étouffant les sanglots qui gonflaient sa poitrine, approcha sa bouche de l'oreille de Jacques ; et, dans un souffle qui ne fut entendu que de lui, elle murmura :

— Je vous aime !...

## **XVI : « Je vous aime ! »**

Dans une modeste chambre, située au quatrième étage d'une vieille maison du quai des Augustins, Jacques Féraud, installé devant une table encombrée de brochures et de paperasses, fiévreusement, écrivait : Ma chère Laurence,

Hier soir, au sortir de notre inoubliable réunion, je n'ai pu vous exprimer l'ivresse divine dans laquelle m'a plongé le délicieux aveu qui s'est échappé de vos lèvres... C'est que, moi aussi, je vous aime. Que dis-je ? Je vous adore !...

Mais sachez-le, ce secret, qui m'étouffait, serait à jamais demeuré enseveli en moi si, dans l'élan sublime de votre âme, vous n'aviez pas eu la générosité de m'apprendre que vous partagiez le sentiment que vous aviez fait naître en moi.

Car je me sentais si peu de chose auprès de vous... que je m'étais juré de ne jamais vous troubler par des paroles que vous eussiez eu le droit de considérer comme autant d'offenses !

Et c'est vous qui êtes venue vers moi. C'est vous qui m'avez dit : « Je vous aime ! »

Tout mon être, ô ma Laurence, n'est plus qu'un hymne de reconnaissance infinie, d'enthousiaste foi, d'indicible ardeur...

Oui, avant de mourir, j'aurai donc connu la plus grande joie à laquelle on puisse aspirer sur terre !

Jacques Féraud s'arrêta... Sa plume venait de glisser entre ses doigts. On eût dit que, pris d'une subite défaillance, il n'avait plus la force de la guider. Et, la tête entre les mains, il se prit à songer.

Lui qui, un jour auparavant, eût fait si délibérément le sacrifice de son existence, avait l'impression qu'il commençait à aimer la vie au moment même où il fallait la quitter.

Avant de mourir !... Ces mots, maintenant, tintaient à ses oreilles comme un glas qui succéderait sans transition à des carillons d'allégresse.

Avant de mourir !

Jacques Féraud, en effet, ne s'illusionnait pas. L'acte qu'il avait froidement prémedité, et dont il avait, dans la fièvre de son fanatisme, revendiqué pour lui-même l'exécution, ne pouvait, quoi qu'il arrivât, que le conduire à la mort.

Si sa tentative avortait, c'était l'arrestation, la mise en accusation, le procès, l'exécution.

Que d'exemples prouvaient que Napoléon ne pardonnait jamais à ceux qui l'avaient condamné ?

S'il réussissait, avant que ses amis aient eu le temps de le sauver, il était abattu comme un chien par un de ceux qui, n'ayant pu préserver leur maître de son atteinte, ne résisteraient

certainement pas à l'invincible désir de vengeance qui ne manquerait pas de les transporter.

Et c'était l'adieu éternel au bonheur, au moment même où il y atteignait... sans avoir osé y croire.

Malgré tout, il ne faillira pas. Les martyrs à venger l'emporteront sur la femme à aimer... Rien ne l'empêchera d'accomplir sa tâche...

Cherchant à réagir contre le trouble mystérieux qui l'accabloit, il trempa de nouveau sa plume dans son écritoire et, d'une main fébrile, il traça ces lignes :

Laurence... Ne pleurez pas sur moi ! La plus grande preuve d'amour que vous puissiez me donner sera de ne pas me plaindre.

Point n'est besoin de demeurer vivants pour être ensemble...

Je suis de ceux, en effet, qui croient que les âmes ne meurent pas...

Ma bien-aimée, adieu, ou plutôt au revoir !... à toujours !

Votre JACQUES.

Et Jacques, d'une main à présent ferme, assurée, pliait le papier et allait tracer l'adresse, lorsqu'un coup léger heurta à sa porte.

« Qui peut venir me voir ? » se demanda-t-il, en hésitant à ouvrir.

On frappait de nouveau.

Cette fois, Jacques Féraud tressaillit. Il lui sembla que ce coup avait résonné en son cœur.

Il se leva... et s'en fut à l'huis, qu'il entrebâilla d'une main tremblante.

Un cri lui échappa :

— Mademoiselle Laurence !

— Oui, moi... appuya la jeune fille, avec un accent de résolution et une attitude de volonté qui en faisaient presque une femme. J'ai appris que vous partez ce soir... pour Saint-Cloud.

— C'est la vérité ! répliqua Féraud.

— Eh bien ! je viens vous dire : « Ne partez pas !...»

— Pourquoi ? s'écria Jacques, en pâlissant.

— Parce que j'ai réfléchi... déclarait Laurence, en dissimulant à grand-peine l'émotion qui l'étreignait... J'ai compris que vous alliez au-devant d'un échec et que votre sacrifice serait inutile...

— Et moi, Laurence, j'ai peur...

Féraud s'arrêta... Sa voix s'étranglait... Une sueur froide inondait ses tempes.

Dans son désir de dominer l'émoi qui, de nouveau, s'était emparé de lui, il reprit :

— Oui... J'ai peur... que... maintenant vous ne soyez plus assez forte.

— Eh bien !... oui... je ne suis plus assez forte !... s'écria la jeune fille, avec une véhémence qu'elle ne cherchait pas à refréner... Depuis hier, il s'est produit en moi une sorte de miracle, qui, à la fois, m'exalte et m'épouvante... Au moment où, dans l'élan de votre courage, vous proposiez la mort de notre ennemi et vous réclamiez le droit, l'honneur de l'immoler, il m'a semblé que je me dédoublais ; oui, j'ai eu l'impression qu'il y avait deux êtres en moi. L'un qui vous approuvait et vous crie : « Va !...» L'autre qui cherchait à vous retenir et vous murmure : « Ne fais pas cela !» Vous avez vu mon désarroi... Vous m'avez entendue... Vous m'avez comprise !...

— Oui... Laurence...

— Folle, éperdue, parvenant non sans peine à dissimuler à mon père le désordre affreux qui me bouleversait, je suis rentrée chez moi, le cœur déchiré. J'ai passé toute la nuit à me battre contre moi-même, à interroger ma conscience, à discuter avec ma raison... Et le peu d'instants de sommeil que j'ai eus, ça été pour vous voir lié au poteau d'exécution, la poitrine nue, devant douze fusils prêts à cracher la mort !... Alors... à mon réveil, je me suis dit « Cela ne sera pas !... Et je suis venue vers vous... pour vous retenir... pour vous attacher à moi... Et moi qui vous crieais hier : « Tuez-le !, aujourd'hui, je vous adjure : « Ne le tuez pas ! »

— Et c'est vous qui me parlez ainsi !... Vous !...

— Jacques... ne vous ai-je pas dit que je vous aimais ?...

— Oui, Laurence, et c'est à ce mot béni, à cet aveu divin, que je devrai le seul bel instant de ma vie !... Mais laissez moi vous

dire ceci : puisque vous m'aimez, pourquoi vous, l'ange de notre révolte, cherchez-vous à m'amoindrir, à me déshonorer, en m'invitant, au moment décisif, à fuir mon devoir ?

— Parce que, tout à coup, une lumière s'est faite en moi. Je n'ai plus vu que vous... et vous m'êtes apparu si haut, si haut, que vous avez tout dépassé dans mon esprit, dans mon cœur ; et, en effaçant en moi tout ce qui n'était pas votre pensée, vous m'avez inspiré un sentiment égoïste contre lequel je me suis efforcée de lutter en vain, celui de vous garder à moi, de vous prendre à l'Idée, de vous voler à la Cause. C'est mal... C'est très mal... n'est-ce pas ?... Mais je ne sais pas mentir... Jacques, je vous le répète... ne partez pas...

— Et vous dites que vous m'aimez !

— Je vous adore !

— Non, puisque vous voulez m'abaisser.

— Vous êtes donc implacable !...

— Mais vous ne voyez donc pas, malheureuse, fit-il, que c'est vous qui, atrocement, me torturez ?

Et, tendant à Laurence sa lettre d'adieu :

— Lisez !...

À peine y avait-elle jeté les yeux qu'elle s'écriait :

— Oh !... vous aussi, vous m'aimez !...

— Oui, Laurence ! répondit le jeune homme, d'une voix douloureuse... Comprenez-vous maintenant combien je souffre

lorsque je vous entendis me supplier de renoncer à un projet dont la réalisation, plus que jamais, je vous le jure, m'apparaît comme un acte de suprême justice !

Et saisissant les mains de la jeune fille, qu'il garda emprisonnées dans les siennes, il poursuivit avec fièvre :

— Cette nuit, moi aussi, je l'ai passée sans sommeil... C'est qu'en rentrant ici, j'avais été envahi par une profonde tristesse... Ma gorge se crispait... Pourquoi ce bouleversement ? Eh bien !... parce que ces simples mots que vous m'aviez murmurés, ce « Je vous aime ! » que vous m'aviez avoué comme en un rêve, je les entendais chanter si délicieusement en moi qu'il me semblait que je venais seulement de naître au monde. Et moi qui, deux heures auparavant, me voyais déjà auréolé de la gloire d'un Brutus immolant César sur l'autel de la patrie, peu à peu, je commençais à m'effrayer, non de mon geste, mais de ses conséquences... Oh ! cette mort, à laquelle, la veille encore, je souriais avec allégresse, comme elle m'épouvantait, à présent que vous m'aviez révélé votre amour ! Quelle lutte, oui, quels combats, où j'ai cru vingt fois que j'allais succomber !... Et à l'instant où, triomphant de mes incertitudes, et me croyant enfin le plus fort, je me dis : « Tu ne failliras pas !... » VOUS apparaîssez... pour me redire encore ces mêmes phrases qui m'ont si divinement bouleversé « Je vous aime ! » Eh bien ! non, Laurence... Non ! Je n'ai pas le droit de trahir la confiance de mes frères, de mes amis... de manquer au serment que je me suis fait à moi d'abord, et que je leur ai renouvelé ensuite... Je dois partir, je partirai... Je dois frapper, je frapperai.

— Jacques ! Jacques !... s'écria Laurence, vous êtes plus grand encore que je ne le croyais. Quelle leçon sublime vous venez de me donner ! Et combien je rougis de ma faiblesse...

— Laurence...

— Oui, oui, je pars... je pars avec vous, je ne vous quitte plus... je veux être avec vous au danger de mort !

Tout en la regardant avec une expression de douceur ineffable, Jacques Féraud répondait :

— Non... mon aimée, c'est impossible !

— Pourquoi ?

— Parce que si je place mon devoir au-dessus de mon amour, je mets mon amour au-dessus d'un égoïsme qui serait la plus honteuse des lâchetés.

Et, sans lui donner le temps de répondre, il continua :

— Songez, mon aimée, aux conséquences d'une telle folie ! Si vous succombiez avec moi, votre père, frappé en plein cœur, privé de son plus cher appui, s'abîmerait dans un désespoir qui lui enlèverait toute la force qui lui est indispensable pour mener à bien le complot dont il est l'âme. J'ai soigneusement étudié tous les hommes qui l'entourent. Il est le seul qui soit capable de gagner la bataille. Ne privez pas nos troupes du seul chef qu'elles possèdent... Restez près de lui... Oh ! oui, restez, Laurence...

— Vous avez raison, approuvait Laurence, reprise par cette fièvre de fanatisme qui l'avait, jusqu'alors, brûlée sans répit... Pardonnez-moi de m'être égarée, et croyez que je vous en aime

davantage d'avoir été le plus fort de nous deux. Et si le malheur veut que vous succombiez avant d'avoir atteint votre but, c'est moi qui ramasserai l'arme tombée de votre main, c'est moi qui accomplirai jusqu'au bout la tâche sacrée entre toutes dont rien, vous m'entendez, rien désormais ne saura nous détourner...

— Ah ! que je suis fier de vous retrouver la plus vaillante !... Qu'il me sera doux de mourir en pensant à vous...

Laurence eut un suprême sursaut d'angoisse. Mais Jacques Féraud reprit :

— Et puis, qui vous dit qu'après avoir frappé le tyran je ne parviendrai pas à échapper à ses gardes ? Maintenant que je sais que vous m'aimez, je me sens attaché à un tel point à cette vie qui jusque-là m'avait été indifférente, que, je vous le jure, tout en accomplissant jusqu'au bout ma mission, je ferai tout pour me garder à vous... pour revenir vers vous... pour être à jamais à toi !

— Jacques ! s'écria Laurence, en se précipitant dans ses bras. Si tu ne reviens pas, je te vengerai !...

Irrésistiblement, ils s'enlacèrent...

Et ce fut leur premier baiser... le dernier peut-être !

## XVII : Le lever de sa majesté

L'Empereur dormait encore lorsque Grippe-Sols pénétra dans la vaste et luxueuse chambre à coucher que, depuis trois semaines, son maître occupait au rez-de-chaussée du château de Saint-Cloud.

A peine Grippe-Sols eut-il entrouvert les contrevents que Napoléon, qui possédait cette rare et précieuse faculté de passer sans la moindre transition de l'état de sommeil à celui de veille, se dressait sur son séant, et, à travers les tentures de son lit à baldaquin, surmonté des aigles impériales, lançait d'une voix sonore : — C'est toi, Marchand ?

Et, laissant apparaître, au milieu des lourdes courtines de soie rouge parsemée d'abeilles, sa tête coiffée d'un madras en soie jaune, il demanda comme chaque matin : — Quelle heure est-il ?

- Sept heures un quart, Sire ! répliqua le valet de chambre.
- Quel temps ?
- Superbe !
- Mon miroir !

Grippe-Sols s'empressa d'apporter à son maître une petite glace à main dont l'encadrement en bronze doré était formé

d'une guirlande de fleurs où butinaient des abeilles.

L'Empereur s'y contempla un instant.

— Mauvaise mine, fit-il avec une grimace de désappointement.

— Votre Majesté désire-t-elle que je fasse prévenir M. Corvisart ?

— Ah ça ! grosse bête, est-ce que je t'ai dit que j'étais malade ?

— Non, Sire.

— Eh bien ! laisse-moi tranquille, avec ton Corvisart.

Sautant à bas de son lit, Napoléon grommela :

— D'ailleurs, tous les médecins sont des charlatans, des ânes, et le meilleur d'entre eux ne vaut pas un « rebouteux » de village.

Tout en endossant la robe de chambre en molleton blanc que lui présentait Marchand, il continua : — J'ai passé une mauvaise nuit, voilà tout.

Puis, se retournant vers Grippe-Sols qu'il saisit par l'oreille, il s'écria : — C'est de ta faute, animal... J'ai rêvé que tu conspirais avec Malet et que Fouché me demandait ta tête.

Et, tout en le secouant violemment, il ajouta :

— Mais je vois qu'elle est encore solide sur tes épaules. Tant mieux pour toi, canaille !...

Lâchant brusquement son valet de chambre, il se dirigea vers un guéridon sur lequel était servie une tasse de chocolat à la vanille qu'il avala avec sa rapidité coutumière.

Puis, tout en bâillant et en s'étirant, il s'en fut s'asseoir sur une chaise devant une console-toilette surmontée d'une glace ovale et se livra aux mains de son valet de chambre qui commença à lui badigeonner un des côtés de la face avec un blaireau enduit d'une légère mousse savonneuse.

Faire la barbe de Napoléon n'était pas une besogne aisée. Tantôt, l'Empereur s'agitait, s'étirait, secouait les épaules et se retourna brusquement.

Tantôt, il restait immobile, raide comme une statue. Impossible alors de lui faire baisser, ni lever, ni pencher la tête.

Il fallait vraiment que Marchand fût doué d'une prodigieuse adresse pour ne pas lui sillonner le visage de quelque sanglante estaflade.

Ce jour-là, l'Empereur était particulièrement nerveux.

Bientôt, après avoir parcouru distraitemment quelques journaux qu'il jeta à terre, il grommela : — Marchand... tu es rudement lambin, aujourd'hui. A quoi penses-tu donc, animal ?

— Sire, je pense que je tiens l'existence de Votre Majesté entre mes mains.

— Et alors ?

— Alors, je me dis que Votre Majesté agirait prudemment en apprenant à se raser elle-même.

— Ah ça ! monsieur le paresseux, vous seriez bien aise que je fisse la moitié de votre besogne.

— Loin de moi, Sire, une aussi coupable intention... Mais je puis, pour cause de maladie, être éloigné de mon service, et je frémis en songeant que je risquerais d'être remplacé par...

— Un bandit qui en profiterait pour me couper la gorge.

— Sait-on jamais !

— Allons donc ! Aucun assassin n'a réussi à m'atteindre.

Puis, s'animant un peu, il poursuivit non sans une certaine impétuosité : — D'ailleurs, qui, en ce moment, aurait intérêt à me faire disparaître ?... L'étranger ?... Pourquoi ?... Tant que je n'ai été que le Premier Consul, les rois tremblaient pour leurs troupes... Et mes jours pouvaient être exposés. Mais, à présent, Iéna, Eylau et Friedland ont répondu aux sommations guerrières. La paix de Tilsitt a tout consolidé... Je suis à la fois le maître et le frère de tous les rois. A l'intérieur, les rapports de mon ministre de la Police me signalent que Paris est calme en ce moment. Aussi, je ne veux plus entendre rabâcher autour de moi que ma vie est en danger. Rien que cela suffirait pour donner à un fou qui n'y pense pas l'idée de me tuer... Tu m'as compris, animal ? Réponds... mais réponds donc !

Absorbé dans sa délicate besogne, Grippe-Sols se contenta de répliquer, ou plutôt de grommeler : — Parfaitement, Sire...

Mais Napoléon, qui avait mal saisi, eut un brusque haut-le-corps que l'infortuné valet de chambre n'eut pas le temps de

prévenir... le rasoir, effleurant la peau, produisit une minuscule éraflure que rougit à peine une gouttelette de sang.

— Misérable... bandit ! hurla l'Empereur. C'est toi... l'assassin !...

— Sire, excusez-moi...

— Tu es un coquin... Tu l'as fait exprès...

— Sire, j'adjure Votre Majesté...

Et, tout en se tamponnant la joue avec un coin de serviette, l'Empereur, qui s'était tout de suite rendu compte de l'insignifiance de l'écorchure, reprit, beaucoup plus irrité en apparence qu'il ne l'était en réalité : — Surtout, ne t'avise pas de recommencer...

— Sire, je vous le promets.

Quelques minutes après, se tournant vers Grippe-Sols qui, sa délicate opération enfin terminée, essuyait à une serviette de toile fine la lame de son rasoir, il fit d'un ton plein de malice : — Au fait, comment va-t-il, ton ami Malet ?

Il y a un certain temps que je n'ai pas reçu de ses nouvelles.

Grippe-Sols, auquel l'Empereur n'avait tenu aucune rigueur de son intervention en faveur du général, répliqua aussitôt : — Sire, je n'ai plus entendu parler de lui depuis que...

— ... Cet orgueilleux a refusé de plier devant moi... coupa vivement Napoléon.

Et, tandis que Marchand l'a aidait à revêtir son uniforme de général de la garde, il continua : — C'est dommage ! J'eusse certainement fait quelque chose de cet homme. Il a des qualités... Mais quelle tête !... Robespierre en a fait tomber pour moins que ça ! Ne m'as tu pas dit qu'il était marié ?

— Oui, Sire, à une bien digne femme.

— A-t-il des enfants ?

— Une fille... Sire.

— Quel âge ?

— Seize ans.

— Jolie ?

— Mieux que cela, Sire, belle, très belle... un teint... un front... une bouche... et des yeux... Oh ! des yeux comme ceux de Votre Majesté !

— Vous me flattez, monsieur le courtisan, sourit l'Empereur, amusé par la boutade de son valet de chambre.

Celui-ci, qui avait vite acquis son franc-parler avec son maître, reprenait : — Et avec ça, une intelligence et un caractère...

— Ah ! elle aussi !

— Je l'ai connue toute petite, et je puis affirmer à Votre Majesté que je n'ai jamais rencontré une enfant ayant une pareille volonté.

— Voilà une jeune personne qui saura mener son mari par le bout du nez, s'égayait Napoléon.

— Je ne crois pas, Sire... Melle Laurence a pour cela un trop excellent cœur... Si vous saviez combien elle était charitable envers les soldats... les blessés surtout. Chaque jour, elle allait les voir. Elle leur apportait des douceurs... Elle veillait à ce qu'ils fussent bien soignés... Elle écrivait pour eux à leurs parents... Et puis, elle leur parlait si bien que les plus découragés reprenaient vite espérance... Aussi, quand elle est partie, tout le régiment a pleuré... Ce qu'on l'aimait !...

— Or ça, monsieur le drôle, s'écria Napoléon, voilà un portrait joliment enthousiaste de cette demoiselle.

Et, finement, il ajouta :

— N'en seriez-vous point, par hasard, amoureux ?

— Moi, Sire, protestait Grippe-Sols, qui était en train de passer à son maître le grand cordon de la Légion d'honneur.

Avec un sentiment d'humilité touchante, il acheva :

— Melle Laurence n'est pas faite pour un garçon tel que moi.

— Comment ! feignit de s'indigner l'Empereur, n'es-tu pas mon premier valet de chambre ?... Et il me semble que ça représente un beau parti !

— Croyez, Sire, que je suis fier de la haute situation que je dois à votre bonté. Mais ce n'est pas le valet de chambre de l'Empereur qu'il faut à Melle Laurence pour mari...

— Qui donc ?

— C'est un de ses maréchaux.  
— Peste, comme tu y vas ! Un de mes maréchaux !...  
— Et un jeune, encore... et un beau !  
— Quel lyrisme !  
— Ah ! si Votre Majesté la voyait !  
— Je suppose que tu n'as pas l'intention de me présenter toute la famille. Le papa m'a suffi !  
— Sire, pardonnez-moi, si...

Empoignant par l'oreille Grippe-Sols qui lui présentait sa tabatière en écaille, l'Empereur qui avait fini d'endosser son uniforme s'écria : — Mais je ne t'en veux pas, animal !

Et, sur un ton bourru, sous lequel perçait une réelle bonté, il ajouta : — Quant à ta demoiselle Laurence, eh bien ! nous verrons... peut-être, un jour, à l'établir, à la condition que monsieur son père reste tranquille.

## XVIII : La petite porte des sablons

Peut-être Napoléon n'eût-il point traité avec autant de désinvolture les appréhensions de son fidèle et dévoué serviteur, s'il eût été mis au courant par une police bien faite du complot dressé contre sa vie par le club des Philadelphes, et surtout s'il eût connu l'état d'esprit de l'ardent fanatique qui s'était désigné lui-même pour le frapper.

Jacques Féraud, en effet, n'allait plus vivre que pour un but : exécuter la sentence prononcée par lui et par ses frères.

Ainsi qu'il l'avait déclaré à Laurence, il s'était immédiatement rendu à Saint-Cloud et n'avait cessé de rôder autour du parc, se cachant avec soin, épiant toutes les allées et venues des hôtes du palais, fiévreusement en quête du renseignement, ou plutôt de l'indice qui lui permettrait d'exécuter son sinistre projet.

Il se sentait d'autant plus fort qu'ayant fait, malgré son amour pour Laurence, le sacrifice absolu de sa vie, peu lui importaient les conséquences de son acte.

Profitant de la nuit, il avait réussi à se faufiler près d'une grille du parc, à travers laquelle on apercevait la magistrale perspective de la grande allée centrale qui aboutissait au château.

Caché dans un fourré dont il écartait les branches, il avait distingué, au loin, l'aurore venue, des silhouettes d'uniformes s'agitant dans le crépuscule, des cavaliers passant au galop... et disparaissant comme des fantômes...

Mais, bientôt, un bruit de voix, d'abord indistinctes, puis plus nettes à mesure qu'elles se rapprochaient, parvint jusqu'à lui...

Deux officiers, l'un en général de division, l'autre en tenue de hussard de la Garde, débouchant d'une allée latérale, s'avançaient de l'autre côté de la grille derrière laquelle Féraud était tapi.

— Duroc et Savary ! reconnut le jeune conspirateur.

Et, laissant retomber devant lui les branches du buisson qui le dérobait à leurs regards, il redoubla d'attention, retenant son souffle et évitant avec soin le moindre geste qui aurait pu trahir sa présence.

Duroc, grand maréchal du palais, et Savary, commandant la gendarmerie de l'Empereur, étaient devenus, par leurs fonctions mêmes, dont la principale était la sauvegarde de leur maître, deux collaborateurs, à défaut de deux amis.

De caractères très différents, car autant Duroc était franc et sans détour, autant Savary était ambitieux et compliqué, tous deux ne formaient qu'un dans l'attachement sans bornes qu'ils avaient voué à Napoléon.

Toujours soucieux d'assurer sa sécurité, ils étaient sans cesse à l'affût de ce qui risquait de la compromettre...

C'était presque l'unique objet de leurs entretiens, au cours desquels ils s'évertuaient à obvier aux nombreuses et redoutables difficultés que provoquaient dans leur délicat service les incessantes imprudences de l'Empereur.

Et voilà qu'en cherchant à protéger celui pour lequel ils eussent volontiers donné, l'un comme l'autre, jusqu'à la dernière goutte de leur sang, Duroc et Savary allaient le livrer à son assassin !

En effet, tout en parlant, ils s'étaient arrêtés à la hauteur du fourré d'où Jacques Féraud, entièrement dissimulé par un épais rideau de feuilles, n'allait pas perdre un seul de leurs propos.

— Mon cher général, déclarait Duroc, vous devriez bien user de l'influence que vous avez sur l'Empereur pour le faire renoncer à ses promenades solitaires dans la campagne.

— Vous connaissez Sa Majesté, répliquait Savary. Mieux que personne, vous devez savoir que, lorsqu'il a pris un parti, il est bien difficile, que dis-je, il est impossible de le faire revenir sur sa décision.

« Quand je le vois, chaque matin, franchir cette petite porte des Sablons, dont seul il a la clef, je tremble toujours de ne pas le voir revenir... »

Savary eut un geste qui semblait vouloir dire :

« C'est regrettable !... Mais que voulez-vous que nous y fassions ? »

Et tous deux reprirent leur marche vers le château. Jacques Féraud, qui n'avait pas bronché, les regarda s'éloigner...

Puis, saisissant le manche du poignard qu'il avait dissimulé dans la poche intérieure de son manteau, il répéta à voix basse :

« La petite porte des Sablons... la petite porte des Sablons...  
»

Et, tout en rampant, il disparut dans le fourré.

Au même moment, Napoléon, quittant son cabinet de travail, franchissait le seuil de la porte-fenêtre qui donnait directement sur la grande terrasse du château de Saint-Cloud.

Il faisait un temps magnifique.

Un soleil matinal, mais déjà éclatant, poudrait de son or les toilettes claires des dames d'honneur qui entouraient de leur cadre d'élégance et de jeunesse l'impératrice Joséphine, qui respirait avec délice l'air pur et léger du matin.

Dès qu'elle aperçut l'Empereur, abandonnant ses compagnes qui s'inclinaient en une cérémonieuse révérence, Joséphine s'en fut vers lui avec un sourire un peu triste qui trahissait l'inquiétude dont elle ne cessait plus d'être hantée.

— Sire, fit-elle de cette voix harmonieuse qui savait si bien trouver le chemin de tous les cœurs... vous allez vous promener ?...

L'Empereur, qui la considérait d'un œil un peu distrait, répondit par un signe de tête affirmatif.

— Ne craignez-vous pas ?...

— Quoi donc ?...

— Mais qu'un fou, qu'un criminel ne profite de votre isolement pour se livrer à un attentat contre votre personne !

D'un ton léger, Napoléon ripostait :

— Vous aussi, vous croyez aux assassins ?

— Sire... balbutia Joséphine, dont les yeux s'étaient tout à coup remplis de larmes.

Touché par cette tendresse, l'Empereur lui prit la main et lui dit, d'une voix très douce, affectueuse même :

— Une sorcière de Corse, qui m'avait annoncé que je serais un jour le maître du monde, m'a prédit également que je mourrais loin de ma patrie et des miens.

Et, tout en portant la main de Joséphine à ses lèvres, il ajouta :

— Ne suis-je pas en France et près de vous ? Je n'ai donc rien à craindre !...

Ce fut en vain que Joséphine s'efforça de paraître rassurée... Un profond soupir révéla que son angoisse n'était pas dissipée.

Mais Napoléon s'éloignait déjà, d'un pas rapide et martelé, et gravissait les escaliers qui conduisaient à l'allée centrale.

Bientôt, le petit chapeau et la redingote grise ne furent plus qu'une lointaine silhouette mouvante... qui peu à peu disparut dans les frondaisons, derrière les grands arbres...

Jacques Féraud, qui s'était discrètement renseigné sur la topographie du parc de Saint-Cloud, n'avait eu aucune peine à découvrir la petite porte des Sablons qui donnait sur la campagne.

Se dissimulant derrière une haie qui bordait un vaste champ au milieu duquel un paysan courbé sur sa charrue attelée de deux chevaux vigoureux traçait son sillon, il attendit.

Au bout d'un quart d'heure environ, il tressaillit.

La petite porte des Sablons s'ouvrait, laissant apparaître la silhouette de l'Empereur.

Jacques Féraud, dont le cœur battait à se rompre, se dit :

« Lui ! »

Et sa main brûlante se crispa sur le manche de son poignard, en même temps qu'un soupir de détente lui échappait. Sa victime était seule...

Le paysan, absorbé dans sa rude besogne, ne l'avait pas même aperçu...

Le justicier allait pouvoir frapper à coup sûr.

Par un étroit sentier qui bordait les guérets, Napoléon longeait le champ d'un pas assuré...

Il marchait lentement... le front penché vers le sol... et comme alourdi par les vastes pensées qui le hantaient, lorsqu'un cri guttural, poussé par le laboureur afin de stimuler ses chevaux qui soufflaient et peinaient à la tâche, lui fit relever la tête.

S'arrêtant, il se mit à considérer cet homme, presque un vieillard, et pour lequel, en dehors de son âpre labeur, rien ne semblait exister.

— Dites donc, mon brave, s'écria l'Empereur, lorsque le pauvre diable arriva à sa hauteur, votre sillon n'est pas bien droit. Vous ne savez donc pas votre métier ?

— Ce n'est toujours pas vous qui me l'apprendrez, riposta le bonhomme, tout en essuyant avec la manche de sa chemise de toile écrue la sueur qui coulait de son front.

Et, soulevant d'un mouvement brusque le soc luisant de sa charrue, sans voir son interlocuteur que lui cachaient ses chevaux en train de s'ébrouer :

— Vous seriez bien embarrassé, mon beau monsieur... fit-il mi-fâché, mi-ironique.

— Parbleu non !

— Eh bien ! essayez !

Napoléon, amusé, allait s'emparer des manches de la charrue.

— L'Empereur ! s'écria le paysan, en le reconnaissant tout à coup.

Et, s'écroulant sur le sol, il y demeura à genoux, le front courbé vers le sol...

Napoléon, lentement, posa sa main sur son bras.

— Relève-toi, mon brave, fit-il avec bonté.

— Ah ! Sire, à présent, je n'oserai plus jamais vous regarder.

— Suis-je donc si terrible ?... Allons, debout...

Et tout en aidant le pauvre bonhomme, qui, tout tremblant, semblait ne plus avoir la force de se tenir sur les jambes, l'Empereur reprit :

— Eh bien ! vieux, la moisson a-t-elle été bonne cette année ?

— Pas de trop, Sire, notre terre est dure à travailler...

— Pour qu'elle rapporte, il faut la remuer ferme ! Et les « beaux messieurs » comme moi ne valent rien pour cette besogne-là, n'est-ce pas... mon vieux brave homme ?... Mais vous, autrefois, vous avez dû manier autre chose que cet outil-là... Un fusil de munition, par exemple, ou bien la poignée d'un bon sabre ?...

A ces mots, le laboureur s'était fièrement redressé...

— Sire, fit-il, dans le temps, j'ai fait comme les autres... J'étais marié depuis six ans quand l'étranger a envahi la France... Alors, je suis allé m'engager à la maison commune... On m'a donné un fusil, une giberne et en avant marche !... J'ai fait ce que j'ai pu... mon devoir, quoi !... et je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas en avoir fait davantage.

— Pourquoi avez-vous quitté le service ? demandait l'Empereur, que cette conversation semblait vivement intéresser...

— Ma foi, Sire, à chacun son tour... Il y avait des coups de sabre pour tout le monde. Il m'en est tombé un sur la tête...

Tout en écartant ses cheveux et en désignant la trace d'une large cicatrice, le bonhomme déclarait :

— Même qu'il a fallu que mon caillou fût solide pour résister à ça... Enfin, après quelques semaines d'ambulance, on m'a donné congé et je suis revenu à ma femme et à ma terre.

— Avez-vous des enfants ?

— Deux fils, Sire...

— Il faut faire un militaire de l'aîné de vos garçons.

— Ils le sont tous les deux, Sire ; mon aîné, Pierre, est au 6ème dragons et mon cadet au 21ème de ligne.

— Leurs noms ?

— Pierre et Julien Garat.

— Eh bien ! bonhomme Garat, je me charge d'eux...

— Quant à vous...

Et tirant de la poche de sa redingote une poignée de « napoléons », il les glissa dans la main calleuse du paysan en disant :

— Voici quelques pièces d'or à mon effigie. Vous pouvez en envoyer une de ma part à chacun de vos fils, en attendant que je m'occupe de leur avenir.

— Ah ! Sire, s'écria le laboureur, des larmes plein les yeux... je n'ai rien fait pour ça...

— Comment, tu n'as rien fait ! s'écriait l'Empereur, en lui mettant la main sur l'épaule... Après avoir versé ton sang pour ton pays, tu lui as donné tout ce que tu avais de meilleur : tes deux fils ! Aujourd'hui, seul à ton foyer, sans l'appui de personne, tu te bats avec cette terre ingrate afin de lui arracher ton pain quotidien... tout cela, sans te plaindre, simplement parce que tu te dis : « Je le dois ! » Va, bonhomme Garat... va, vieux Français de France, retourne à la terre, continue à tracer ton sillon... Ah ! comme je t'envie ! Car, crois-moi bien, ta moisson, à toi, de toutes est la plus belle.

De ses mains encore tremblantes, le vieux reprit le manche de sa charrue.

— Hue ! Dia ! lança-t-il à ses chevaux, qui aussitôt donnèrent un vigoureux coup de collier.

Napoléon contemplait le vieil homme qui, courbé sur son outil, avait repris tâche.

Puis, il s'engagea dans le sentier qui longeait le buisson derrière lequel Féraud était caché.

Celui-ci, tout en se dissimulant derrière les épines très touffues, le suivit, son poignard à la main. Bientôt, il le devançait et s'en allait l'attendre au bout de la haie où l'Empereur ne pouvait manquer de passer.

Quelques secondes s'écoulèrent, silencieuses, tragiques...

Quand Napoléon arriva à sa hauteur, Féraud bondit sur lui, l'arme haute...

L'Empereur, figé sur place, demeura immobile, se contentant, pour toute défense, d'envelopper de son regard d'aigle son meurtrier qui, instantanément pétrifié, restait, lui aussi, sans broncher, son poignard suspendu au-dessus de la poitrine de celui qu'il voulait assassiner.

Et, tandis que Napoléon continuait à le fixer avec une expression d'incomparable noblesse, Jacques Féraud, dominé par le prodigieux ascendant du souverain, comprit qu'il ne pourrait plus le frapper.

Saisi d'une indicible épouvante que lui inspirait une défaillance contre laquelle il se sentait incapable de réagir et retournant contre lui son arme, il se l'enfonça par deux fois dans la poitrine...

Et l'Empereur, qui n'avait pas un seul instant cessé d'être maître de lui, le vit s'écrouler à ses pieds !

Quelques heures après les événements que nous venons de raconter, Napoléon se promenait, en compagnie de Duroc, sur la terrasse du château de Saint-Cloud.

Le front soucieux, les lèvres pincées, il gardait un silence que le grand maréchal du palais respectait, bien qu'il ne fût pas sans lui causer une certaine inquiétude.

Soudain, l'Empereur s'arrêta.

Il venait d'apercevoir, marchant vers lui d'un pas rapide, un général de division en grande tenue de service.

— Ah ! vous voilà, Savary, lança-t-il d'une voix saccadée. M'apportez-vous au moins quelque nouvelle intéressante ?

— Sire, attaqua le duc de Rovigo, après avoir salué son maître, vos ordres ont été rigoureusement exécutés. L'individu en question a été transporté dans une chambre du palais, et placé sous la garde de Roustam, le fidèle mameluk de Votre Majesté. M. le docteur Corvisart, mandé à son chevet, après un examen approfondi, a déclaré que ses blessures ne mettaient nullement ses jours en danger et que, grâce à sa robuste constitution, il serait promptement rétabli. Le misérable n'a pas tardé, d'ailleurs, à reprendre connaissance. Mais, s'obstinant dans un mutisme farouche, malgré mes plus pressantes instances, il a refusé de répondre à toutes les questions que je lui ai posées.

— C'est tout ? scandait l'Empereur d'un ton bref.

— Oui, Sire !

Et, frappant du pied, il s'écria :

— Ah ! je suis bien gardé ! bien défendu !... Je vous fais à tous mon compliment !

Et, d'un ton impérieux, il commanda :

— Conduisez-moi près de cet homme ; je vais l'interroger.

Quelques instants après, Napoléon, escorté de Savary et de Duroc, pénétrait dans la chambre où Jacques Féraud avait été transporté.

Etendu sur un lit, près d'une fenêtre garnie d'un store qui tamisait les rayons ardents du soleil, Féraud, blême et immobile,

les yeux clos, reposait sous la garde de Roustam, qui, debout à son chevet, dans son pittoresque uniforme oriental, les mains appuyées sur la poignée de son cimeterre orné de pierreries, évoquait l'image d'un somptueux gardien de palais échappé à l'un des contes des Mille et Une Nuits.

Au bruit que fit l'Empereur, en entrant dans la pièce, le jeune homme entrouvrit les paupières.

En reconnaissant Napoléon, il eut un léger tressaillement.

Mais il ne referma pas les yeux, continuant à contempler avec une expression indéfinissable celui qui s'avançait vers lui et le fixait à son tour de ce regard qui savait si bien fouiller jusqu'au fond des cœurs les plus endurcis.

S'arrêtant au pied du lit, Napoléon fit un simple geste à Roustam, qui disparut dans une pièce voisine. S'adressant ensuite à Duroc et à Savary, qui étaient restés dans l'embrasure de la porte, il commanda :

— Que l'on me laisse seul avec cet homme !

Après avoir considéré encore pendant quelques secondes ce jeune inconnu qui avait soutenu son premier assaut avec une dignité exempte de toute forfanterie, Napoléon attaqua, très calme, lui aussi, et avec un accent de grandeur d'autant plus impressionnant qu'il était exempt de toute colère :

— Misérable, pourquoi vouliez-vous m'assassiner ?

D'une voix faible, mais que soutenait encore un restant d'énergie, le jeune homme articula : Parce que vous êtes un tyran

! Toujours très maître de lui, Napoléon haussa les épaules. Puis il poursuivit :

— Si vous m'aviez tué, croyez-vous donc que ma mort eût valu des jours meilleurs à la France ?

— C'était, hier, ma conviction absolue.

— Et aujourd'hui ?

— Aujourd'hui, répéta Féraud, qui se sentait de nouveau envahi, subjugué par le regard de l'Aigle... Aujourd'hui, je ne sais plus !

L'Empereur eut un hochement de tête presque douloureux.

Un commencement de vague pitié germait en lui.

— Vous êtes français ? interrogea-t-il.

— Oui...

— Avez-vous des complices ?

— Non...

— Des parents... des amis ?

La poitrine du blessé se gonfla... en même temps qu'un voile passait sur ses yeux.

Mais Féraud demeurait silencieux.

Avec cet accent bref, incisif, dominateur, auquel si peu savaient résister, Napoléon poursuivait :

— Vous avez bien tort de vous renfermer dans un pareil mutisme. Car, vous aurez beau dire, malheureux que vous êtes,

vous ne me ferez pas croire que vous avez agi de votre propre mouvement. On s'est servi de vous comme d'un instrument, d'un jouet inconscient... On vous a fanatisé. Puis, on vous a mis un poignard dans la main et on vous a dit : « Tue-le ! » Et vous avez obéi. Pauvre fou !

— Faites-moi fusiller ! murmura Jacques Féraud, en fixant à son tour celui dont il avait juré la mort.

Napoléon eut un léger tressaillement ; car, depuis un instant, il avait l'impression qu'il se trouvait en face non pas d'un criminel vulgaire, mais d'une sorte d'apôtre dont le courage n'avait d'égal que le fanatisme.

D'une voix moins âpre, il reprit :

— Comment se fait-il qu'un homme doué de cette indomptable volonté n'ait pas été jusqu'au bout de son forfait ? Pourquoi... au moment où vous leviez votre poignard au-dessus de ma tête, vous êtes-vous arrêté, tout à coup, au lieu de me frapper ? Pourquoi vous êtes-vous enfoncé votre arme dans la poitrine ? Cela, au moins, vous pouvez me le dire sans crainte de compromettre personne !

Voyons... parlez !

Hypnotisé par le regard de l'Aigle qui n'avait cessé de fixer le sien, Jacques Féraud balbutia faiblement :

— C'est en voyant vos yeux !...

A peine avait-il proféré ces mots... qu'il retombait sur sa couche, pâle, les traits convulsés, les yeux clos.

L'Empereur se pencha vers lui et constata qu'il était évanoui ; il murmura, mais, cette fois, avec tout l'élan de la compassion qui avait réussi à désarmer sa colère :

« Le malheureux ! »

## XIX : Les deux policiers de l'empereur

En quittant le chevet de Jacques Féraud, l'Empereur avait regagné son cabinet de travail, où il s'était enfermé, interdisant même à Grippe-Sols de le déranger sous aucun prétexte.

Tout en arpantant la pièce, en longues enjambées, il s'était mis à monologuer, comme s'il discutait avec lui-même :

« Joséphine, Duroc, Savary, tous ils avaient raison, lorsqu'ils redoutaient pour moi les promenades solitaires dans la campagne... Mais il n'en est pas moins vrai que, si ma police était bien faite, tous les individus suspects devraient être coffrés ou hors des frontières et je ne serais pas exposé aux coups des misérables tels que les artisans de la machine infernale de la rue Saint-Nicaise, ou d'un fou dans le genre de celui qui, ce matin, voulait me poignarder. Il va falloir que cela change... Eh ! eh ! monsieur Fouché... voilà la seconde fois que, par votre manque de surveillance, je manque d'être assassiné !... Eh bien ! nous allons voir... cette fois... oui... nous allons voir ! »

Et, continuant son monologue, il scanda :

« Ce personnage cauteleux, ce maître fourbe entre tous, ne m'a jamais inspiré que de l'antipathie... Je ne l'ai pas choisi. Je l'ai trouvé là... installé à la Police, documenté comme

personne... et désireux, en apparence du moins, d'associer sa fortune à la mienne... et je l'ai maintenu en fonctions, parce que je ne pouvais faire autrement. Mais en voilà assez ! C'est une occasion pour moi de lui casser les reins. Je ne veux point le manquer et je ne le manquerai pas ! »

Napoléon avait mandé immédiatement Fouché au château de Saint-Cloud.

Fouché, tenu au courant des événements par Desmarests, dit l'Homme noir », s'était empressé d'accourir à l'appel de son souverain.

A l'air furieux de Napoléon, il comprit tout de suite que, loin d'être rentré en grâce, il allait avoir à supporter un orage encore plus grand...

Et, s'inclinant avec cérémonie, il tendit avec résignation le dos à l'averse de grêle qui menaçait...

— Monsieur Fouché, attaqua l'Empereur, dont la voix avait des vibrations terribles... Apprenez, si vous ne le savez déjà, que, ce matin, j'ai failli être assassiné...

— Sire... est-ce possible ?

— Ce matin, au cours de ma promenade habituelle, en dehors du parc, un individu, un jeune homme dont j'ignore le nom, s'est jeté sur moi, un poignard à la main...

— Grand Dieu !...

— Taisez-vous !

Et avec un accent d'orgueil tellement grand qu'il en était sublime, Napoléon ajouta :

— Je l'ai désarmé... rien que par mon regard... Alors... il s'est frappé !... Je l'ai fait transporter ici. Il semble ne s'être que légèrement blessé. Je l'ai interrogé. Il n'a rien voulu me dire... Voilà !

Et, croisant ses bras sur sa poitrine, l'Empereur dirigea ses yeux chargés d'éclairs sur Fouché qui, l'air plus humble qu'il ne l'avait jamais été, formula, timidement :

— Votre Majesté songerait-elle à me rendre responsable de ce crime abominable ?

— N'êtes-vous pas le ministre de ma police ?...

— Votre Majesté oublie sans doute qu'elle m'a dessaisi d'une partie de mes fonctions...

— Ah ! oui... l'affaire Malet.

— Oui, Sire, l'affaire Malet.

— C'est juste !

Quelque peu radouci, Napoléon s'en fut vers Fouché.

— Alors, fit-il, vous croyez que c'est de ce côté-là qu'il faut chercher ?

Fouché eut un geste évasif.

— Voilà qui est fort ! Il y a peu de temps, vous me disiez vous-même, dans ce cabinet, à cette place, que ce Malet n'était qu'un exalté, un fou peu dangereux, incapable d'entreprendre un

projet sérieux, et, à plus forte raison, de nourrir contre moi des desseins sanguinaires. Oui ou non... me l'avez-vous dit ?

— Je l'ai dit à Votre Majesté, répliquait Fouché, avec un sang-froid imperturbable. Et j'ajouterai que telle était alors ma conviction absolue.

— Ah ! ah ! Et sans doute avez-vous changé d'avis ?

— Sire, je vous avouerai que je suis extrêmement perplexe... Je ne sais qu'une chose... et de celle-là j'en suis sûr... C'est que mes services de police ne peuvent être rendus en rien responsables de l'odieux attentat de ce matin.

Napoléon eut un haut-le-corps d'impatience ; et, frappant sur un timbre, il ordonna à l'aide de camp qui venait d'apparaître sur le seuil de la porte :

— Faites entrer M. le comte Dubois !

Fouché esquissa un mouvement de sortie.

— Vous... restez ! commanda impérieusement le souverain. Dubois, introduit par l'officier qui se retirait aussitôt, s'avança d'un air plutôt piteux et sans oser affronter le regard de l'Aigle...

— Sire, insinua aussitôt Fouché, M. le préfet de police, qui pourra beaucoup mieux que moi renseigner Votre Majesté...

L'Empereur, d'un geste bref, ordonna à Dubois d'avancer.

Celui-ci, en proie à une vive émotion, fit quelques pas et s'inclina cérémonieusement devant Napoléon, de nouveau fort en colère.

— Eh bien !... parlez ! lança Napoléon, en toisant dédaigneusement son préfet de police.

Dubois, tout tremblant, voulut entamer un discours...

— Sire, on m'apprend une chose effroyable... Votre Majesté...

— Ah ! on vous apprend !... Décidément, cela devient inouï... insensé... stupide !... Je ne puis même pas me promener à quelques toises de mon parc... sans me trouver en face d'un assassin !

Livide, effaré, l'infortuné Dubois, prêt à s'effondrer, se courbait de plus en plus sous la rafale.

Le saisissant par le bras, l'Empereur le força à se redresser, et, d'un ton âpre, mordant, il poursuivit :

— Et cette affaire Malet, dont je vous ai chargé ?

— Sire... bredouillait le préfet de police, le général Malet n'a pas cessé d'être de ma part l'objet de la plus rigoureuse surveillance...

— Eh bien ?...

— Je puis affirmer à Votre Majesté que mes agents n'ont rien relevé de suspect dans ses agissements ni dans ceux de son entourage.

— Ah ! vraiment...

Et tandis que Fouché, qui s'était discrètement retiré à l'écart, esquissait un malicieux sourire, Dubois, tout haletant, continuait

:

— Le général Malet vit en bon père de famille. Le soir, il sort de temps en temps, et se rend en voiture avec sa fille chez un de ses amis, qui demeure tout en haut du faubourg Saint-Jacques...

— Quoi qu'il en soit, coupait l'Empereur, j'entends être fixé dans le plus bref délai sur l'identité de mon ennemi...

Dubois eut un geste de confiance naïve en lui-même, que souligna le sourire de Fouché.

Puis, persuadé que, par ses déclarations, il avait en partie détourné de lui la fureur de son maître, il hasarda, non sans une certaine naïveté :

— Puis-je demander à Votre Majesté où se trouve ce misérable ?

— Ici, sous la garde de Roustam, répliquait l'Empereur. La nuit prochaine, vous le ferez transporter, sous bonne escorte, à la préfecture de police et vous me tiendrez au courant des résultats de votre enquête. Allez !

Dubois, enchanté d'en être quitte à si bon compte, se retira, après les saluts d'usage...

Alors, l'Empereur, se tournant vers Fouché, qui avait repris sa figure de componction, proféra, vivement :

— Eh bien ! monsieur Fouché, que pensez-vous de tout ceci ?

— Je pense, Sire, répliquait le ministre de la Police, d'un ton papelard... que M. le comte Dubois est un bien précieux

serviteur...

Napoléon garda un instant le silence.

L'infocale habileté de Fouché venait, une fois encore, d'avoir raison de son antipathie et de sa méfiance...

N'ignorant rien, toutefois, de l'antagonisme qui existait entre les deux hommes, et de la jalousie qui en faisait des rivaux prêts à s'entre-dévorer, il se disait :

« Je vais les contrôler l'un par l'autre. »

Et le visage, non plus furieux, mais ironique, et toujours souverainement dominateur, il se prit à songer, tout en plongeant son pouce et son index dans sa tabatière :

« Nous allons voir maintenant laquelle de mes deux polices est la meilleure ! »

Et, sans trop d'aigreur, il ajouta :

— Vous pouvez vous retirer, monsieur Fouché. Sous peu, vous aurez de mes nouvelles ! Et toi aussi, tu en auras bientôt, de mes nouvelles ! grommela entre ses dents le vieux renard, en traversant l'antichambre.

## **XX : Si j'avais un fils !**

Assis sur un banc, dans un coin fleuri du parc de Saint-Cloud, au fond duquel se dressait à travers les arbres, un joli clocher à la pointe élancée vers le ciel bleu, l'Empereur était plongé dans de graves réflexions.

Il songeait, en effet, aux conséquences que pourrait entraîner sa mort.

Et, par instants, il laissait échapper ces mots, qui révélaient le bouleversement de son âme : « Ecroulement de l'Empire... œuvre anéantie... désordre... anarchie... »

Et, tout en poussant un long soupir, il murmurait :

« Ah ! si j'avais un fils !... »

Lorsque Joséphine apparut au détour d'une allée.

Apercevant l'Empereur, son visage bouleversé se rasséréna aussitôt, et ce fut avec un élan de tendresse aussi vive que spontanée qu'accourant vers son époux, elle s'écria : — Oh ! que je suis heureuse de vous voir ! Napoléon tressaillit.

Puis, le front toujours soucieux, il tendit la main à l'impératrice, qui, tout en la serrant avec effusion, s'écria : — Est-il vrai, mon cher Sire, que l'on ait voulu vous assassiner ?

— Je vous en prie, n'exagérons rien ! fit l'Empereur, en l'invitant à s'asseoir près de lui.

Et, avec son étonnant sang-froid, il résuma :

— Un jeune fou est, en effet, venu jusqu'ici dans l'intention de me tuer... Mais il n'en a pas eu le courage, et il a retourné contre lui le poignard dont il voulait me frapper.

— Et il s'est tué ?

— Non... blessé... peu grièvement même. Je viens de l'interroger... C'est un malheureux, irresponsable, victime des idées pernicieuses qui ont dû lui être inculquées dès son enfance... Nul doute qu'il n'ait été fanatisé par une bande de coquins qui ont juré ma mort, mais qui ne tarderont pas à expier cruellement leur infâme traîtrise. Mes ennemis n'ont donc pas désarmé !

Et, s'animant peu à peu, il poursuivit :

— Je vois clair dans leur jeu ! Renonçant à renverser l'Empire, construit sur des bases trop solides pour qu'ils puissent espérer à présent sa chute, ils ont résolu de supprimer l'Empereur. Ils se disent que, moi une fois mort, ce sera le gâchis... qu'ils en profiteront pour s'emparer du pouvoir, se distribuer les places et rétablir la République. Le fait est que si cet attentat avait réussi, ils avaient la partie belle. C'était, en quelques heures, toute mon œuvre qui s'écroulait !

— Sire, reprenait l'impératrice, frappée de l'âpreté douloureuse avec laquelle Napoléon s'exprimait, promettez-moi

désormais de ne plus vous exposer ainsi... Jurez-moi d'assurer votre sécurité.

— Ma sécurité ! répéta Napoléon, avec un sourire qui n'était pas exempt d'amertume.

— Mais oui, Sire... Si vous n'êtes pas sûr de votre police, changez-la... Si vous n'avez pas confiance en vos amis, remplacez-les...

Alors, de sa voix grave, l'Empereur prononça, lentement : — Il y aurait, croyez-moi, un moyen beaucoup plus efficace de sauvegarder mon existence...

— Lequel ?

Napoléon eut un bref haussement d'épaules.

— Oh ! Sire, je vous en prie, parlez...

Napoléon plongea ses yeux dans les siens ; puis, lentement, il articula : — Ce serait de me donner un héritier !

— Un héritier ! répéta Joséphine, en pâlissant.

Car elle se savait désormais condamnée à ne plus être mère.

— Oui... reprenait l'Empereur. Assurer une dynastie est le seul moyen de détourner les coups des assassins... N'est ce pas grâce au pouvoir héréditaire que la monarchie a pu, pendant dix-huit siècles, gouverner la France ?... Songez quelle tempête il a fallu pour l'emporter ! ... Eh bien ! quand mes adversaires sauront que, moi disparu, l'Empire continue... qu'à Napoléon 1er succède Napoléon II, ils hésiteront à poursuivre leurs

dessein coupables. Car ils se diront : « Après tout, autant celui-là qu'un autre ! »

— Sire, objectait Joséphine, vous oubliez que Henri IV avait un fils !

— Vous oubliez à votre tour, répliquait durement l'Empereur, qu'il avait une femme, Marie de Médicis ; que cette femme le détestait et que, si elle n'a pas armé le bras de Ravaillac, elle n'a du moins rien fait pour l'arrêter.

— Ah ! mon ami, s'écria Joséphine, en cessant d'être impératrice pour n'être plus que la femme... Dieu sait que moi je donnerais volontiers ma vie pour que la vôtre fût préservée !

— Je sais que vous m'aimez ! fit l'Empereur.

— Plus que jamais, Sire !

Et comme si elle éprouvait soudain le besoin de laisser parler son cœur, elle s'écria : — Qu'étais-je, lorsque vous m'avez rencontrée pour la première fois ? La veuve du vicomte de Beauhamais, mort sur l'échafaud, la mère sans fortune d'un fils et d'une fille de quinze et treize ans !... Je venais vous remercier d'avoir rendu à mon fils l'épée de son père... Ah ! souvenez-vous combien j'étais émue, lorsque je me présentai devant vous !... Vous n'étiez, à ce moment, qu'à l'aurore de votre gloire... mais il émanait déjà de votre personne un tel prestige que, malgré moi, je tombai à vos genoux !

L'Empereur eut un geste agacé, qui semblait dire :

— A quoi bon remuer tout ce passé ?...

Mais Joséphine reprit aussitôt :

— Je ne cherche pas à m'excuser... Je connais tous les torts que j'ai eus envers toi... J'étais légère, coquette, insouciante ; je vivais dans un milieu où le vice, à force d'être élégant et spirituel, semblait la seule raison d'être, de vivre pour le monde si attrayant qui m'entourait... Et pas un bon conseil... rien que de mauvais exemples... Mais quand nous nous sommes retrouvés, comme tu m'as vite reconquise par la violence de tes reproches, mais plus encore par la grandeur de ton pardon... Oh ! alors, à partir de ce moment, j'ai été toute à toi, rien qu'à toi... je te le jure ! Et si, grisée par ta fortune que tu m'as fait partager, j'ai pu me permettre quelques inconséquences et certaines prodigalités que tu as eu cent fois raison de me reprocher, jamais... depuis que tu m'as associée à ta gloire, non, jamais mon cœur n'a cessé de battre un instant pour toi, rien que pour toi... de l'amour le plus grand... de la reconnaissance la plus éperdue... Tu es tout pour moi... Et quand je te dis que je suis prête à sacrifier ma vie pour sauver la tienne, je ne mens pas, je dis au contraire la vérité, rien que la vérité...

Tout en parlant, Joséphine s'était levée peu à peu.

Avec une souplesse, une légèreté qui donnaient à sa démarche quelque chose d'aérien, elle se pencha vers l'Empereur, qui se taisait, le visage tourmenté.

L'enlaçant de ses bras admirables, elle laissa retomber sa tête sur son épaule, en murmurant de cette voix toujours exquise et si mélodieuse qui, tout de suite, lors de leur première entrevue,

avait été droit au cœur du futur maître de l'Europe : — Oui, je te le jure, jamais je ne t'ai tant aimé !

Napoléon la regarda. Une lueur de tendresse s'alluma dans ses yeux, leur donnant une expression de douleur attendrie.

Mais ce ne fut qu'un éclair.

Le front de Sa Majesté se rembrunit presque aussitôt.

Et d'un ton incisif, qui n'était pas exempt de reproche, il lança : — Pourquoi faut-il que tu ne puisses pas me donner la seule chose qu'en ce moment je désire ?

Et, presque avec colère, Napoléon ajouta :

— Ah ! si j'avais un fils !...

Déchirée, l'impératrice se laissa retomber sur le banc.

Eclatant en sanglots, elle s'écria :

— Oh ! Sire, que vous êtes cruel !

— Oh ! je vous en conjure, pas de pleurnicheries ! imposait net Napoléon...

Car il avait toujours eu l'horreur instinctive des larmes... Se levant brusquement et cessant tout à coup d'être l'époux, l'amant, l'homme, pour redevenir exclusivement le monarque autoritaire, absolu, il scanda : — Ne peut-on plus vous parler à présent, sans que vous vous répandiez en pleurs ? Mais vous ne vous rendez donc pas compte que cette question de dynastie est pour moi la plus importante de toutes ?... A quoi m'aurait-il

servi, en effet, de fonder un aussi formidable empire si, moi disparu, il tombe en ruines ?

Et, s'animant de plus en plus, il poursuivit :

— Crois-tu donc que j'ai engagé toutes ces batailles rien que par amour de la guerre ?... Que j'ai remporté toutes ces victoires rien que par ambition ?... Non !... J'ai voulu fonder un Etat plus durable et plus grand que l'empire des Césars ! ... Eh bien ! ce sceptre que je me suis forgé, cette couronne que, le jour de mon sacre, j'ai arrachée aux mains du pape pour la poser moi-même sur ma tête, est-elle donc destinée, en tombant de mon front, à rouler dans la fange révolutionnaire, ou à revenir à ces Bourbons, à ce prétendant fainéant dont j'aurais alors, presque malgré lui, préparé la royale litière ? Allons donc ! Et il scanda : — Napoléon sans héritier, c'est le flambeau qui s'éteint, c'est le jour sans soleil ! ... C'est la nuit sans lumière !

— Sire, déclarait Joséphine, je partage entièrement votre avis.

— Eh bien ?

— Mais qui vous empêche, dès à présent, de désigner votre successeur ?

— Mon successeur ! répliquait nerveusement l'Empereur, d'un air déçu et mécontent. Car, dans son égoïsme de souverain absolu, il s'attendait à une autre réponse de la part de celle qui venait de lui jurer qu'elle était prête à mourir pour lui. Mon successeur !... Ah ! vous me la ballez belle !

— Pourtant ! luttait Joséphine, il ne manque pas autour de vous...

— Mes frères ! s'écria impétueusement l'Empereur. Joseph, un incapable, impuissant à gouverner le royaume de Naples que je lui ai donné... Lucien ? Un jaloux, un révolté... Louis ? Un brave cœur, qui m'a accompagné dans toutes mes campagnes, mais qui, dès que je l'ai envoyé régner en Hollande, n'a cessé d'incriminer mes intentions et de me faire ridiculiser odieusement par les pamphlétaires à ses gages !... Jérôme ? Une âme fière, mais un cerveau brûlé, un dépensier, un étourdi, un paillard... Murat, mon beau-frère, un sabreur admirable ! Un entraîneur de cavalerie splendide, mais, au fond, un grand enfant vaniteux. Votre fils Eugène ?... C'est ce que vous voudriez, n'est-ce pas ? Et je comprends qu'une mère ait le droit de caresser pour son fils toutes les ambitions... Toute tremblante, Joséphine n'osait lever les yeux, car c'était la première fois que l'Empereur abordait nettement avec elle cette question redoutable qui lui tenait tant au cœur : l'adoption de son fils !

— J'apprécie beaucoup Eugène, poursuivit Napoléon. Il a de grands mérites, qui le font apprécier de mon entourage. Il est brave, affable, bon pour les soldats et possède toutes les qualités qui peuvent être demandées à un fils d'empereur.

A ces mots, le visage de Joséphine s'illumina d'espérance.

Mais ce ne fut qu'un furtif rayon.

L'Empereur, en effet, reprenait aussitôt, sur un mode tranchant, incisif, qui révélait une décision irrévocabile : — Mais il n'est pas de mon sang ! Je connais les Français : ils ne

voudraient point d'un maître qui ne fût pas de ma race. Il me faut un héritier direct ! Il me faut un fils !

— Ah ! Sire, c'est ma condamnation que vous prononcez ! reprit Joséphine, en s'efforçant de refouler ses larmes.

— Et qui vous parle de cela, madame ? s'écria l'Empereur, avec impétuosité. Ne peut-on plus exprimer devant vous un regret sans que tout de suite votre imagination se laisse aller aux pires extravagances ?

Et il allait s'éloigner, irrité, mécontent de tout, de tous et surtout de lui-même, lorsque, tout à coup, au lointain, très doucement, un carillon se mit à tinter.

Napoléon avait toujours beaucoup aimé le son des cloches.

Il s'arrêta pour écouter les vibrations de l'airain qui parvenaient à ses oreilles.

Mais, cette fois, ce n'étaient pas les joyeuses volées qui sèment aux quatre vents la bonne nouvelle d'un baptême ou d'un mariage. C'était un son mélancolique et grave, régulier, espacé, quelque chose comme une larme sonore qui tombait à intervalles réguliers et se prolongeait en bruit de sanglots qui traversait la vallée.

Joséphine se sentit glacée par le froid de la mort.

Ce glas lui apparut comme le sinistre présage de sa future disgrâce et de son écroulement lamentable.

Instinctivement, elle eut un geste de tendresse et d'amour vers l'Empereur.

Mais celui-ci s'éloigna, envahi par une insurmontable tristesse.

Et, tandis que la cloche continuait à tinter lugubrement, la malheureuse, seule, s'écria avec désespoir : « Le glas de mon bonheur ! ... »

## **XXI : Je le sauverai !**

Dans le petit salon de l'appartement de la rue des Saints Pères, Mme Malet, à la lueur d'une lampe placée sur une table ronde, faisait de la tapisserie... Près d'elle, le général lisait son journal...

De temps en temps, Laurence s'en allait à la fenêtre, dont elle soulevait le rideau pour regarder au-dehors.

Sans nouvelles, depuis trois jours, de Jacques Féraud, car, sur l'ordre formel de l'Empereur, le secret le plus absolu avait été gardé sur la tentative d'assassinat dont il avait failli être victime, — la jeune fille était en proie à une mortelle angoisse.

Tantôt saisie de terreur à la pensée des dangers que courait Jacques Féraud, elle se reprochait : « Pourquoi n'ai-je pu être assez forte pour l'empêcher de partir ?»

Tantôt, au contraire, reprise par ses ardeurs de conspiratrice et la haine que Malet avait su lui inspirer contre l'Empereur, elle n'avait plus, pour ce geste qui, un instant auparavant, la faisait trembler, qu'un sentiment d'admiration approbatrice.

Le manque absolu de nouvelles achevait de la ronger.

Féraud avait-il réussi ?... Elle en doutait !...

Le bruit de la mort de l'Empereur n'eût pas manqué, en effet, de se répandre avec la rapidité de la foudre.

Sans doute, Jacques avait-il été retardé dans ses desseins, ou n'avait-il pas trouvé l'occasion d'approcher sa victime ? Ou bien encore avait-il été dénoncé, découvert, arrêté ?... Oui, c'était cela, sans doute !

Savoir et agir, telle était l'idée qui la hantait, la dominait, lorsqu'un violent coup de sonnette retentit dans une pièce voisine.

Laurence se précipita dans l'antichambre. Quelle ne fut pas sa surprise en apercevant, sur le tapis qui recouvrait le parquet, une lettre qu'une main inconnue venait de glisser et qui portait l'adresse du général Malet, tracée d'une écriture visiblement contrefaite !

Sa première stupeur passée, Laurence ouvrit la porte...

Il n'y avait personne sur le palier.

Elle s'avança jusqu'à la rampe, se pencha, écouta... Nul bruit de pas ne lui parvint...

Quel était ce mystère ?

Très troublée, la jeune fille s'empressa de porter à son père le message, qui lui était adressé d'une façon si singulière.

Malet s'empara de la lettre, la regarda et demanda à sa fille :  
— Qui a apporté cela ?

— Je l'ignore, répondit Laurence... On l'a glissée sous la porte, et quand j'ai ouvert, il n'y avait personne.

— C'est étrange !

Malet décacheta la lettre... et lut... Aussitôt, son visage se crispa...

Et, tout en jetant à la dérobée un coup d'œil vers Mme Malet, toujours absorbée par son ouvrage, il tendit le papier à Laurence, qui s'en empara... Les yeux de la jeune fille s'emplirent aussitôt de larmes. Malet fit un mouvement vers elle...

Mais Mme Malet, abandonnant sa tapisserie, interrogeait : — Quelle est cette lettre ?

Étouffant un sanglot, Laurence eut la force de sourire...

— Ce n'est rien... fit-elle.

— Bien vrai ? fit la bonne Denise, que son mari et sa fille s'étaient bien gardés de mettre au courant des terribles décisions prises, quelques jours auparavant, au club des Philadelphes.

— Mais oui, mère !

Et, tout en embrassant la pauvre femme, qui ne faisait que soupçonner le drame dans lequel se débattaient ceux qu'elle aimait tant, elle ajouta : — Tu sembles lasse... Va te reposer... Je veux rester à tenir compagnie à mon père... Va !

Docilement, l'excellente créature se laissa conduire jusqu'à sa chambre... Sur le seuil, Laurence, qui tenait froissée dans sa main la mystérieuse missive, embrassa de nouveau sa mère...

Quand la porte se fut refermée, Laurence courut vers le général...

— Père... père ! s'écria-t-elle, d'une voix haletante. Cette lettre ! C'est affreux !...

Et elle relut à haute voix :

Votre ami Jacques Féraud vient d'être arrêté à Saint-Cloud... Il doit être transféré cette nuit à Paris, sous bonne escorte... Il n'a pas parlé ! Mais prenez garde !...

UN AMI INCONNU.

— Ah ! je disais bien qu'il ne fallait pas le tuer ! s'écria Malet, que l'émotion étranglait.

Ce jeune insensé non seulement s'est perdu, mais il a pour toujours compromis notre cause !...

Que faire, à présent ?

— Sauver Jacques Féraud ! s'écria la jeune fille, sans hésiter.

— Le sauver ?...

— Oui, le sauver !...

— Mais, malheureuse, tu demandes l'impossible ! Comment veux-tu que nous arrachions à ceux qui le gardent ce malheureux... ce fou ?...

— Père, pouvons-nous laisser périr l'un des nôtres, sans avoir rien tenté pour son salut ?

— Comme tu le défends !

— Oui, et je veux le défendre jusqu'à la mort... et le venger, si cela est nécessaire !

— Ma fille !...

— Je le lui ai juré !... Je tiendrai mon serment...

— Tu le lui as juré ! ... Quand cela ?

— Le jour où il est parti... là-bas !

— Tu l'avais donc revu ?

— Oui...

— Où cela ?

— Chez lui.

— Chez lui !

— Je voulus le retenir... Mais il m'a dit des choses si belles... que je n'ai pas persisté dans mon attitude. Alors, père, vous me comprenez, n'est-ce pas ? C'est un devoir doublement sacré de tout mettre en œuvre pour le délivrer.

— Oui, tu as raison, affirmait Malet, comme irradié par la passion qui émanait de sa fille adoptive... Il faut le sauver... Mais comment ?... Oui, comment ?...

Et, à voix basse, comme si elle redoutait que sa mère ne surprît ce qu'elle allait dire, elle se mit à parler à l'oreille du général, dont le visage, à mesure qu'elle s'exprimait, reprenait son expression d'indomptable volonté.

Et, lorsqu'elle se tut, il reprit :

— Tu as raison, il faut le sauver !

Quelques instants après, tous deux quittaient leur maison et s'éloignaient dans la direction du quai Malaquais.

Ils n'avaient pas remarqué, stationnant à une faible distance de la porte, une voiture fermée, lanternes éteintes... et derrière laquelle se dissimulait Desmarests, l'Homme noir, l'homme de toutes les besognes. Alors... une tête apparut à la portière de la voiture...

Et, tandis que Desmarests, discrètement, se glissait sur les traces de Mallet et de Laurence, Fouché, passant sa tête à travers le carreau entrouvert, le regarda disparaître dans la nuit.

L'araignée tissait sa toile...

## **XXII : L'enlèvement du prisonnier**

Vers onze heures du soir, dans un des fourrés du bois de Boulogne qui bordaient la route de Paris à Saint-Cloud, plusieurs individus, dont les manteaux de couleur sombre laissaient apercevoir les crosses de pistolets passés à leurs ceintures, entouraient une jeune femme drapée dans une cape noire, dont l'un des pans était cavalièrement rejeté sur son épaule.

A la lueur d'une lanterne sourde, qu'elle tenait à la main, cette singulière amazone leur lisait, presque à voix basse, une lettre qui semblait leur causer une impression profonde.

Quand elle eut terminé, une voix s'éleva rauque, enrouée, dans le silence.

— Ne craignez-vous pas, mademoiselle Laurence, que tout cela ne soit un piège tendu par la police ?

— Pourquoi, capitaine Coquerel ? ripostait la jeune fille.

— La façon dont vous avez reçu ce billet est bien faite pour justifier notre inquiétude, appuyait un jeune homme à la silhouette toute de distinction et d'élégance.

— Ah !... monsieur Benjamin Constant, répliquait Laurence, ignorez-vous donc que nous comptons des amis jusque dans

l'entourage immédiat de l'Empereur ?

— C'est exact !

— Aussi ai-je la conviction, la certitude que c'est l'un d'eux qui nous a prévenus aussitôt de l'arrestation de Jacques Féraud. Voilà pourquoi j'ai cru devoir faire appel à nos meilleurs frères et amis des Philadelphes pour tenter de délivrer un des nôtres qui risque de payer de sa vie une tentative à laquelle tous, aussi bien les uns que les autres, nous l'avons si fortement encouragé... Vous êtes tous accourus... Je vous en remercie.

— Vous savez bien, citoyenne, s'écriait Baudement, que nous avons tous juré de vaincre ou de mourir ensemble...

— C'est le moment de tenir votre serment... appuyait le docteur Saiffert.

— Vous pouvez compter sur nous ! déclarait le président Demaillot, tandis que toutes les mains se tendaient vers Laurence...

Car ces hommes, qui presque tous avaient été soldats, ces conjurés aussi hardis qu'obstinés, ex-officiers, fonctionnaires, poètes, journalistes, subissaient irrésistiblement cette sorte d'ascendant magnétique qu'exerçait sur eux cette fille des prisons, née de l'aristocratique marquise de Navailles et du petit lieutenant corse à l'aube de la gloire.

Laurence, emportée par son fanatisme, autant que guidée par son amour, reprenait, sûre désormais de tous ces cœurs qu'elle sentait battre à l'unisson du sien :

— La lettre est très claire... très précise. La voiture de la police doit passer ici vers minuit. Cachez-vous dans les fossés qui bordent la route. Je resterai sur la chaussée à observer l'horizon. Pour agir, vous attendrez mon coup de sifflet.

— Compris, mon colonel, coupa le grognard Coquerel, avec une cordialité exempte de toute ironie.

Et, saisissant une vieille latte de cavalerie qu'il cachait sous sa houppelande de cocher, il grommela, avec un gros rire menaçant :

— Hein ! ... ma vieille camarade, il y a longtemps que tu n'as pas pris l'air ?... Ça te fera du bien... à toi aussi, de sortir un peu de ton fourreau !...

Tandis que tous les « frères et amis », après avoir recouvert, par prudence, leurs visages de masques noirs, disparaissaient à travers les hautes fougères ou se dissimulaient derrière les tas de feuilles mortes plaqués sur les deux larges banquettes de la route, Laurence, qui avait éteint sa lanterne, se plaçait en faction, masquée, elle aussi, le regard tendu du côté de la Seine, vers le pont, d'où, selon les renseignements qui lui étaient si mystérieusement parvenus dans la journée, devait déboucher le véhicule dans lequel Jacques Féraud était transporté de Saint-Cloud à Paris.

La nuit était profonde. Ça et là, seulement, au loin, sur les coteaux de Suresnes, brillaient quelques feux perdus dans les ténèbres...

Bientôt, Laurence tressaillit.

Il lui avait semblé entendre le roulement assez rapproché d'une voiture...

A l'entrée du pont, elle aperçut, en effet, une double lueur mouvante qui s'avancait assez rapidement.

— Ce sont eux ! fit-elle.

Et approchant de ses lèvres un sifflet, elle en tira un son discret et prolongé...

Aussitôt, quelques claquements brefs se firent entendre. C'étaient les conjurés qui armaient leurs pistolets et leurs mousquetons.

Deux minutes après, une sorte de calèche noire, dont les deux grosses lanternes allumées évoquaient les yeux fulgurants d'un monstre légendaire, apparaissait, accompagnée de quelques gendarmes armés jusqu'aux dents et galopant en avant, de chaque côté et à l'arrière de la voiture.

A un second coup de sifflet, bref et strident, cette fois, de nombreuses détonations retentirent, déchirant l'air.

Les conjurés avaient visé juste.

Quatre cavaliers mordaient la poussière, plus ou moins blessés, et vissaient leurs arçons en poussant des cris de douleur et de rage, ou se laissaient emporter par leurs montures emballées à travers bois.

Profitant du désordre qu'ils venaient de semer dans l'escorte, les conjurés, qui, en plus de l'avantage de la surprise, avaient

pour eux celui du nombre, se précipitaient au cri de : « En avant ! » poussé par Malet d'une voix vibrante.

Les uns bondissaient sur les chevaux de la calèche, qui, affolés, hennissaient et ruaien sur place.

Les autres s'élançaient aux portières, où, n'écoutant que son ardeur, Laurence les avait tous devancés ; et tandis qu'à grands coups de sabre, Coquerel lardait et tailladait tour à tour le cocher ahuri et le policier qui, assis près de lui, n'avait même pas eu le temps de faire usage de ses armes, tant l'attaque avait été foudroyante, Malet, Baudement et Benjamin Constant s'emparaient des trois « mouchards » de Dubois, qui surveillaient le prisonnier à l'intérieur du véhicule et, pistolets aux poings, les forçaient à descendre.

Comme l'un d'eux, sournoisement, après avoir fait semblant de se rendre, cherchait à frapper d'un coup de stylet dans le dos le président Demaillot, le capitaine Coquerel arrivait à la rescousse, les manches retroussées, les bras rouges de sang, et lui fendait la tête d'un coup de sabre magistral.

— Maintenant, les enfants, la route est libre ! lança-t-il, de sa grosse voix grasseyyante. En route pour la capitale !...

Et, sautant sur le siège près duquel le général Malet le rejoignit, Coquerel saisit les rênes et s'écria :

— Rendez-vous où vous savez, les amis ! et vive la République !...

La voiture s'ébranla et Laurence, sûre, à présent, du succès de son audacieuse entreprise, s'assit près de Féraud et lui

demandea, d'une voix haletante :

— Et maintenant, Jacques, racontez-moi !...

— Laurence !

Ce fut tout ce que put dire le pauvre garçon.

Brisé par le contrecoup des émotions aussi violentes qu'inattendues qu'il venait de traverser, il sentit la parole lui manquer en même temps que ses forces achevaient de l'abandonner.

Ses paupières eurent deux ou trois battements de détresse...

Un long soupir gonfla sa poitrine, douloureuse sous le pansement qui recouvrait sa blessure, et sa tête se renversa, pour s'appuyer instinctivement sur l'épaule de sa bien-aimée.

Pour rien au monde, l'amoureuse que Laurence était exclusivement redevenue, n'eût voulu, quelle que fût sa hâte de savoir, tenter d'arracher à ce pauvre être désemparé quelques lambeaux de phrases avec lesquelles il lui aurait été possible de reconstituer une part de vérité...

Oubliant sa mission, ses haines, elle se contentait de se dire avec orgueil :

« Il est là, et c'est moi qui l'ai sauvé !

Mais, soudain, sa gorge se serra : elle avait senti Jacques frémir douloureusement.

Inquiète, elle releva la tête.

Une plainte lui échappa. Deux grosses larmes apparaissaient au bord des cils du malheureux et, tandis qu'elles coulaient lentement, le long de ses joues, Laurence, envahie par une indicible angoisse, se prit à murmurer :

— Qu'a-t-il bien pu se passer, là-bas ?

Et ce fut entre eux le plus tragique des silences...

Tandis que l'étrange cortège se perdait dans la nuit, un homme, vêtu de noir et masqué comme les conspirateurs, se glissait hors d'un buisson devant lequel s'était, en grande partie, déroulée la scène que nous venons de décrire...

Tout en embrassant d'un long regard le champ de bataille jonché de cadavres, il murmura :

— C'est égal, ils n'y vont pas de main morte, ces messieurs des Philadelphes ! Ah ! ce sont de rudes gaillards, et les agents de ce cher M. Dubois n'ont pas pesé lourd entre les mains du général Malet et de Melle sa fille ! Mon bon patron, M. Fouché, va bien s'amuser, lorsque je lui narrerai l'aventure ! En attendant, je ferais peut-être bien d'aller faire un tour du côté des Philadelphes. Nul doute, en effet, qu'ils n'y aient conduit le beau jeune homme... et je trouverai là, certainement, quelque chose d'intéressant.

Avisant le cheval d'un gendarme dont le cavalier gisait sur le sol, et qui, la bride sur le cou, reniflait le cadavre de son maître, Desmarests sauta en selle et, talonnant sa monture, disparut dans la direction que venait de prendre la voiture.

L'Homme noir, docile aux instructions de Fouché, n'allait plus lâcher les conjurés.

Moins d'une heure après, la calèche s'arrêtait, dans une rue déserte, devant une vieille maison grise.

A travers les carreaux, Laurence reconnut la demeure du sieur Baudement, c'est-à-dire le club des Philadelphes, où nous avons déjà vu les conjurés tenir leurs assises secrètes.

Presque aussitôt, la silhouette martiale du général Malet se profilait à la portière.

— Il paraît malade, très malade, fit Laurence, en désignant à son père Jacques Féraud, qui, entrouvrant les yeux, cherchait à se soulever et à se remettre sur ses jambes.

Mais il retomba, plus pâle, plus prostré encore.

Malet fit signe à Baudement, qui avait fait le trajet cramponné aux ressorts arrière de la voiture, et tous deux, s'emparant de Jacques, le transportèrent à l'intérieur de la maison.

Coquerel, juché sur son siège, le regardait d'un air goguenard

:

— Hein ! ces jeunes gens, grommela-t-il, en lâchant une bouffée de tabac empruntée à une vieille pipe en bois, qu'il avait allumée en route. Heu ! Au départ, c'est tout feu, tout flamme. On se figure que ça va tout dévorer, tout emporter, et puis, à l'arrivée... pfuit !... il n'y a plus personne ! Quelle misère !...

Et, tout en ressaisissant ses rênes, il ajouta :

— C'est pas tout ça, mille biscaïens ! Il s'agit de faire disparaître ces braves bêtes et cette vieille calèche !... Dommage !... Voilà deux bons bidets qui auraient joliment bien traîné, à tour de rôle, mon cabriolet de place... Allez ! Hue ! mes cocos... On vous ramène à l'écurie...

Vers quatre heures du matin, une voiture sans cocher, couverte de poussière, éclaboussée de sang et attelée de deux chevaux fourbus et couverts d'écume, stationnait devant la préfecture de police.

Le capitaine Coquerel savait, quand il le voulait, se montrer un parfait fantaisiste !

## XXIII : C'est moi qui le tuerai !

Après avoir longé le couloir secret qui conduisait à la crypte souterraine où les conjurés tenaient leurs assises, le général Malet et le sieur Baudement, éclairés par un falot que Laurence avait découvert dans une niche de pierre pratiquée dans le mur du corridor, avaient transporté Jacques Féraud dans une petite pièce voûtée qui avait dû jadis servir de pénitencier secret aux religieuses qui occupaient le couvent, aujourd’hui en ruines et sur l’emplacement duquel avait été construite, au début du siècle précédent, la mesure dans laquelle Baudement avait élu domicile et dont il avait si bien su aménager les mystérieux sous-sols.

Baudement, toujours prudent, ne s’était pas contenté d’utiliser ce réduit comme un asile qu’il avait le droit de juger absolument inviolable.

Prévoyant la nécessité pour lui de disparaître pour quelque temps en cas d’alerte toujours possible, il l’avait transformé en une chambre dont l’ameublement rudimentaire, mais suffisant, se composait d’un lit de camp, d’une table, de quelques chaises et d’une armoire qu’il avait remplie de provisions en quantité suffisante pour lui permettre d’affronter les rigueurs d’un volontaire exil ou même d’un blocus de plusieurs semaines.

Ainsi qu'on le voit, le chef du bureau de la mairie du deuxième arrondissement n'était pas seulement, comme il s'intitulait lui-même, un «patriote rectiligne », mais aussi un administrateur avisé et clairvoyant.

Après avoir aidé Malet à étendre Jacques Féraud sur le lit, Baudement prit le falot que Laurence avait déposé sur la table, et, tout en le promenant devant le visage du jeune homme, qui semblait complètement évanoui, il grogna : — Il a plutôt l'air mal en point, le pauvre diable !... Heureusement que notre ami le docteur Saiffert ne va pas tarder à nous rejoindre.

Mais Malet, qui, depuis un instant, examinait lui aussi Jacques Féraud avec une compatissante attention, s'écriait : — Baudement, regardez donc !

— Quoi donc ?

— Là, sur sa chemise... sous la cravate... On dirait une tache de sang...

— Une tache de sang ! répéta Laurence, en se penchant à son tour.

— Mais oui... il est blessé ! constatait Malet, qui, après avoir entrouvert le gilet et la chemise de Jacques, venait de découvrir le linge sanglant qui bandait sa plaie.

Laurence avait pâli...

— Jacques !... appela-t-elle, toute frissonnante d'anxiété.

Et, s'adressant à Baudement, elle fit aussitôt :

— Mon bon ami, vite des sels, un révulsif... Vous voyez bien qu'il se meurt !

A ce cri qui, sans doute, lui avait rendu quelque vigueur physique, en lui faisant récupérer toute sa force morale, Jacques Féraud parut se réveiller de l'anéantissement dans lequel il était plongé...

En un effort, dans lequel il raidit tous ses muscles, il se souleva sur son séant, promenant autour de lui des yeux hagards luisants de fièvre... Puis, d'une voix rauque, saccadée, il articula, lentement : — Ce n'est pas... de cette blessure... que je... meurs ! C'est... c'est...

Il s'arrêta net.

Son regard avait rencontré celui de Laurence.

Alors, ses mains qui tremblaient se joignirent en un geste de prière... et, avec un accent déchirant, qui fit frémir Malet et Baudement, le malheureux implora : — Laurence, il faut que je vous parle... à vous. Mais à vous seule. Oui... restez... je le veux !

Laurence se retourna vers son père et vers Baudement, qui se retirèrent en silence. Et Laurence demeura seule avec Jacques.

Le visage du jeune homme exprimait non seulement le désarroi, mais aussi le désespoir.

— Laurence, fit-il, d'une voix qui se brisait, Laurence, pardonnez-moi...

— Vous pardonner, pourquoi ? reprit-elle, surprise et troublée.

— Parce que... écoutez-moi... je vais vous dire... ce n'est pas trop ma faute...

— Jacques... calmez-vous, je vous en prie !

— Oui, vous avez raison... vous allez tout savoir... Je ne vous cacherai rien... je vous dois la vérité... toute la vérité...

— Parlez ! insista Laurence.

— Voilà : j'étais décidé, bien décidé... j'avais appris que l'Empereur sortait chaque matin du parc de Saint-Cloud par une petite porte donnant sur la campagne... et qu'il se promenait seul... tout seul... à travers champs... quelquefois pendant une demi-heure... Je m'étais caché derrière un buisson. Je le guettais, décidé à frapper sans pitié. Bientôt, il parut...

A bout de forces, Féraud s'arrêta pour reprendre haleine. Laurence, qui commençait à comprendre, se taisait. Faisant un violent effort pour surmonter sa faiblesse, le malheureux reprit : — Dès que je le vis... je serrai instinctivement mon poignard. L'Empereur qui ne pouvait pas m'apercevoir, s'avançait vers moi, mais, tout à coup, il s'arrêta pour regarder un vieux paysan qui labourait son champ. Lorsqu'il passa près de lui courbé sur sa charrue, il l'interpella... Le paysan lui répondit. Je n'entendais pas ce qu'ils se disaient ; mais, soudain, je vis le campagnard tomber aux genoux de l'Empereur qui le releva avec bonté et lui parla. Sa voix me parvenait maintenant de plus en plus distincte. Il l'interrogeait sur les siens, sur ses fils, tous deux soldats. Puis

il lui donna quelque argent, et comme le brave homme tout ému reprenait son travail, il s'écria avec un accent que je n'oublierai jamais : « Va, vieux paysan de France... retourne à ton sillon ! Comme je t'envie ! Car ta moisson, à toi, de toutes est la plus belle ! »

Et portant ses mains à son front inondé de sueur, Jacques Féraud scanda : — Laurence, c'est effrayant à dire, mais à ce moment, un doute entra en moi... doute angoissant, qui me faisait hésiter à frapper celui qui m'apparaissait si différent du tyran que j'avais appris à exécrer, et qu'avec vous j'avais condamné sans merci.

— Jacques... murmura Laurence en étouffant un profond soupir.

Féraud, de plus en plus oppressé, continuait :

— Je voulus réagir, je me rappelai mon serment, je pensai à mes frères et amis... à vous... Oh ! surtout à vous, ma Laurence bien-aimée. Cela suffit pour me rendre ma volonté, pour raffermir mon courage... Et je me précipitai, mon poignard levé... 111 s'arrêta... face à moi... Je ne voulais pas l'atteindre par surprise, je voulais l'immoler en face... Au moment où ma main allait l'abattre, mes yeux rencontrèrent les siens. Ah ! ce regard ! Ah ! Laurence, je vous le jure, pas une parole ne s'échappe de ma bouche qui ne soit sincère... Oui, ce regard... il y avait tout en lui... la force, la puissance, la volonté, le courage, et surtout la douleur... Alors, comprenant ce qu'était cet homme, je demeurai le bras levé, immobile, fasciné, dompté, vaincu. Je

n'osais plus le tuer, mais, ne voulant point passer à vos yeux pour un lâche, je me suis frappé...

— Malheureux !

— Merci de ne pas avoir dit : misérable ! Quand je suis revenu à moi... des médecins étaient là... Je les entendis déclarer que ma blessure n'était pas mortelle, j'en éprouvai un violent désespoir. Un officier général, je crois que c'est Savary, m'interrogea durement. Je refusai de lui répondre. Je fermai les yeux pour tâcher de dormir, d'oublier... Quand je les ouvris, l'Empereur était devant moi. Il me parlait gravement, sans colère, me demandait qui j'étais, pourquoi j'avais voulu l'assassiner, si j'avais des amis, des parents, des complices.

— Et que lui avez-vous répondu ? questionna lentement Laurence qui, le regard brillant d'une lueur surnaturelle, n'avait pas vu ou voulu voir la main, la pauvre main fiévreuse qui se tendait vers elle.

Avec une simplicité héroïque, Jacques Féraud déclara :

— Je lui ai demandé de me faire fusilier.

Et, d'une voix qui s'affaiblissait au point de n'être presque plus qu'un murmure, il reprit : — Il m'a regardé encore. J'ai cru lire en ses yeux de la pitié, oui, Laurence, une profonde pitié... Et cela a achevé de me bouleverser, à un tel point que j'ai presque entièrement perdu connaissance. Et pourtant, je le voyais toujours comme à travers un brouillard... et je l'entendis murmurer en se penchant vers moi : « Malheureux ! » Alors — oh ! Laurence, ne m'accablez pas pour cet aveu que je rougis de

vous faire — cessant de considérer cet homme comme un ennemi, j'ai pardonné à celui qui me pardonnait, et j'ai eu moins de remords d'avoir été parjure !

Jacques se tut, à bout de forces...

Laurence, farouche, elle aussi, gardait le silence.

Et ce silence était plus effrayant que les plus terribles reproches...

Féraud en ressentit aussitôt l'implacable signification.

Sa défaillance avait tué tout amour dans le cœur de Laurence.

Non seulement elle n'avait plus pour lui aucune compassion, aucune tendresse, mais elle lui témoignait un mépris, une méfiance, une répulsion tels que, saisi d'une frayeur mortelle, Jacques s'écria en un sursaut de déchirante révolte : — Oh ! Laurence... Laurence, je vous en supplie, surtout n'allez pas croire que je vous ai trahie ! Pas un mot, je vous le jure, ne m'a échappé qui puisse vous faire soupçonner, ainsi que votre père et nos amis des Philadelphes. J'ai tout pris sur moi, oui tout, et je me serais tu jusqu'au bout, soyez-en sûre, j'y étais bien décidé. Ils auraient eu beau me harceler des questions les plus perfides, me torturer même... je n'aurais rien dit... rien... J'aurais affronté les plus cruels supplices ! Je leur aurais donné jusqu'à la dernière goutte de mon sang, jusqu'au dernier lambeau de ma chair... Ils n'auraient rien obtenu de moi, rien... Voilà pourquoi il fallait me laisser en prison... C'eût été pour moi l'apaisement suprême... pour vous la sécurité certaine... Mais vous ne saviez pas, vous ignoriez que j'avais été ce que vous ne voulez pas me

dire... ce que vous pensez ! Oh ! si, je le lis sur votre visage... un lâche, oui, un lâche ! Ah ! Laurence... Laurence... pourquoi m'avez-vous sauvé ?

— Pourquoi, plutôt, ne vous ai-je pas accompagné ? reprenait la jeune fille d'une voix mélancolique et grave qui résonna dans le pénitencier comme le son d'une cloche triste dans le soir qui tombe.

Et s'animant peu à peu, elle continua :

— Oui, pourquoi vous ai-je cédé lorsque vous m'avez ordonné d'abord et suppliée ensuite de vous laisser accomplir le sacrifice ? Si j'avais été là, peut-être n'auriez vous pas eu cette défaillance ? Et si j'avais vu votre main trembler... eh bien !

Elle s'arrêta, comme si une force mystérieuse retenait les paroles terribles prêtes à lui échapper.

Mais se révoltant contre elle-même, brûlée par le feu intérieur qui la dévorait et s'exaltait en une poussée d'irrésistible véhémence, de fanatisme exaspéré, elle eut un cri qui glaça Féraud d'un indicible effroi : — Eh bien ! j'aurais frappé à votre place !

Et redevenant tout à coup d'un calme surprenant, et plus saisissant encore que les éclats de sa colère, elle reprit d'une voix profonde : — Ce que vous n'avez pas fait... moi, je le ferai !

— Non, non, pas vous, implorait Jacques.

— Si, moi !

Alors extasiée par la foi aveugle qu'elle avait en la justice de sa cause, condamnant sans s'en douter son vrai père à mourir de sa main, elle prononça, dans l'inconscience de la fatalité qui l'emportait, cet atroce verdict : — C'est moi qui le tuerai !

## **XXIV : Le pêcheur en eau trouble**

Il était environ deux heures de l'après-midi.

Une somptueuse voiture attelée de quatre chevaux aux harnais marqués de la lettre F surmontée d'une couronne de comte s'arrêtait devant la grille principale du château de Saint-Cloud.

Un personnage d'une cinquantaine d'années, en uniforme de ministre et portant sous le bras un portefeuille en maroquin descendit.

Après avoir fait signe au secrétaire qui l'accompagnait de demeurer dans la voiture, il franchit le portail d'un pas allègre, respectueusement salué par les sentinelles et l'officier de garde commandant le poste du palais.

Rapidement, il se dirigeait vers le grand escalier donnant accès à la terrasse qui entourait l'impériale demeure, lorsque son attention fut attirée par une main qui émergeait d'un bosquet et agitait un mouchoir blanc.

Fouché, dont le visage reflétait la satisfaction, s'arrêta, visiblement interloqué. Comme le mouchoir continuait à s'agiter dans sa direction avec insistance, il s'avança prudemment vers le

massif derrière lequel se dissimulait une fort jolie jeune femme, vêtue avec une sobre élégance qui rehaussait encore sa distinction naturelle.

— Mademoiselle Charvet, s'écria Fouché, en reconnaissant la secrétaire intime de l'impératrice Joséphine.

Melle Charvet, d'un signe mystérieux, invitait le ministre de la police à la rejoindre dans le bosquet.

Fouché, intrigué, la rejoignit aussitôt, non seulement parce qu'il était curieux de nature, mais aussi parce qu'il flairait une intrigue.

— Monsieur le ministre, s'excusait la charmante lectrice, veuillez me pardonner si j'ai dû avoir recours à un pareil subterfuge. Mais Sa Majesté l'impératrice souhaiterait avoir avec Votre Excellence un entretien confidentiel.

— Un tel désir est pour moi le plus flatteur des ordres, répliqua le vieux renard qui savait quand il le voulait se montrer un courtisan parfait.

Et, tout en s'assurant d'un rapide coup d'œil qu'il n'était pas observé, il ajouta :

— Veuillez me guider, mademoiselle Louise.

— Suivez-moi, fit-elle d'un air entendu.

Au lieu de se diriger vers le château, Louise Charvet fit prendre à Fouché une ailée bordée d'ifs, taillés à la française, et qui aboutissait à une charmille au fond de laquelle s'élevait un

petit pavillon dont les lignes rappelaient celles de ces temples en miniature que les Grecs se plaisaient à élever dans leurs jardins.

Guidé par la charmante messagère, Fouché gravit quelques marches de marbre blanc et franchit une porte encadrée de deux frêles colonnades surmontées d'un portique orné d'un haut-relief représentant l'Amour criblant de ses flèches une nymphe éplorée.

Franchissant le seuil d'une sorte d'atrium aux dalles noires et blanches où régnait une délicieuse fraîcheur, l'ancien oratorien ne put réprimer un geste d'admiration spontanée.

Devant une baie, à travers laquelle, atténuée par un velum de pourpre, pénétrait la vibrante lumière d'un soleil éclatant, Joséphine, divinement belle.

Jamais encore elle n'avait été aussi séduisante que dans le rayonnement de cette clarté qui donnait à son teint de créole des reflets de rose et d'ambre.

— Bonjour, monsieur le ministre ! fit-elle, avec affabilité. Je vous sais gré d'avoir répondu à mon appel.

— Madame, répliqua le ministre de la Police, avec un grand salut de cérémonie, ne suis-je pas le plus obéissant de vos serviteurs ?

Tandis que Melle Charvet se retirait, Joséphine reprenait, de sa voix aux inflexions si pénétrantes :

— Nous nous connaissons depuis longtemps, mon cher comte, et je n'ai pas oublié qu'avec Barras vous avez été l'un des

artisans de mon mariage.

Fouché s'inclina.

Joséphine poursuivit :

— Par la suite, vous m'avez toujours témoigné un réel dévouement ; vous m'avez même souvent épargné bien des ennuis.

— N'était-ce pas mon devoir ?

— Oui, mais vous l'avez accompli avec un tact et une discrétion que j'ai vivement appréciés... De votre côté, vous n'avez jamais eu à vous plaindre de moi, je l'espère...

Fouché protestait :

— Votre Majesté, dont la bonté est immense et l'indulgence sans limites, n'a cessé, au contraire, de m'accorder une telle protection et de me témoigner une si précieuse bienveillance qu'elle m'en voit pénétré envers elle d'une gratitude qui ne demande qu'à se manifester par des actes.

— Eh bien ! monsieur Fouché, le moment en est venu...

— Votre Majesté a donc résolu de me rendre, aujourd'hui, le plus heureux des mortels ?

— N'allons pas si vite ! fit l'impératrice, avec un sourire plein de mélancolie. Le service que je vais vous demander est, en effet, d'une si périlleuse délicatesse, qu'il se pourrait fort bien que vous fussiez dans l'impossibilité de me l'accorder...

— C'est donc bien grave ?

— Il s'agit de mon bonheur !

Et, lentement, avec un accent dont la simplicité voulue ne parvenait pas à dissimuler la touchante angoisse, Joséphine demanda :

— Est-il vrai que l'Empereur songe à divorcer ?

A ces mots, Fouché eut un clignement des paupières qui annonçait en lui un travail mental qu'il avait intérêt à dissimuler à son interlocutrice.

Et tout en feignant le plus vif et le plus sincère étonnement, il répondit

— Je l'ignore, madame... et tout ce que je puis affirmer solennellement, c'est que l'Empereur n'a pas manifesté devant moi l'intention de se séparer de Votre Majesté.

— Vous ne me cachez rien, je l'espère ?

— J'ai dit toute la vérité.

Deux larmes apparurent aux bords des cils de l'impératrice.

Fouché, dont la curiosité était vivement aiguisée par cet incident auquel il ne s'attendait guère, reprenait, sur un ton plein de déférente compassion :

— Puisque Votre Majesté me fait l'honneur d'une telle confidence, puis-je, à mon tour, sans l'offenser, lui demander de me dire ce qui a pu lui inspirer une pareille crainte ?

Nettement, Joséphine répliquait :

— Depuis quelque temps, l'Empereur n'est plus le même à mon égard... Je ne parle pas des infidélités passagères, auxquelles il m'a habituée... Non, il s'agit, cette fois, d'un éloignement beaucoup plus grave, que tous ceux que peuvent provoquer d'éphémères caprices... Pour se séparer tout à fait de moi, Napoléon a une raison devant laquelle il a toujours fait plier toutes les autres, y compris celle de son cœur : la raison d'Etat !

— Oh ! madame !

Mais Joséphine lançait, tout d'un trait

— Il me l'a dit lui-même, il y a déjà plusieurs jours, au cours d'une scène qui m'a bouleversée. Il veut un successeur non pas désigné par lui, mais un héritier direct, de son sang... en un mot, il veut un fils... et comme je ne puis plus le lui donner, il s'irrite contre moi, non seulement de cette défaillance, dont je suis si involontairement coupable, mais plus encore peut-être de la lutte qu'il est obligé de soutenir contre lui-même pour me répudier.

— Votre Majesté ne s'exagère-t-elle pas ses inquiétudes ? reprenait le ministre de la Police.

— Non, monsieur Fouché... Si vous aviez entendu l'Empereur me parler... si vous aviez vu l'expression de son visage, comme moi, vous seriez fixé... S'il n'a pas encore pris de décision, c'est parce que lié à moi par un sentiment que rien ne pourra détruire, par un passé dont les innombrables et grands souvenirs sont faits de si belles heures communes, il sait bien que briser tout cela est une chose effrayante... Et pourtant, je le sens bien, dans son esprit... le sacrifice est décidé...

— Alors, madame ? interrogeait Fouché, qui en savait certainement plus long à ce sujet qu'il ne voulait le montrer.

— Je ne sais plus, je suis toute désemparée... reprenait Joséphine. Oh ! ce n'est point que je regrette ces grandeurs que l'Empereur m'a fait partager... Et combien volontiers j'en ferais l'abandon... pour qu'il me restât, lui... que j'aime par-dessus tout et auquel chaque jour je me suis attachée davantage !

A mesure que Joséphine s'exprimait avec une véhémence qui n'était pas dans ses habitudes, Fouché qui, pour des raisons secrètes dans lesquelles son intérêt personnel entrait beaucoup plus que toute considération politique, était peut-être le partisan le plus acharné du divorce, reprit, d'un ton plein d'inquiétante réserve :

— Votre Majesté me promet-elle le secret ?

— Je vous le promets !

— Mon devoir est de vous répondre que, hélas ! vous n'avez peut-être pas tout à fait tort de penser que l'Empereur soit désireux de s'assurer une dynastie en contractant un nouveau mariage... Oh ! ce n'est qu'une impression... mais elle me suffit. J'ai le regret de vous le dire, pour me permettre d'être à votre égard aussi affirmatif...

— Vous voyez bien que j'avais raison, interrompit Joséphine, avec une impétuosité voisine de la colère.

— Je m'empresse, madame, d'ajouter que rien n'est encore décidé, affirmait le madré compère. L'Empereur, ainsi que vous me le disiez à l'instant, vous est très sincèrement et très

profondément attaché. Il lutte encore plus contre lui-même que contre les influences qui cherchent à le séparer de vous...

— Je le sais...

Et Fouché, qui, avec son habileté coutumière, avait compris que l'heure était venue pour lui de démasquer ses batteries, continua, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre déférente, persuasive et même attendrie :

— Pourquoi Votre Majesté, qui, ainsi qu'elle vient de me le dire si noblement, tient à son auguste époux, beaucoup plus qu'à la gloire qu'il a fait rayonner sur elle, n'irait-elle pas au-devant de ses désirs ?... Oui, pourquoi... madame, ne diriez-vous pas à l'Empereur : « Sire, je m'efface de plein gré devant celle qui, plus heureuse que moi, a été désignée par le destin pour vous donner un héritier ?... » Quelle page un acte aussi sublime réserverait dans l'histoire à Votre Majesté !

Un sanglot souleva la poitrine de la pauvre femme.

Sa disgrâce

— et quelle disgrâce !

— était donc inévitable ! C'était bien la fin de tout qui s'annonçait.

Joséphine, dont l'âme n'avait encore jamais été dévastée par une pareille tempête, se contenta de répliquer :

— Vous avez peut-être raison, monsieur le comte, je réfléchirai !

Le ministre s'inclina respectueusement devant celle qu'il avait achevé de meurtrir, en lui enlevant ses ultimes espérances. Après quoi, il se retira, enchanté de l'impression qu'il croyait avoir produite sur l'impératrice et convaincu qu'il venait de servir ses intérêts plus encore puissamment que ceux de son maître...

Mais dès qu'il se fut éloigné, Joséphine, donnant libre cours à son immense chagrin, s'écria, en fondant en larmes :

— Non, je ne pourrai pas, je ne pourrai jamais !...

Une jeune fille blonde, jolie, élégante et répandant autour d'elle un parfum de gaieté et de jeunesse, s'avancait vers l'impératrice, qui, la tête entre les mains, sanglotait désespérément.

— Madame, fit-elle, tout émue, que vous semblez malheureuse !

— Oui, ma chère enfant, plus malheureuse que vous ne pouvez vous l'imaginer !

— Mon Dieu !... Que s'est-il passé ?

— C'est affreux !

Et, cherchant à se maîtriser, elle reprit :

— Fouché sort d'ici... Je l'ai interrogé... Tout d'abord, il a cherché des faux-fuyants pour me répondre... J'ai insisté, et ce qu'il m'a dit... ô ma chère Louise ! je m'en doutais... mais je n'en étais pas encore absolument sûre... Louise, l'Empereur songe à divorcer...

— Peut-être, madame, observait Mlle Louise Charvet, n'est-ce qu'un vague projet qui aura été inspiré à l'Empereur par des courtisans ennemis de Votre Majesté ? Et qui sait si votre auguste époux ne reculera pas devant l'irréparable ?

— Non, Louise.

— L'Empereur est bien bon.

— Il est grisé de gloire.

— Il aime Votre Majesté.

— Il préfère encore sa puissance... Ah ! si vous l'aviez entendu l'autre jour s'écrier devant moi : « Ah ! si j'avais un fils ! », vous seriez convaincue comme moi qu'il n'a plus qu'un désir : épouser une autre femme qui lui donnera un héritier... La tentative d'assassinat dirigée contre lui n'a pu que précipiter les choses. Sa décision est prise et bien prise. Mes jours de bonheur sont comptés ; Louise, c'est à l'agonie de votre pauvre impératrice que vous allez assister !

— Oh ! madame, ne parlez pas ainsi !

— Que fera-t-il de moi ? Celle qui me succédera exigera que l'on m'éloigne... que l'on m'exile...

Mais, se révoltant soudain, Joséphine s'exaltait :

— Et quand on pense que là, tout à l'heure, à cette place, ce Fouché me conseillait le renoncement volontaire... et me disait de sa voix papelarde : « Sacrifiez-vous, et vous aurez une page sublime dans l'histoire... » Eh bien ! non ! Je ne me sens nullement l'âme d'une héroïne de Corneille. Je suis femme,

avant tout, et je veux rester femme. Ce ne sont pas mes droits que je défendrai... c'est mon amour... Le peuple de France m'aime. Cent fois, il m'en a donné la preuve. Si Napoléon veut me répudier, c'est à ce peuple que j'en appellerai... et, j'en ai la conviction, tous les braves gens de France s'uniront pour demander à leur souverain de ne point chasser leur souveraine. Oui, Louise, je lutterai jusqu'au bout, vous m'entendez ?... jusqu'au bout !...

À la même heure, Napoléon, qui avait appris le matin l'enlèvement de Jacques Féraud, était en train de passer sa colère sur le dos du comte Dubois, l'infortuné préfet de police, qui, atterré, courbait désespérément l'échine sous l'avalanche d'injures qui l'accueillait, lorsque la grande porte du cabinet s'ouvrit, laissant apercevoir le valet de chambre Marchand, qui annonça, sur un ton où il n'eût point été malaisé de découvrir une certaine malice :

— Monsieur le ministre de la Police générale !

— Qu'il entre ! ordonna l'Empereur.

Puis, se tournant vers le pauvre Dubois, il se mit à vociférer :

— Décidément, monsieur le préfet, vous n'êtes qu'un nigaud ! Allez !...

Dubois s'empressa de déguerpir... reconnaissant à peine, dans son émoi, le comte Fouché qui, avec une politesse exagérée, s'effaçait pour lui livrer passage.

— Va-t'en aussi, clampin, animal, drôle ! lança l'Empereur à Grippe-Sols, qui disparut derrière la porte.

Et, toisant son ministre avec un air de hauteur distante, dans lequel perçait le regret d'être obligé, une fois de plus, d'avoir recours à ses services, Napoléon reprit :

— Arrivez, monsieur l'indispensable !...

Et, sans donner le temps à Fouché d'exécuter ses courbettes coutumières, il scanda :

— Vous êtes au courant des hauts faits de mon préfet de police ?

— Sire, on n'est pas toujours heureux !

— Trêve de palinodies et parlons net. Il s'agit de retrouver un assassin...

— Sire, c'est possible !

— D'établir son identité.

— C'est facile.

— De découvrir ses complices.

— C'est fait ! Un ordre de l'Empereur, ajoutait Fouché avec une précision qui prouvait à quel point il était sûr de lui-même... et je prends dans le même coup de filet tous les conjurés, y compris Malet et sa fille.

— Sa fille ! s'exclamait Napoléon.

Le plus innocemment du monde, le vieux renard affirmait :

— Sire, malgré l'état de demi-disgrâce dans lequel m'avait placé Votre Majesté, je n'ai cessé d'avoir un œil ouvert sur ce qui

se tramait contre elle, et si je n'ai pas été assez heureux pour prévenir le geste de ce misérable fanatique, j'ai acquis du moins la certitude que cette demoiselle Malet était l'âme du complot ourdi contre Votre Majesté...

— Eh bien ! coffrez-la avec tout ce joli monde !...

— Votre Majesté oublie sans doute qu'elle a cru devoir me dessaisir...

— Je vous rends vos pleins pouvoirs... Agissez !

L'audience était terminée...

Fouché s'en fut. Il exultait. Le pêcheur en eau trouble pouvait être satisfait de ses manœuvres.

De cette épreuve, où il risquait tout, il sortait plus puissant que jamais. Il tenait en ses mains tous les fils de cette tragique aventure, dont, selon lui, tous les personnages, y compris l'Empereur, n'allait plus être entre ses mains que des marionnettes, dont il gouvernerait, à sa guise, tous les fils.

Quant à Napoléon, toujours sous le coup d'une irritation profonde, en voyant son ministre disparaître, il avait murmuré :

« Ah ! si j'avais un fils, tous ces misérables seraient peut-être moins pressés de m'assassiner ! »

S'emparant de son petit chapeau, il s'en coiffa d'un mouvement brusque et il se dirigeait vers une porte-fenêtre qui s'ouvrait sur la terrasse, lorsque Grippe-Sols apparut. A sa vue, Napoléon fronça le sourcil.

— Ah ça ! monsieur le drôle, s'écria-t-il, très en colère, ils en ont fait de belles, vos amis Malet.

— Sire !

— Il paraît que ce sont eux, le père et la fille, qui ont armé le bras de mon assassin

— Sire, ce n'est pas possible !...

— Alors, je suis un menteur !

— Non, Sire, mais je crains que M. Fouché n'ait encore...

— Tais-toi, imposteur ! imposa l'Empereur, avec une sévérité qui n'était nullement factice ; si tu me parles encore de ces coquins, toi aussi, je te ferai coffrer, car il serait par trop violent de voir mon valet de chambre pactiser avec mes assassins !

— Sire !...

Mais Napoléon n'écoutait plus son valet de chambre. D'un pas rapide, il avait déjà gagné le dehors.

« Quel malheur ! fit le brave Marchand. Des gens qui étaient si bien faits pour s'aimer !’>

Et, navré au-delà de toute expression, il se mit à réfléchir.

Plus il songeait à ce que venait de lui dire l'Empereur, plus il s'ancrait en l'idée erronée, mais généreuse, que ses amis étaient les victimes des machinations du ministre de la Police.

« Ce vieux renard, grommelait-il, est capable de tout. Il a la traîtrise dans la peau !... Et dire qu'il n'y a rien à faire ! soupirait-il. Mais si, mon vieux Grippe-Sols, il y a beaucoup à faire, au

contraire, et tout de suite, encore... C'est de prévenir le général et Melle Laurence du coup que Fouché prépare contre eux. L'Empereur n'aura pas besoin de moi, avant se soir sept heures. Il en est trois. J'ai donc le temps d'aller à Paris et d'en revenir, avant de reprendre mon service. « Partons ! ... »

Grippe-Sols, rendons-lui cette justice, était un homme de réalisation.

Grimper dans sa chambre, troquer sa livrée contre un costume bourgeois, se rendre aux écuries, seller un bidet, quitter le château par une petite porte sans attirer l'attention de personne fut pour lui l'affaire d'une demi-heure à peine...

Mais Fouché veillait.

Au moment où l'excellent garçon sortait du parc et, atteignant la route, allait enfourcher son cheval, deux hommes bondissaient hors d'un fourré, se jetaient sur lui... et avant qu'il eût eu le temps d'esquisser une instinctive mais inutile défense, ils l'immobilisaient.

Grippe-Sols eut bien quelques soubresauts de protestation énergique ; mais il fut vite mis à la raison par les solides mouchards à la solde de M. le ministre, tandis que le sieur Desmarets, dit l'Homme noir, qui avait surgi tout à coup, le forçait à ingurgiter le contenu d'une fiole dont il lui avait introduit le goulot dans la bouche.

L'infortuné valet de chambre eut beau grimacer et se débattre, il ne pouvait rien... qu'avaler la rasade de narcotique qui lui était administrée avec une ample mesure.

Quand il fut tout à fait réduit à néant, un des mouchards, véritable colosse à la stature athlétique, chargea sur son dos Grippe-Sols, qui ne donnait plus signe de vie, et s'en fut le déposer dans une calèche fermée, qui stationnait à quelque distance de là.

Puis, s'installant à côté de lui, il fit signe au cocher de partir.

Celui-ci cingla d'un vigoureux coup de fouet ses deux chevaux, qui partirent à toute allure dans la direction de Versailles.

Il fit ainsi une demi-lieue environ et s'arrêta en pleine campagne, deux cents mètres avant les premières maisons du village de Viroflay.

Le mouchard descendit pour s'assurer que la route était déserte.

Ne voyant personne, il s'empara de Grippe-Sols, qui semblait plongé dans un profond sommeil, et, le chargeant de nouveau sur ses robustes épaules, il s'engagea dans un étroit sentier qui aboutissait à un gentil pavillon qui avait dû, au siècle précédent, servir de rendez-vous galant à quelque gentilhomme de la cour.

Il était attendu... car à peine avait-il attaqué les premières marches du perron que la porte s'ouvrait, laissant apparaître la silhouette d'un autre policier, qui, d'un air prudent, lui fit signe qu'il pouvait pénétrer dans la maison.

Le mouchard ne se le fit pas dire deux fois, et, précédé de son collègue, traversa un vestibule, monta un escalier sans paraître nullement gêné par son fardeau humain, et pénétra dans une

chambre élégamment meublée, dans laquelle, aux trois quarts dissimulé derrière une tenture, se tenait un personnage de haute stature, drapé sous une cape d'étoffe sombre.

L'agent de Desmarests déposa Grippe-Sols sur un lit de milieu du plus pur style Louis XVI... et se retira aussitôt avec son camarade.

Aussitôt la porte refermée, Fouché — car c'était lui — s'approcha du lit... et se penchant vers Grippe-Sols, il l'examina avec la plus grande attention.

Tout en hochant la tête, il murmura :

— Ah ça ! monsieur Grippe-Sols, vous vous permettez de vous mettre en travers de ma route ! ... Cette fois-ci... je veux bien me contenter de vous infliger vingt-quatre heures de sommeil, mais prenez garde... Si vous vous avisiez de recommencer, alors il pourrait vous en cuire !...

Et Fouché se retira, en ajoutant :

— Maintenant, à nous deux... citoyen Bonaparte !...

## XXV : Le coup de filet

Afin de se soustraire aux poursuites de la police, Malet et ses amis avaient décidé de se cacher pendant quelque temps au club des Philadelphes, où ils se croyaient en sûreté.

Rassemblés dans la crypte souterraine, les uns faisaient honneur aux provisions que le prévoyant Baudement avait accumulées. Les autres, groupés autour du président Demaillot, qui, suivant son habitude invétérée, ne cessait de pérorer, se livraient aux commentaires que leur inspiraient les événements.

Le capitaine Coquerel, la bouffarde au bec, jouait aux cartes tout en buvant avec ses partenaires d'amples rasades d'un vin au bouquet savoureux.

Pensive, près d'un pilier, Laurence, qui avait gardé le secret de sa tragique conversation avec Jacques Féraud, était plongée dans une profonde rêverie, lorsque le général s'approcha d'elle et, lui mettant doucement la main sur l'épaule, prononça d'un ton qui révélait l'immense tendresse qu'il lui portait : — Laurence, à moi, tu peux bien révéler toute la vérité. Que t'a dit Jacques ?

Laurence eut un profond soupir.

— Pour que tu paraisses aussi inquiète, aussi bouleversée, insistait Malet, il a dû se passer, à Saint-Cloud, quelque chose de très grave... d'irréparable peut-être...

— Vous ne vous trompez pas, mon père... reprit Laurence, d'une voix basse.

— Féraud nous aurait-il trahis ?

— Non... mais... au moment de frapper l'Empereur, il a eu une défaillance...

— Lui, le plus enflammé de nous tous !

— Oui, il n'a plus osé. Alors... ce sont ses propres paroles... ne voulant point paraître un lâche à nos yeux, il s'est frappé lui-même.

— Le malheureux !

— C'est le premier mot qui m'est venu aux lèvres ; mais, depuis, j'ai réfléchi...

Laurence s'arrêta.

On eût dit qu'elle s'effrayait de ce qui se passait en elle.

Malet lui prit la main. Et, avec beaucoup de bonté, il reprit :  
— Tu souffres, ma pauvre enfant... Aie confiance en moi.

— Que voulez-vous dire ?

— Crois-tu donc que je n'aie pas deviné que tu l'aimais !

— Père !...

— Tu n'as ni à en rougir, ni à t'en défendre... Si je ne t'ai rien dit plus tôt, c'est que, vous jugeant dignes l'un de l'autre, je voulais vous laisser libres tous deux de choisir vous-mêmes l'heure de proclamer devant tous votre amour.

— Cette heure ne sonnera plus jamais ! fit Laurence, avec un accent farouche.

— Pourquoi ?...

— Pourquoi, père ? Parce que je ne veux plus l'aimer !

Et, laissant échapper enfin l'horrible rancœur qui la torturait, elle fit : — Je me suis trompée sur lui. Je le croyais un héros, il n'était qu'un homme, ou plutôt un pauvre garçon, dont la foi n'était faite que d'une exaltation qui est tombée en face de l'acte à accomplir, ou plutôt de l'homme à exécuter. Comment aimerais-je un homme qui me fait pitié ?

Et elle ajouta :

— Et qui me laisse, à moi, le soin d'accomplir sa tâche...

A ces mots, Malet pâlit d'effroi.

Sans douter encore de la justice de sa cause, il regrettait, pour la première fois, de s'être lancé dans une pareille aventure, et, surtout, d'y avoir entraîné cette enfant qui, somme toute, n'était pas à lui, et d'avoir ainsi, en disposant de son âme, fermé son cœur à l'amour, en l'ouvrant tout entier à la haine.

Dans son désarroi, il cherchait les mots qu'il devait dire pour calmer Laurence, pour la détourner de son sinistre projet, pour

ramener dans ses esprits un peu de cette douce lumière qui est le prélude des apaisements miséricordieux.

Mais Laurence ne lui en donna pas le temps. Elle s'était levée... et, d'un ton bref, sous lequel perçait une vive émotion, elle fit : — Et ma mère ? Elle doit être dans l'inquiétude !

— Tu as raison, approuvait Malet, il faudrait la prévenir.

— J'y vais ! décidait énergiquement la jeune fille.

— Ne crains-tu pas d'être reconnue, d'être suivie ?

Je vais demander à Baudement de me fournir un déguisement et, mieux que quiconque d'entre vous, il me sera facile de passer inaperçue. Et puis, je reviendrai... plutôt, non...

— Que veux-tu dire ?

— Rien.

— Laurence... tu me fais peur !

— A vous, père ?

— Oui, à moi. Car je crois deviner, je devine...

— Et après ?... fit Laurence.

Le visage de Charlotte Corday, à la veille de frapper Marat, devait resplendir de la même flamme vengeresse...

Malet, fou d'angoisse, fit un geste pour la retenir.

Mais Laurence s'éloignait d'un pas rapide et gagnait la porte de sortie, lorsqu'un cri retentit sous la voûte, dominant le tumulte : — Trahison !...

Et Baudement, qui venait d'apparaître dans l'entrebaîlement de la porte, leur cria d'une voix frémissante : — Notre retraite est découverte ! La maison est cernée par la police !

Affolés, les Philadelphes sautèrent sur leurs armes au milieu d'un concert d'imprécations et de blasphèmes.

Coquerel, brandissant sa latte, s'écriait, en désignant Jacques Féraud, qui, hébété, contemplait cet effrayant spectacle : — Le traître, le voici !

Il voulut frapper. Mais Laurence s'était jetée entre eux.

— Non, non ! fit-elle. Ce n'est pas lui. Il me l'a juré, et je le crois !

Des bruits menaçants de masses frappant contre du bois et du fer retentissaient dans le couloir.

— Fuyons par le couloir secret ! glapit le président Demaillot.

Le général Malet, qui avait saisi Coquerel par le bras, lançait : — Allons, venez, capitaine !... Viens, Laurence ! Baudement, qui avait couru au fond de la crypte, soulevait une tenture recouvrant la muraille et dissimulant une excavation en forme de niche vide de toute statue.

Tandis qu'il appuyait sur un ressort invisible, le fond de la niche se déplaça, laissant apparaître une baie qui, assez large pour livrer passage à deux hommes de front, aboutissait dans les catacombes.

Mais une exclamation de fureur lui échappa. Deux mains armées de pistolets venaient d'apparaître par le trou béant.

Et ce furent aussitôt des détonations, suivies d'un véritable crémite de mousqueterie, prélude d'une mêlée générale.

Par la porte d'entrée, en même temps que par la sortie secrète, une nuée de policiers se précipitait, conduite par l'Homme noir.

A leur vue, Jacques Féraud s'était élancé en avant, comme s'il attendait d'eux la mort, qui eût été pour lui la délivrance.

Mais, glissant sur une dalle, il tomba à terre, où il demeura étendu ; et Laurence, se débarrassant de sa cape, l'en recouvrit en un geste spontané, sans réfléchir, obéissant aux derniers soubresauts d'un cœur luttant encore contre l'amour qu'elle en voulait prescrire.

Puis, d'un rapide coup d'œil, elle embrassa le champ de bataille.

Les conjurés opposaient une âpre résistance aux gens de police.

Coquerel, à lui seul, accomplissait des prodiges, faisait tournoyer sans arrêt son sabre implacable, fendant les crânes, transperçant les poitrines.

Malet, un escabeau à la main, s'en faisait un bâlier, dont il assommait les argousins, acharnés à sa capture.

Demaillot, couché par terre, écrasé sous le poids d'un agent colossal, lui mordait le poignet sans vouloir lâcher prise.

Mais le nombre des policiers grandissait toujours, véritable essaim de mouches noires, tourbillonnant autour des Frères et Amis, les encerclant, les pressant, les coinçant sans relâche.

Les lanternes, renversées dans la lutte, s'éteignaient lugubrement, les unes après les autres.

Tout à coup, ce fut l'obscurité complète. Le falot qui était suspendu au milieu de la voûte, brisé par une bouteille lancée par un Philadelphes, venait de mourir à son tour.

Mais le combat continuait dans les ténèbres, au milieu des cris, des râles, des jurons et des coups...

Et, de nouveau, ce fut la lumière, une lumière rouge d'abord, puis éclatante comme celle des flammes...

Des soldats munis de torches pénétraient dans la crypte, apportant main-forte à la police...

Ils n'eurent pas besoin d'intervenir.

Les agents de Fouché tenaient déjà la victoire. Coquerel, vingt fois blessé, prêt à s'évanouir, s'appuyant contre un pilier, parmi les corps entassés de ses victimes.

Les autres Philadelphes étaient tous morts ou grièvement blessés.

Seuls, Malet et sa fille, indemnes tous les deux par une sorte de miracle, restaient debout.

Un ordre vibra dans la salle tragique :

— Général Malet, au nom de l'Empereur, je vous somme de vous rendre !

C'était le général Savary, qui s'avançait, accompagné par Fouché, venu assister, lui aussi, à l'hallali, ou plutôt à la curée.

Mais, à ces mots, Laurence et Malet, lâchant leurs armes inutiles, se précipitaient l'un vers l'autre, et, tandis qu'ils s'étreignaient, tout en regardant bien en face le soldat qui représentait pour eux le tyran, ils s'écrièrent d'une voix tonnante : — Vive la République

Une heure après, à la lueur mourante d'une torche qui achevait de se consumer dans un anneau de fer où un soldat l'avait plantée, une ombre rampait parmi les cadavres.

Evanoui sous la cape que Laurence avait jetée sur lui et qui l'avait dérobé à l'attention des policiers, Jacques Féraud, qui avait repris connaissance, cherchait instinctivement à s'évader de la géhenne de dévastation et d'horreur dans laquelle il était plongé.

Fébrilement, ses mains tâtonnaient autour de lui, tantôt s'accrochant à un pilier, tantôt effleurant des corps inertes, dont le contact glacé faisait frémir sa chair brûlante.

Tout en se traînant sur les genoux, il arriva jusqu'au bas des marches qui précédaient la porte.

En un effort désespéré, il s'épuisa à les gravir. Comme il atteignait la dernière, ses forces, de nouveau, l'abandonnèrent, et, roulant sur les degrés, il s'en fut retomber sur les dalles, près

d'une large flaue de sang sur laquelle la torche expirante lançait  
sa dernière lueur...

Et ce fut une plainte suprême... un appel... un adieu... la fin  
peut-être : — Laurence, pardonne-moi !...

## **XXVI : La note secrète**

Installé depuis l'aube dans son cabinet de l'hôtel de la Police, Fouché avait passé la matinée à étudier les nombreux papiers et la correspondance secrète qui avaient été saisis au club des Philadelphes, ainsi qu'aux domiciles particuliers des principaux conjurés, où, sur son ordre, des perquisitions avaient été opérées au cours de la nuit précédente.

Cet examen avait eu pour résultat de le plonger dans un vif étonnement qui n'avait pas tardé à se transformer en une réelle anxiété.

En effet, il en ressortait clairement que l'affaire Malet, qu'il n'avait jusqu'alors considérée que comme un complot sans importance, tramé par des militaires mécontents et associés à quelques obscurs et impénitents terroristes, prenait tout à coup une envergure d'autant plus redoutable qu'un certain nombre de ses amis personnels, parmi lesquels plusieurs membres influents du Sénat, s'y trouvaient indirectement compromis.

Et Fouché, atterré, se disait, non sans raison :

« Si jamais l'Empereur apprend cela, se souvenant des conseils de modération que je lui ai donnés au début de cette fâcheuse affaire, il mettra sur le compte de mon jacobinisme mes

hésitations à considérer Malet comme un dangereux conspirateur. Qui sait même si, mes ennemis aidant, il n'en arrivera pas à m'accuser, non seulement d'avoir fermé les yeux sur cette aventure, mais encore de l'avoir favorisée dans l'ombre ? L'Empereur qui, je ne m'en suis aperçu que trop depuis quelque temps, ne cherche que l'occasion de me mettre en disgrâce, se fâchera, cette fois, pour tout de bon, sans que je puisse rien pour calmer ou détourner sa colère. Il s'agit donc d'étouffer cela au plus vite, et c'est ce que nous allons faire ! »

Confiant en ses inépuisables ressources, le vieux renard ajouta, tandis que son ironique sourire se dessinait à nouveau sur ses lèvres pâles et minces que pinçait l'inquiétude :

« Allons, je vois que j'ai eu raison de brûler les vaisseaux de M. le préfet de police... Car, ce nigaud de Dubois, comme l'appelle si justement l'Empereur, m'embarquait avec lui, sans s'en douter, pour un bien fâcheux voyage. »

Et, visiblement rassuré, il tira sur le cordon de sonnette en soie jaune qui pendait derrière lui, le long de la muraille.

Presque aussitôt, Desmarests apparut.

Sans autre préambule, Fouché, qui avait pour principe de ne jamais perdre son temps en phrases inutiles, attaqua, tout en rangeant dans l'un des tiroirs de son vaste bureau les nombreuses paperasses étalées devant lui :

— Et Malet... et sa fille ?

— En cellule, ainsi que Demaillot, Coquerel, Chénier, Benjamin Constant, Baudement, le docteur Saiffert et le menu

fretin des conjurés, répliqua l'Homme noir, qui égalait au moins son maître en laconisme.

— Et Jacques Féraud ?

— Toujours introuvable...

— Il est étrange que ce garçon, qui était déjà mal en point quand Malet et ses amis l'ont arraché aux agents de Dubois, ait réussi à s'échapper !

Desmarests eut un geste qui prouvait qu'il partageait l'étonnement de son patron.

Celui-ci reprit :

— Faites continuer les recherches... ou plutôt non... comptez ce Féraud parmi les morts. Cela vaudra mieux pour lui.

Et tout bas, le fin matois ajouta :

« Et pour moi aussi, peut-être !»

Puis, avec la sérénité d'un homme qui n'est pas seulement maître de ses esprits, mais aussi de ses moyens, il ajouta :

— En attendant, veillez scrupuleusement, vous m'entendez, Desmarests ? je dis scru-pu-leu-se-ment, à ce que les prisonniers soient mis jusqu'à nouvel ordre au secret le plus absolu... Faites aussi qu'aucune note relative à cette affaire ne soit communiquée à la presse... Vérifiez avec soin la correspondance, ainsi que les allées et venues de tous les personnages suspects dont je vous ai remis ce matin la liste et apportez-moi, ce soir, à neuf heures, un rapport aussi exact que complet sur les événements de la journée. Voilà !

L'Homme noir s'inclina et sortit sans dire un mot.

Fouché était tranquille.

Il savait qu'il avait été compris et qu'il serait obéi.

Prenant dans la poche intérieure de son habit le petit portefeuille dans lequel il serrait les papiers dont il pouvait avoir besoin au cours de la journée, il en retira une feuille jaunie, marquée au sceau du tribunal révolutionnaire, et recouverte d'une écriture fine, serrée, à l'encre un peu passée, mais encore très lisible, qui commençait par ces mots :

Aujourd'hui, 2 thermidor de l'An I, je me suis rendu à la prison de la Conciergerie... *etc.*

Fouché le relut attentivement et, le replaçant dans son portefeuille, il murmura d'un air entendu :

« Cet excellent Fouquier-Tinville ne se doutait pas du service qu'il me rendrait un jour, en traçant sur le papier ces quelques lignes ! »

Et, quittant son cabinet, il s'en fut monter dans son carrosse de ministre d'Etat, qui stationnait dans la cour de l'hôtel, et se fit conduire au château des Tuilleries, où l'Empereur donnait audience au corps diplomatique.

Napoléon sortait précisément de séance et venait de réintégrer son salon particulier, où il se préparait à recevoir quelques hauts dignitaires de l'Empire, lorsqu'on vint lui annoncer que Son Excellence le ministre de la Police demandait à être reçu pour une communication urgente.

— Qu'il entre ! ordonna aussitôt l'Empereur.

Et, regardant d'un air toujours un peu hostile Fouché, qui s'avançait avec son sourire faussement modeste et sournoisement onctueux des jours heureux, il interpella :

— Ah ! vous voilà, enfin... monsieur le comte ! J'allais justement vous envoyer chercher par un de mes aides de camp.

Et, d'un ton bref, il scanda :

— Hier, vers deux heures, Marchand, mon valet de chambre, a quitté Saint-Cloud, sans dire à personne où il allait, et il n'a pas reparu.

Et, fixant Fouché avec une insistance qui ne parut d'ailleurs nullement troubler le rusé compère, Napoléon martela avec sévérité :

— Marchand n'est pas un homme à disparaître ainsi sans crier gare... Aussi, je crains qu'il n'ait été victime d'un accident ou d'un guet-apens...

— Sire...

— Je veux qu'il se retrouve.

— Il se retrouvera ! répliqua Fouché, avec la plus parfaite assurance.

— Et par ailleurs, quelles nouvelles ? questionnait l'Empereur.

— Excellentes, Sire ! répliquait Fouché la bouche en cœur. Ainsi que j'avais cru pouvoir l'annoncer hier à Votre Majesté, le

général Malet et ses amis ont été arrêtés la nuit dernière et écroués à l'hôtel de la Police.

— Et mon assassin ?

— Il a péri au cours de la bagarre qui a eu lieu lors de l'arrestation de ses complices.

— Avez-vous pu au moins établir son identité ?

— Oui, sire. Il se nomme Jacques Féraud et était simple commis chez un marchand d'estampes du quai des Saint-Père... J'ajouterai que les rapports de mes agents me le représentent comme un fou plutôt qu'un criminel.

— C'est bien ainsi que je l'avais jugé, déclarait l'Empereur avec un pli d'amertume aux lèvres. Et il ajouta :

— Il a expié ! N'en parlons plus ! Puis, d'une voix forte, impérieuse, il ajouta :

— Il s'agit maintenant de faire bonne et prompte justice de tous ces tristes coquins. Jusqu'ici, j'ai constamment pardonné, et j'ai eu tort. Aujourd'hui, j'exige un exemple terrible. J'entends donc que vous poussiez activement et à fond votre enquête. Pas de faux-fuyants, pas d'indulgences, pas de demi-mesures pour personne... n'est-ce pas... personne !... Toutes les responsabilités seront nettement établies, quand elles devraient faire des victimes jusque sur les marches du trône ! Dès que votre rapport sera terminé, et j'exige que ce soit dans le plus bref délai, vous le soumettrez à mon appréciation ainsi que toutes les pièces du dossier, afin que, me rendant moi-même un compte

exact des faits et du degré de la culpabilité de chacun, je puisse désigner la juridiction devant laquelle se déroulera le procès.

— Votre Majesté, reprit Fouché, avec une timidité qui n'était qu'apparente, me permettra-t-elle d'attirer respectueusement sa haute attention...

— Sur quoi ?

— Sur le danger que des débats publics pourraient faire courir...

— A qui ? interrompit Napoléon, en frappant du pied avec colère.

Et sans donner le temps à son ministre de s'expliquer, il s'écria :

— Ah ! je vous vois venir, monsieur le Jacobin, vous avez encore des amis à défendre, des républicains à sauver ! J'en ai assez ! Je veux que tous ces bandits subissent le châtiment de leur félonie... Je veux qu'ils soient tous passés par les armes !

— Même le général Malet ?

— Surtout le général Malet.

— Et... sa fille

— Sa fille aussi.

— Sire, murmura Fouché, en simulant une défaillance subite qui révélait de sa part un désarroi d'esprit dont il n'était pas coutumier.

— Ah ça ! qu'avez-vous donc ? s'exclama l'Empereur surpris. On dirait que vous allez vous trouver mal.

— Que Votre Majesté me pardonne... mais...

— Mais quoi ?... voyons, parlez.

— En entendant Votre Majesté prononcer l'arrêt de mort de... Malet et de cette jeune fille...

— Allez donc !

— J'ai éprouvé une des plus violentes émotions de ma vie.

— Ah ! vraiment, s'exclama l'Empereur avec une sanglante ironie. Ah ça ! monsieur Fouché, lorsque, à Lyon, vous ordonniez les mitraillades en masse, et que, en compagnie de votre ami Collot d'Herbois, vous présidiez à ces sinistres exécutions, du haut d'un balcon de la place des Terreaux, vous ne montriez pas une âme aussi sensible.

— Sire, reprenait l'ex-conventionnel en feignant de reprendre un aplomb qu'il n'avait nullement perdu, il s'agissait alors de défendre les intérêts de la République.

— Et aujourd'hui ?

— Il s'agit de préserver mieux que la sécurité de l'Empire.

— Quoi donc ?

— L'honneur de Votre Majesté.

— Mon honneur ?

— Oui, Sire.

D'une main agitée par un tremblement merveilleusement simulé, Fouché prit dans son portefeuille la note secrète de Fouquier-Tinville ; et, d'une voix suppliante, il déclara :

— Que Votre Majesté daigne prendre connaissance de ce document qui sera, j'en suis sûr, aux yeux de l'Empereur, la justification de mon attitude.

D'un geste brusque, Napoléon s'empara du papier que lui tendait son ministre, et, suivant son habitude, il le lut à mi-voix et avec une grande volubilité :

Aujourd'hui, 2 thermidor de l'An I, je me suis rendu à la prison de la Conciergerie afin de signifier à la citoyenne Navailles, condamnée à mort pour complot contre la sûreté de l'Etat, que l'heure d'expier son crime avait sonné pour elle, et dans le but de lui déclarer que l'enfant qu'elle avait mis au monde dans sa prison allait être immédiatement dirigé sur l'hôpital des Enfants assistés.

Cette ci-devant aristocrate s'est alors emportée en imprécations violentes. Et comme elle refusait de se dessaisir de sa fille, l'adjudant Claude-François Malet qui commandait les sectionnaires chargés de la conduire au supplice, s'est offert de l'adopter. Elle l'a remise aussitôt entre ses mains, après lui avoir fait jurer qu'elle ne porterait pas d'autre nom que celui de son père nourricier.

L'adjudant Malet ayant la réputation solidement établie d'un bon patriote, je n'ai pas cru devoir m'opposer à cette adoption, autorisée par le décret de la Convention du 12 prairial An I, ainsi que le présent procès-verbal en fait foi...

S'interrompant, Napoléon s'écriait :

Je ne vois pas du tout ce que mon honneur vient faire là-dedans.

— Que Votre Majesté daigne lire jusqu'au bout, invitait respectueusement Fouché.

L'Empereur retourna la feuille qu'il tenait entre les mains et lut ce qui suit :

Rappelons, pour mémoire, que la citoyenne Navailles avait été arrêtée à l'hôtel de Metz, où, sous le sobriquet de la belle Toinon, elle passait pour être, et était sans nul doute, la maîtresse d'un lieutenant d'artillerie, nommé Napoléon Bonaparte. Grâce à l'intervention du citoyen Joseph Fouché correspondant à Nantes du club des Cordeliers, qui s'est porté garant de son civisme, le lieutenant Bonaparte a pu reprendre son commandement en Corse sans être inquiété.

L'Empereur s'arrêta, la gorge serrée. Ces quelques phrases venaient d'éclairer d'un trait de lumière cette mystérieuse aventure de jeunesse dont il avait gardé le souvenir... à travers toutes les époques de son incroyable épopée.

Bouleversé par cette révélation, Napoléon fixait les yeux sur ce papier, évocateur à la fois de la plus exquise des idylles et de la plus sinistre des tragédies.

Puis il murmura, en cherchant à maîtriser le trouble qui l'agitait :

— Pauvre femme ! Je m'étais toujours douté qu'elle avait dû périr dans la tourmente.

Mais, pris d'un soupçon subit, il s'écria en lançant son regard terrible vers Fouché :

— Qui me dit que ce document n'est pas un faux ?

— Cela a été ma première pensée, répliqua le vieux renard. Aussi ai-je eu soin de le comparer avec d'autres notes secrètes de Fouquier-Tinville qui l'accompagnaient, et l'examen minutieux auquel je me suis livré m'a confirmé sa parfaite authenticité.

— Je sais que vous êtes un habile expert en écritures, reprenait l'Empereur. Mais, somme toute, rien ne me prouve que la marquise de Navailles et la belle Toinon soient la même personne.

— Sire, reprenait Fouché, qui sans doute avait prévu cette objection, il existe un moyen de nous en assurer. J'ai beaucoup connu la marquise de Navailles.

— Vous ?

— Oui, Sire. J'ai été autrefois le précepteur du jeune comte Robert de Tiffauge, frère de la marquise.

— Ah ! vraiment ?

— Et j'ai gardé d'elle un souvenir très précis... Grande, très belle, distinguée, les yeux bleus, le menton ovale, les traits d'un dessin...

— Attendez ! interrompit l'Empereur, beaucoup plus troublé qu'il ne l'eût voulu paraître.

Et il s'en fut chercher, dans le petit nécessaire, la miniature de la marquise et, la plaçant sous les yeux de son ministre, il interrogea :

— Est-ce bien cela ?

— Oui, Sire, c'est bien elle ! répliqua Fouché, avec un tel accent de sincérité que Napoléon sentit s'envoler toute sa méfiance.

— Pauvre Toinon ! murmura-t-il en soupirant... Au bout d'un moment, il reprit sur un ton soupçonneux qui prouvait qu'il avait repris entière possession de lui-même :

— Monsieur Fouché ?

— Sire ?

— De quelle façon vous trouvez-vous mêlé à cette affaire ?

— Moi, Sire !

Ne viens-je pas de lire que c'était sur votre intervention que j'avais dû de ne pas être arrêté et... guillotiné sans doute aussi, comme cette malheureuse ?

— C'est l'exacte vérité.

Voyons, parlez, expliquez-vous.

Sire, mentit effrontément Fouché, je me trouvais dans le cabinet du chef de la police secrète d'alors, qui était un de mes amis, lorsqu'un de ses agents s'en vint lui signaler que vous aviez donné asile à une aristocrate... Ce fonctionnaire allait donner l'ordre de vous comprendre dans la poursuite. Mais, me

souvenant de l'entretien que j'avais eu avec Votre Majesté quelques jours auparavant, le jour de la prise des Tuilleries, je me portai garant de votre Civisme et... Mais, frappant du pied, Napoléon interrompit :

Comment se fait-il que vous ne m'ayez pas communiqué plus tôt cette note ? Le ministre continua à mentir :

Hier soir, j'en ignorais totalement l'existence. C'est seulement ce matin, en faisant des recherches sur le passé du général Malet, que je l'ai découverte dans les archives secrètes de la police.

Cette explication, somme toute fort plausible, parut satisfaire l'Empereur, qui reprit après un court silence :

— Cette jeune fille connaît-elle la vérité ?

Non, Sire, elle est absolument convaincue qu'elle est l'enfant du général et de Mme Malet.

— Et Malet ?

— Non seulement son attitude passée et présente nous fournit la preuve qu'il ignore entièrement les liens qui unissent Votre Majesté à sa fille d'adoption, mais, fidèle à la promesse qu'il a faite à Mme de Navailles, il a gardé pour lui le secret de cette naissance, et Mme Malet elle-même croit que la petite Laurence est une enfant trouvée par son mari... J'ajouterai que tous deux lui ont voué une affection profonde, qu'elle leur rend avec usure...

— Au point, coupa amèrement l'Empereur, de partager leurs haines et de me traiter ennemi.

— Voilà pourquoi je n'ai pas hésité un seul instant à prévenir Votre Majesté !

— Il n'eût plus manqué que vous gardiez le silence ! Puis, visiblement embarrassé, il lança :

— Que décideriez-vous, à ma place ?

— Sire, répliqua Fouché en simulant un grand désarroi, je suis beaucoup trop loin de votre génie pour me permettre de donner un conseil à Votre Majesté.

— Pas de fausse modestie, je vous prie !... En ce genre d'affaires, vous êtes beaucoup plus avisé que moi. Parlez donc franchement, si cela vous est possible.

— Sire, reprit le fin matois, votre cœur paternel vous inspirera...

— Mon cœur paternel ! coupa l'Empereur, en frappant du pied. Alors, vous voudriez que je fasse venir cette jeune fille et, comme un cinquième acte d'une méchante tragédie de Voltaire, que je m'écrie : « Embrasse-moi, je suis ton père !... » Puis, qu'en un élan de tendresse bêlante, de clémence imbécile, j'étende mon pardon sur tous les siens... et que, la reconnaissant devant tous pour ma fille, je la fasse princesse... comme mes sœurs...

— Sire ! loin de moi une telle pensée ! répliquait le ministre de la Police. J'estime, au contraire, que la divulgation de cette

histoire, devenue par la force des choses un grave secret d'Etat, ne pourrait que provoquer des commentaires voire des incidents capables d'amoindrir le prestige de Votre Majesté.

— A la bonne heure ! s'écria l'Empereur, voilà, enfin, une réponse nette, précise... comme je les aime... Allons, continuez.

Sire, je n'ai pas encore eu le loisir d'étudier la solution de cette si délicate affaire... Mais, dès à présent, je crains qu'un procès public...

— Encore !

— Sire... excusez-moi de vous affliger par des détails qui ne peuvent que vous être pénibles et même douloureux... mais les rapports de mes agents sont unanimes à déclarer que Laurence Malet est l'âme du complot criminel dirigé contre Votre Majesté... Son attitude, lors de son arrestation, m'a d'ailleurs entièrement confirmé dans cette opinion.

— Comment cela ?

— Lorsque le général Savary a sommé Malet de se rendre au nom de l'Empereur... c'est par le cri de « Vive la République ! » que cette pauvre égarée lui a répondu ; et, lorsque, au cours du premier interrogatoire que je lui ai fait subir, je lui ai demandé si elle avait eu connaissance de l'odieux attentat que Jacques Féraud avait préparé contre Votre Majesté... ah ! Sire, je n'ose vous répéter la réponse qu'elle m'a faite tant j'en frémis encore.

— Parlez !

Eh bien ! Sire, elle s'est écriée « Oui, je savais tout et je ne regrette qu'une chose, c'est que Féraud n'ait pas eu la force d'âme nécessaire pour abattre le tyran ! » A ces mots, l'Empereur pâlit de colère.

— Et vous voudriez que j'épargne cette misérable ? s'écria-t-il... D'abord, est-elle bien ma fille ?

— Sire, la note Fouquier...

— Fouquier a pu commettre une erreur, une confusion...

— Sire, la précision des mots est aussi exacte que la concordance des dates.

— Mme de Navailles pouvait bien être enceinte de son mari.

— Sire, je suis à même de vous affirmer que, depuis plus d'un an, le marquis vivait séparé de Mme de Navailles.

Et comme une expression mauvaise se répandait sur les traits de l'Empereur, Fouché s'enhardit jusqu'au point de crier, avec une impétuosité sous laquelle nul n'eût pu deviner la sourde rage que lui causait l'évocation des amours de celle qu'il avait si lâchement sacrifiée :

— Sire... la marquise de Navailles vous a aimé !

— Je le crois ! répliqua l'Empereur qui n'avait jamais oublié sa dernière étreinte et son dernier adieu.

— Eh bien ! Sire, moi qui l'ai bien connue, puisque j'ai été jadis le précepteur de son jeune frère, je puis vous jurer sur sa mémoire qu'elle était trop noble et trop loyale pour s'être donnée à un autre qu'à l'élu de son cœur.

— Ah ça ! monsieur Fouché, reprenait lentement l'Empereur, repris de soupçon, pourquoi tenez-vous donc tant à me convaincre que Laurence Malet est ma fille ?

D'un trait, Fouché ripostait :

— Parce que je voudrais épargner à Votre Majesté, en même temps que la torture du plus affreux des doutes, le remords que lui infligerait une décision implacable et sans appel.

L'Empereur tressaillit. Le coup avait porté. Fouché n'en demandait pas davantage...

Et, reprenant son attitude onctueuse et déférente, le ministre de la Police générale conclut en s'inclinant :

— J'attends les ordres de Votre Majesté.

L'Empereur se taisait. Le feu de son regard, en même temps que l'immobilité de ses traits laissaient deviner qu'il cherchait à conjurer la tempête qu'avait soulevée en lui la révélation, aussi terrible qu'inattendue, de son ministre.

Ainsi, cette Laurence Malet qui le considérait comme un tyran, un ennemi de la liberté, un danger pour la patrie, cette jeune fanatique qui avait peut-être armé le bras de son assassin, c'était son enfant !

Et lui, le maître du monde, n'avait même pas le droit de se révéler à elle et de lui crier :

« Tu ne peux pas être mon ennemie, puisque tu es mon sang. Tu ne peux pas me haïr, puisque je suis ton père ! »

Esclave de sa grandeur, prisonnier de sa puissance, il se trouvait placé en face de ce dilemme terrible :

« Si je lui pardonne, à elle, il faut que je pardonne à tous ; si je condamne les autres, je la condamne aussi ! Or, la raison d'Etat, encore plus que ma sécurité personnelle, m'interdit toute faiblesse. Brutus, je le sais bien, avait sacrifié ses deux fils. Mais je n'ai pas l'âme aussi romaine... C'est Fouché qui a raison, je dois la sauver et je la sauverai ! »

Calmé par cette décision, si conforme à son tempérament naturel, Napoléon reprit gravement : Monsieur Fouché, où est cette jeune fille ?

— A l'hôtel de la Police, Sire !

— Eh bien !... allez la chercher.

Le vieux renard, malgré son art de la dissimulation, ne put réprimer un haut-le-corps de surprise.

— Allez la chercher, vous dis-je... insista nerveusement l'Empereur, et ramenez-la ici tout de suite... je veux lui parler... Et après... Eh bien, après, nous verrons ! monsieur Fouché, nous verrons !

## **XXVII : Je suis l'empereur !**

Dès que Fouché fut parti, Napoléon, essuyant avec un fin mouchoir de batiste son front sur lequel perlaient quelques gouttes de sueur, se prit à songer : « Je crois que, depuis le 18 brumaire, je n'ai pas éprouvé une émotion aussi forte. »

Et, s'emparant de la miniature de la belle Toinon, qu'il avait laissée sur son bureau, il la contempla longuement.

« Marquise de Navailles, fit-il... Elle était marquise de Navailles ! »

Et, avec une légère pointe d'orgueil, il ajouta :

« L'une des plus grandes dames de France ! »

Puis, avec un attendrissement qu'il ne cherchait plus à maîtriser, il murmura lentement : « Quand je pense que cette tête charmante est tombée sous le couperet de Sanson... Quelle horreur ! Oh ces hommes de 93, tous ces terroristes, ces septembriseurs, pourvoyeurs de prisons et rabatteurs de guillotine, comme je les déteste, à présent plus que jamais, puisqu'ils ont fauché sans pitié la douce fleur dont j'avais eu à peine le temps de respirer le parfum ! »

Et, portant le médaillon à ses lèvres, il l'embrassa avec une sorte de ferveur, tout en disant : — Pardonne-moi de t'avoir un instant méconnue et même outragée d'un soupçon que tu ne méritais pas ! Va, je le sens bien, Fouché disait la vérité quand il m'affirmait que tu étais trop loyale pour ne pas avoir été rien qu'à moi. Jolie Toinon, radieuse marquise... pourquoi n'as-tu pas été la femme de ma vie ?

Pourquoi avait-il été obligé de partir, de s'en aller rejoindre son poste de commandement, en abandonnant malgré lui celle qui, tout en lui cachant jalousement son vrai nom, et cela dans un sentiment d'exquise pudeur féminine, bien plus que par orgueil de caste, avait bien voulu et su être pour lui la plus adorable des amantes ?

Sans doute, la malheureuse n'avait-elle pas eu le temps de se servir de la lettre de recommandation qu'il lui avait remise pour cet agent d'émigration qui devait assurer son salut ?

Dénoncée, elle avait été arrêtée presque au lendemain de son départ... jugée sans indulgence... condamnée sans pitié...

Oh ! l'agonie de cette femme dont le sursis à l'échafaud, d'heure en heure, augmentait le supplice... et qui, chaque matin, en se réveillant, ou au cours des insomnies qui la hantaient durant ses interminables nuits de prisonnière, ne pouvait que se répéter : « La naissance de mon enfant marquera la date de ma mort ! »

Et ses angoisses maternelles, à la pensée de se séparer de ce petit être, de le confier à ses bourreaux, qui en feraient un être à leur image !

Quelle tragédie ! quelle horreur !

Napoléon songeait à tout cela et il se répétait, plein d'une immense pitié qu'il ne se connaissait pas lui-même : « Comme elle a dû souffrir ! Comme elle a dû pleurer ! »

C'est qu'il souffrait, lui aussi, le colosse d'airain.

Il souffrait à la pensée que cette enfant, que parmi tous ses souvenirs évoqués il commençait à sentir si bien à lui, avait été recueillie par un autre... que cet autre était son ennemi et que cet ennemi l'avait inconsciemment élevée dans la haine de son père... et qu'aujourd'hui il était trop tard, non seulement pour s'en faire reconnaître, mais aussi pour s'en faire aimer !

Qu'allait-il lui dire à celle qu'il avait, dans un de ces mouvements impulsifs auxquels il lui était impossible de résister, mandée près de lui en toute hâte ?

L'accablerait-il de sa colère ?

Chercherait-il, au contraire, à se la concilier ?

Napoléon n'en savait rien lui-même. Subissant malgré lui l'empire du destin, que jusqu'alors il avait impunément bravé, allait-il, en se heurtant à une enfant de seize ans, s'apercevoir qu'il n'est pas ici-bas de force qui ne se brise au roc invaincu des fatalités mystérieuses ?

Et ce doute, ou plutôt cette crainte, se concrétait en lui par cette phrase que laissaient échapper ses lèvres blêmes et tremblantes — Je ne dois pas faiblir... Avant tout, je suis l'Empereur... Je suis l'Empereur !

La silhouette de Duroc se profilait sur le seuil du cabinet de l'Empereur.

— Sire, annonçait le maréchal du palais, c'est M. le ministre de la Police.

— Qu'il entre ! ordonna Napoléon en allant s'accouder à la cheminée.

Duroc s'effaça pour laisser passer Fouché, près duquel s'avancait Laurence, drapée dans sa mante... étrange et belle... digne sans forfanterie, point intimidée, mais simplement émue...

L'Empereur la regarda comme toujours, avec une fixité implacable.

Rien du drame intime qui se jouait en lui ne se révélait sur ses traits qu'on eût dits taillés dans le marbre.

S'adressant à Fouché qui, ainsi que Laurence, s'était arrêté à quelques pas de lui, il fit, avec cette majesté innée en lui et qui n'avait jamais été plus souveraine : — Monsieur le ministre, je vous rappellerai tout à l'heure.

Fouché s'en frit rejoindre Duroc.

La porte à deux battants se referma derrière eux.

L'Aigle était seul avec l'Aiglonne.

— Alors, attaqua aussitôt Napoléon, sans cesser de fixer sa fille... alors, vous conspirez contre moi ?

Laurence eut un signe de tête affirmatif, empreint d'une énergie indomptable.

L'Empereur poursuivit :

— Vous me considérez naturellement comme un tyran ?

Laurence eut un geste encore plus net.

— Et vous souhaitez ma mort ?

— Oui !

— Malheureuse ! ne put s'empêcher de s'exclamer Napoléon, bouleversé par cette effroyable franchise.

Et, d'un ton plus douloureux que courroucé, il ajouta : Vous me détestez donc bien ?

Cette fois, Laurence se tut, n'esquissant même pas un geste.

Mais ses grands yeux clairs parlaient pour elle.

— Pourquoi ? fit l'Empereur en se penchant résolument au-dessus de l'abîme qu'était l'âme de son enfant.

— Pourquoi ? répéta Laurence en redressant fièrement la tête. Oui, je veux le savoir.

— Parce que vous avez tué la liberté !

— C'est ce fou de Malet qui vous a appris ces sottises ?

— Mon père n'est pas un fou, mais un héros.

— C'est un misérable qui va payer de sa tête...

A ces mots, Laurence eut un frémissement de tout son être.

L'Empereur, cessant de parler, s'approcha d'elle lentement.

Deux larmes se devinaient au fond de ses paupières. Elle luttait pour les refouler... mais en vain. Bientôt, elles apparurent au bord des cils, puis, lentement, gagnèrent ses joues.

Empoigné par ce duel intime plus qu'il ne l'avait été par ses immenses batailles, Napoléon fit, avec un accent profond sous lequel perçait une réelle douleur : — Vous l'aimez donc bien, ce Malet ?

— Autant que je l'admire, répliqua la jeune fille avec une ardente ferveur.

Et ce fut de nouveau le silence.

Laurence avait baissé le front, non qu'elle éprouvât quelque crainte en face de celui qui pouvait tout ; mais elle ne voulait pas qu'il la vit pleurer.

Napoléon, malgré toute l'horreur que lui inspirait ce tragique malentendu, préparé par le sort et voulu par les faits, se sentait, sinon désarmé, du moins profondément impressionné par cette attitude et ces réponses où Laurence se révélait tout entière.

Malgré lui, il se prit à songer :

« Qu'aurais-je fait d'elle, si j'avais pu, dès l'aurore de sa vie, lui apprendre, non pas à me haïr, mais à m'aimer ? »

C'est que, maintenant, plus que jamais, il la sentait vraiment sienne... C'était bien son cerveau qui logeait dans cette jolie tête expressive et intelligente... C'était bien son sang qui circulait dans ces veines ! ... Cette certitude ne fit qu'accroître le désir que lui avaient toujours inspiré ses ennemis les plus acharnés et

qui le reprenait avec d'autant plus de violence que l'adversaire qu'il avait devant lui était sa fille : la désarmer et la conquérir !

Plus tôt qu'il ne le voulait, ces paroles de pardon lui échappèrent : — Et si je faisais grâce au général ?

— Vous dites ? s'écria Laurence d'une voix qui trahissait la stupeur dans laquelle cette phrase inattendue venait de la plonger.

— Oui, martelait Napoléon, si l'infâme tyran, le monstre sanguinaire, l'assassin de la liberté que je suis, vous disait : « Le général Malet aura la vie sauve, mais à une condition : c'est qu'il s'engagera sur l'honneur à ce que, ni vous, ni lui, vous n'entrepreniez plus jamais rien contre moi ? »

— Sire !

Laurence, éclatant en sanglots, se cacha la tête entre ses mains.

« Aurais-je enfin trouvé le chemin de son cœur ? » se demandait Napoléon.

Puis, avec une autorité exempte de toute colère, il invita : Eh bien, répondez-moi !

Laurence, lentement, écarta ses mains qui couvraient son visage.

Ses traits resplendissaient d'une grandeur vraiment surhumaine.

Napoléon devait avoir cette expression lorsque, jouant sur un coup de dés sa destinée, il accomplit le 18 brumaire l'acte décisif

qui, en le portant au pouvoir, allait changer les destinées de la France et la face du monde.

Maintenant, en admettant qu'il eût gardé au fond de lui un léger doute, la réalité n'était plus discutable.

C'était bien son regard qu'il retrouvait dans celui de Laurence.,, C'était bien sa fille qui était devant lui !...

Quelle admirable, quelle sublime victoire... si elle cédait... si, domptée, ou plutôt conquise par le pardon que lui offrait l'Empereur, elle tombait à ses genoux ou plutôt dans ses bras !... Napoléon eut une seconde d'espoir.

Il lui semblait que la flamme qui brûlait dans les yeux de Laurence avait perdu son éclat sauvage pour ne plus resplendir que d'un pur rayonnement. Mais ce ne fut qu'une lueur.

Le cœur de l'ange porte-glaive, un moment touché par ce geste de magnanimité qui lui présentait tout à coup sous un jour si nouveau celui dont elle s'était forgé une si complète image de tyran implacable, s'était aussitôt ressaisi, Et, d'une voix qui ne tremblait pas, mais qui ne menaçait plus, elle lança : — Mon père me renierait, si je me laissais aller à une pareille faiblesse !

— Son père !... s'exclama Napoléon, dont le regard venait de tomber sur la note secrète de Fouquier-Tinville, étalée sur son bureau.

N'avait-il pas là de quoi la confondre, la bouleverser... Ne pouvait-il pas, en lui crient la vérité, la désarmer d'un seul coup ?

L'espace d'un éclair, il en eut la tentation violente.

Ah ! oui... lui dire :

— Malheureuse ! Malet n'est pas ton père... Ton père c'est moi ! Moi que tu hais, moi dont tu as souhaité et dont tu souhaites encore la mort, moi que, je le sens bien, tu serais prête à frapper de ta main !

Mais, bientôt, Napoléon se souvint que s'il était le maître des autres, il n'était pas le sien...

Non seulement la raison d'Etat lui mettait un bâillon sur la bouche, mais elle lui barricadait aussi le cœur d'une triple enveloppe d'airain.

Qu'allait-il décider en face de ce problème atroce ? Jamais encore il n'avait ressenti un pareil trouble, une indécision aussi complète.

Pourtant, il fallait en finir.

Laurence, résignée, belle comme une martyre à l'approche du supplice, attendit le verdict.

Il s'empara d'un petit marteau en argent et il en frappa deux fois un timbre sonore placé sur son bureau.

La porte à deux battants s'ouvrit, livrant passage à Duroc et à Fouché.

L'Empereur leur fit signe d'approcher.

Puis, s'adressant à Laurence, qui, toujours immobile et comme en extase, semblait ne plus appartenir au monde, il scanda durement : — Vous êtes libre, mademoiselle, M. le ministre de la Police va vous reconduire chez vous et devra vous

diriger immédiatement sur le château de Saint-Leu que je vous assigne, ainsi qu'à votre mère, pour résidence.

Puis, sur un ton d'autorité qui eût fait courber la tête aux plus audacieux, il ajouta : — Quant au général Malet, je le garde en otage... Sa vie, désormais, répondra de la mienne...

Laurence avait compris.

L'Empereur, en lui rendant une semi-liberté, sous une si terrible caution, l'enchaînait de telle sorte qu'elle restait, malgré tout, plus que jamais, sa prisonnière... Et les termes de la sentence : « Sa vie répondra désormais de la mienne... », retentissaient à ses oreilles, si décisifs dans leur implacable menace que non seulement elle se sentait désarmée, mais qu'elle dut aussi s'avouer vaincue.

Trop fière, cependant, pour laisser paraître son désespoir, elle demeurait la tête haute en face de son ennemi.

Et tandis que Fouché, tout à la joie que lui causait la réussite de ses plans, esquissait un sourire, le brave Duroc, enthousiasmé par un acte de clémence dont il ne pouvait soupçonner la raison, lançait à Laurence, toujours de marbre : — Remerciez au moins l'Empereur !

La jeune fille eut un signe de tête qui ressemblait beaucoup plus à l'aveu douloureux d'une défaite qu'à l'expression d'un sentiment de gratitude.

Napoléon s'en contenta...

Sans doute avait-il hâte d'en finir, car il reprit aussitôt :

— Monsieur Fouché, exécutez mes ordres.

Laurence se dirigea vers le ministre de la Police.

Mais aussitôt elle s'arrêta et, d'une voix où passait à présent le frisson de l'angoisse : — Et... Jacques Féraud ? demanda-t-elle.

— Jacques Féraud est mort, martela cruellement l'Empereur.

Cette fois, c'en était trop !

Laurence, frappée en plein cœur, s'abattait sans un cri sur le parquet.

Duroc voulut se précipiter, mais Napoléon l'avait devancé.

Saisissant la jeune fille dans ses bras, il la transporta lui-même sur un canapé où il l'étendit, ordonnant au maréchal du palais : — Vite... du secours... un médecin... Voyez si Corvisart n'est pas au palais.

Et tandis que Duroc s'élançait dans l'antichambre, Fouché disparaissait, lui aussi, tout en grommelant : « Maintenant, je les tiens tous, tous ! »

L'Empereur, seul en face de Laurence, évanouie, se pencha vers elle.

Et s'apercevant qu'il était seul, que nul ne pouvait ni le voir, ni l'entendre, cessant d'être l'Empereur pour ne plus être qu'un père, il se pencha vers Laurence ; et, tout en effleurant de ses lèvres son front glacé, il fit simplement : « Aiglonne... Aiglonne... Pourquoi n'es-tu pas un Aiglon ?»

*Arthur Bernède*

*Bibliothèque numérique Ali Ben Salah*

## **XXVIII : Vers l'inconnu**

À la même heure, une scène étrange se déroulait à l'intérieur d'un coquet pavillon Louis XVI qui s'élevait au milieu d'un petit parc entouré d'une grille en fer forgé en lisière des bois de Viroflay.

Dans une chambre délicieusement meublée, sur un lit moelleux aux oreillers garnis de précieuses dentelles, un jeune homme était paresseusement étendu, dormant de ce sommeil dit du juste, qu'accompagnait en sourdine un ronflement harmonieux.

Aux murs tendus d'étoffe claire, étaient suspendues plusieurs gravures artistement encadrées et reproduisant quelques-uns des plus célèbres tableaux de Fragonard, de Watteau et de Boucher.

Au milieu de la pièce, un guéridon assez large supportait un déjeuner composé d'un pâté fort appétissant et d'une bouteille de vin de Bourgogne.

Bientôt une porte garnie d'une tenture claire s'entrouvrit, laissant apparaître la silhouette du sieur Desmarests.

Après un rapide coup d'œil jeté vers le dormeur, l'Homme noir s'avança vers lui à pas de loup, le considéra un instant d'un

air ironique et rassuré.

Puis, revenant vers les deux « mouchards » qui l'attendaient dans l'antichambre, il leur dit à voix basse :

— Il ne va pas tarder à se réveiller... ne le perdez pas de vue, tout en restant vous-mêmes invisibles.

Et Desmarests quitta le pavillon, tandis que ses deux agents s'évanouissaient comme des ombres.

Quelques instants après, le jeune homme commençait à s'éveiller.

Après s'être consciencieusement frotté les yeux, il se dressa sur son séant, promenant autour de lui un regard passablement ahuri.

« Oh ! par exemple, voilà qui est fort... grommela-t-il d'une voix pâteuse... Eh bien, mon vieux Grippe-Sols... qu'est-ce qui t'est arrivé là ? »

Et le valet de chambre de Sa Majesté, tout en laissant pendre l'une après l'autre ses jambes hors du lit, ajouta en se secouant comme un chien qui sort de l'eau :

« Non ! ce que je me sens abruti ! »

Mais la volonté lui revenait en même temps que la mémoire.

Bientôt, il parvint à se mettre debout... et, encore étourdi, il se dirigea en titubant légèrement vers la fenêtre à travers laquelle lui parvenait un air pur et léger.

Grippe-Sols se pencha au-dehors.

Les alentours de la maison semblaient déserts...

« Ah ! par exemple ! voilà qui n'est pas mal... »

Et, se remémorant l'attaque brusquée dont il avait été l'objet, il se dit :

« C'est Fouché, parbleu ! ... À présent, je vois clair dans son jeu... Enfin, il est encore bien gentil de ne pas m'avoir supprimé tout à fait. »

Et se penchant à la fenêtre :

— Holà ! quelqu'un ! appela-t-il. Holà !

Mais sa voix se perdit dans le silence environnant...

Il s'en fut à la porte... l'entrouvrit, appela de nouveau... mais en vain...

— Personne ! grommela-t-il... De plus en plus fort !

Puis il fit, tout en portant la main à son estomac, dont les tressaillements achevaient de le rappeler à la vérité :

— Cristi, que j'ai faim !

Et comme sa langue se collait à son palais desséché, il ajouta aussitôt :

— Bon Dieu ! que j'ai soif !

A peine avait-il fait entendre cette double plainte que son regard s'arrêtait sur le guéridon où s'étalait complaisamment l'en-cas qui l'attendait.

— Décidément, fit-il, M. Fouché a toutes les attentions.

Et tout en s'approchant de la table, il continua :

— Sans doute est-ce pour me dédommager du vilain tour qu'il m'a joué en m'empêchant de prévenir mes bons amis Malet du piège qu'il leur préparait ?... Pourvu que...

Grippe-Sols s'arrêta.

— Ah ! mais... ah ! mais... fit-il, qui sait s'il ne serait pas encore temps de les aviser ?

Saisissant d'une main le pâté, de l'autre la bouteille, il s'élança hors de la pièce, longea un couloir vide, traversa un vestibule inhabité ; et, s'élançant au-dehors, il traversa le jardin en courant et se trouva sur la route sans avoir rencontré âme qui vive.

La route était déserte...

« Mon cheval... si j'avais mon cheval, mon brave Coco, se disait-il... j'aurais vite fait de gagner la capitale. Mais ces diables de mouchards se sont bien gardés de le laisser à ma disposition. Ah ! les coquins ! ... Ah ! les drôles ! ils me le paieront ! »

Grippe-Sols fit quelques pas sur la chaussée.

Tout à coup... sa bouteille et son pâté toujours sous le bras, il tomba en arrêt...

Il venait d'apercevoir, arrêtée devant une barrière qui s'ouvrait sur une prairie, une carriole attelée d'un petit âne aux allures assez fringantes.

« Ma foi tant pis, décida-t-il. Mieux vaut cela que rien... En attendant, au nom de l'Empereur, je réquisitionne cet équipage.»

En un clin d'œil, Grippe-Sols sautait dans la charrette... saisissant les rênes et stimulant le bourricot qui partait au petit trot dans la direction de Paris.

— Maintenant, déjeunons, fit Grippe-Sols, en mordant à pleines dents à la croûte du pâté.

Puis, tandis que l'âne passait successivement du trot allongé au petit galop de chasse, Grippe-Sols, faisant adroitement sauter le bouchon de la bouteille, approcha le goulot de ses lèvres, tout en s'écriant :

— A ta santé monsieur Fouché... Et sois tranquille : tu auras bientôt de mes nouvelles !

Mme Malet avait passé une nuit d'angoisse à attendre en vain le retour du général et de Laurence.

Ce n'est que le lendemain, dans l'après-midi, qu'elle avait été enfin fixée sur leur sort.

Comme, pour la vingtième fois peut-être, elle se rendait dans l'antichambre afin de guetter sur le palier les pas de son mari et de sa fille, elle trouvait par terre une lettre qui avait été glissée sous sa porte.

Vite elle l'ouvrit.

Elle contenait ces simples mots

Madame,

J'ai l'honneur de vous informer que le général Malet et sa fille ont été arrêtés, hier soir, mardi, au Club des Philadelphes et écroués à l'Hôtel de la police générale.

### UN AMI INCONNU.

La pauvre femme, écrasée sous ce coup terrible, s'était effondrée sur un siège. Brisée de douleur, elle était restée là, prostrée, incapable d'autre chose que de pleurer sur ce malheur qu'elle avait été impuissante à prévenir.

Un violent coup de sonnette l'arracha à son désespoir...

Machinalement, elle ouvrit la porte...

Grippe-Sols était devant elle.

Instantanément, à l'aspect de désolation qu'offrait Mme Malet... le brave garçon comprit qu'il arrivait trop tard.

— Ah ! si vous saviez !...

C'est tout ce que put dire la malheureuse femme.

Très ému, Grippe-Sols, laissant par mégarde la porte ouverte, entraîna Mme Malet dans le salon, l'installant doucement dans une grande bergère où, incapable de se maîtriser, elle se laissa aller de nouveau à son immense douleur.

Doucement, avec précaution, Grippe-Sols voulut l'interroger.

Mais... incapable de lui répondre, elle lui tendit la lettre qu'elle avait gardée froissée dans sa main...

A peine l'avait-il parcourue qu'il s'écria :

— Comment, hier mardi, alors... aujourd'hui c'est... mercredi... Vingt-quatre heures... ils m'ont fait dormir vingt-quatre heures... Ah ! canaille de Fouché ! Tu me revaudras cela !... Oh ! ma pauvre madame Malet, excusez moi... J'avais appris que le général allait être arrêté et tout de suite je m'étais arrangé pour le prévenir... Mais ce vieux bandit veillait... Figurez-vous que...

Mais voilà qu'un cri vibre dans le salon :

— Mère !

C'est Laurence qui vient d'apparaître et se précipite dans les bras de Mme Malet qui, croyant rêver, ne peut que balbutier :

— Ma fille ! mon enfant !

Fouché, affectant une gravité que tempère cependant une bienveillance savamment nuancée, s'avance à son tour, et, saluant Mme Malet avec une politesse parfaite, il déclare sur un ton volontairement sentencieux et solennel :

— L'Empereur, madame, dans sa bonté infinie, consent à pardonner à Mlle votre fille... Mais Sa Majesté lui interdit, ainsi qu'à vous, de séjourner dans la capitale.

Et désignant deux agents, qui viennent de surgir sur le seuil de la porte, le ministre ajoute :

— Vous allez suivre ces messieurs, qui sont chargés de vous conduire immédiatement à la résidence qui vous est désormais assignée... Inutile de vous préoccuper du moindre bagage. Vous

trouverez, en arrivant à destination, tout ce qui vous sera nécessaire.

— Et mon mari ? interroge fiévreusement Mme Malet.

— Le général Malet, répond Fouché, restera jusqu'à nouvel ordre à la disposition de la justice.

Comme la pauvre femme demeurait interdite, hésitante, Laurence, qui semblait avoir pris son parti des événements, dit à sa mère :

— Mieux vaut en finir tout de suite, mère... partons !

— Partons ! répeta machinalement Mme Malet.

Tandis que Laurence jetait un châle sur ses épaules, elle murmurait à l'oreille de Grippe-Sols, qui, effaré par ce qu'il venait d'entendre, se tenait discrètement à l'écart :

— Merci, ami, pour ce que vous avez voulu et n'avez pu faire !

Grippe-Sols lui répondait simplement :

— Courage !

Mais Fouché, tout en s'inclinant devant les deux femmes, déclarait :

— Au revoir, madame. Et vous, mademoiselle, n'oubliez pas surtout que la vie du général Malet nous répond de celle de l'Empereur !

Laurence, dont la résignation apparente inquiétait peut-être plus le ministre de la Police que l'explosion d'une véhemente

colère, répondit froidement :

— Et vous, monsieur, sachez que les jours de l'Empereur nous répondent de ceux de mon père !

A cette réplique foudroyante, qui révélait un état d'âme toujours inquiétant chez la jeune conspiratrice, Fouché se mordit les lèvres.

« Oh ! oh ! pensa-t-il... il va falloir que j'ouvre l'œil... car voilà une gaillarde qui est parfaitement capable de me donner du fil à retordre. »

Il se dirigeait vers la porte, mais Grippe-Sols, résolument, s'avançait vers lui.

— Excellence, attaqua-t-il, en esquissant une révérence.

— Oh ! ce cher monsieur Marchand ! s'exclama Fouché, tout comme s'il venait seulement de reconnaître le valet de chambre de l'Empereur... Comment, vous étiez là ?... Que je suis donc heureux de vous rencontrer ici !

— Moi de même, monsieur le ministre.

— Mais je dois vous dire que Sa Majesté, inquiète de votre absence... m'avait donné l'ordre de vous rechercher. Je lui avais promis de vous retrouver...

— Ce qui, monsieur le ministre, n'a pas dû vous être bien difficile.

— En effet... mais quoi qu'il en soit, l'Empereur ne manquera pas d'être quelque peu surpris lorsqu'il saura que je vous ai rencontré dans cette maison.

- L'Empereur ne le saura pas, monsieur le ministre.
- Vous croyez ?
- J'en suis sûr !
- Pourtant, mon devoir me force à lui dire...
- Vous ne lui direz rien.
- Pourquoi donc ?
- Parce que vous ne voudriez pas que je raconte à mon tour à Sa Majesté les circonstances dans lesquelles j'ai eu l'honneur de faire votre connaissance...
- Je ne comprends pas...
- Allons, monsieur le ministre... l'hôtel de Metz.
- L'hôtel de Metz...
- La belle Toinon...
- La belle Toinon ?
- Souvenez-vous... La marquise de Navailles... Grippe-Sols... Judas...
- Judas ?
- Eh bien ! Judas, c'était vous... et Grippe-Sols, c'était moi.
- Brisons là !
- Ne vous fâchez pas, monsieur le ministre. Croyez moi, nous avons tous deux un grand intérêt à rester bien ensemble.
- Ces mots parurent produire une réelle impression sur Fouché.

— Vous avez raison, monsieur Marchand, répliqua-t-il avec une feinte bonhomie, et admettons tous deux que nous ne nous sommes pas rencontrés... Toi, mon gaillard, tu en sais trop long, reprit-il, in petto. Mais rira bien qui rira le dernier !

Vers dix heures du soir, la calèche dans laquelle avaient pris place Laurence et Mme Malet s'engageait dans un chemin vicinal et franchissait au bout de cinq cents mètres le portail largement ouvert d'un petit château Louis XVI qui se profilait, à la clarté de la lune, tout au fond d'une avenue bordée de chênes séculaires.

La voiture, après avoir contourné une vaste pelouse au milieu de laquelle s'étalait l'eau dormante d'une pièce d'eau, s'arrêta devant un perron au sommet duquel un homme vêtu de noir attendait, éclairé par un volumineux cuisinier en tenue classique qui tenait un candélabre à la main.

A peine l'un des mouchards avait-il ouvert la portière que le sieur Desmarests, descendant les marches, s'avancait, le chapeau à la main, vers les deux femmes qui, aidées par le policier, avaient mis pied à terre.

— Si ces dames veulent bien me suivre, invita-t-il avec une politesse qui n'était pas dans ses habitudes.

Laurence, décidée à ne plus s'étonner de rien, et Mme Malet, rassurée par la pensée que, pour l'instant, l'existence de son mari n'était plus en danger, emboîtèrent aussitôt le pas au secrétaire de Fouché.

Celui-ci, précédé de son cuisinier porte-flambeau dont la figure enluminée et grassouillette semblait révéler du premier coup ses talents professionnels, les introduisit d'abord dans un vestibule sobrement décoré de trophées de chasse et les fit passer ensuite dans un joli salon meublé avec le goût parfait qui caractérisait la fin du XVIIe siècle.

— Mesdames, attaqua l'Homme noir, en s'efforçant de donner à sa figure rébarbative une expression de cordiale déférence, j'ai l'honneur de vous annoncer que ce château de Saint-Leu, ainsi que son parc, vous serviront désormais de résidence. Je dois également vous prévenir que vous ne devrez vous en éloigner sous aucun prétexte. Ordre de l'Empereur ! Mais, rassurez-vous, mesdames, vous serez traitées ici avec les plus grands égards. Permettez-moi de vous présenter le sieur Joseph Maugeard, qui devra remplir près de vous les doubles et importantes fonctions de cuisinier et de majordome.

Et le sieur Maugeard, qui n'avait pas sensiblement changé depuis que nous l'avons vu à l'hôtel de Metz, s'efforça, mais en vain, d'imposer à son ventre proéminent une révérence qui demeura d'ailleurs à l'état intentionnel.

Puis, désignant une jolie et accorte soubrette, qui venait de se glisser dans la pièce, Desmarests nomma :

— Votre femme de chambre.

Et il ajouta :

— Mesdames, vous devez avoir besoin de repos... Fanchon, conduisez ces dames dans leurs appartements.

— Enfin, monsieur, m'expliquerez-vous... ne put s'empêcher de s'exclamer Laurence.

— Secret d'Etat ! mademoiselle... répliqua l'homme noir.

Laurence n'insista pas... Elle avait compris qu'elle n'obtiendrait rien du sieur Desmarests...

Tout en soutenant Mme Malet, à bout de forces et à demi défaillante, elle suivit la camériste, qui avait allumé un flambeau à l'un des candélabres que le sieur Maugéard tenait toujours à bras tendu.

A la suite de quels événements le sieur Maugéard, patron de l'hôtel de Metz, était-il devenu cordon bleu au service de la police ?

Nous ne tarderons pas à le savoir.

En attendant, rejoignons Laurence et sa mère dans leurs appartements respectifs, situés au premier étage du petit château.

Tandis que Mme Malet, aidée par l'aimable Fanchon, pleine de prévenances et d'attentions, commençait à se déshabiller à la douce clarté des bougies roses qui brûlaient dans les appliques en bronze doré fixées de chaque côté d'une glace surmontant une cheminée en marbre blanc, Laurence se livrait à un premier examen de la très jolie chambre qui lui avait été donnée.

Son ameublement plein de goût, les fraîches et jolies tentures, les bibelots délicats, les jolies estampes dont elle était ornée, en faisaient vraiment le domaine rêvé d'une jeune fille du grand monde.

Et l'Aiglonne se demandait :

« Pourquoi me traiter avec tant d'égards ?... Espère-t-on apaiser mon ressentiment et vaincre ma haine ?... Veut-on, en dorant les barreaux de ma cage, me faire oublier que je suis prisonnière ? »

Elle se dirigeait vers une fenêtre dont elle allait ouvrir les rideaux, lorsqu'elle s'arrêta...

Bien en évidence, appuyée contre une pendule de marbre aux incrustations de cuivre ciselé, une large enveloppe portant son adresse, tracée d'une écriture large et savamment moulée, s'offrait à son attention.

Elle s'en empara et, rompant les cachets, elle lut ce qui suit :

Mademoiselle,

Permettez-moi, en vous souhaitant la bienvenue dans cette maison, de vous conseiller une calme résignation qui ne doit pas être exempte d'espérance. Le temps est peut-être plus proche que vous ne le pensez où il vous sera donné de revoir tous ceux que vous aimez.

UN AMI INCONNU.

Laurence, stupéfaite, constatait que ces lignes portaient la même signature et avaient été écrites de la même main que le billet qui l'avait avertie de l'arrestation de Jacques Féraud et lui avait permis d'arracher ce dernier à la police.

Et, tandis que, malgré elle, son cœur frémisait d'une émotion que toute sa volonté tendue était incapable d'étouffer,

l'Aiglonne scanda :

« Et Jacques... »

A peine avait-elle prononcé ces mots qu'un grand cri lui échappa.

Il lui semblait qu'elle apercevait soudain, collé à l'une des vitres de la fenêtre, le visage de Jacques Féraud qui l'enveloppait de son regard de flamme.

« Lui ! lui ! » fit-elle, en s'avançant vers la vision qui bouleversait son être, hallucinée et brûlée par la fièvre.

Et, s'écroulant, elle s'écria :

« Vivant ! ... S'il était vivant ! »

## XXIX : La part du feu

Maître désormais de conduire l'affaire Malet à sa guise, Fouché s'était empressé de convoquer le général à son cabinet.

Malet, qui avait supporté avec un courage admirable la rude épreuve qui le frappait, l'attendait de pied ferme.

Connaissant à fond l'homme auquel il allait avoir affaire, n'ignorant rien de sa force d'intrigue et de son goût invétéré pour les menées ténébreuses, le conspirateur avait résolu d'observer envers son redoutable interlocuteur un complet silence.

Aussi fut-ce d'un air de froideur impassible qu'il prit place sur le siège que, d'un geste courtois, le ministre de la Police lui désignait, en face de lui, en pleine lumière.

Le vieux renard, affectant un ton léger qui semblait indiquer qu'il n'attachait qu'une importance relative à cette histoire, attaqua aussitôt :

— Eh bien ! général, il paraît que l'on veut renverser l'empire ?

— Eh ! mon Dieu ! oui, Excellence, répliqua Malet sur le même ton dégagé.

— Puis-je savoir pourquoi ? interrogeait Fouché avec une malicieuse bonhomie.

— Je m'expliquerai devant mes juges... fit nettement l'accusé.

— Qui vous dit que l'on songe à vous en donner ? insinuait Fouché en clignant des yeux.

Malgré toute sa volonté de rester maître de sa pensée aussi bien que de sa parole, Malet ne put réprimer un sursaut.

— Général, poursuivait le fin matois qui avait tout de suite deviné l'état d'âme de son interlocuteur, je voudrais vous persuader avant tout que je ne nourris envers vous aucun mauvais sentiment. La preuve, c'est qu'averti que vous vous étiez mis à la tête d'un véritable complot qui avait pour but de jeter bas les institutions établies, j'ai fermé les yeux sur vos agissements et j'ai même dissuadé Sa Majesté d'user envers vous de rigueur.

« Où ce diable d'homme veut-il en venir ? » se demandait Malet, tandis que Fouché, dont le langage n'avait jamais été plus insinuant, poursuivait :

— Je sais que vous ne redoutez pas les responsabilités et que la plupart de vos associés feront, eux aussi, fière figure devant leurs juges. Mais tout cela peut très mal finir, non seulement pour vous, ce qui vous regarde, mais aussi pour le pays... ce qui m'intéresse, moi, avant tout... J'aime mon pays aussi fortement que vous pouvez l'aimer vous-même. Je suis fier de sa gloire autant que vous pouvez l'être. Mais j'estime que, pour qu'il

puisse profiter des fruits des éclatantes victoires qui l'ont placé à la tête du monde, une longue période de paix intérieure autant qu'extérieure lui est indispensable. Or, en ce moment, un procès public qui se terminerait, à n'en pas douter, par votre condamnation et celle de vos amis, ne manquerait point d'énerver fâcheusement l'opinion publique et de grouper autour des victimes de cette lamentable aventure tous les citoyens qui partagent vos idées et dont le nombre est plus grand qu'on ne le suppose. Ces factieux ne manqueraient pas de créer en France un parti puissant qui ne tarderait pas à provoquer une grande révolte que l'on pourrait, évidemment, noyer dans le sang, mais dont les conséquences n'en seraient pas moins fâcheuses pour le régime. C'est sans aucun doute cela que vous avez voulu, général, et que vous voulez peut-être encore ?

Malet eut un signe de franc acquiescement.

Alors, Fouché, donnant l'impression qu'il démasquait brusquement ses batteries, s'écria avec une autorité et même avec une flamme qui n'étaient point dans ses habitudes :

— Eh bien ! moi, je ne le veux pas ! Et ce n'est pas le ministre de Napoléon qui vous parle, c'est le vieux républicain, le chef de la Police générale, c'est le patriote de 93 qui vous adjure, au nom des sentiments qui nous sont restés communs, au nom de ce passé qui vit toujours au fond de moi, de m'aider à préserver, que dis-je !... à sauver la patrie !

Déconcerté par cette virulente apostrophe, Malet interrogeait :

— Alors, que voulez-vous faire de moi ?

— Un ami, répliqua Fouché qui savait, quand il le fallait, donner à son visage cauteleux une expression de sincérité.

— Un ami ! répéta le vieux soldat en rougissant comme au choc d'un outrage.

Sans se démonter le moindrement, le fin matois appuyait :

— Pourquoi pas, général ? Grâce aux raisons que je viens de développer devant vous, j'espère convaincre l'Empereur que mieux vaut étouffer cette histoire. Certes, il ne saurait être question de vous ouvrir toutes grandes les portes de votre prison. Une telle mesure de clémence serait de notre part un acte de faiblesse dont vous seriez les premiers à sourire... Cependant votre captivité peut être adoucie par des mesures de faveur dont je suis tout disposé à user envers vous. Elle peut même être abrégée par l'engagement d'honneur que vous prendriez, vous et vos amis, de ne plus conspirer contre la personne de l'Empereur ni contre la sûreté de l'Etat et de vous contenter d'une existence paisible, dans une petite ville provinciale où, grâce à la pension à laquelle vous donne droit votre grade, il vous serait loisible de vivre honorablement, à l'abri du besoin. Certes, nous n'en sommes pas encore là. Mais je crois qu'avec un peu de bonne volonté de part et d'autre nous pourrions, dans un temps plus ou moins rapproché, en arriver à cette solution qui, pour tous, j'en suis persuadé, serait infiniment préférable à un procès scandaleux dont je serais le premier à déplorer l'issue fatalement sanglante et irréparable. Donc, général, vous voilà fixé. Vos amis et vous, vous surtout, vous tenez votre sort entre vos mains. Au lieu de réclamer des juges, gardez le silence... Faites-vous

oublier. Cela vaudra infiniment mieux pour vous... et... pour ceux que vous aimez !

— Ma femme, ma fille, murmura Malet, envahi d'un attendrissement profond.

— Oui, général, s'empressa de reprendre Fouché. Mais rassurez-vous... Ces dames sont en sécurité. J'ai obtenu de l'Empereur que Melle Laurence, bien qu'elle soit gravement compromise, ne soit pas inquiétée. De votre côté, laissez moi vous donner un bon conseil ! Tenez-vous tranquille et tout ira bien. Je ne vous en dis pas davantage, général. En ce moment, vous tenez la liberté et peut-être aussi l'existence de votre enfant entre vos mains. C'est à ce sentiment paternel que j'adresse un appel suprême ! Je suis sûr qu'il n'aura pas été vain.

Malet qui, depuis un moment, se mordait les lèvres en proie à une agitation fébrile, s'écria d'une voix rude, où tremblaient l'indignation et la colère :

— Alors, monsieur Fouché, c'est mon silence que vous voulez acheter !

— Dites plutôt... obtenir... général.

— Et parce que ce procès vous gêne... pour les raisons que vous venez de me dire et pour d'autres encore que je crois deviner, vous voudriez que je me taise, que j'accepte bénévolement de rester dans une prison plus ou moins dorée, ou de m'en aller végéter dans la médiocrité d'une retraite que j'aurais achetée au prix d'un reniement et d'une félonie. Eh bien ! Excellence, apprenez une chose l'Empereur, un jour, m'a tendu

la main et j'ai refusé de lui donner la mienne, parce que j'ai senti que je ne pourrais pas tenir le serment de fidélité qu'il exigeait de moi. Je n'ajouterai rien. Avez-vous compris, monsieur le ministre ?

— J'ai compris que vous sacrifiez votre fille à votre orgueil, ripostait Fouché avec aigreur.

— Ma fille... s'écria Malet, je la connais assez pour être sûr qu'elle préférera cent fois s'asseoir à côté de moi au banc des accusés, plutôt que de se dire qu'elle doit sa grâce et la mienne à une lâcheté !

— Peut-être, insinuait cauteleusement le ministre, vous montreriez-vous moins intraitable, si Mlle Laurence était réellement votre enfant ?

— Vous dites ? s'écria Malet en pâlissant.

Profitant du véritable désarroi dans lequel ce coup droit venait de plonger son adversaire, le fin matois continuait :

— Oh ! général, n'ayez aucune inquiétude à ce sujet. Je n'ai nullement l'intention de trahir le secret que vous avez juré à la marquise de Navailles... le jour où, dans un élan généreux devant lequel je m'incline, vous lui avez promis que sa fille n'aurait d'autre nom que le vôtre.

— Comment savez-vous ? articula Malet, effaré.

— Est-ce que je ne sais pas tout, moi ! ponctuait Fouché, cette fois avec un mauvais sourire.

Et il continua d'un ton redevenu insinuant et papelard :

— Mais supposez qu'au cours de ces débats que vous persistez à vouloir provoquer, la vérité, malgré vous et malgré moi peut-être, éclate comme le tonnerre, et que cette jeune fille apprenne qu'au lieu d'être l'enfant d'un soldat républicain elle est celle d'une aristocrate, guillotinée au nom des principes pour lesquels elle s'est sacrifiée elle-même... Qui vous dit que l'exaltation dans laquelle vous l'avez élevée ne tombera pas à la pensée qu'aucun lien de sang ne l'unit à vous ? Qui vous garantit qu'elle ne regrettera pas la vie que vous lui avez faite et qu'elle ne vous reprochera pas la mort que vous lui avez préparée ?...

— Ah ! taisez-vous !

— Est-ce cela que vous voulez, général ?

— Non, non pas cela !

— Eh bien ! alors, faites ce que je vous dis... Et un jour, qui est peut-être moins éloigné que vous ne le pensez, vous me remercierez de vous avoir ouvert à temps les yeux et de vous avoir sauvé de l'abîme, vous et cette enfant que, somme toute, vous aimez !

— Oui, je l'aime ! fit d'une voix rauque le farouche soldat qui n'avait jamais livré une pareille bataille.

Puis, désarmé, vaincu par les derniers et terribles arguments dont Fouché l'avait accablé, il murmura en se laissant retomber sur un siège :

— Ah ! vous êtes encore plus fort que je ne le supposais !

Fouché eut un furtif sourire.

La lutte avait été rude, mais il tenait la victoire.

— Allons, général, reprit-il, remettez-vous... Ah ! moi, je ne me suis pas trompé sur votre compte... Vous êtes un très brave homme !

— Et vous, vous êtes un homme terrible ! reprit sourdement Malet. Vous avez raison, monsieur Fouché, j'ai disposé d'un être qui ne m'appartenait pas... tout à fait... Oui, je n'aurais pas dû l'entraîner dans cette aventure. Mais je n'avais pas songé à cela, je vous le jure. Ah ! la pauvre enfant ! la pauvre enfant !

Puis, inquiété par un soupçon douloureux, il demande vivement :

— Elle ne sait rien, au moins... elle ?

— Ni elle, ni personne, affirma Fouché avec gravité.

Et, prenant une plume d'oie qui trempait dans une écritoire, il la tendit à Malet en disant :

— Ecrivez-lui !

Malet le regarda avec étonnement.

— Mais oui, écrivez, insistait le ministre. Je me ferai un plaisir de lui remettre moi-même cette lettre et de vous rapporter la réponse.

Le général s'empara de la plume.

— Général, reprit Fouché, mettez-vous dans mon fauteuil, vous serez plus à votre aise.

Sous le coup de l'émotion qui le bouleversait, Malet s'en fut s'asseoir à la place de Fouché ; et tandis que celui-ci, affectant une dignité pleine de tact, s'approchait d'une des fenêtres qui donnaient sur le quai, il traça, d'une main tremblante, quelques lignes dans lesquelles vibrait tout son être.

— Fermez et cachetez vous-même ce message, invitait le vieux renard en revenant près de lui.

Quand ce fut fini, Fouché fit simplement :

— Général, nous sommes bien d'accord, n'est-ce pas ?

— Oui, Excellence.

— Alors... amis ?

Malet ne répondit pas.

— Cela viendra ! conclut Fouché en tirant sur le cordon de sa sonnette.

Tandis que Malet se levait, l'Homme noir apparut, silencieusement, comme toujours.

— Desmarests, ordonnait Fouché, reconduisez le général Malet en sa prison... En attendant, veillez à ce qu'il soit traité avec les plus grands égards.

Desmarests s'inclina et sortit, suivi de Malet qui, devant l'étendue de sa défaite, n'eut, en guise d'adieu au vainqueur, qu'un long sanglot de rage.

Demeuré seul, Fouché se frotta les mains en signe d'allégresse.

— Allons, grommela-t-il, je n'ai pas perdu ma matinée. Puis, tout en glissant dans la poche de son habit la lettre que le général avait laissée sur son bureau, il ajouta :

— Maintenant, je ferais peut-être bien d'aller voir un peu ce qui se passe au château de Saint-Leu.

## XXX : Au château de Saint-Leu

Il fallait que Fouché attachât à toute cette affaire une importance très grande pour que, non content d'en monopoliser à son profit l'entièbre direction, il se fit encore en personne le messager du général auprès de sa fille.

Insatiable de pouvoir autant que d'argent, capable de tout, non seulement pour conserver, mais encore pour accroître son influence et sa fortune, il était beaucoup trop avisé pour ne pas avoir prévu qu'à un jeu pareil on finit toujours par rencontrer la fatale pelure d'orange qui vous fait glisser brusquement sur la pente des irréparables désastres.

D'autre part, il savait très bien que l'Empereur ne l'aimait pas, qu'il le subissait par nécessité, et il ne doutait pas que, n'eussent été les services que Napoléon attendait de lui au sujet de son divorce, il eût été déjà délibérément sacrifié.

Or, la séparation de l'Empereur et de Joséphine n'étant plus qu'une question de mois, de jours peut-être, sa disgrâce lui apparaissait donc aussi définitive que prochaine.

Comment prévenir un coup pareil ?

C'était ce que se demandait, non sans angoisse, le vieux renard, lorsque l'affaire Malet avait éclaté... menaçant tout d'abord de se retourner contre lui et de précipiter sa ruine.

Nous avons vu avec quelle habileté diabolique Fouché, en couvrant de ridicule le malheureux préfet de police Dubois, devenu son rival, avait su ressaisir son autorité prête à lui échapper.

Et voilà que, par surcroît de chance, il découvrait, dans les archives secrètes de la police, la preuve que la pseudo fille du général Malet était en réalité l'enfant de la marquise de Navailles et du lieutenant Bonaparte !

Bénéficiaire d'un tel secret dont mieux que quiconque il était à même d'apprécier la portée, il n'avait point manqué de réfléchir au parti qu'il pouvait tirer de son habile et prudente exploitation. Et lorsque, obéissant aux instructions de l'Empereur, il avait relégué la jeune conspiratrice au château de Saint-Leu, ce n'était pas uniquement dans le but de tenir Laurence par Malet et Malet par Laurence.

Non !

Il obéissait à un autre mobile beaucoup plus puissant et qu'il était seul à connaître ; il suivait un plan machiavélique qui était destiné à lui servir de paratonnerre le jour où la foudre, depuis si longtemps suspendue au-dessus de sa tête, finirait par éclater.

Blotti, pelotonné dans un coin du carrosse qui l'emportait à Saint-Leu, en compagnie de l'Homme noir dont, plus que jamais,

il avait fait son ombre, le madré compère achevait de fixer dans son esprit tous les détails de ce formidable et mystérieux projet.

Desmarests, comme toujours, respectait la méditation de son maître, lorsque celui-ci, un peu avant d'arriver à Saint Leu, lui demanda tout à coup : — Avez-vous des nouvelles de Marchand ?

— Oui, Excellence. Dès hier soir, il avait repris son service.

— L'Empereur lui a-t-il témoigné quelque mécontentement ?

L'Homme noir, qui avait réussi à entourer Napoléon d'un invisible réseau d'espions, répliqua, avec son laconisme habituel : — Aucune, Excellence.

— Je me demande ce que cet animal a bien pu raconter à Sa Majesté ?

— Je n'ai pas encore pu l'apprendre !

— Il faudra le savoir.

— Je le saurai !

Mieux renseigné que l'argus du ministre de la Police, nous allons pouvoir le révéler tout de suite à nos lecteurs.

— Ah ça ! monsieur le drôle, d'où venez-vous donc ? s'était écrié Napoléon, lorsqu'en rentrant de Saint-Cloud il avait aperçu, en pénétrant dans ses appartements, son valet de chambre en livrée et prêt à lui rendre ses devoirs.

— Sire, s'était incliné Marchand, en prenant un air confondu, il m'est arrivé, hier, un grand malheur.

Et sûr du silence de Fouché, il ajouta aussitôt :

— Je n'ose le raconter à Votre Majesté.

— Veux-tu parler, animal ! ordonnait l'Empereur en l'empoignant par l'oreille.

— Sire, voici... déclarait Grippe-Sols, avec un admirable aplomb. Profitant de ce que Votre Majesté n'avait pas besoin de mes services, j'étais allé rendre visite à une jeune femme charmante, qui demeure sur les coteaux de Suresnes et qui veut bien m'honorer de ses faveurs.

— Voyez-vous ça !

— Sire, on n'est pas en marbre !

— Don Juan !

— Nous étions donc en train, Francine et moi...

— Ah ! elle s'appelle Francine !

— Oui, Sire !

— Joli nom !

— Nous étions donc en train d'échanger des propos très tendres...

— Faquin !

— Lorsque, tout à coup, quelqu'un troubla la fête...

— Le mari ?

— Oui, Sire... un homme terrible... sergent, maître d'armes au 6 régiment de vos grenadiers.

— Comment, clampin, tu te permets de ridiculiser un des braves de ma grande armée ?

— Sire, excusez-moi, mais, en amour, on n'a pas toujours l'embarras du choix.

— Continue !

— Je disais donc à Votre Majesté que ma mie Francine n'eut que le temps de me dissimuler dans un placard, où je dus rester enfermé toute la nuit... au milieu des robes qui fleuraient l'ambre, l'iris et la bergamote.

— Ce qui valait mieux pour toi qu'un bon coup d'épée...

— Evidemment, Sire... Mais, malgré cela, en entendant ma bien-aimée accorder à son époux les baisers qui m'étaient destinés, en songeant surtout au mécontentement que mon absence allait causer à Votre Majesté, vingt fois je fus pour m'élancer hors de ma cachette. Seule la crainte de compromettre ma belle m'y retint calfeutré. Ah ! Sire, vous ne pouvez vous imaginer mon supplice... Je mourais de faim, j'étranglais de soif, je manquais d'air, j'étouffais, c'était abominable ! Bref, je ne sortis de ma prison que fort tard dans la matinée, quand le mari s'en fut allé rejoindre sa salle d'armes. Aussitôt, je m'empressai de regagner les Tuileries... Mais vous étiez déjà parti pour Saint-Cloud... Alors, je me suis empressé de m'y rendre... Et maintenant, Sire, que je vous ai tout avoué, puis-je espérer que ma franchise, jointe aux souffrances que j'ai endurées pendant de si longues heures, me vaudra la clémence de Votre Majesté ?

— Je consens à te pardonner, déclara Napoléon, que l'anecdote, inventée de toutes pièces par Grippe-Sols et racontée par lui avec beaucoup de verve, avait eu le don de divertir.

Et, tout en affectant une sévérité que démentait l'expression amusée de son regard, il ajouta : — Mais à la condition que tu vas me donner le nom de la particulière, afin que je puisse accorder à son mari l'avancement qu'il a si bien mérité.

— Sire, j'ai eu l'honneur de vous le dire, ma conquête s'appelle Francine...

— Francine... comment

— Sire, elle a oublié de me le dire.

— Vraiment ?

— Et je n'ai nullement envie d'aller le lui demander.

Partant d'un franc éclat de rire, l'Empereur s'écria :

— Où la discrétion va-t-elle se nicher !

Et voilà comment notre ami Grippe-Sols était à la fois rentré au service et dans les bonnes grâces de Sa Majesté.

Maintenant, revenons à Fouché, qui avait atteint le château de Saint-Leu, où, tandis que l'Homme noir restait dans la voiture, il pénétrait, accueilli sur le perron par le cuisinier Maugéard, visiblement pénétré de sa valeur professionnelle et de l'importance de ses fonctions.

— Quoi de nouveau ? interrogea brièvement le ministre de la Police.

— Rien. Excellence !

— Ces dames ?

— Elles vont très bien... et elles ont même fait un certain honneur au déjeuner que je leur ai servi et qui se composait de bouchées à l'impératrice, de tournedos à l'archiduc, de salade à la...

— Où est Fanchon ?

— Me voici, Excellence ! répliqua la gentille soubrette, qui venait d'apparaître sur le seuil.

Sans lui donner le temps de terminer la gracieuse révérence qu'elle esquissait, Fouché demandait : — Melle Malet a-t-elle pris connaissance du billet que je vous avais chargée de déposer dans sa chambre ?

— Oui, Excellence.

— A-t-elle paru en manifester quelque humeur ?

— Non, Excellence.

— Vous a-t-elle posé des questions ?

— Pas une seule.

— Et Mme Malet ?

— Elle semble plus calme et moins attristée.

— Avez-vous surpris entre la mère et la fille quelque propos capable de vous inspirer quelque méfiance ?

— Non, Excellence. Ces dames, tout en demeurant très inquiètes sur le sort du général, me paraissent accepter leur sort avec toute la résignation désirable.

— Je veux les voir !

— Ces dames sont en ce moment sur la terrasse.

— Conduisez-moi près d'elles.

Guidé par Fanchon, le ministre gagnait une allée qui, après avoir contourné le château, se continuait jusqu'à une terrasse en contrebas de laquelle passait la grand-route de Paris à Compiègne.

Assises l'une près de l'autre, sur un banc, Laurence et Mme Malet causaient timidement.

La jeune fille avait passé son bras sous celui de sa mère et lui murmurait des paroles de tendresse et de réconfort, lorsqu'un bruit de pas sur le gravier lui fit détourner la tête.

Le ministre de la Police s'avançait, le chapeau à la main.

— Madame, fit-il en s'inclinant devant Mme Malet, je suis venu tout exprès ici pour vous apporter une lettre du général.

A ces mots, Mme Malet se leva et, tout en s'emparant du message que lui tendait le ministre de la Police, elle ne put que balbutier : — Excellence, je vous remercie !

D'une main tremblante, elle ouvrit la missive et, en même temps que Laurence, qui se penchait vers elle, elle lut : Ma femme chérie, mon enfant bien-aimée, Quelques mots seulement pour vous dire que je supporte ma captivité avec courage.

Grâce à l'obligeance de M. le ministre de la Police, qui me permet de vous rassurer sur mon sort... je suis traité avec beaucoup d'égards.

Je n'ose vous dire : « A bientôt !... » mais en vous embrassant, je vous crie à toutes deux : « Espérance ! »

Votre époux, votre père, Général CLAUDE-FRANÇOIS MALET.

Fouché, pendant leur lecture, avait observé avec attention la physionomie des deux femmes.

Tandis qu'une expression de détente se répandait sur les traits de Mme Malet, Laurence demeurait sombre, farouche, comme si elle doutait de l'authenticité de ces lignes, tant elles lui apparaissaient incompatibles avec le caractère indomptable de celui qui les avait écrites.

Et Fouché, qui devinait leur pensée, s'empressa de déclarer : — Mesdames... vous pouvez répondre au général en toute liberté, et, de même que je me suis fait un devoir de vous apporter cette lettre, je me ferai un vif plaisir de lui transmettre moi-même votre réponse, et cela dans le plus bref délai.

Laurence l'enveloppa de son regard à la fois si loyal et si pénétrant.

— Monsieur le ministre, fit-elle, pour qu'un revirement aussi subit se soit produit dans l'esprit de mon père, il a dû se passer entre lui et vous quelque chose de très grave.

— En effet, mademoiselle, répliquait Fouché, avec une netteté qui n'était pas dans ses habitudes. A ma grande satisfaction, je suis arrivé à faire entendre raison au général.

Laurence eut un sursaut.

Fouché, toujours sur ses gardes, n'eut pas l'air de s'en apercevoir.

— Comprenant l'inanité de sa révolte, continua-t-il, le général Malet accepte l'éventualité d'une soumission qui, pour l'instant, sauve sa tête et pourrait lui valoir, le temps aidant, une mesure de clémence dont Mme votre mère et vous ne pourrez que vous réjouir.

Dissimulant la stupeur que lui causait la manœuvre aussi hardie qu'astucieuse du vieux renard, Laurence, fièrement, ripostait : — Puis-je vous demander, monsieur le ministre, par quels moyens vous avez réussi à convaincre mon père ?

— Oh ! mademoiselle, déclarait Fouché avec une onctueuse bonhomie... par des arguments qui n'avaient rien de subtil ni d'équivoque, c'est-à-dire en faisant simplement appel à ses sentiments familiaux.

— Et en lui laissant croire, sans doute, que la liberté de ma mère et la mienne dépendaient de son attitude ?

— Vous avez deviné juste, mademoiselle ! reconnaissait Fouché, sans sourciller.

— C'est peut-être très habile de votre part, s'énervait Laurence, mais c'est...

Fouché ne lui donna pas le temps d'achever.

— Très humain aussi, mademoiselle... fit-il avec un bienveillant sourire.

Et il poursuivit, sur ce ton de persuasion hypocrite avec lequel il savait circonvenir les esprits les plus soupçonneux : — Je passe aux yeux de beaucoup de gens pour un homme qui ne recule devant aucun procédé pour assurer le succès de sa politique... C'est fort possible ! Mais, mademoiselle, quand on occupe les fonctions que j'assume, — et vous êtes trop intelligente pour ne pas le comprendre — on n'a qu'un devoir : celui d'être le plus fort... Aussi sera-ce pour moi, qui suis moins mauvais que vous ne le pensez, une très douce satisfaction si je réussis à mater ces conspirateurs, non pas en les envoyant au peloton d'exécution ou à l'échafaud, mais en ouvrant leurs cerveaux et leurs cœurs à l'amour.

Laurence, troublée par ces paroles mielleuses, dont un secret instinct lui faisait pressentir la fausseté, se taisait... baissant son beau front lourd de tristesse et d'amertume.

Le pêcheur en eau trouble reprit :

— Regardez votre mère, ma chère enfant... Ses yeux pleins de larmes vous diront ce qu'elle pense et ce qu'elle espère... et, mieux que moi, ils sauront vous convaincre... et vous désarmer.

La jeune fille, presque malgré elle, dirigea son regard vers la pauvre Mme Malet, qui, douloureusement, tendrement, l'implorait de ses mains tremblantes et prêtes à l'enlacer.

Alors, l'Aiglonne eut un frisson d'incommensurable pitié...

De son cœur, qui se fondait, un cri allait jaillir, tout de renoncement et de tendresse filiale.

Mais, soudain, une ombre sinistre, un spectre sanglant passa devant ses yeux.

Se raidissant contre l'émotion qui avait failli l'attendrir, elle s'écria : — Et Jacques Féraud... monsieur le ministre... Vous l'avez donc déjà oublié ?

— Je l'ai si peu oublié...

— ... Que vous l'avez fait assassiner !...

— Détrompez-vous, mademoiselle... Contrairement à ce que l'Empereur vous a dit, je puis vous affirmer qu'il est vivant !...

— Vivant !

— Et que c'est moi qui l'ai sauvé !

— Vous !

— Oui, moi, mademoiselle.

Et le ministre de la Police, saisissant la main de Laurence, acheva, sur un ton dont la gravité mystérieuse, cette fois, n'était pas feinte.

— Au nom de son salut, ne m'en demandez pas davantage !

## **XXXI : La partie de Colin Maillard**

Plusieurs mois après les événements que nous venons de retracer, par un bel après-midi de printemps, l'impératrice Joséphine, accompagnée de sa fidèle secrétaire, confidente et amie Melle Charvet, se promenait sur la terrasse du château de Saint-Cloud.

En proie à une profonde mélancolie — car chaque jour elle voyait approcher l'instant fatal de sa chute —, elle regardait avec une expression d'indivable tristesse les parterres de fleurs éblouissantes au milieu desquels s'élevaient les gerbes étincelantes des jets d'eau innombrables.

— Quel temps superbe et quel site vraiment royal ! admirait la jolie Melle Charvet.

— Ah ! ma pauvre Louise ! soupira Joséphine, Dieu seul sait le temps qui me reste à y vivre !

Et, désignant à sa lectrice le ministre de la Police qui, son portefeuille sous le bras, pénétrait dans le palais, elle ajouta :

— Vous voyez cet homme ?

— Fouché ?

— Oui, Fouché. Quand je songe que j'ai commis l'imprudence de me fier à son dévouement, de lui demander un conseil... à lui qui est peut-être le plus acharné de tous à pousser Napoléon au divorce !

— Est-ce possible ?

— C'est l'Empereur lui-même qui me l'a avoué ! Sans doute vient-il encore intriguer contre moi... Eloignons nous, ma chère Louise... L'air que respire ce misérable est véritablement empoisonné.

S'appuyant au bras de sa secrétaire, Joséphine se dirigea vers le grand escalier de pierre, qui donnait accès à l'allée centrale du parc.

Déjà, Fouché était en présence de son maître. L'Empereur, qui lisait d'importantes dépêches, lui fit signe d'attendre un instant.

Puis il lança avec nervosité :

— Qu'y a-t-il encore ?

— Sire, répliqua le vieux renard en prenant un air mystérieux, j'apporte à Votre Majesté un certain nombre de rapports qui ne manqueront pas de l'intéresser.

Et, tout en entrouvrant son portefeuille, il continuait :

— Ils vous démontreront une fois de plus combien la France verrait d'un œil favorable son Empereur se décider à un divorce grâce auquel il pourrait assurer sa postérité.

A ces mots, Napoléon frappa du pied avec impatience.

— Monsieur Fouché, reprit-il sévèrement, je croyais vous avoir déjà défendu de vous mêler de cette affaire.

— Sire, l'obligation dans laquelle je me trouve de vous dire toujours la vérité...

— Basta... monsieur le ministre... basta, scanda Napoléon avec emportement.

Et, tendant à son ministre la dépêche qu'il tenait à la main, il fit impérativement :

— Prenez connaissance !

Fouché lut ce qui suit :

Maximilien, roi de Bavière, à son puissant et fidèle souverain et allié Napoléon, empereur des Français. Dillinger, 17 août 1809.

Sans déclaration de guerre, sans aucun avis préalable, notre frontière a été envahie et nous avons été contraints de quitter notre capitale qui a été occupée par les troupes autrichiennes. \* (Norvins : Vie de Napoléon)

— Alors, Sire, s'écria Fouché, c'est la guerre !

— Je pars ce soir prendre le commandement de mes armées.

Fouché n'insista pas.

Il savait que, quand son maître était repris par la fièvre des batailles, rien n'existe plus pour lui.

Il sortit... certain qu'il était toujours en faveur.

Il n'en demandait pas davantage.

Quant à l'Empereur, après avoir réfléchi pendant quelque temps, il se coiffa de son petit chapeau et passa directement sur la terrasse.

De là, après avoir écarté du geste Duroc et Savary qui s'apprêtaient à le suivre, il gagna une allée solitaire qu'il se mit à arpenter les mains derrière le dos... les yeux fixés vers le sol.

Mais un bruit de pas l'arracha bientôt à sa méditation... Une silhouette de femme s'avançait vers lui, un peu incertaine, hésitante...

Napoléon eut d'abord un froncement de sourcils...

Il venait de reconnaître Joséphine... Mais celle-ci s'approchait toujours, prévenant d'un geste charmant de ses bras tendus les reproches qu'elle devinait déjà sur les lèvres de son impérial époux.

— Sire, fit-elle de sa voix harmonieuse, est-il vrai que vous partiez ce soir aux armées ?

— Oui, madame, répliqua froidement Napoléon.

— Puis-je vous demander une grande faveur ? suppliait Joséphine avec une douceur infinie.

— Parlez ! ordonnait l'Empereur quelque peu radouci.

— Sire, je serais très heureuse de recevoir fréquemment de vos nouvelles.

— Je vous le promets.

— Merci.

La pauvre femme, qui n'avait jamais aussi bien sondé la profondeur de l'abîme vers lequel le destin la poussait, reprit en retenant ses larmes :

— Sire, pendant cette absence, me permettez-vous de me retirer au château de la Malmaison ?

— Pourquoi ?

— Il me semble que j'y revivrai le cher et doux passé où vous m'aimiez, où nous étions heureux.

Tout en parlant, Joséphine qui chancelait sous l'émotion avait laissé, malgré elle, retomber sa tête sur l'épaule de l'Empereur.

Celui-ci, loin de la repousser, fortement l'étreignait, et ce fut un baiser rapide, brûlant, qui fit palpiter d'un regain de bonheur le cœur de l'ardente créole.

Mais regrettant d'avoir cédé à cet élan, soudain, Napoléon reprit d'une voix devenue sèche, autoritaire :

— Allons, ne nous attendrissons pas en d'inutiles fadeurs ; j'ai des ordres à donner. Rentrons.

Joséphine, ulcérée, prit machinalement le bras que lui tendait son maître. Et tous deux regagnèrent le château sans prononcer une parole.

En arrivant sur la terrasse, l'Empereur, cérémonieux, baissa la main de l'impératrice qui, mortellement blessée, dut s'appuyer sur l'épaule de Melle Charvet pour regagner ses appartements.

Mécontent de lui, Napoléon allait pénétrer dans son cabinet, lorsque, sur le seuil, il aperçut un grenadier qui, les talons joints, immobile, lui adressait un salut militaire.

Reconnaissant son valet de chambre, l'Empereur s'exclama :

— Ah ça ! clampin, qui est-ce qui t'a permis de t'habiller en grenadier ?

— Sire, répondait Grippe-Sols avec un aplomb imperturbable, ne partez-vous pas en guerre ?

— Alors, tu voudrais te mêler de te battre ?

— Sire, mon plus grand désir est de prouver à Votre Majesté que je suis toujours resté le brave volontaire, le bon soldat d'autrefois.

— Ah ! par exemple !

— J'aurai peut-être l'occasion, moi aussi, de cueillir quelques lauriers.

— Tiens ! tiens !

— Et comme Votre Majesté emporte toujours quelques croix d'honneur dans ses bagages...

— Voyez-vous cela, monsieur le drôle ! Vous voudriez être chevalier de la Légion d'honneur ?

— Ce sera le plus beau jour de ma vie...

Remis de bonne humeur par l'audacieuse boutade de son valet de chambre, l'Empereur fit, en le poussant, d'une bourrade, dans son cabinet :

— En attendant, monsieur le drôle, tu vas me faire la barbe...  
et surtout tâche de ne pas me couper !

## **XXXII : La bataille**

Napoléon avait déclaré la guerre à l'Autriche.

L'Europe retentissait du fracas des armes...

Tandis qu'aux portes de Vienne, cantonné dans l'île Lobau comme dans une citadelle, l'Empereur se préparait à livrer bataille à l'ennemi, et que, sous le couvert de la nuit, au milieu d'un orage affreux, notre armée traversait le Danube sur des ponts de bateaux, pour aller former, dans les plaines de Marchfeld, trois masses compactes, avec Masséna, Bernadotte et Davout, un peu en avant d'un bivouac établi sur le bord du fleuve, dans les ruines d'une ferme incendiée, un soldat français, les bras croisés autour de son fusil, montait stoïquement la garde.\*(Napoléon, sa vie, son œuvre, par Lacour-Gayet.)

Par instants, d'âpres soupirs gonflaient sa poitrine et un mot, un seul mot, un nom s'échappait de sa bouche en un murmure très triste comme un sanglot : « Laurence ! »

Comment Jacques Féraud, que nous avons laissé étendu sur les dalles de la crypte des Philadelphes, se retrouvait-il factionnaire sous les armes, sur les bords lointain du Danube, à la veille de prendre part à l'une des batailles les plus retentissantes qui devaient illustrer l'impériale épopée ?

Nous allons brièvement l'expliquer à nos lecteurs.

Après un long évanouissement, Jacques Féraud était revenu à lui. Seul, sous cette voûte sinistre qu'éclairait la lueur d'une torche mourante qu'un soldat avait plantée dans un anneau fiché dans la muraille, il avait tout de suite éprouvé l'irrésistible désir de s'évader de cet antre de désolation et de mort.

Glissant à travers les flaques de sang, se heurtant aux cadavres que les policiers n'avaient pas encore eu le temps d'enlever, il avait gagné le passage secret dont l'entrée était restée entrouverte ; et, au prix d'efforts inouïs, il avait réussi à gagner à tâtons, par l'étroit couloir souterrain, le fond du puits desséché dont l'orifice s'ouvrait au milieu d'un terrain vague où se dressaient les ruines du vieux couvent des Ursulines.

Grimpant le long de l'échelle de fer fixée à la paroi de la citerne, après avoir manqué à plusieurs reprises de retomber au fond, il était enfin arrivé jusqu'à la margelle dégradée, couverte de mousse, qu'il avait franchie en un suprême effort.

Un moment, il était resté sur le sol, étourdi, à demi assommé... Puis, en un effort désespéré, il s'était relevé et, tout en titubant, il avait marché droit devant lui, dans la nuit, sans savoir où il allait...

Il avait atteint ainsi une grande route déserte qui traversait une plaine où s'essaimaient dans l'ombre quelques cabanes chétives, telles qu'on en voyait déjà à cette époque autour de l'agglomération de Paris.

Mais il n'avait pu aller plus loin ; et, tombant sur la banquette de la route, au pied d'un peuplier à la frondaison frémissante, il avait de nouveau perdu connaissance...

Et l'aube avait paru sans qu'il rouvrît les yeux.

Ainsi que chaque matin, la mère la Victoire, la joviale et rubiconde vivandière du 7e grenadiers qui campait dans la plaine de Montrouge, assise sur la banquette de sa petite carriole que traînait son vaillant bourricot Fridolin, revenait de faire ses provisions, en compagnie de son très brave et très fidèle époux, le sergent Rigobert (douze campagnes, huit blessures et dix chevrons).

Quelle n'était pas sa surprise en apercevant le corps d'un homme étendu près du fossé !

Vite, elle arrêtait Fridolin et, suivie de son homme, elle se précipitait vers Jacques Féraud.

— Il est blessé, s'écria-t-elle en se penchant vers lui.

— Peuh ! dédaignait Rigobert, c'est un pékin, ça n'a pas d'importance.

— C'est tout de même un chrétien, ripostait la cantinière, dont le cœur était aussi large que la poitrine.

Et elle ajouta sur un ton qui n'admettait pas de réplique :

— On ne peut pas le laisser ainsi sur la route comme un chien !

— Nonobstant que tu as raison, reconnaissait le sergent, qui avait l'habitude de la discipline, même conjugale.

Aidée de son mari, la mère la Victoire transportait Jacques Féraud dans sa charrette... et, en arrivant au camp, elle l'étendait sous sa tente, sur un lit de camp.

Comme il ne donnait plus signe de vie, elle dit à Rigobert :

— Va chercher un chirurgien, pendant que je dételle le bourricot !

Et, regardant Féraud d'un air de bienveillante compassion, elle grommela :

« Qu'est-ce qui a bien pu lui arriver, à ce gars-là ? Quel malheur ! Ça ferait pourtant un beau grenadier ! »

Et elle retourna vers sa carriole, que des troupiers entouraient.

Bientôt, Féraud rouvrit les yeux. La notion de la réalité lui revenait avec un redoublement de fièvre, qui lui donnait une force factice, toute de surexcitation et de désespoir.

C'est que, maintenant plus que jamais, il se rendait compte des conséquences terribles, irréparables, de sa faiblesse.

Par sa faute, le général Malet et tous ses amis étaient morts ou prisonniers.

Laurence... Laurence surtout, était perdue !

« C'est ma lâcheté qui est cause de tout ! murmura-t-il, en frissonnant. Non, je ne survivrai pas à une pareille honte ! »

Apercevant près de la tête de son lit, à portée de sa main, un pistolet suspendu au poteau central qui soutenait la tente, il se

dressa sur son séant ; et, galvanisé par la résolution d'en finir, il s'en empara, arma le chien... et, le doigt sur la détente, il approchait le canon de sa tempe lorsqu'une main vigoureuse lui saisit le poignet, en même temps que ces mots vibraient à ses oreilles

— Imbécile, veux-tu lâcher ça ?...

Et la mère la Victoire, achevant de désarmer le malheureux, s'écria :

— Je vois ce que c'est... un chagrin d'amour... Va, petit gars, ça te passera avant que ça me reprenne !

— Laissez-moi mourir ! implorait Féraud, avec un tel accent de détresse que la vivandière laissa tomber à terre le pistolet qu'elle avait réussi à lui arracher.

— Qu'est-ce que tu dis ? fit-elle, tout interdite. Mourir... clampin... mourir de ta main !... Allons, allons, tu as bien par là une vieille maman qui pense à toi et qui t'aime ?...

— Non, je n'ai plus personne, personne au monde, personne à aimer !... Vous voyez bien que j'ai raison, quand je veux en finir !

— Ne dis donc pas de bêtises !

Pressentant toute l'horreur du drame mystérieux dans lequel il se débattait, la mère la Victoire reprit :

— Si tu veux partir pour tout de bon, mon fils, fais-le, mais que ce soit en soldat !

— En soldat ?

— Oui, les armes à la main... face aux ennemis de ta patrie.

Deux larmes apparaissent dans les yeux de Jacques, qui murmura :

— Vous êtes une brave femme !

— Un peu, mon n'veu !...

Et voilà comment Jacques Féraud était devenu l'un des meilleurs grenadiers de France, sous le nom de Fanfan la Rose, dont l'avait gratifié la mère la Victoire, sa marraine, qui, respectueuse du secret que le pauvre enfant portait en lui, n'avait pas eu besoin, pour s'attacher à lui, d'en connaître davantage.

C'était tout cela que revivait Jacques, à la veille de la bataille... dans l'angoisse que lui causait l'absence de toute nouvelle de Laurence.

En effet, s'il avait appris que Malet et ses amis étaient toujours en prison, il ignorait absolument ce qu'était devenue la jeune fille.

On lui avait dit qu'elle était partie un soir, en voiture, avec des gens de police, pour une destination inconnue. Et c'était tout

Qu'en avait-on fait ?

Sans doute la tenait-on enfermée dans quelque prison lointaine où elle s'étiolait, en attendant la mort qu'elle devait souhaiter comme une délivrance et en le maudissant, lui, l'auteur de son irréparable infortune !

Tout à son idée fixe, il n'avait pas vu, dans le jour qui commençait à poindre, la mère la Victoire s'approcher de lui et le

regarder en hochant la tête.

Ce ne fut que lorsqu'elle lui mit la main sur l'épaule, qu'il s'aperçut enfin de sa présence.

— Un verre de schnick ? proposait-elle rondement, en lui tendant un petit gobelet en étain qu'elle avait rempli d'eau-de-vie.

— Maman la Victoire... balbutia Féraud, qui s'était mis à aimer presque filialement l'excellente femme.

— Allons, prends ça, p'tit gars ! encourageait la vivandière. La journée sera rude, et s'agit d'en trouer des peaux, à ces clampins de kaiserlicks !

Et, choquant son bidon contre le gobelet que Féraud se préparait à porter à ses lèvres, elle fit : — A la tienne, Fanfan !

— À la vôtre, la mère !

Une détonation sourde et prolongée retentit de l'autre côté du fleuve. C'était le premier coup de canon annonciateur de l'embrasement général.

— A l'Empereur ! lança la vivandière, en avalant une large lampée de goutte.

— A la France ! s'écria Jacques Féraud, transfiguré.

La bataille de Wagram venait de s'engager.

L'Empereur revenait de parcourir, avec la rapidité de l'éclair, le front de son armée.

Il passait, sur son cheval blanc, tout en désignant de la main à ses maréchaux les hauteurs de Russback, de Nieusseden, de Baumersdorf et de Wagram, pantomime éloquente, terrible, que chaque chef comprenait et à laquelle chaque soldat brûlait d'obéir.

Un vivat général répondit à cet ordre de vaincre ou mourir.\* (Histoire de Napoléon, par Novins).

L'attaque commençait à Aderldaa, poste important pour les deux armées... et occupé par les Français.

L'archiduc Charles, qui commandait les troupes ennemis, s'en emparait, après un engagement meurtrier, lançant sa droite, qui, avec ses soixante pièces d'artillerie, prenait à revers l'armée française, menaçant l'île Lobau et les ponts.

Napoléon jetait aussitôt contre les Autrichiens cent pièces de Canon, qui Couvraient une demi-lieue de terrain en avant de ses troupes, vomissant la mort et brisant les masses terribles dont rien ne semblait pouvoir arrêter l'irrésistible mouvement.

Et voici le maréchal Macdonald qui s'élance à la tête de la garde à pied et à cheval.

L'Empereur se tient au milieu du feu, la lorgnette à la main, examinant l'horizon.

Les boulets tombent autour de lui.

Il demeure impassible, grommelant entre ses dents :

— Que fait donc Bernadotte ?... Mais oui, que fait-il ? Pourquoi n'occupe-t-il pas Wagram ?

C'est en vain que Duroc le supplie :

— Sire... au nom du salut de l'armée, je vous adjure de vous retirer !

Mais Napoléon ne l'écoute pas... L'Aigle se sent invulnérable.

Tout à coup, un aide de camp, tête nue, noir de poudre, l'uniforme en loques, se précipite vers l'Empereur.

Grièvement blessé, il ne tient plus debout que par un formidable effort de volonté et de courage.

— Sire, clame-t-il, d'une voix rauque et brisée, l'armée de Masséna est prise à revers par les troupes de l'archiduc... Le général Boudet, repoussé dans l'île Lobau... a perdu ses canons.

Napoléon, froidement, saisit sa lorgnette et regarde de nouveau l'horizon.

Presque aussitôt, son visage, pensif, concentré, s'éclaire de la lueur fulgurante de son invincible génie.

Il vient d'apercevoir, là-bas, une flamme jaillir d'un clocher.

— Nieusseden est pris ! s'écrie-t-il, d'une voix éclatante. Et, se tournant vers l'aide de camp, qui se soutient à peine, le dieu de la guerre scande ces mots qui font frissonner ceux qui l'entourent de la plus glorieuse des ivresses

— Courez dire à Masséna qu'il attaque à fond, sans perdre une minute, et que la bataille est engagée !

— Sire, articule péniblement l'officier, les ponts sont coupés...

Il n'en dit pas davantage.

Happé par la mort, il s'écroule comme une masse aux pieds de l'Empereur.

— Qui veut y aller à sa place ? interroge Napoléon. Devançant tous les héros qui sont là, impatients de risquer leur vie pour leur maître, un grenadier s'est avancé.

— Moi, Sire ! fit-il, avec la crânerie tranquille d'un Français de race. Toi, Marchand ? s'écrie l'Empereur, avec émotion. Oui, Sire. Eh bien ! va

À peine l'Empereur a-t-il serré avec force la main du brave garçon, que celui-ci s'élance à travers les tourbillons de fumée qui enveloppent la plaine...

D'un coup, Grippe-Sols s'est retrouvé le brave petit volontaire de 93...

Il ne court pas, il vole jusqu'à ce Danube qu'il s'agit de traverser sous les feux concentrés des deux artilleries rivales...

Un canot est là... échoué, à moitié démolî, parmi les roseaux de la berge...

Grippe-Sols parvient à le remettre à flot, la quille en l'air ; et, se glissant sous la coque, la tête seule hors de l'eau, une main accrochée au banc, le regard tendu vers une brèche faite à l'arrière de l'embarcation et à travers laquelle il aperçoit le point qu'il s'est fixé pour atterrir, nageant d'une main et des deux

jambes, il atteint l'autre rive du Danube, échappant par miracle aux feux de mousqueterie qui crépitent autour de lui, achevant les blessés qui se noient et déchiquetant les cadavres que le courant emporte.

Mais l'héroïque garçon n'est pas au bout de ses peines. A peine a-t-il mis le pied à terre qu'il aperçoit, derrière une haie qui borde le champ où il a atterri, un groupe d'Autrichiens qui se dirige de son côté... A droite et à gauche, le champ est bordé par une double haie très épaisse, qu'il est matériellement impossible de franchir !

« Diable ! diable ! se dit Grippe-Sols. Comment me sortir de là ?»

Les Autrichiens avancent toujours.

Mais Grippe-Sols n'est point de ceux qui demeurent longtemps embarrassés.

Il vient d'apercevoir, tout près de lui, un tas de grands fagots derrière lequel, d'un bond, il se dissimule... se faisant rapidement au milieu d'eux une cachette momentanément sûre...

Mais Grippe-Sols a compté sans le plumet de son shako, qui dépasse de quelques centimètres les fagots protecteurs.

Les Autrichiens le remarquent bientôt et se précipitent vers lui.

Grippe-Sols veut tenter un mouvement tournant, qui lui permettra d'échapper à l'enveloppement qui le menace.

Mais, trop tard...

Les kaiserlicks le cernent et lui crient de se rendre.

Prompt comme l'éclair, Grippe-Sols ramasse le fusil d'un mort encore armé de sa baïonnette, et se prépare à faire face à l'ennemi.

Un contre six !

L'affaire promet d'être rude... Tant mieux !

La victoire n'en sera que plus belle !...

Grippe-Sols a bien réussi à larder copieusement deux de ses adversaires, mais, à son tour, il est piqué, au poignet d'abord, puis à la cuisse...

C'est un miracle s'il n'est point traversé de part en part. Hélas ! il se sent atteint sérieusement... Il n'est plus maître de ses mouvements... Son bras s'engourdit...

Dans une volte suprême, il chancelle, il va tomber... Non ! quelques coups de feu, instantanément suivis de cris de détresse et de rage lui rendent l'espérance.

— Tiens bon, camarade ! lance une voix mâle et sonore, une vraie voix de France.

À cet appel, Grippe-Sols s'est ressaisi. Autour de lui, ses ennemis mordent la poussière...

Des soldats français le rejoignent, en courant.

— Bravo, petit ! clame un jeune grenadier. Tu n'as pas beaucoup de moustache sous le nez, mais tu es un rude lapin tout de même !

— C'est pas tout ça, les enfants ! s'écrie Marchand... J'ai une commission de l'Empereur pour le maréchal Masséna.

— Nous sommes justement de son année. Alors, conduisez-moi jusqu'à lui.

— Viens !

Tout ça, c'est très joli !... s'exclame Grippe-Sols. Mais ces sacrés kaiserlicks ont ajouté quelques boutonnières à mon uniforme.

— C'est vrai, tu es blessé ?

Dis plutôt percé comme une écumoire... Et ma patte, surtout... Oh ! ma patte !...

— Eh bien ! monte sur mon dos.

Grippe-Sols ne se le fait pas dire deux fois...

Et, tout en s'éloignant, porté par ses camarades, oubliant ses blessures, ne comptant pas le sang qu'il perd, fou de joie, car il sent la partie gagnée, il s'écrie du fond de son cœur :

— Vive la France ! Vive l'Empereur !

Au soir de la victoire, l'une des plus belles qu'il eût jamais remportées, debout sur un petit tertre d'où il dominait les plaines de Marchfeld, qu'éclairait le flamboiement des villages incendiés, Napoléon contemplait avec majesté les officiers et les soldats qui, tour à tour, venaient déposer à ses pieds les drapeaux et étendards qu'ils avaient pris à l'ennemi...

Lorsque, tout à coup, un murmure s'éleva dans l'état-major de l'Empereur :

— Masséna !... Masséna !...

C'était bien le héros de Rivoli et d'Eckmühl qui s'approchait, la figure empourprée par l'action de la bataille.

En l'apercevant, l'Empereur s'était avancé vers lui et, simplement, sans dire un mot, il lui ouvrait tout grands ses bras.

— Sire !

Ce fut tout ce que put balbutier l'admirable guerrier, en recevant l'accolade de son souverain et ami, qui, à très haute voix, de façon à être entendu par tous, lui dit, en lui serrant les mains :

— Masséna, je te dois une fois de plus la victoire ! Désignant à Napoléon deux grenadiers, aux uniformes maculés de sang, de poussière et de poudre, qui s'étaient arrêtés derrière lui, à une distance respectueuse, Masséna reprit :

— Sire, félicitez aussi ces deux braves soldats. Car c'est grâce à eux que j'ai connu vos ordres et que j'ai pu attaquer à temps.

— Allons, avancez, mes amis !

Clopin-clopant, les deux soldats firent trois pas... esquissant non sans peine un vague salut militaire.

— Marchand ! ... s'écriait l'Empereur, en reconnaissant son valet de chambre.

— Oui, Sire !

— Tu es blessé ?

— Quelques égratignures, Sire.

D'un geste brusque, l'Empereur saisit la croix de la Légion d'honneur d'un de ses aides de camp, et fit, en la tendant à Grippe-Sols :

Sois content, mon ami, cette croix est à toi ! Tu l'as bien gagnée.

— Sire, répliquait le brave garçon, il en est un qui la mérite mieux que moi.

— Qui donc ?

Et, montrant son camarade, dont la tête était entourée d'un pansement sommaire, Grippe-Sols reprit :

— C'est ce jeune grenadier... qui m'a arraché aux kaiserlicks... Sans lui, Sire, j'étais flambé et la victoire avec !

L'Empereur enveloppa de son regard d'aigle le soldat blessé que lui présentait Marchand.

Soudain, ses lèvres se pincèrent. Il venait de reconnaître Jacques Féraud.

— Vous ! fit-il, en lui mettant la main sur l'épaule. Féraud, pâle comme un spectre, répliqua d'une voix sourde :

— Oui, moi... dont la mort n'a pas voulu...

Il n'acheva pas... D'une main agitée d'un léger tremblement, l'Empereur accrochait la croix de la Légion d'honneur sur ce cœur qui l'avait tant haï.

Alors, bouleversé, Féraud s'écroula à ses genoux, et, saisissant sa main, il l'embrassa en sanglotant.

— Ah ! Sire, je ne savais pas... Sire, je ne savais pas...

— Et maintenant ? interrogea l'Empereur, très grave.

— Maintenant, ma vie vous appartient, Sire...

— Et moi, je te défends d'en disposer sans mon ordre !... scanda Napoléon. Allons, relève-toi !

Et se retournant, il ordonna :

— Maréchal Duroc, veillez à ce que ces deux braves soient tous deux soignés par mon chirurgien particulier.

Et tandis qu'il s'éloignait, suivi de son état-major :

— Eh bien ! qu'est-ce que tu dis du Petit Caporal ?... murmura Grippe-Sols à l'oreille de Jacques Féraud.

— C'est un dieu !

— Non... rectifiait Grippe-Sols, c'est un père !

## **XXXIII : Vers le divorce**

Le 25 novembre 1809, à l'entrée d'une bourgade située entre Pierrefitte et Vavincourt, à quelques lieues de Bar-le-Duc, un groupe de villageois entourait une vaste berline de voyage, attelée en poste et accompagnée d'un peloton de grenadiers à cheval, que commandait un jeune lieutenant à l'allure mâle et décidée.

Dominant le carillon joyeux qu'égrenaient dans les airs les cloches d'une vieille église, un cri, un seul, incessamment répété avec une idolâtrie enthousiaste, jaillissait de cent poitrines :

— Vive l'Empereur !

Napoléon, en effet, après avoir imposé le traité de Vienne à ses ennemis vaincus, et signé une paix glorieuse au château de Schönbrunn, regagnait la France, parmi les acclamations du peuple qui, de tous côtés, accourait pour saluer le vainqueur de Wagram.

Avec une fermeté exempte de toute violence, le chef de l'escorte donnait l'ordre à ses cavaliers de dégager la voiture impériale, lorsque la portière s'ouvrit, laissant apparaître la légendaire silhouette du « Petit Caporal ».

— Lieutenant Féraud, ordonna l'Empereur, d'une voix claire, laissez-moi parler à ces « bonnes gens ».

Napoléon n'eut pas besoin de s'avancer vers la foule... A peine avait-il mis pied à terre, suivi par Duroc, qui se trouvait avec lui dans la berline, que tous se précipitaient vers leur dieu, dont la présence réelle parmi eux leur apparaissait comme l'événement le plus formidable de leur existence.

Dominés soudain par la majesté de l'Aigle, ils s'étaient arrêtés respectueusement, se taisant, prêts à tomber à genoux.

L'Empereur sourit à ce témoignage si éloquent de l'amour qu'il inspirait à « ses Français » ; puis, avisant une paysanne qui tendait vers lui un beau nourrisson, aux joues roses, rebondies, à la chair blanche, bien potelée, il fit : C'est à vous, ma brave femme, ce beau petit ? Oui, Sire.

Et la commère, une plantureuse gaillarde, à laquelle l'orgueil maternel donnait toutes les audaces, lança d'un trait :

Sire, quand c'est-y que vous nous donnerez un petit Napoléon comme ça ?

A ces mots, qui réveillaient en lui les préoccupations les plus vives qui l'eussent peut-être jamais assailli, Napoléon ne put réprimer un léger tressaillement.

S'emparant de l'enfant que la campagnarde lui tendait, il l'embrassa avec tant de simplicité que les bonnes gens, qui voulaient voir en ce geste la promesse d'exaucer bientôt leur vœu, se mirent à crier de nouveau : « Vive l'Empereur ! » avec

une telle intensité que, cette fois, ce fut le son des cloches qui s'éteignit, dominé par les voix humaines.

Tandis que le mameluk Roustam et Grippe-Sols, qui portait sur son uniforme de grenadier sa croix si noblement gagnée, grimpaien sur le siège, l'Empereur réintégrait sa berline avec Duroc... et les chevaux, enlevés par leurs postillons, s'élançaient à toute allure dans la direction de Châlons-sur-Marne

Immédiatement, l'Empereur prenait connaissance du courrier, qu'au relais, suivant l'usage, une estafette lui avait apporté, décachetant lui-même et examinant chaque lettre.

L'une d'elles parut surtout fixer son attention.

Au lieu de la parcourir rapidement et de la rejeter parmi celles qui gisaient, déjà éparpillées, sur la banquette, il la relut d'un air sombre.

Elle commençait ainsi :

C'est avec une joie profonde que j'apprends le prochain retour de Votre Majesté.

Votre Joséphine, qui n'a cessé de penser à vous, vous attend avec une fébrile impatience...

Le message se continuait en protestations d'amour, dont la simplicité touchante prouvait la profonde sincérité.

L'Empereur en fut très grandement affligé...

Cet attachement, dont jusqu'alors il ne l'avait pas crue capable, ravivait tout à coup en lui les regrets que, dans sa volonté d'en finir, il croyait avoir pour toujours étouffés.

En proie à l'un de ces accès de sensibilité  
— certains de ses historiens ont même dit : de sensiblerie  
— dont il n'avait jamais réussi complètement à se guérir, le vainqueur d'Austerlitz et d'Iéna, à l'idée de la lutte morale qu'il allait avoir à soutenir en rentrant à Paris, eut un long frémissement d'inquiétude.

Pendant tout le reste du voyage, il demeura songeur et taciturne... et, lorsqu'il arriva aux Tuileries, ce fut à peine s'il répondit aux salutations, aux compliments que dans le vestibule d'honneur lui adressaient l'archichancelier Cambacérès, le grand électeur Talleyrand, le préfet du palais Bausset, le cardinal Fesch, le comte Fouché et le général Savary.

En traversant la salle du Trône, où se tenait une brillante assistance, composée des hauts dignitaires de l'empire, des représentants du corps diplomatique et d'un essaim de jolies femmes qui avaient revêtu le grand costume de cour, Napoléon dut s'arrêter pour répondre aux acclamations qui accueillaient le retour du vainqueur.

Mais moins sensible à l'enthousiasme des grands qu'à l'affection populaire dont il avait recueilli sur sa route les touchants témoignages, il ne fit dans cette salle qu'une très brève apparition.

Marchant rapidement entre la double haie des courtisans qui s'inclinaient sur son passage, tout de suite il pénétra dans son cabinet, et, jetant son chapeau sur un meuble, il ordonna d'une

voix forte à Grippe-Sols, qui déposait sur une console le petit nécessaire de voyage dont son maître ne se séparait jamais

— Va me chercher le ministre de la Police !

Fouché parut aussitôt.

Il avait le visage d'un porteur de bonnes nouvelles.

— Eh bien ? fit simplement Napoléon, qui avait, d'un geste bref, coupé court au cérémonial ordinaire.

— Sire, s'empressait de déclarer le vieux renard, j'ai l'honneur d'informer Votre Majesté que, pendant son absence, l'ordre n'a pas cessé un seul instant de régner dans son empire.

— Et l'affaire Malet ?

— Suivant les ordres de Votre Majesté, l'instruction a été close et les conspirateurs ont été déportés dans les îles de Bretagne.

— Bien !

— Quant au général, dont le désordre mental n'a fait que s'aggraver, j'ai dû le faire transférer dans la maison de santé du docteur Dubuisson...

— Ah !ah !...

— ... Où il demeure l'objet de la plus rigoureuse surveillance.

— Et... la jeune fille ?

— Sire, Melle Laurence se montre d'une raison exemplaire et d'une douceur angélique.

— Est-ce possible ?

— J'ai à la fois l'honneur et la joie de l'affirmer à Votre Majesté !

À ces mots, un léger sourire de satisfaction erra sur les lèvres de l'Empereur.

Mais à peine s'esquissait-il qu'il disparaissait pour se transformer en un pli d'anxiété et d'amertume ; et la question qui l'obsédait depuis le début de l'entretien jaillit enfin :

— Et l'impératrice ?

Prenant un air de componction, le génial comédien qu'était Fouché riposta :

— Hélas ! Sire...

— Eh bien... parlez !...

— Sa Majesté se montre toujours opposée à l'idée d'une séparation nécessitée par des raisons dynastiques et vers laquelle tend le vœu unanime de tous les Français. Mais je n'ai pas cru devoir aborder directement avec elle cette délicate question.

— Vous avez bien fait.

Déjà, Napoléon n'écoutait plus son ministre.

En quelques enjambées, il avait gagné son bureau-secrétaire, et, s'asseyant, il griffonnait quelques lignes sur un papier à son chiffre, qu'il plia et cacheta nerveusement.

Puis, tout en traçant rapidement une adresse, il frappa par deux fois sur un timbre d'appel.

Une porte s'ouvrit, laissant apparaître le lieutenant Jacques Féraud, qu'en récompense de son héroïsme l'Empereur avait attaché à sa personne en qualité d'officier d'ordonnance.

A sa vue, Fouché eut un clignement d'yeux qui révélait son mécontentement ; et tandis que Grippe-Sols se glissait adroitement derrière le jeune aide de camp, l'Empereur dit à ce dernier en lui tendant le pli qu'il venait d'écrire :

— Courez à lia Malmaison porter ce message à Sa Majesté l'impératrice !

Féraud allait s'éloigner...

Mais, d'un geste bref, Napoléon le retenait et, le désignant à Fouché, il fit... sur un ton railleur :

Monsieur le ministre de ma police, je vous présente le lieutenant Jacques Féraud, l'un de mes plus braves soldats et de mes plus dévoués serviteurs !

Féraud salua militairement Fouché qui, tout en s'efforçant de faire contre mauvaise fortune bon cœur, suivait de son regard toujours clignotant le lieutenant, qui se dirigeait vers la porte que Grippe-Sols referma sans bruit derrière lui.

Alors, l'Empereur se leva, s'en fut à Fouché et lui tirant familièrement l'oreille, comme à son valet de chambre, il fit, tout en savourant sa mine déconfite ;

— Allons, remettez-vous, monsieur le comte, mais, convenez-en... les plus malins sont sujets à l'erreur... puisqu'il vous est arrivé de tuer des gens qui se portaient fort bien ! Toutefois, en raison des services que vous m'avez rendus, pendant mon absence, je vous fais duc d'Otrante.

Ah ! Sire ! s'écria Fouché, en se jetant aux pieds de l'Empereur.

— Vieille canaille !... murmura Grippe-Sols entre ses dents. Ah ça ! tu auras donc toujours le dernier mot !

## **XXXIV : Elle et lui !**

Dans un coin retiré du parc de Malmaison, l'impératrice Joséphine, assise sur un banc en une attitude mélancolique, était plongée dans de tristes pensées.

Debout, près d'elle, Mlle Charvet, sa gracieuse secrétaire, la contemplait d'un air de compassion affectueuse.

Lentement, Joséphine dirigea vers elle son beau visage.

— Ma pauvre Louise ! soupira-t-elle. Trois semaines... Voilà trois longues semaines que l'Empereur ne m'a pas écrit... ni même fait parvenir de ses nouvelles... Pourtant, il m'avait bien promis !...

Elle se tut.

Un long soupir gonfla sa poitrine.

Puis, elle se leva ; et, s'appuyant au bras de sa compagne, silencieusement, elle regagna le château.

A peine avait-elle fait quelques pas dans l'allée ombreuse que le lieutenant Féraud apparaissait, précédé d'un majordome qui s'avançait vers l'impératrice, et, s'arrêtant à une distance respectueuse, annonçait :

— Courier de l'Empereur !

Joséphine tressaillit d'une joie soudaine.

Marchant aussitôt rapidement vers le jeune officier, qui lui tendait le pli impérial, elle s'en empara et, fébrilement, en rompit le cachet.

Le billet ne contenait qu'une phrase :

Ma chère Joséphine,

Je viens d'arriver aux Tuileries et je vous y attends ce soir pour dîner.

Votre NAPOLÉON.

Ces quelques mots, qui ressemblaient beaucoup plus à l'ordre indiscutable d'un maître qu'à l'appel pressant d'un époux, avaient suffi cependant pour rendre quelque espoir à la délaissée.

Et, toute joyeuse, elle dit à Féraud, qui attendait la décision de l'impératrice :

— Lieutenant, faites savoir à Sa Majesté que je suis heureuse de lui obéir !

Et, s'adressant à Melle Charvet :

Louise, fit-elle, nous partons pour Paris rejoindre l'Empereur.

Si elle avait pu se douter un seul instant de la catastrophe qui la menaçait, jamais elle n'aurait trouvé la force nécessaire pour se rendre là-bas ! Mais, avec la mobilité de son caractère, il lui avait suffi de recevoir ce billet, pourtant si sec, si laconique de son maître pour oublier instantanément toutes les angoisses qui,

depuis de si longues semaines, n'avaient cessé de l'assaillir, et pour se convaincre que l'Empereur, repris par son amour, avait renoncé à son projet de divorce.

A cent lieues de soupçonner que l'Empereur, parmi les trophées de gloire qu'il traînait à sa suite, lui ramenait presque une rivale, Joséphine monta dans son carrosse, persuadée qu'à son tour elle avait vaincu le vainqueur ! Hélas ! l'infortunée n'allait pas tarder à s'apercevoir combien son rêve était fragile ! En effet, à peine avait-elle pénétré dans le salon des Tuileries, où une table à deux couverts était dressée, que l'illusion qui éclairait de ses derniers rayons son cœur endeuillé commençait à s'évanouir.

Ce qui la frappa d'abord, ce furent les réverences moroses, les saluts compassés, le maintien embarrassé des officiers du palais, des dames d'honneur, des chambellans et même des domestiques.

Leurs regards étaient bien ceux que les courtisans laissent tomber sur une femme répudiée.

Joséphine ne s'y trompa point.

Instinctivement, elle chercha des yeux Napoléon.

Il n'était pas là.

Mais, bientôt, tandis que tous et toutes s'écartaient, elle l'aperçut, à travers un brouillard, devant elle.

Il lui parla d'une voix saccadée, prononça des mots qu'elle n'entendait pas...

Tout à coup, elle eut au bras la sensation d'une brûlure... C'était la main fiévreuse de l'Empereur qui se posait sur elle et l'entraînait vers la table... devant laquelle elle s'assit tristement, la mort dans l'âme.

Le service commença en présence de nombreux dignitaires — l'étiquette que Napoléon avait rétablie le voulait ainsi — parmi les allées et venues des serviteurs, manœuvrant sous la surveillance vigilante de M. de Bausset, préfet du palais, plus chamarré qu'un général en grande tenue.\*(La vie privée de Napoléon, par Bourrienne.)

L'Empereur, suivant son habitude, mangeait rapidement, sans s'occuper de l'impératrice, qui ne songeait qu'à refouler ses larmes.

Bientôt, pour se donner une contenance, en face de tous ces gens par qui elle se sentait impitoyablement guettée, elle avança la main vers une corbeille qui contenait plusieurs grappes de raisin.

Machinalement, elle en détacha quelques grains qu'elle n'eut pas la force de porter jusqu'à sa bouche et qu'elle laissa retomber, en un geste découragé, dans son assiette.

Comme on apportait le café, Napoléon, tout en lançant à la dérobée un coup d'œil sur l'impératrice, qui semblait prête à défaillir, ordonna d'une voix claironnante :

Que tout le monde sorte !

En quelques secondes, l'Empereur fut obéi.

Dès que les portes se furent refermées, il se leva et s'en fut vers Joséphine, qui, le dernier serviteur parti, avait éclaté en sanglots.

Sire, s'écria-t-elle, je vois bien que tout est fini, que tout est perdu !

— Calmez-vous... murmura Napoléon, qui, tout de suite, avait deviné la résistance à laquelle il allait se heurter.

Mais il ne put en dire davantage. Joséphine, avec l'âpreté d'un désespoir que l'on sentait sans limite, poursuivait, emportée à la fois par la douleur et par l'amour :

Ils ont donc eu raison de tout... ceux qui ont voulu notre séparation et me condamner impitoyablement à la mort !

— Joséphine !

Alors, pourquoi m'avoir élevée si haut pour me râver si bas ? Pourquoi m'avoir tant aimée pour me sacrifier avec tant de cruauté ! Oui... pourquoi... pourquoi ? Les traits altérés, tremblant, luttant encore contre la pitié amoureuse qui, visiblement, l'agitait, Napoléon saisit la main de l'impératrice, et, la posant sur son cœur, il laissa échapper :

— Joséphine... ma bonne Joséphine... tu sais que je t'ai aimée ! C'est à toi, à toi seule que j'ai dû les seuls instants de bonheur que j'ai goûts en ce monde... Joséphine, ma destinée est plus forte que ma volonté. Les affections les plus chères doivent se taire devant les intérêts de la France...

— N'en dites pas plus... balbutia la malheureuse. Je vous comprends,,, mais le coup n'en est pas moins mortel. Et, proférant un cri déchirant, comme si vraiment elle avait senti la lame d'un poignard fouiller sa chair, l'impératrice eut un soubresaut de tout son corps, et glissa de son siège jusqu'à terre où elle demeura étendue, sans connaissance.

L'Empereur, bouleversé, se précipita vers elle. Comme elle ne reprenait pas ses sens, il sonna... M. de Bausset, qui veillait de l'autre côté de la porte et peut-être même... écoutait, apparut aussitôt.

En apercevant Joséphine étendue sur le parquet, le préfet des Tuilleries prit aussitôt un air effaré.

— N'appelez personne ! ordonna impérieusement l'Empereur. Nous allons la transporter dans ses appartements !

Enchanté, au fond du cœur, de jouer dans cette tragédie intime le rôle de confident, M. de Bausset qui était vigoureux saisit Joséphine dans ses bras.

L'Empereur s'empara d'un flambeau et s'en fut ouvrir une petite porte donnant sur un couloir intérieur qui aboutissait à un escalier de service conduisant à la chambre de l'impératrice.

Quelques instants après, l'impératrice reposait sur son lit, veillée par Melle Charvet.

Napoléon s'était aussitôt retiré.

Bientôt, grâce aux soins que lui prodiguait le docteur Corvisart, que l'Empereur avait mandé aussitôt, Joséphine

revenait à elle...

Dès qu'il jugea que sa présence n'était plus nécessaire, Corvisart se retira, laissant la pauvre femme sous la garde de Melle Charvet.

Alors, seulement, l'abandonnée put donner libre cours à sa douleur.

— Louise, s'écria-t-elle avec un accent déchirant... Je suis perdue... oui, perdue sans retour. Tout est fini pour moi... Comment cacher ma honte ? Tous mes ennemis triomphent... Les misérables !...

Et tandis que ses sanglots redoublaient, elle poursuivit, folle de désespoir et aussi de colère :

— Je subis tout mon malheur... Ce soir, il me délaisse... Demain, il me chassera sans pitié... Car il ne m'a couverte du vain titre d'impératrice que pour rendre ma honte plus éclatante. Ah ! que je l'avais bien jugé... je ne me suis jamais fait d'illusion sur ma destinée ! Qu'est-ce que cet homme ne sacrifierait pas à son ambition ?

Madame.

Louise ! Ecoutez-moi, Ce misérable Fouché a eu beau raconter à l'Empereur que l'opinion publique était favorable à son divorce... Ce n'est pas vrai ! Le peuple m'aime... parce qu'il sait très bien que je n'ai jamais fait de mal à personne...

L'impératrice se tut...

Louise Charvet, penchée sur elle, voulut lui parler... Doucement elle lui imposa silence... Et, les paupières closes, elle parut s'endormir d'un sommeil de plomb.

Il n'en était rien.

L'infortunée revivait son existence, toute son existence, tour à tour s'accusant et accusant les autres. Et, à mesure qu'elle égrenait les souvenirs des bons et des mauvais jours, la révolte de son orgueil s'apaisait et la déchirure de son cœur se faisait moins brûlante.

C'est que le conseil de Fouché, dont elle n'avait jusqu'alors goûté que l'insinuante et trompeuse perfidie, lui revenait peu à peu à l'esprit :

« Pourquoi Votre Majesté ne dirait-elle pas à l'Empereur : "Sire, je m'efface de plein gré devant celle qui, plus heureuse que moi, a été désignée par le destin pour vous donner un héritier" ? »

Elle entendait le ministre de la Police ajouter, avec un accent profond qui l'avait vivement impressionnée

« Quelle page vous vaudrait dans l'histoire un acte aussi sublime ! »

Et maintenant qu'elle était tout au bord de l'abîme, elle se disait :

« Oui, cet homme avait raison ! »

D'ailleurs, elle se disait qu'en renonçant à lutter davantage contre celui qui la frappait, en lui épargnant toute discussion

douloureuse, elle ne créait pas entre lui et elle l'infranchissable barrière...

Sûre d'en avoir été aimée, et même d'en être aimée encore, n'était-elle pas en droit de se dire :

« Si je perds l'époux... je garde l'amant... Et des deux, n'est-ce pas l'amant que je préfère !... »

Réconfortée par ce raisonnement, Joséphine sentit la paix revenir en elle.

Le sacrifice était consommé.

Elle allait se montrer aussi grande que le sacrifice.

## XXXV : Une page d'histoire

Quelques jours après, vers neuf heures du soir, le prince Cambacérès, archichancelier de l'empire, et le comte Renault, secrétaire de l'état civil de la Maison impériale, étaient appelés aux Tuileries par lettres closes, dans le cabinet de l'Empereur.

Tous les princes et toutes les princesses de la famille de Napoléon s'y trouvaient rassemblés.

Debout au milieu de la pièce, entouré de Duroc, de Savary et de Fouché, face à Joséphine, derrière laquelle se tenaient Melle Charvet et les dames d'honneur de service, Mmes de La Rochefoucauld et de La Valette, l'Empereur, dominant victorieusement l'émotion qui l'étreignait, fit, en s'adressant à l'archichancelier :

La politique de ma monarchie, l'intérêt et le besoin de mes peuples, qui ont constamment guidé toutes mes actions, veulent qu'après moi je laisse à des enfants, héritiers de mon amour pour mes sujets, ce trône où la Providence m'a placé. Cependant, depuis plusieurs années, j'ai perdu l'espérance d'avoir des enfants de mon mariage avec ma bien-aimée épouse l'impératrice Joséphine. C'est ce qui me porte à sacrifier les plus douces affections de mon cœur, à n'écouter que le bien de l'Etat

et à vouloir la dissolution de notre mariage. Parvenu à l'âge de quarante ans, je puis concevoir l'espérance de vivre assez pour élever dans mon esprit et dans ma pensée les enfants qu'il plaira à la Providence de me donner.

Alors, la voix de l'Empereur s'altéra en prononçant ces mots :

— Ma bien-aimée épouse a embelli quinze ans de ma vie. Elle a été couronnée de ma main...

Et, avec force, il martela :

— Je veux qu'elle conserve le rang et le titre d'impératrice !

Dans un émouvant silence, une autre voix s'élevait, voix où passait encore le frémissement d'une inguérissable douleur, mais dont la fermeté altière forçait l'admiration et le respect.

C'était Joséphine qui faisait mieux qu'accepter, mais qui proclamait une déchéance destinée à la rendre, aux yeux de tous, plus grande et plus souveraine que lorsqu'elle illuminait le palais impérial de sa beauté, et que tous les courtisans s'inclinaient devant elle avec respect.

— Je me plais, disait-elle, à accorder à notre auguste et cher époux la plus forte preuve d'attachement et de dévouement qui ait été jamais donnée sur terre. Je tiens tout de sa bonté. C'est sa main qui m'a couronnée, et, du haut de son trône, je n'ai reçu que des témoignages d'affection et d'amour du peuple français. Je crois reconnaître tous ces sentiments en consentant à la dissolution d'un mariage qui, désormais, est un obstacle au bien de la France...

Toujours dans le silence le plus complet, le comte Renault présenta à Napoléon, sur un coussin en velours rouge frangé d'or et parsemé d'abeilles, l'acte de renonciation que l'Empereur signa d'un rapide paraphe.

Passant la plume à Joséphine, sans prononcer un mot, il regarda signer celle qui se sacrifiait à sa gloire.

Successivement, les membres de la famille, l'archichancelier, le secrétaire de l'état civil apposèrent leurs

signatures au bas de ce tragique procès-verbal, et, le lendemain, devant le Sénat assemblé pour ratifier la décision impériale le fils de la répudiée, le prince Eugène de Beauharnais put lancer du haut de la tribune ces mots impérissables :

— Lorsque ma mère fut couronnée devant la nation par les mains de son auguste époux, elle contracta l'obligation de sacrifier toutes ses affections aux intérêts de la France. Elle a rempli avec courage, noblesse et dignité ce premier devoir. Les larmes qu'a coûtées cette résolution à l'Empereur suffisent à la gloire de ma mère !

Debout, le Sénat acclama l'oraison funèbre de la mère par le fils.

Mais, le soir, dans beaucoup de logis, parmi ce peuple où la bonne Joséphine ne comptait que des amitiés ferventes, bien des yeux se mouillèrent.

On eût dit que c'était comme un lien de famille qui se brisait entre l'Empereur et ses sujets.

Napoléon cessait d'être un père pour n'être plus qu'un maître !

Le 2 avril suivant, au Louvre, dans le salon carré, transformé en une somptueuse chapelle, le cardinal Fesch, grand aumônier de la cour et oncle maternel de l'Empereur, célébrait en grande pompe le mariage de Napoléon et de l'archiduchesse Marie-Louise 1111e de l'empereur d'Autriche.

Quelques jours plus tard, deux femmes, descendues d'une calèche, suivaient à pied la route de Paris à Compiègne.

L'une, mince, élancée, était vêtue d'une robe mauve sur laquelle elle avait jeté une écharpe de même teinte.

Un chapeau, en forme de capote et aux larges brides en velours noir, lui dissimulait presque entièrement le visage.

L'autre portait une toilette claire et montrait, sous le léger turban grenat qui entourait sa tête, une figure charmante dont l'expression naturellement gracieuse s'atténuait d'une visible inquiétude.

— Madame, disait-elle à sa compagne, pourquoi vous imposer une si cruelle épreuve ?

— Je veux la voir, répliquait Joséphine, avec un accent de volonté résolue, auquel elle n'avait guère accoutumé sa secrétaire.

C'est qu'en effet, dans un sentiment de curiosité bien féminine, Joséphine, la délaissée, la répudiée, avait voulu connaître sa rivale.

Apprenant que, ce jour-là, Napoléon et Marie-Louise revenaient de Compiègne à Saint-Cloud, elle s'était fait conduire à un point de la grand-route où elle était sûre de les rencontrer.

Résolue à une discrétion dont elle ne devait jamais se départir, Joséphine cherchait une place où elle pourrait voir sans être vue.

Elle allait se décider à pénétrer dans un champ d'où, cachée derrière une haie en bordure, elle apercevrait sans trop de gêne le cortège impérial, lorsque son attention fut attirée par un spectacle aussi simple que charmant.

Assise sur le rebord d'une terrasse, le long de laquelle courait une balustrade formée de frêles colonnettes, appuyée contre un vase en marbre blanc où s'épanouissaient les premières fleurs de la saison, une jeune fille d'une beauté étrange, au profil volontaire, qui contrastait avec l'abandon harmonieux de son corps, était plongée dans une lecture qui semblait l'absorber entièrement.

— Regardez, fit simplement Joséphine en désignant la jeune fille à sa secrétaire.

— Comme elle est belle ! murmura Mlle Charvet, saisie elle aussi d'une admiration spontanée pour cette inconnue si attrayante.

Et toutes deux s'arrêtèrent pour la contempler.

Les yeux toujours fixés sur son livre, Laurence remuait les lèvres, répétant tout bas les mots qui frappaient ses yeux.

Bientôt, prise aux beautés qui pénétraient son âme, subissant le charme du divin Corneille, elle se mit à rythmer d'une voix pure et profonde les vers de Polyeucte, qui exprimaient d'une façon si sublime les pensées dont elle était bouleversée : Que de soucis flottants, que de confus nuages Présentent à mes yeux d'instantanées images ! Douce tranquillité je n 'ose espérer Que ton divin rayon tarde à les éclairer ! Mille agitations, que mes troubles produisent, Dans mon cœur ébranlé tour à tour se détruisent. Aucun espoir n y coule où j'ose persister ; Aucun effroi n'y règne où j'ose m'arrêter. Mon esprit embrassant tout ce qu'il s'imagine, Voit tantôt mon bonheur et tantôt ma ruine.

Rien qu'à l'accent avec lequel Laurence interprétait cette splendide envolée, Joséphine devina que son cœur souffrait aussi...

Instinctivement, elle se sentit attirée vers cette inconnue qui lui apparaissait pour la première fois et dont le premier contact lui révélait une douleur égale à la sienne.

Mais la main de Melle Charvet se posait sur le bras de l'impératrice.

A cent mètres environ, un groupe de cavaliers aux brillants uniformes, précédant un carrosse attelé à la daumont, venait de surgir au détour de la route.

Joséphine se réfugia aussitôt, avec Mlle Louise, sous une voûte pratiquée dans le mur qui soutenait la terrasse et fermée par une porte grillée derrière laquelle on apercevait les premières marches d'un escalier de pierre.

Le cortège qui marchait à belle allure passa devant elles.

Joséphine eut le temps cependant d'apercevoir Napoléon et sa nouvelle épouse.

Il lui parut heureux et fier.

Elle lui sembla indifférente et sotte...

Et cette vision rapide, ainsi que l'avait prévu Mlle Charvet, suffit pour rouvrir la plaie mal cicatrisée...

Brisée, elle dut s'appuyer contre la muraille.

— Votre Majesté devrait regagner son carrosse, observait Mlle Louise.

— Je n'en puis plus... il me semble que je vais mourir... fit l'impératrice d'une voix défaillante.

La petite porte grillée s'ouvrait.

Laurence, belle comme l'ange de la Pitié, s'avançait vers Joséphine en disant :

— Entrez, madame.

Tout de suite, la main de l'abandonnée se tendit vers celle qui se présentait à elle avec tant de douceur... Et d'un pas qui chancelait encore, l'impératrice, guidée par Laurence et soutenue par Melle Charvet, se dirigea vers l'escalier de pierre...

## **XXXVI : Grippe-Sols policier**

Dans les jardins du Grand Trianon, assis côte à côte sur un banc, un jeune officier en uniforme d'aide de camp de Sa Majesté et un simple grenadier, décoré comme lui de la croix d'honneur, se parlaient avec une familiarité qui révélait entre l'officier et le soldat une grande intimité.

Grippe-Sols et Jacques Féraud étaient devenus, en effet, les meilleurs amis du monde.

Leur service leur permettait de se voir chaque jour... et lorsqu'ils avaient un instant de liberté, ils aimaient à le passer ensemble ; car si Féraud appréciait infiniment le brave Grippe-Sols, celui-ci s'était pris d'une profonde affection pour ce jeune homme au cœur si tourmenté, mais si loyal...

Jacques Féraud avait fait à Grippe-Sols ses plus entières confidences.

Il lui avait aussi révélé son amour pour Laurence et lui avait exprimé toute l'angoisse que lui causait la disparition de la jeune fille.

Ce jour-là, c'était encore d'elle qu'il lui parlait.

Il n'est pas d'instant, affirmait-il, où je ne me demande : « Qu'est-elle devenue ? »

Sois tranquille, mon lieutenant, tu la reverras !... déclarait Grippe-Sols qui n'avait jamais pu se décider à dire vous à son compagnon d'armes.

Comme Féraud esquissait un geste de doute, Grippe-Sols appuya avec force :

— Parole de grenadier, mon lieutenant, on la retrouvera, et peut-être plus tôt que tu ne le penses... Tu peux t'en rapporter à moi !

Grippe-Sols, tout en ayant en lui-même une confiance somme toute fort justifiée, ne se doutait certes pas qu'il était si près de la vérité et que le hasard allait lui procurer l'occasion de tenir la parole qu'il avait donnée à Jacques.

Trois jours après cet entretien, Grippe-Sols, en pénétrant dans le cabinet de l'Empereur, aperçut son maître qui, assis devant son bureau, griffonnait quelques mots sur un rapport.

Nous avons pu déjà le remarquer, Grippe-Sols était curieux, très curieux même.

Or, si Grippe-Sols était un remarquable fureteur, il était également doué d'un estimable flair.

Partant de ce principe que Napoléon ne pouvait pas ignorer ce qu'était devenue Laurence, c'était de ce côté que, tout de suite, il avait aiguillé ses recherches.

Aussi, lorsqu'il aperçut l'Empereur en train d'annoter de sa main un écrit qui, de loin, avait l'aspect d'un rapport de police, Grippe-Sols n'hésita pas une seconde à s'approcher... sur la pointe des pieds et à jeter un regard indiscret par-dessus l'épaule de son auguste patron.

Aussitôt le visage du valet de chambre soldat s'éclaira d'un joyeux sourire.

Marchant à reculons, et avec toutes les précautions désirables, il s'en fut se placer derrière un rideau et attendit.

Bientôt, l'Empereur se levait... refermait brusquement le couvercle cylindrique de son bureau et disparaissait par une petite porte qui donnait sur un couloir intérieur par lequel il pouvait, sans être aperçu de personne, gagner les appartements particuliers de l'impératrice Marie-Louise.

Grippe-Sols, prudemment, laissa s'écouler quelques instants.

Puis, sortant de sa cachette, il se dirigea rapidement vers le secrétaire dont, sans le moindre scrupule, il fit manœuvrer le ressort secret...

Et s'emparant du papier sur lequel l'Empereur avait tracé un instant auparavant quelques lignes de son écriture à peine déchiffrable, il le relut avec un air de satisfaction épanouie. Grippe-Sols, on va le voir, avait tout lieu d'être content... Voici, en effet, ce que contenait le document :

Rapport confidentiel du ministre de la Police à Sa Majesté Napoléon, Empereur des Français.

J'ai appris que le 5 mai dernier, l'impératrice Joséphine qui s'était volontairement trouvée sur le passage de Votre Majesté à son retour de Compiègne, avait eu, au château de Saint-Leu, avec Melle Laurence Malet, une assez longue entrevue.

Grippe-Sols n'avait pas besoin d'en apprendre davantage. Maintenant il savait où se trouvait Laurence.

Au château de Saint-Leu !...

C'était l'essentiel... d'autant plus qu'en marge du rapport l'Empereur avait écrit ces mots :

Enquêtez immédiatement !

N...

« Enquêtez immédiatement, se répétait l'ancien commis du sieur Maugeard qui manifestait ouvertement une jubilation complète...

« Enquêtez immédiatement mais c'est parfait ! Parfait... Voilà enfin une occasion, tout en rendant service au meilleur des amis, de jouer un bon tour à cette canaille de Fouché, que le diable ne veut décidément pas emporter ! »

Et s'emparant du papier qu'il fit effrontément disparaître dans l'une des poches de son uniforme, il se mit à exécuter dans le cabinet de l'Empereur une véritable sarabande.

Après cette explosion de joie, Grippe-Sols s'en fut entrebâiller la porte qui donnait dans le salon des aides de camp... et il fit signe au lieutenant Jacques Féraud qu'il avait besoin de lui parler.

Jacques pénétra dans le cabinet dont Grippe-Sols, avec un grand air de mystère, referma aussitôt la porte.

Puis, tout de suite, le brave garçon attaqua :

— Mon lieutenant, apprête-toi à être très heureux.

— Qu'y a-t-il donc ?

— Il y a que j'ai retrouvé Melle Laurence.

— Pas possible ?

— C'est comme je te le dis, mon lieutenant. Tu vois, ça n'a pas traîné.

— Où est-elle ?

— Regarde.

Et Grippe-Sols passa à Féraud le rapport qu'il venait de subtiliser.

— Au château de Saint-Leu ! fit l'officier tout vibrant d'espérance.

— Propriété du sieur Fouché où le vieux coquin avait installé jadis une charmante danseuse de l'Opéra.

— Oh ! lui parler ! la revoir ! s'écriait Féraud, frémissant d'impatience.

— Tu le feras demain.

— Demain ! Mais comment parvenir jusqu'à elle ?

— Lis cela ! dit Grippe-Sols, en soulignant du doigt les deux mots griffonnés par l'Empereur.

— Enquêtez immédiatement ! Oui. Eh bien ?

— Eh bien !

— Je ne comprends pas.

— Tu n'as pas besoin de comprendre, mon lieutenant... Seulement, écoute-moi bien... Quand tout le monde, y compris les sentinelles, dormira au palais, viens me retrouver dans ma chambre, et alors, tu verras, mon lieutenant, tu verras... Pour l'instant, mon lieutenant, ne m'en demande pas davantage.

— Ah ! Grippe-Sols, je te devrai plus que la vie.

— Je te dois déjà ma peau. De cette façon nous serons quittes...

Inutile de dire que Féraud fut exact au rendez-vous. Quand il pénétra dans la chambre que Grippe-Sols, depuis le mariage de son maître, occupait dans les communs du palais, quel ne fut pas son étonnement de trouver l'excellent garçon revêtu d'une redingote et d'un pantalon noir, drapé dans un manteau de la même teinte et coiffé de ce chapeau bas à larges ailes qui constituaient la livrée des agents de Fouché.

Désignant à son ami une défroque identique, qui était étalée sur son lit, Grippe-Sols lança :

Mon lieutenant, tu vas me faire le plaisir de troquer ton bel uniforme contre ce costume beaucoup moins brillant, mais indispensable en l'occurrence.

— Oh ! protestait Féraud, m'habiller en mouchard !

— Il le faut bien, puisque c'est nous qui faisons l'enquête.

— Quelle enquête ?

— Celle ordonnée par l'Empereur, déclarait Grippe-Sols, en brandissant le rapport de Fouché.

— N'est-ce pas là un jeu bien dangereux ?

— Pourquoi ?

— Si l'Empereur s'aperçoit de la disparition de ce papier ?

— Il ne s'en apercevra pas... En ce moment, il est tellement enflammé pour sa Marie-Louise qu'il me suffira de lui affirmer mordicus que je l'ai vu remettre ce papier au courrier du soir pour qu'il me croie sur parole. Et comme Féraud hésitait encore, Grippe-Sols s'écria :

— Allons, mon lieutenant, viens... Ne fais pas la bête... Jamais tu ne retrouveras une pareille occasion de te rapprocher de ta bonne amie.

Marchand entraîna Jacques Féraud au-dehors.

Après avoir traversé le jardin sans faire aucune fâcheuse rencontre, ils gagnèrent une petite porte pratiquée dans le mur d'enceinte du parc et dont l'adroit Grippe-Sols avait su se procurer la clef...

Sur la route, un valet d'écurie à ses gages tenait par la bride un cheval attelé à un léger cabriolet dans lequel ils sautèrent vivement.

Grippe-Sols s'empara aussitôt des rênes et la voiture disparut dans la nuit.

Le lendemain matin, vers dix heures, après avoir dissimulé leur véhicule dans un fourré situé à cinquante mètres environ du château de Saint-Leu, ils frappaient à la porte de cette charmante résidence.

Au troisième coup de marteau, l'huis s'entrebâilla, laissant apparaître le visage soupçonneux du sieur Maugeard.

— Qui va là ? interrogea-t-il de sa voix dont le timbre n'était pas sans analogie avec celui du bourdon de Notre-Dame.

Mais un cri de stupeur lui répondit :

— Le patron !

A ces mots, la porte s'ouvrit toute grande, laissant apparaître l'ancien propriétaire de l'hôtel de Metz, dans toute sa hauteur et dans toute son étendue.

Ecarquillant les yeux, Maugeard s'écria à son tour :

— Grippe-Sols !

Littéralement effaré de se retrouver tout à coup en face de son ancien commis, revêtu d'un costume qui ne pouvait lui laisser aucun doute sur la nature de sa profession, l'ex cuisinier tonitrua :

— Ah ça ! clampin, que viens-tu faire ici ?

Mais Grippe-Sols ripostait, en se rengorgeant :

— Je ne suis pas un clampin, môssieu Maugeard... mais un personnage important, très important.

Et le rusé garçon tendit à Maugeard le rapport qu'il avait dérobé la veille à l'Empereur.

Maugeard s'en empara et le lut.

En apprenant que Laurence avait eu à son insu une entrevue avec l'impératrice Joséphine, le bonhomme ne put réprimer une amère grimace.

Bien qu'il ne comprît pas souvent grand-chose, il venait cependant d'éprouver la sensation qu'il se trouvait en faute... et ce fut d'un ton inquiet, mais singulièrement radouci, qu'il reprit :

— Ah ça ! tu fais donc partie de la police ?

— Oui, patron !

Et désignant Féraud, qui avait assisté un peu à l'écart à cette scène imprévue, Grippe-Sols ajouta :

— Et monsieur aussi... Mais, rassurez-vous, mon cher ex-patron, nous nous arrangerons pour que vous n'ayez aucun ennui.

— Alors, entrez, invita Maugeard, un peu rassuré. Comme il traversait le vestibule avec les deux policiers improvisés, il se retourna vers Grippe-Sols ; et, désireux de conquérir tout à fait les bonnes grâces de son ancien employé, il demanda :

— Tu as peut-être faim... mon gars ?

— C'est étonnant, patron, comme vous pensez à tout !

— Entrez là ! dit Maugeard, en faisant pénétrer les deux amis dans une salle à manger éclairée par une large baie qui donnait

sur les jardins. Et d'un air mystérieusement prometteur, il ajouta :

— Attendez ! Puis, majestueux, il se retira...

## **XXXVII : Trahison !...**

— Ah ! par exemple, s'écria Grippe-Sols, si je m'attendais à retrouver ici, sous les traits d'un majordome au service de M. Fouché, mon ancien patron de l'hôtel de Metz ! Voilà qui va singulièrement arranger les choses.

— Tu crois ? ponctuait Jacques.

— Maugeard est un excellent homme... mais il n'est pas très malin ; il sera facile de lui tirer les vers du nez. Surtout, laisse-moi faire, mon lieutenant. Pas d'imprudences qui pourraient lui donner l'éveil.

— Sois tranquille, mon bon Grippe-Sols, je me tairai. L'accorte Fanchon apparaissait. Après avoir gracieusement salué les deux convives du sieur Maugeard, elle dressait un élégant et somptueux couvert.

Grippe-Sols se crut obligé d'adresser à la gentille camériste quelques œillades auxquelles elle ne parut point demeurer insensible.

Quant à Jacques Féraud, il se retira dans un coin, rongeant son frein et attendant les événements avec une impatience bien compréhensible.

Une demi-heure après, Fanchon annonçait, avec son plus aimable sourire :

— Ces messieurs sont servis !

Et le repas commença.

Il fut à la fois succulent, abondant et délicatement ordonné.

Or, si Jacques Féraud mangea du bout des dents et n'humecta que très peu ses lèvres, en revanche Grippe-Sols fit plantureusement honneur au déjeuner que lui offrait son ancien patron...

— Allons ! mugit Maugéard, je vois que tu as toujours bon appétit.

— Et moi, patron, je constate que vous êtes toujours l'empereur des cuisiniers.

— Pourtant, ici, je n'ai qu'assez peu l'occasion d'exercer mon art.

— Vraiment ?

— Ces dames sont peu friandes... Il n'y a que lorsque môssieu le comte Fouché vient nous rendre visite que je suis à même de donner ma mesure.

— Ah ! môssieu le comte Fouché vient ?...

— De temps en temps seulement.

— Et il apprécie ?

— C'est un homme qui sait manger ! dogmatisa Maugeard avec tout le poids de son autorité professionnelle.

Et tandis que Féraud, les yeux fixés vers les jardins, cessait d'écouter Maugeard et Grippe-Sols, celui-ci reprit d'un petit air de ne toucher à rien :

— Serait-ce indiscret, mon cher patron, de vous demander comment il se fait que je vous retrouve ici, au service de môssieu le ministre de la Police ? C'est toute une histoire !

— Oh ! racontez-la-moi !

Sans se faire le moindrement prier, Maugeard, que les compliments flatteurs de son ex-commis avaient achevé de conquérir, attaqua :

— C'était en 1803. Un soir, j'étais tranquillement dans ma cuisine, à l'hôtel de Metz, en train de donner le coup de lion à un ragoût de veau à la sauce blanche, lorsque, tout à coup, j'entends dans le vestibule un vacarme épouvantable. Je me précipite, ma casserole à la main, et qu'est-ce que je vois ? Une bande de mouchards qui avait fait irruption dans ma demeure... L'un d'eux, j'ai su depuis que c'était le sieur Desmarests, bras droit de môssieu le comte, s'approche et me dit sur un ton menaçant : « Vous avez donné asile au conspirateur Cadoudal ! » Cadoudal, m'écriai-je, connais pas ! A peine avais-je prononcé ces mots que le sieur Desmarests ricanait... <(En attendant, je vous arrête !)> Moi ? « Parfaitement ! » Comme il avançait le bras dans ma direction, d'un geste brusque, je le coiffai de ma casserole... D'un coup de poing à droite et d'un coup de pied à gauche,

j'envoyai rouler à terre deux ignobles argousins qui s'étaient précipités sur moi...

— Pauvre papa Maugéard ! soulignait Grippe-Sols, très intrigué...

— Hélas ! poursuivait le colosse, vite maîtrisé par la nuée de mouchards qui s'était abattue sur moi, je demeurai en leur pouvoir. Ce fut à peine si ces coquins me donnèrent le temps d'emporter quelques hardes dans la cantine que m'avait autrefois laissée en gage un certain lieutenant d'artillerie dont j'ai oublié le nom. Le lendemain, je recevais dans ma prison la visite de môssieu le ministre de la Police. A peine m'étais-je écrié : ((Je suis innocent ! » qu'il m'interrompait en disant : « Je le sais ! Mais je n'en ai pas moins dû fermer votre hôtel qui était devenu, à votre insu, le rendez-vous de conspirateurs dangereux. » De désespoir, je m'arrachais les cheveux, mais môssieu le comte Fouché, qui me considérait avec bienveillance, daigna reprendre « Rassurez-vous, Maugéard... Mon secrétaire, M. Desmarests, auquel vous avez fait goûter hier votre sauce, m'affirme que vous êtes un excellent cuisinier... Aussi, je vous prends à mon service, ou plutôt à celui d'une dame de mes amies qui me traite parfois dans l'intimité. » Je respirai... J'étais sauvé ! Immédiatement, môssieu le comte me fit rendre à la liberté et, avec la cantine du lieutenant pour tout bagage, guidé par le sieur Desmarests qui ne semblait pas trop m'en vouloir, je gagnai ce château de Saint-Leu où demeurait alors une fort jolie personne nommée Corysandre, à laquelle môssieu le comte Fouché rendait, effectivement, d'assez fréquentes visites... J'écoulai des jours fort heureux. Mais, l'an

passé, la maison changea de locataires. Melle Corysandre fut remplacée par deux dames : la mère et la fille...

S'arrêtant tout à coup, comme s'il redoutait de s'embarquer dans de trop dangereuses confidences, Maugeard lança à Grippe-Sols, qui l'écoutait avec une attention sans cesse grandissante :

Au fait, dis-moi donc à ton tour comment tu es entré dans la police.

— Papa Maugeard, c'est aussi toute une histoire.

Et Grippe-Sols allait narrer à son ex-patron une des fables dont son imagination fertile ne manquait jamais de lui fournir le canevas, lorsque Féraud, qui n'avait pas quitté des yeux la baie donnant sur le parc, se leva brusquement et se précipita au-dehors.

Il venait, en effet, d'apercevoir Laurence qui s'avançait, seule, vers la terrasse, où elle venait chaque jour lire et rêver.

Maugeard, surpris, voulut s'élancer sur ses traces. Mais Grippe-Sols lui barrait la route... et, lui mettant sous le nez le rapport de Fouché, il fit, sur un ton mélodramatique :

— Patron !... pas un mot !... pas un geste ! Il y va de votre tête !

Le brave Maugeard, tout ahuri, resta figé sur place.

Féraud avait rejoint Laurence. A sa vue, la jeune fille eut un cri de stupeur et d'émoi. Jacques lui saisit vivement la main. Mais elle chercha à se dégager, clamant, éperdue :

— Partez ! partez ! Je ne veux pas vous parler ! Je ne veux plus vous voir ! Elle n'en dit pas davantage. Un homme, qui avait surgi tout à coup d'un bosquet, se jetait sur Féraud et l'empoignait à la gorge.

C'était Desmarests venu, au moment où on ne l'attendait pas, faire sa ronde au château de Saint-Leu.

Une lutte terrible s'engagea aussitôt entre les deux adversaires qui avaient roulé sur le sol.

L'homme noir maintenait contre le sol Féraud que, malgré son âpre défense, il commençait à immobiliser de ses doigts d'acier.

Mais sa victoire devait être de brève durée.

En effet, Grippe-Sols accourait, se jetait sur lui et, avec une adresse et une rapidité remarquables, lui recouvrait la tête et le haut du corps de son large manteau.

Profitant du désarroi provoqué chez Desmarests par cette agression inattendue, il se mit à le bourrer de coups de poing énergiques et répétés, tout en criant :

— Chacun son tour, sale mouchard ! Chacun son tour ! Laurence, bouleversée, s'était réfugiée dans les bras de Mme Malet qui venait d'accourir avec la soubrette Fanchon.

Maugeard, qui commençait à comprendre qu'il avait été roulé par son ex-commis, vociférait, les bras levés au ciel :

— Trahison !... Trahison !...

Pendant ce temps, Féraud qui avait réussi à se dégager de l'étreinte du policier, aidait Grippe-Sols à ligoter ce dernier avec une ceinture que le valet de chambre de l'Empereur s'était empruntée à lui-même.

Puis, sans perdre une seconde, les deux amis transportaient l'homme noir dans un hangar accoté aux communs et tout encombré de vieilles caisses, de pots de fleurs vides et d'outils de jardinage, où ils le déposèrent sur un tas de copeaux.

— Maintenant, filons ! s'écriait Grippe-Sols.

Mais à peine Grippe-Sols avait-il prononcé ces mots qu'une exclamation lui échappaît.

Dans un coin, il venait de reconnaître la cantine du lieutenant Bonaparte !

Il s'en empara sans le moindre scrupule et tous deux s'élancèrent au-dehors.

Il était temps.

Miné d'une broche le long de laquelle une douzaine de poulardes eussent tourné et cuit à l'aise, le sieur Maugeard venait de reparaître sur la terrasse.

En proie à une colère que lui inspirait la compréhension brutale et massive de sa responsabilité, outré d'avoir été roulé par ce clampin de Grippe-Sols, auquel il avait fait faire un si succulent déjeuner, Maugeard n'avait plus qu'un désir : le transpercer de part en part et le faire rôtir devant un tronc de chêne enflammé !

A l'abri d'une épaisse charmille qui protégeait leur retraite, Grippe-Sols et Jacques Féraud avaient atteint la terrasse et, se laissant glisser sur la route, s'empressaient de rejoindre leur cabriolet.

— Triste équipée ! murmura Jacques Féraud en s'installant dans la voiture.

— Evidemment, reconnaissait Grippe-Sols, qui n'avait pas lâché la cantine... cela aurait pu mieux marcher... mais ce n'est que partie remise.

— Je crains bien, hélas ! qu'elle ne soit perdue !

— Ne dis pas cela, mon lieutenant, j'ai plus d'un tour dans mon sac.

Et Grippe-Sols ayant cinglé la croupe de son cheval d'un grand coup de fouet, le cabriolet disparut dans un tourbillon de poussière.

— Sacripant... escroc... tire-laine... continuait à rugir le papa Maugéard, emporté par l'ardeur de la poursuite...

Mais, comme il arrivait sur la terrasse, il aperçut les deux fugitifs qui s'éloignaient à toute allure.

— Ils s'en vont !... Ils s'en vont... Je suis à jamais déshonoré ! clamait Maugéard.

Et, dans un geste désespéré, appuyant l'extrémité inférieure de sa broche contre le sol, il en dirigea la pointe vers son cœur. Dieu sait si le brave homme, sans tout à fait s'occire, ne se fût

point fait une cruelle piqûre, lorsqu'une main se posa sur son épaule en même temps qu'une voix railleuse s'élevait :

— Ah ça ! môssieu le cuisinier... est-ce que vous auriez l'intention de vous mettre vous-même à la broche ?

Maugeard tressaillit.

Fouché était là... escorté de deux policiers aux costumes sombres.

— Môssieu le comte... Môssieu le comte... soufflait le brave homme... le visage inondé de sueur... Ah ! môssieu le comte, pardonnez-moi... ce n'est pas ma faute, je vous le jure... c'est... c'est... c'est ce maudit Grippe-Sols... mon ancien commis de l'hôtel de Metz qui est venu ici... avec un autre individu déguisé comme lui en mouchard... Et puis, ils se sont jetés sur ce pauvre M. Desmarests. Un si brave homme ! Ils l'ont à moitié assommé, sans que j'aie eu le temps de lui porter secours, même que je ne sais pas ce qu'ils en ont fait...

— Qu'est-ce que vous me chantez ? grommela Fouché d'un air surpris et mécontent.

— Comment me serais-je douté que j'avais affaire à deux brigands ?... Ce coquin de Grippe-Sols m'avait montré un ordre signé de l'Empereur.

Mais Fouché, devenu grave, interrompait Maugeard pour lui demander :

— Cet individu qui accompagnait Grippe-Sols, comment était-il ?

— Je n'ai pas très bien fait attention à lui, môssieu le comte. Mais Melle Laurence vous renseignera sûrement ; car je l'ai vue qui lui parlait. Tenez, la voici, avec madame sa mère... môssieu le comte... Vous allez pouvoir l'interroger.

Fouché, le chapeau à la main, et avec la déférence d'un parfait gentilhomme, se dirigeait vers Mme Malet et sa fille.

— Mesdames, fit-il, en s'inclinant devant les deux femmes, j'apprends qu'il vient de se passer ici un incident tout à fait extraordinaire...

Et il ajouta en souriant :

— Mais rassurez-vous ; d'après le peu que j'en sais, je n'ai nullement l'intention de vous en rendre responsables. Je vous demanderai simplement, mademoiselle Laurence, de bien vouloir me dire quel est ce jeune homme qui s'est permis de pénétrer jusqu'à vous d'une façon aussi audacieuse.

Laurence, qui s'était ressaisie, fit, avec toutes les apparences du calme le plus grand et de la froideur la plus dédaigneuse :

— Je ne le connais pas !

## **XXXVIII : Ou l'on voit l'homme en noir proposer et Fouché disposer !**

Aux trois quarts assommé par la dégelée de coups de poing que Grippe-Sols lui avait si généreusement administrée, le sieur Desmaret, dit l'Homme noir, était resté évanoui pendant quelques minutes.

Lorsqu'il revint à lui, Maugeard, encore sous le coup des émotions qui venaient de le bouleverser, s'efforçait de le débarrasser du manteau qui l'étouffait...

Bientôt, respirant un peu plus à l'aise, dégagé de la ceinture qui l'immobilisait, Desmaret se dressait lentement sur ses genoux, encore tout étourdi et l'œil droit disparaissant sous un « pochon » couleur d'encre fraîche.

Apercevant Fouché qui, debout, les bras croisés, le regardait d'un air exempt de toute pitié, il modula, d'une voix étranglée :

— Excellence, pardonnez-moi... Si vous saviez !...

— Je sais... riposta aussitôt le ministre de la Police.

Et, s'adressant à Maugeard qui épongeait avec son tablier son front ruisselant de sueur, il ordonna :

— Maugéard, allez rejoindre ces dames, et veillez !... Une fois seul avec Desmarests qui, moulu, courbaturé, se frictionnait les côtes sans chercher à se relever, Fouché lui lança d'un ton sec, autoritaire :

— Allons, debout ! Car nous n'avons pas un instant à perdre.

Non sans peine, l'Homme noir obtempéra.

— Ah ça ! poursuivit le duc d'Otrante, comment avez vous pu vous laisser surprendre de la sorte ?

— En deux mots... voici, déclara le policier. Et d'une voix encore haletante, il raconta :

— Suivant mon habitude, je venais d'entrer à l'improviste dans le parc, par la petite porte de l'ouest, et je m'approchais du château, en me dissimulant avec soin derrière les charmilles, lorsque j'aperçus tout à coup un de nos agents qui tenait dans ses bras Mlle Laurence et cherchait à l'entraîner vers la terrasse. Melle Laurence se débattait et je l'entendais crier : « Je ne veux plus vous parler, je ne veux plus vous voir ! » Vite, je me précipitai pour châtier ce drôle, mais je m'arrêtai, frappé de stupeur... Le cuistre qui osait s'attaquer à notre prisonnière n'était autre que le lieutenant Jacques Féraud en personne !...

— Je m'en doutais ! souligna Fouché avec son mauvais sourire. Desmarests poursuivit :

— Immédiatement, je me jetai sur lui, je le renversai à terre et j'allais facilement en venir à bout, lorsque, tout à coup, je me sentis enveloppé dans un manteau... tandis qu'une grêle de coups s'abattaient sur moi, et que la voix perçante de Grippe-

Sols me lançait : «Chacun son tour, sale mouchard... Chacun son tour !» Je cherchais à me débattre... Peut-être aurais-je réussi à me dégager, si Féraud n'était pas arrivé à la rescouasse. Bientôt, immobilisé, aveuglé, ligoté, je perdis connaissance. Excellence, je vous ai dit toute la vérité.

— Vous êtes bien sûr que le valet de chambre de Sa Majesté accompagnait Jacques Féraud ? questionnait Fouché, visiblement inquiet...

— Si j'en suis sûr !... Ah ! maudit Grippe-Sols... quand l'Empereur apprendra...

— L'Empereur n'apprendra rien.

— Excellence...

— Je vous défends de raconter à qui que ce soit ce qui vient de se passer ici. Desmarests ne put réprimer un geste de surprise.

— Vous ne me comprenez donc pas ? reprit Fouché d'un air agacé.

— Excellence, excusez-moi... Je n'ai pas encore retrouvé mes esprits.

— Voyons... l'affaire de l'hôtel de Metz, précisa nettement l'ex-oratorien d'un ton sous lequel perçait la crainte.

— La marquise de Navailles ! tressaillit Desmarests.

— Oh ! vous... vous n'avez rien à craindre à ce sujet, déclara Fouché, en baissant la voix. Quant à moi, il n'en est point de même... car l'ancien commis du sieur Maugéard a, dès notre

première rencontre, reconnu celui qui avait livré au bourreau la farouche aristocrate.

— Et, sans doute, reprenait Desmarets, a-t-il menacé Votre Excellence de tout révéler à l'Empereur ?

— Non, Grippe-Sols est beaucoup trop fin pour casser ainsi les vitres... De même qu'il a immédiatement saisi qu'il avait tout intérêt à vivre en bonne intelligence avec moi, je me suis tout de suite dit que je n'avais aucun intérêt à entrer en guerre avec un gaillard qui était maître d'un aussi grave secret. Un seul regard nous a suffi pour conclure un traité de paix complète... Voilà pourquoi je ne dirai rien à l'Empereur !

— Votre Excellence, reprit Desmarets, daignera-t-elle me permettre de lui exprimer mon humble avis ?

— Parlez !

— L'incident qui vient de se produire au château de Saint-Leu n'est-il pas fait, Excellence, pour vous inspirer quelque inquiétude ?

— Jusqu'à plus ample informé, répliquait le ministre, je veux n'y voir qu'une aventure d'amour dont le lieutenant Jacques Féraud est le héros et la jeune Laurence l'héroïne.

— D'accord, Excellence... Mais il n'en est pas moins vrai que la retraite où, sur l'ordre de l'Empereur, vous avez isolé Melle Laurence a été découverte, et par qui ?... Par Grippe-Sols !

— C'est l'évidence même !

Encouragé par l'attention que lui prêtait Fouché, Desmarests continuait :

— De là à pénétrer le secret dont seuls, Sa Majesté, vous et moi, sommes dépositaires, c'est-à-dire que Melle Laurence est la fille de la marquise de Navailles et du lieutenant Bonaparte, il n'y a qu'un pas.

— Après tout, vous avez peut-être raison...

— Je le crois.

Et, s'animant, Desmarests développa :

— Songez, Excellence, à la portée que peut prendre une pareille arme dans les mains d'un garçon aussi adroit que Grippe-Sols... Votre Excellence attendra-t-elle que le gaillard soit assez fort et assez armé pour engager la bataille ?

— Mais, sacrédié ! jura Fouché, devenu nerveux, si je le dénonce à l'Empereur, il me perdra sans retour ! Que Grippe-Sols lui dise et lui prouve — ce qui lui sera facile — que c'est moi qui ai fait envoyer la marquise de Navailles à l'échafaud, pensez-vous que cela me servira à grand-chose de lui répliquer : « Si vous me chassez, je révèle à tous que la fille du général Mallet est la vôtre ! ... » Allons donc !... L'Empereur, qui sait très bien que je ne peux étayer mon affirmation d'aucun témoignage, puisque l'unique preuve, le procès-verbal de Fouquier-Tinville, est restée entre ses mains, au lieu de me condamner à l'exil, me fera enfermer sans pitié dans quelque prison d'Etat où vous ne tarderez pas à me rejoindre.

L'Homme noir se récriait :

— Excellence, je vous en conjure, quand bien même je devrais passer à vos yeux pour un prophète de malheur, laissez-moi insister...

Et avec une véhémence qui n'était pas dans ses habitudes, Desmarests scanda, vigoureusement :

— Ne suffit-il pas qu'un homme ait de quoi vous perdre pour que vous l'écartiez à jamais de votre route ?

L'Homme noir, dont le visage n'avait jamais eu une expression plus sinistre, insinua, lentement :

— Excellence, voulez-vous que je vous en débarrasse ?

Fouché, les paupières clignotantes, réfléchit un instant.

Puis, gravement, il reprit :

— Prenez garde ! Grippe-Sols est, en quelque sorte, le favori de l'Empereur. Et si jamais Sa Majesté se doutait...

Mais Desmarests, sinistrement, appuyait :

— Excellence, il y a la manière...

Fouché le regarda un instant... et, tandis que sa figure prenait une expression de décision farouche, il martela :

— Eh bien !... faites !

Grippe-Sols était condamné !

— ... Ainsi que nous n'allons pas tarder à le constater, l'ancien commis de l'hôtel de Metz n'était pas homme à se laisser prendre une seconde fois aux pièges du sieur Desmarests.

Tandis que le ministre de la Police et son « bras droit » complotaient sa mort, Grippe-Sols regagnait, avec Féraud, Versailles sans encombre.

Arrêtant son cheval devant une petite porte pratiquée dans le mur qui entourait le parc du Grand Trianon, il remit une clef à son compagnon qui, lestement, descendit de voiture.

— Mon lieutenant, recommanda le brave garçon, en serrant la main que lui tendait le jeune officier, reprends ton service comme si de rien n'était... Surtout, pas un mot, à personne ! Laisse-moi faire, et tout ira bien.

Tranquillisé par l'attitude de son ami, qui semblait absolument sûr de lui, Féraud fit simplement :

— Entendu... et encore merci !

Féraud se dirigea vers la porte et introduisit dans la serrure la clef que Grippe-Sols venait de lui remettre...

Mais, déjà, celui-ci fouettait son cheval, qui prit aussitôt le grand galop dans la direction de la ville.

## XXXIX : La cantine de Napoléon

Ce soir-là, au palais du Grand Trianon, le théâtre de la cour devait donner une représentation des Femmes savantes, de Molière, et l'Empereur, qui recevait auparavant à dîner plusieurs membres de sa famille, regagnait sa chambre, afin d'endosser son uniforme d'apparat, lorsque, sur le seuil de la porte-fenêtre, qui donnait directement sur les jardins, il s'arrêta, frappé de surprise.

Sur une table ronde, au milieu de la pièce, il venait d'apercevoir une cantine militaire, qui parut réveiller tout à coup en lui non seulement un étonnement, mais encore une émotion qui n'étaient nullement superficiels.

S'approchant pour examiner de plus près cette petite malle, dont la présence inattendue semblait le troubler si étrangement, il s'écria aussitôt : « Mais, je la reconnais, c'est ma cantine de lieutenant ! » Un instant, il contempla cette vieille chose qu'il n'avait pas revue depuis le jour où, dans un mouvement de mauvaise humeur, il l'avait lancée à la tête du sieur Maugeard, qui se permettait de lui réclamer exactement son dû.

Comment cette cantine se retrouvait-elle, après tant d'années, dans sa chambre ?

Qui donc l'avait retrouvée et rapportée là d'une façon aussi mystérieuse qu'inattendue ?

Telles étaient les questions que se posait Napoléon, tout en secouant avec force le cordon de sonnette en soie jaune qui pendait le long de la cheminée.

Presque aussitôt, Grippe-Sols apparut à l'appel de son maître.

Il avait repris son uniforme de grenadier, sur lequel brillait l'étoile des braves.

Avec son air ingénu des jours calmes, il s'avança vers son maître.

Sévèrement, l'Empereur attaqua :

— Qui a apporté cette cantine ?

— Sire... c'est... c'est... mon frère... répliqua le valet de chambre-soldat, en laissant apparaître une inquiétude d'ailleurs toute superficielle...

— Ton frère ! s'exclama Napoléon, en fronçant les sourcils.

— Oui, Sire, répéta Grippe-Sols, qui continuait à feindre une peur intense.

Et il précisa :

— Mon frère jumeau qui, autrefois, sous le nom de Grippe-Sols, était garçon à l'hôtel de Metz...

— A l'hôtel de Metz ! répéta l'Empereur, en sursautant.

— Où Votre Majesté... avait oublié... ce bagage... bredouilla Grippe-Sols, qui, décidément, se révélait une fois de plus un comédien incomparable.

Tandis que Napoléon le fixait d'un air inquisiteur et soupçonneux, l'adroit garçon continua : — Alors, quand mon frère a su... que j'étais au service de Votre Majesté, il m'a chargé de...

Brusquement, l'Empereur interrompit Grippe-Sols et, l'enveloppant de son regard si puissamment pénétrant, il ajouta : — Parbleu ! je savais bien que je t'avais déjà vu quelque part !

Et, fortement, il scanda :

— Grippe-Sols... c'est toi !

À ces mots, Marchand s'effondra aux genoux de l'Empereur, en geignant : — Sire, pardonnez-moi !

— Pourquoi m'as-tu menti ?

— J'avais peur que Votre Majesté ne se froissât...

— De quoi ?

— De penser que je savais qu'elle n'avait pas toujours été à la hauteur de ses affaires, et que, faute d'argent comptant, elle avait été obligée de laisser sa cantine en gage.

Napoléon, saisissant Grippe-Sols par l'oreille, le força à se relever ; et, quelque peu apaisé par l'apparente naïveté de son serviteur, il lui dit : — Ah ça !... clampin, tu te figurais donc que l'Empereur Napoléon était capable de renier les dettes du lieutenant Bonaparte ?

— Oh ! Sire !

— Alors ?

— Sire, je vous le répète, je craignais de vous affliger...

— En me rappelant mon ancienne misère ?

— Je l'avoue humblement à Votre Majesté.

— Tu as eu tort, clampin !

Et grave, presque solennel, Napoléon reprit :

— Cette cantine... où donc l'as-tu retrouvée ?

— Chez un brocanteur du faubourg Saint-Antoine.

— Ah ! vraiment ! Et tu l'as tout de suite reconnue ? lança Napoléon, sans remarquer l'incohérence de cette réponse.

— Oui, Sire !

Lâchant l'oreille de son serviteur, Napoléon s'en fut à son secrétaire, dont il ouvrit un des tiroirs ; et, s'emparant de la miniature de la marquise de Navailles, il la plaça sous les yeux de Marchand.

— Et cette dame... la reconnais-tu, aussi ? demanda-t-il.

— La belle Toinon ! définit sans hésiter le rusé gaillard, qui voyait, avec une satisfaction profonde, la scène se dérouler ainsi qu'il l'avait prévu.

— Mâtin ! tu as une bonne mémoire ! s'exclama l'Empereur.

— Trop flatté de la mettre au service de Votre Majesté...

Napoléon se taisait.

Il contemplait le joli portrait avec une émotion qu'il ne cherchait pas à dissimuler...

Puis, il murmura avec tristesse :

— C'est vrai... tu l'as vue... toi aussi !

Et, lentement, il articula :

— N'est-ce pas qu'elle était belle ?

— Oui, Sire ! acquiesçait Grippe-Sols, sur un ton d'admiration respectueuse et fervente.

Puis, il ajouta :

— Et comme elle aimait Votre Majesté !

— Comment sais-tu cela ?

— Sire, c'est toute une histoire...

— Vraiment ?

— Et une histoire qui, j'en ai peur, va causer bien de la peine à Votre Majesté.

— Conte-la-moi tout de suite... ordonnait Napoléon, visiblement intéressé par les révélations de son fidèle serviteur.

L'Empereur s'installa sur un canapé, et Grippe-Sols attaqua, sur le ton d'un homme décidé à tout dire, quoi qu'il pût lui arriver : — Sire, c'était le soir où Votre Majesté avait quitté l'hôtel de Metz... Il se faisait tard... Le sieur Maugéard était allé se coucher, et je me préparais à l'imiter, lorsque, tout à coup,

j'entends un grand remue-ménage dans le vestibule... Je me précipite et qu'est-ce que je vois ?... Un officier municipal qui, accompagné de plusieurs soldats, me demande, en roulant des yeux furibonds : « Le lieutenant Bonaparte et la ci-devant marquise de Navailles ? » Moi, je lui réponds : Le lieutenant Bonaparte n'est plus ici. Quant à la comtesse de Navailles, sais pas ce que vous voulez dire. « En attendant, me commande l'officier, conduis-nous jusqu'à leur chambre ! » J'obéis... Dame, il le fallait bien ! Nous grimpons les escaliers... Le municipal se fait ouvrir votre chambre, y pénètre avec ses hommes... va droit à la belle Toinon et lui dit : « J'ai reçu l'ordre de vous mettre en état d'arrestation et de vous conduire à la prison de l'Abbaye.» La pauvre dame lui répond, simplement : « Je vous suis ! » Le municipal reprend : « J'ai également reçu l'ordre de m'assurer de la personne du lieutenant Bonaparte. » Mais un homme qui se trouvait là s'avance et lui dit : « Un instant ! » Et il lui met sous le nez un carré de carton enluminé. A peine l'officier y a-t-il jeté les yeux, qu'il s'écrie : « C'est entendu, citoyen, le lieutenant Bonaparte ne sera pas inquiété. » Ah ! Sire, si vous aviez vu le regard de joie de la pauvre dame ! C'est alors que j'ai compris qu'elle aimait bien Votre Majesté, allez ! ... Elle ne me l'a pas dit, mais j'en suis certain tout de même. Ses yeux étaient si doux, que je ne pourrai jamais les oublier !

— Va, va toujours... mais va donc ! ordonna Napoléon, qui avait pâli.

— Alors, poursuivit Grippe-Sols, elle s'est laissé emmener... doucement, sans un cri, sans une plainte.

— Qu'est-elle devenue ?

— Je n'ai pas pu le savoir... car je me suis engagé quelques jours après au Pont-Neuf, à l'autel de la Patrie en danger... Je suis parti à la guerre et je n'ai plus jamais entendu parler d'elle.

— Sans doute avait-elle été dénoncée ?

— Oui, Sire.

— Par qui ?

— Par celui qui s'était porté garant de votre civisme...

— Son nom ?

— Sire...

— Son nom... allons... dis-le-moi... tout de suite... je le veux... je l'ordonne !...

— M. le comte Fouché.

— Fouché ?

— Oui, Sire !...

— Fouché ! répétait Napoléon, blême de fureur... Ah ! le misérable ! ... Mais en es-tu bien sûr, au moins ?

— Absolument sûr... M. le comte Fouché s'était présenté le soir même à l'hôtel de Metz... Après m'avoir posé des questions sur vous et sur Mme la marquise... il avait voulu à tout prix que je lui cédasse ma mansarde qui donnait juste au-dessus de la chambre de Votre Majesté... Moi, j'avais trouvé cela bizarre... Mais qu'est-ce que vous voulez, il m'avait offert un beau louis

d'or !... Je ne pouvais pas me douter qu'il voulait livrer cette pauvre marquise... sans cela...

— Allons, achève !

— Lorsque je pénétrai avec les municipaux dans votre chambre, je compris aussitôt que c'était lui qui avait fait le coup... car, tout de suite, il avait échangé avec l'officier qui commandait le détachement un rapide regard d'intelligence, que je saisis au vol... Impossible d'en douter. Ils étaient tous deux de mèche ! Que s'était-il passé entre lui et la marquise ? Je l'ignore, Sire, mais M. Fouché vous le racontera peut-être... Tout ce que je puis ajouter, c'est qu'en partant, comme la marquise passait devant lui, elle lui lança, avec un accent de mépris que je n'oublierai jamais, ce simple mot qui tintera toujours à mes oreilles : « Judas ! »

Et Grippe-Sols conclut :

— Oui, Sire, je vous le jure, c'est bien lui qui a livré Mme de Navailles.

Grippe-Sols s'était exprimé avec une telle ardeur, et tout en lui respirait une si parfaite franchise, que Napoléon ne songea pas un seul instant à mettre sa parole en doute.

Alors, en proie à une violente colère, il se mit à arpenter sa chambre à grands pas, tout en grommelant : — Le gredin va payer cher sa lâcheté envers cette malheureuse !

Et sa nature superstitieuse reprenant le dessus, il martela : — Dès notre première rencontre, sur la terrasse des Tuilleries, cet homme m'a inspiré une instinctive antipathie... On eût dit que je

pressentais qu'il y avait entre nous un cadavre... et quel cadavre !... Celui de cette femme charmante qu'il a envoyée à l'échafaud !

Soudain, sa pensée s'en fut vers la fille de la victime, vers la sienne, dont la mort aussi horrible que prématurée de sa mère avait fait l'enfant d'adoption du général Malet, son plus implacable ennemi !

Emporté par une rage sans cesse grandissante, il se disait : « Quand je pense qu'aujourd'hui je vois se dresser, farouche et prête à tout contre moi, celle qu'il m'aurait tant plu de serrer tendrement dans mes bras ! Quand je songe que je n'ai pas le droit de lui crier : "Je suis ton père ! ..." il me prend l'envie d'étrangler de mes mains ce fourbe, ce bandit qui a si bien su duper mon jugement et voler ma confiance ! »

Et, se tournant vers Grippe-Sols, qui, tapi dans un coin de la pièce, tendait avec résignation son dos sous l'orage qu'il avait volontairement fait éclater, il s'écria : — Pourquoi ne m'as-tu pas dit cela plus tôt, animal ?

Et, sans laisser à son valet de chambre le temps de lui répondre, il poursuivit : — Oui, pourquoi... pourquoi ?... Parce que tu avais peur de Fouché ?... Oui, tu en avais peur, toi, un soldat !...

Et, saisissant de nouveau l'oreille de son serviteur, Napoléon interrogea : — Je soupçonne fort que, pour que tu te sois décidé à parler, il a fallu un événement d'une gravité exceptionnelle.

— Oui, Sire, répliqua nettement l'adroit garçon, qui n'était jamais pris au dépourvu.

— Raconte-moi ça !

— Il y a longtemps que je m'étais aperçu que M. Fouché se livrait à des manigances contre Votre Majesté.

— Quelles manigances ?

— Tenez, dans cette affaire Malet...

— Je croyais t'avoir défendu de prononcer ce nom-là devant moi !

— Alors, il m'est impossible de répondre à la question que Votre Majesté m'a fait l'honneur de me poser.

— Allons, parle !

— Quand Votre Majesté a donné l'ordre à M. Fouché de surveiller le général...

— Comment ! tu sais cela, toi ?

— Oui, Sire !

— Tu écoutes donc aux portes ?

— Dieu m'en garde ! Mais quand Votre Majesté est en colère, elle parle fort, très fort... et, dame !

— Après ?...

— Je continue, Sire... M. le comte Fouché a bien exécuté les ordres de Votre Majesté... Il a surveillé le général... Mais quand il a eu la preuve qu'un complot se tramait contre l'Empereur, au

lieu, comme on dit, de l'écraser dans l'œuf, il a fait semblant de ne rien voir... Il a laissé se propager l'incendie, soit pour se donner à vos yeux le mérite de l'éteindre, soit, au cas où la conspiration réussirait, pour se ménager la gratitude des conspirateurs.

Et tandis que Napoléon, qui goûtait d'autant mieux ce langage qu'il était absolument conforme à ses propres pensées, écoutait avec attention son valet de chambre, celui-ci poursuivait : — Et lorsque Votre Majesté, devinant que le ministre de la Police trahissait ses intérêts, lui a enlevé le soin de poursuivre cette affaire, pour la confier à M. le préfet de police Dubois, M. Fouché, qui tenait entre ses mains tous les fils du complot, s'est jalousement gardé de le déjouer et d'en prévenir les effets, si bien qu'il s'en est fallu de rien que Votre Majesté ne pérît assassinée.

— C'est ma foi vrai ! approuvait Napoléon.

— Alors, Sire, j'ai été sur le point de tout vous révéler... Mais, voilà... je n'ai jamais caché à Votre Majesté la respectueuse affection que je portais au général Malet... Ne pouvant croire qu'il fût aussi coupable, j'ai pensé que je pouvais me permettre de le prévenir du danger qui le menaçait... M. Fouché l'a su... naturellement... et dame ! je me suis dit : « Mon garçon, en parlant, tu risques fort d'aller contre les intérêts de ton ancien général, et peut-être aussi contre les tiens... » Voilà pourquoi, Sire, je me suis tu... Mais, lorsqu'en revenant de Wagram j'ai appris que, non content d'épargner l'existence du général, vous aviez encore eu pitié de Mlle Laurence... oh !

alors, Sire, je me suis dit : « Je n'ai pas le droit de laisser un si bon maître dans l'ignorance de la vérité... »

A peine avait-il prononcé ces mots que des cris perçants partaient d'une pièce voisine : — A moi... au secours... au secours !...

— Mais c'est l'impératrice ! s'écriait Napoléon, en pâlissant.

Suivi par Grippe-Sols, il disparut par une petite porte en tapisserie qui donnait sur le couloir intérieur...

Se dirigeant vers sa garde-robe, d'où continuaient à s'élever des exclamations de terreur et de tendresse, il y pénétra en coup de vent.

En franchissant le seuil, il ne put refréner une exclamation courroucée.

L'impératrice Marie-Louise, effondrée sur un siège et encadrée de deux dames d'honneur, sanglotait éperdument, en se penchant vers le corps de son carlin préféré qu'elle tenait sur ses genoux.

— Ah ça ! madame... questionnait l'Empereur, que se passe-t-il donc, pour que vous meniez un tel tapage ?

— Sire ! s'écriait Marie-Louise, les yeux noyés de larmes... c'est mon petit Jupin, que vous m'avez donné il y a un mois, que je viens de trouver mort !

— Dans cette chambre ?

— Oui, Sire.

Et Marie-Louise continuait, dans l'exagération d'un chagrin que l'on sentait aussi violent que superficiel : — Sire, je rentrais d'une promenade dans le parc... Mon pauvre petit Jupin trottinait gaiement devant nous, lorsque, tout à coup, il s'arrête, flairant le vent, puis part à fond de train dans la direction du palais.

Poussant un profond soupir, Marie-Louise s'interrompit un instant, comme si l'émotion étranglait sa voix...

Puis, elle fit, d'un ton languissant, en s'adressant à une de ses dames d'honneur qui se tenait près d'elle : — Racontez, madame de La Rochefoucauld, racontez, car je ne m'en sens plus la force.

Et Mme de La Rochefoucauld reprit, d'un ton posé :

— Sire, nous eûmes beau appeler Jupin... Mais il continua à courir... et il disparut en un clin d'œil... Immédiatement, Mme de Montebello et moi nous nous mêmes à sa poursuite. Un valet de pied, que nous croisâmes, nous déclara qu'il avait vu Jupin franchir en courant la porte qui donne dans la garde-robe de Votre Majesté. Nous nous y précipitâmes... Quelle ne fut pas notre stupeur en apercevant Jupin qui, agité de terribles convulsions, se roulait sur le parquet parmi les débris d'un biscuit...

— D'un biscuit ? interrompit âprement Napoléon.

Désignant une table ronde sur laquelle un souper composé de viandes froides et de quelques gâteaux avait été déposé, Mme de La Rochefoucauld précisa : — Oui, Sire, un biscuit que Jupin avait dérobé dans cette assiette.

— Voilà qui est étrange ! murmura l'Empereur, en fronçant les sourcils.

Et, se retournant vers Grippe-Sols, qui se penchait pour ramasser les morceaux de la pâtisserie incriminée, l'Empereur fit, d'un ton impatient : — Allons, montre-moi ça !

— Voilà, Sire.

Napoléon s'empara d'un des fragments de biscuit que son valet de chambre tenait dans le creux de sa main.

L'ayant regardé, puis approché de ses narines, il ordonna : — Marchand, allume cette bougie !

Alors, l'Empereur approcha le biscuit de la flamme.

Presque aussitôt, une odeur d'ail très caractéristique se répandit dans la pièce...

Une flamme de colère s'alluma dans les yeux de l'Empereur, qui s'écria : — Il y a de l'arsenic, là-dedans !

Et, tout de suite, il martela :

— A qui était destiné ce souper ?

— A moi, Sire ! répondit Grippe-Sols, qui avait pâli.

Et tout bas, il ajouta :

— Ce n'est pas ce chien, c'est moi, que l'on a voulu empoisonner !

Napoléon eut un sursaut d'indignation et de colère.

Après un bref silence, dans lequel se tendait toute sa pensée, il lança à son valet de chambre : — Qu'on aille immédiatement chercher le ministre de la Police !

Et, sans prêter la moindre attention aux jérémiaades de Marie-Louise, que ses dames d'honneur s'efforçaient en vain de consoler, l'Empereur regagna immédiatement ses appartements, d'un pas nerveux, la main dans le revers de son gilet et la mèche en bataille.

Grippe-Sols, qui s'était immédiatement précipité au-dehors, aperçut Jacques Féraud sous la galerie qui relie les deux ailes du palais.

Aussitôt, il courut à lui.

— Mon lieutenant, mon lieutenant, fit-il, va vite à Paris chercher le ministre de la Police ! ... Ordre de l'Empereur. A ces mots, le jeune officier eut un sursaut d'inquiétude. Mais Grippe-Sols s'empressait d'ajouter : — Rassure-toi, mon lieutenant, tout va bien... tout va même très bien... mais je n'ai pas le temps de te raconter... Saute vite en selle... et ramène-nous la vieille canaille... Tout ce que je puis te dire, c'est que je crois que l'on ne va pas s'embêter ce soir, au Grand Trianon ! Féraud s'éloigna aussitôt vers les écuries... Alors, Marchand se prit à murmurer entre ses dents : — Mon vieux Grippe-Sols, tu peux te vanter de l'avoir échappé belle... et sans ce pauvre Jupin... je crois qu'à l'heure qu'il est tu ferais plutôt une vilaine grimace !

## **XL : Chassé !**

Fouché, assez anxieux, car il savait que son maître n'avait pas l'habitude de le déranger pour des vétilles, était arrivé vers neuf heures du soir au Grand Trianon.

Immédiatement, il avait été introduit en présence de l'Empereur.

A sa vue, Napoléon qui, très agité, faisait les cent pas dans son cabinet, s'immobilisa subitement, et, les bras derrière le dos, tomba comme en arrêt devant le ministre de la Police... Puis, brusquement, il attaqua :

— Monsieur le duc d'Otrante, un crime vient d'être commis dans le palais du Grand Trianon. Marchand, mon valet de chambre, a failli être empoisonné par un biscuit saupoudré d'arsenic.

— Sire, est-il possible ?...

D'un geste implacable, coupant la parole à son interlocuteur, l'Empereur s'écria, en fixant d'un tel regard le maître fourbe que celui-ci en fut aveuglé :

— Et l'empoisonneur... c'est vous !

Fouché voulut protester... Il n'en eut pas le temps. Laissant éclater la fureur qui grondait en lui, Napoléon proféra d'une voix dont les éclats devaient s'entendre de l'antichambre :

— Ainsi, il ne vous a pas suffi de livrer la marquise de Navailles au bourreau... Car je sais tout, misérable... tout... Vous avez encore voulu supprimer l'unique témoin de votre félonie !

Blême de terreur, Fouché balbutiait :

— Sire, je vous jure sur mon honneur que je suis l'objet de la plus infâme des calomnies...

Mais Grippe-Sols apparut tout à coup par la porte-fenêtre qui donnait sur la cour intérieure du palais, et, posant sa main sur sa décoration, il s'écria d'une voix vibrante :

— Et moi, Sire, je vous jure sur cette croix que je dis la vérité !

Fouché, cette fois, parut reconquérir tout à coup son assurance.

C'est qu'il venait de comprendre que l'heure qu'il redoutait avait implacablement sonné pour lui...

Grippe-Sols avait parlé.

Un duel à mort s'engageait entre eux.

La subite notion du danger qu'il courait suffit à rendre un vieux renard toute son astuce et toute sa perfidie.

Affectant une grande dignité, sous laquelle, malgré tous ses efforts, perçaient sa rage et sa peur, Fouché reprit sur un ton presque agressif :

— Sire, vous me voyez tellement bouleversé par l'accusation abominable dont je suis l'objet, que je ne trouve pas de mots pour vous répondre...

— Il faut, en effet, monsieur Fouché, soulignait l'Empereur, que vous soyez diantrement désarçonné pour que vous ne tentiez même pas de vous défendre...

— Sire, il en est de certaines calomnies comme de certains outrages : on ne doit leur répondre que par le mépris...

— Même, monsieur Fouché, lorsqu'elles sont appuyées de preuves certaines ?

Fouché, pâle comme un mort, osa cependant répliquer :

— Sire... entre son ministre et son valet de chambre, Votre Majesté choisira...

— Le choix est tout fait, ripostait Napoléon, dont les narines et les lèvres frémissaient de colère. Entre la parole d'un vil intrigant tel que vous et celle d'un brave soldat tel que lui, je n'hésite pas !

Comprenant que, cette fois, sa disgrâce était irréparable... Fouché chancela... tandis que l'Empereur, gagnant la cheminée, tirait violemment sur le cordon de la sonnette.

L'un des battants de la porte qui donnait dans l'antichambre s'ouvrait, laissant apparaître la silhouette élégante du lieutenant

Féraud.

Impérieusement, Napoléon lança :

— Faites entrer le duc de Rovigo !

Savary, qui, également convoqué, attendait son tour d'introduction avec une curiosité impatiente, pénétra aussitôt dans le cabinet.

A peine s'inclinait-il devant l'Empereur que celui-ci lui déclarait, sans aucun préambule :

— Je vous nomme ministre de la Police générale. Dès ce soir... M. Fouché vous fera la remise de tous les services, y compris les archives secrètes.

Savary voulut se confondre en remerciements.

Mais Napoléon continuait, s'adressant, cette fois, à celui qu'il venait enfin de briser :

— Je devrais vous envoyer à l'échafaud, ou vous infliger une détention perpétuelle en quelque enceinte fortifiée. En raison des services que vous m'avez rendus, je consens à vous condamner seulement à un exil où vous aurez le loisir de regretter vos turpitudes et la prudence de vous tenir coi. Dès que vous aurez remis vos pouvoirs au duc de Rovigo, vous partirez donc pour votre sénatorerie d'Aix-en-Provence... Là, vous attendrez mes ordres. Ils ne tarderont pas à vous rejoindre... Allez !...

D'un geste sec, définitif, l'Empereur congédia le ministre déchu qui, la tête basse, s'empressa de s'éloigner.

— Vous... ordonna l'Empereur à Savary, qui avait peine à dissimuler son allégresse, ne le lâchez pas d'une semelle, tant qu'il n'aura pas quitté Paris... Exercez ensuite autour de lui la plus étroite surveillance... Et, au premier geste suspect, faites-le coffrer...

Savary, après avoir salué l'Empereur, s'élança sur les traces de Fouché.

Grippe-Sols, qui, pendant toute cette scène aussi rapide qu'effarante, s'était discrètement tenu à l'écart, fit, en un long soupir de satisfaction et de détente :

— Ouf !... ça y est !...

Moins de deux heures après, au ministère de la Police, Desmarests, dit l'Homme noir, se livrait, dans la chambre dite des Archives secrètes, à un minutieux inventaire des principaux dossiers méticuleusement rangés et étiquetés.

Parmi plusieurs d'entre eux qu'il avait déposés sur la petite table placée au milieu de la pièce, l'un, surtout, parut attirer et retenir son attention.

C'était celui de l'affaire Malet.

Il le compulsa longuement... s'arrêtant presque à chaque feuillet... vérifiant toutes les notes avec un soin scrupuleux, tout en esquissant son terrible sourire.

Lorsque son examen fut terminé, il remit tous les autres dossiers en place, ne conservant que celui de Malet, qu'il dissimula sous son manteau.

Et, souriant toujours, il disparut par la porte secrète. Cependant, le général Savary, duc de Rovigo, ivre de joie et gonflé d'importance, trônait dans le cabinet du ministre de la Police, installé dans le fauteuil de son redoutable prédecesseur.

Celui-ci, qui, à force d'empire sur lui-même, avait réussi à maîtriser ses nerfs et à dompter sa rage, faisait, à présent, contre mauvaise fortune bon cœur.

Assis en face de son heureux rival, sur le siège dans lequel, le jour même, il invitait à s'asseoir les visiteurs de marque, il répondait avec une affabilité charmante aux questions tour à tour insidieuses et brutales dont Savary, avec un manque de tact absolu, le harcelait sans arrêt.

L'entrevue durait depuis une bonne heure, au cours de laquelle le « vieux renard » avait fait preuve d'une patience, et même d'une amabilité qui n'eussent point manqué d'inquiéter un homme moins infatué que Savary, lorsque celui-ci se leva, indiquant que l'entretien était terminé et qu'il n'avait plus rien à demander à son interlocuteur.

Fouché se leva également. Sans laisser apparaître la plus légère trace d'amertume, il fit :

— Monsieur le ministre de la Police me permettra-t-il une simple observation ?

— Je vous en prie, duc d'Otrante !

— Il me semble que vous oubliez une chose assez importante.

— Quoi donc ?

— C'est de me réclamer la liste de nos agents secrets.

— C'est juste ! reconnut Savary, en se mordant les lèvres.

Tranquillement, Fouché sortit de son habit un petit carnet relié en maroquin vert.

Tout en le tendant au duc de Rovigo, il fit, avec un aimable sourire :

— La voici. C'est un document infiniment précieux, que j'avais toujours l'habitude de conserver par-devers moi... C'est, en effet, la clef de tout notre système de police... Je vous conseille, monsieur le ministre, de ne jamais vous en séparer et de le consulter fréquemment. Il vous sera fort utile.

Savary s'empara du carnet, qu'il se mit à feuilleter.

Fouché le regardait d'un air qui semblait exprimer :

« Va toujours, mon bonhomme, va ! Tu ne te doutes pas du bon tour que je te joue, en guise d'adieu ! »

Mais Savary, déposant le précieux recueil sur la table, reprenait :

— Duc d'Otrante, je vous remercie de la façon si courtoise dont vous avez agi envers moi...

— Monsieur le ministre, répliquait Fouché, je n'ai pas seulement voulu vous manifester la parfaite considération dans laquelle je vous tiens ; j'ai voulu encore prouver à mon

Empereur que je demeurai, malgré tout, le plus fidèle, le plus obéissant et le plus dévoué de ses serviteurs.

Les deux personnages échangèrent un salut cérémonieux et se séparèrent après s'être serré la main.

Lorsque la porte se fut refermée sur Fouché, la figure de Savary s'épanouit en une expression orgueilleusement triomphante.

Soudain, le bruit de fers à cheval battant sur place le pavé et de grelots secoués par un attelage frémissant sous le harnais l'attira vers l'une des larges fenêtres qui donnaient sur le quai ; et il aperçut, stationnant devant le porche du ministère, une berline chargée de bagages, attelée de quatre vigoureux postiers qu'un postillon déjà en selle maintenait avec vigueur.

Près de la portière, un homme entièrement vêtu de noir, coiffé d'un chapeau à la forme évasée, aux ailes relevées, et armé de la carme classique en tire-bouchon des « mouchards » de la police, paraissait guetter l'arrivée d'un voyageur qui, d'ailleurs, ne tarda pas à se montrer.

Sous le manteau qui le drapait, Savary n'eut aucune peine à reconnaître Fouché, qui s'engouffra aussitôt dans la voiture où le rejoignit celui qui l'attendait.

La portière se referma en un bruit sec et sonore. Le postillon fit claquer son fouet, qu'une courroie de cuir attachait à son poignet.

Enlevé par les quatre percherons, le carrosse s'ébranla... Alors, six cavaliers, tout de noir vêtus, eux aussi, et qui se

dissimulaient dans la cour intérieure du ministère, s'élancèrent, à une distance respectueuse, sur les traces de la berline dont on apercevait au lointain les deux grosses lanternes rougeoyantes, fuyant le long de la Seine, dans la nuit obscure.

Savary, se frottant les mains, marmottait :

— Bon voyage, monsieur Fouché ! bon voyage !...

Et, revenant vers son bureau, il fit d'un air de vanité satisfaite, qui révélait la confiance absolue qu'il avait désormais en lui-même :

— Je crois que je ne suis pas près de vous revoir !...

Hé ! hé ! monsieur le duc de Rovigo, sans doute aviez vous tort de prendre vos désirs pour des réalités... et combien méconnaissiez-vous votre Fouché en vous persuadant qu'il allait accepter ainsi sa disgrâce !

Si, à ce moment, vous l'eussiez aperçu, assis au fond de sa chaise de poste... la figure mauvaise, le regard menaçant !...

Si surtout il vous eût été permis d'écouter les propos qu'il murmurait à l'oreille de ce Desmarests, son confident terrible et fidèle... Oh ! alors, à la joie qui vous inondait eût succédé une de ces angoisses capables de donner la chair de poule aux plus vaillants !

— Vous avez le dossier Malet ?

— Oui, Excellence...

— C'est bien, reprenait le vieux renard. Grâce à cela, tout n'est pas perdu, bien au contraire !... Allons, Desmarests, vous

êtes un précieux serviteur !

— Alors, reprenait l'Homme noir, Votre Excellence ne m'en veut pas trop ?

— Pourquoi vous en voudrais-je ?

— N'est-ce pas moi qui suis la cause de votre disgrâce ?

— Le biscuit à l'arsenic ! ricana l'ex-oratorien. N'empêche que si le maudit carlin de l'impératrice ne s'était pas avisé de le croquer avant l'heure, notre ami Grippe-Sols aurait cessé d'être pour moi un sujet de graves inquiétudes.

Et, mystérieusement, Fouché ajouta :

— D'ailleurs, depuis longtemps, n'avons-nous point partie liée ensemble ?... Et la partie n'est point finie... Un peu de patience, et nous la gagnerons, Desmarests... Nous la gagnerons, je le jure !

Desmarests, plein d'admiration pour son maître, se contenta d'approuver d'un hochement de tête approbatif.

Fouché, libre à présent d'extérioriser sa rage et de donner libre cours à ses rancunes, s'écria :

— Lorsque Napoléon me reprochait avec tant de véhémence d'avoir causé la mort de la marquise de Navailles, quand il me menaçait et m'insultait, en présence de son valet de chambre, il ne se doutait pas combien le calme stoïque avec lequel je recevais ses injures était dû à ma certitude de pouvoir me venger de lui... et de quelle manière !...

Et s'animant, se montant, comme il ne l'avait jamais fait, peut-être, l'homme de tous les reniements, de toutes les trahisons, grinça :

— Aveuglé d'orgueil et fou de despotisme, il veut se priver de mes services... Il m'exile... Il me condamne au silence... sous peine d'un emprisonnement perpétuel... Eh bien ! soit, je me tairai... mais j'agirai comme je sais agir !

Et il ajouta, en un ricanement sinistre :

— Rira bien qui rira le dernier, mon Maître !

Puis, faisant allusion au dossier Malet, il articula :

— J'ai là une machine infernale avec laquelle plus tôt que plus tard... je ferai sauter l'Empereur et l'empire !

## XLI : À Malmaison

Retirée, après son divorce, en cette Malmaison que Napoléon lui avait donnée et où, jadis, entourée d'une cour jeune et brillante entre toutes, elle avait connu des heures si heureuses, Joséphine vivait à présent sa triste destinée.

L'Empereur, on le sait, lui avait conservé son titre d'impératrice, et il y avait joint une pension qui lui permettait de faire amplement face au train que lui imposait son rang.

Mais, bientôt, était venue la solitude... A part sa fille Hortense, son fils Eugène et quelques amis fidèles qui, de temps en temps, venaient lui rendre visite, Joséphine ne voyait pour ainsi dire personne...

Presque quotidiennement, elle passait ses après-midi sur un banc, en compagnie de sa secrétaire, Melle Louise Charvet, qui était restée sa seule amie véritable.

Tantôt, elle se renfermait dans un douloureux silence. Tantôt elle s'épanchait en confidences qui voilaient ses beaux yeux de larmes... lorsqu'un jour, il lui sembla que la gracieuse jeune fille, en qui elle avait sans cesse trouvé l'écho affectueux et attendri de sa peine, l'écoutait avec distraction...

— Qu'avez-vous donc, ma chère Louise ? interrogeât-elle d'une voix oppressée.

L'air embarrassé, Mlle Charvet répliqua :

— Mais... rien, madame !...

— Si... insistait Joséphine... Vous n'êtes plus la même envers moi... Est-ce que vous m'aimeriez moins ?

— Oh ! madame !...

— Peut-être vous ennuyez-vous près de moi ?...

— Que Votre Majesté n'ait pas une telle pensée !

— Alors ?

Tout en rougissant, la jolie lectrice déclara : — Je m'en voudrais de causer le moindre souci à Votre Majesté, mais...

— Voyons, parlez, ma chère Louise !... Vous m'avez habituée à plus de franchise et de confiance.

— Je suis demandée en mariage.

— Par qui donc ?

— Par un simple capitaine, dont le nom est certainement ignoré de Votre Majesté... C'est un soldat vaillant, mais obscur...

— Vous l'aimez ?

— Je l'aime !

— Et... vous voulez me quitter pour l'épouser ? Vivement, Melle Charvet se récriait : — Si Votre Majesté le désire, je suis

prête à renoncer...

— Non, mon enfant, protestait la pauvre femme, je ne veux pas être un obstacle à votre bonheur... Ce n'est pas une raison parce que je suis malheureuse, pour que d'autres le soient aussi. Louise... ma chère Louise, je vous rends votre liberté !

En un geste de reconnaissance émue, Louise Charvet s'inclina vers la main qui s'était posée contre la sienne et en approcha ses lèvres.

— Soyez heureuse, fit simplement Joséphine, en élevant vers le ciel ses beaux yeux noyés de larmes. Quelques instants après, elle rentrait au château.

Dans le vestibule, elle fit comprendre d'un geste las à sa lectrice qu'elle désirait être seule, et, pénétrant dans le grand salon, elle s'en fut s'asseoir sur un lit de repos...

A demi étendue, les paupières closes, elle songeait au passé, revivant sa vie, depuis le jour où, pour la première fois, elle avait rencontré Bonaparte, qu'elle venait remercier d'avoir bien voulu rendre à son fils Eugène la glorieuse épée du général de Beauharnais, jusqu'à celui de ce sacre triomphal à Notre-Dame, où Napoléon avait voulu la couronner lui-même du diadème des impératrices.

Tout à ces souvenirs, l'impératrice déchue laissait errer sur ses lèvres un sourire qui était le reflet de son bonheur passé.

Mais, tout à coup, elle eut un violent sursaut... Une glace placée en face d'elle venait de lui refléter l'image de l'Empereur,

debout sur le seuil de la porte. Elle le regardait comme si elle était l'objet d'une hallucination...

Mais non, c'est lui, c'est bien lui qui s'avance vers elle d'un pas nerveux, assuré !...

Saisie d'une sorte de vertige, elle veut se lever, mais elle chancelle, retombe sur la chaise longue...

Et, tendant les mains vers celui dont elle se croyait pour toujours séparée, elle s'écrie : — Ah ! Sire, vous ne m'avez donc pas tout à fait oubliée ! Napoléon la contemple avec une expression de bonté attendrie... Puis, troublé par la vue de cette femme que, malgré tout, il n'a jamais cessé d'aimer, il lui dit d'une voix dont le léger tremblement achève de bouleverser Joséphine : — Oubliée ! quel vilain mot vous venez de prononcer là... Mais, si je vous avais oubliée, je ne serais pas ici... près de vous... Regardez-moi, mon amie... Ai-je l'air d'un homme qui ne se souvient pas ?

— Mon ami...

— Oui... votre ami.

Et, s'asseyant près d'elle, Napoléon poursuivit en s'emparant de sa main : — J'ai cru pendant de longues années que j'étais le maître du Destin. Quelle erreur ! Le Destin, un beau jour, m'a rappelé qu'il était mon maître... Il m'a constraint à m'arracher de tes bras... Mais il n'a pas été assez fort pour te bannir de mon cœur. Quand on est arrivé où j'en suis, on a le devoir de regarder les choses de très haut ! Mais si haut que l'on soit, le mieux est de se souvenir que l'on est un homme... Et c'est un homme qui

ne veut plus être à tes yeux que simple et bon que tu as devant toi !

— Est-ce possible ? murmura Joséphine qui, en entendant ces mots, commençait d'entrevoir la possibilité d'un avenir sinon souriant, du moins limpide.

Avec une sincérité profonde, l'Empereur s'écriait : — Ne doute jamais de mes sentiments ! Ils dureront autant que moi-même.

Au lieu de calmer sa douleur, ces paroles, qui s'efforçaient si sincèrement d'être réconfortantes, ravivaient âprement la détresse de la délaissée.

Et elle se prit à sangloter à un tel point que l'Empereur, inquiet, s'assit près d'elle et lui dit : — Il ne faut pas se laisser aller ainsi à la douleur.

— Si vous saviez combien je souffre ! Toi qui m'avais paru pourtant si résignée.

— Je me croyais moi-même assez forte pour supporter mon infortune... Mais lorsque je me suis vue ici... toute seule...

— Comment... toute seule...

— Je n'ai plus d'amis.

— Et Louise Charvet ?... Elle semblait pourtant t'être très dévouée... très attachée.

— Oui... mais elle me quitte.

— Pourquoi ?

- Pour se marier.
- Je vais lui donner une remplaçante... à moins que tu ne préfères la désigner toi-même.
- J'allais vous le demander.
- Réfléchis... cherche... et, quand tu auras trouvé... tu me le diras.
- Mon choix est fait.
- Déjà ?
- Oui, Sire.
- Je serais curieux de le connaître...
- Sire, je crains...
- Quoi ?... Voyons, parle...
- Sire, reprenait Joséphine, en s'abandonnant peu à peu, c'est une jeune fille que j'ai connue un jour que j'avais voulu vous revoir. Me revoir ?
- Pardonnez-moi cette indiscretion... cette imprudence...
- Je pardonne.
- J'avais appris que vous deviez revenir de Compiègne à Trianon avec... l'impératrice.
- Eh bien ?
- Alors, je me fis conduire sur la route que vous deviez suivre... Je m'arrêtai aux environs de Saint-Leu...

— De Saint-Leu ?

— Je me dissimulai dans le renforcement d'une porte pratiquée dans une muraille qui bordait un grand parc... Lorsque j'aperçus de loin l'escorte qui entourait votre carrosse... je compris que j'avais trop présumé de mes forces... Mais il était trop tard pour m'enfuir... Votre cortège s'avançait à vive allure... Vous passâtes et j'allais défaillir... lorsqu'une porte s'ouvrit derrière moi... une jeune fille me tendait les bras, en un mouvement de compassion touchante. Je m'y laissai presque tomber. Elle m'aida à gravir quelques marches... Je me trouvai sur une terrasse fleurie et ombragée de grands arbres... Elle me fit asseoir sur un banc. Elle m'avait reconnue, car elle me dit : « Je devine ce que vous devez souffrir, madame... Aussi, permettez-moi de vous plaindre de tout mon cœur !» Je la regardai. Elle était belle, très belle... et dans ses yeux profonds je lus aussitôt, en même temps qu'une noble fierté, une indicible mélancolie. Alors, je repris : « Vous aussi, vous semblez malheureuse ? » Elle me répondit, d'une voix grave que j'entends encore : « Au-delà de tout ce que vous pouvez imaginer. » Prise à mon tour d'une profonde pitié pour cette enfant qui se montrait si bonne envers moi, je lui demandai : « Qui êtes-vous ? » « Je suis la fille du général Malet ! » fit-elle, toute frémissante du plus pur amour filial.

— La fille du général Malet ! s'écria Napoléon, incapable de dissimuler l'effet que lui produisait la confidence de Joséphine.

Celle-ci reprit avec tristesse :

— Oh ! je savais bien que j'allais vous irriter encore.

— Non, non, continue, invitait l'Empereur d'un ton saccadé.

Toute angoissée, Joséphine reprit :

— A la vue d'une détresse qui dépassait encore la mienne, je ne pus m'empêcher de m'écrier : « Je comprends, ma pauvre enfant, combien vous devez être malheureuse !, » Avec une dignité incomparable et un accent de sincérité qui m'impressionnèrent fortement, elle fit : « Vous ne savez pas tout, madame. Sachez cependant qu'il n'y a plus en moi ni haine, ni amour... » Mon cœur est vide et mon existence est brisée... Mes ennemis comme mes amis ont disparu de mes pensées. Je ne vis plus que pour mon père et ma mère qui mourraient de ma mort, et je n'ai pas le droit de les condamner !

— Elle vous a dit cela ? interrogeait l'Empereur, incapable de dissimuler le bouleversement qui l'agitait.

— Oui, Sire.

L'Empereur, brusquement, se leva.

Joséphine lui saisit la main pour le retenir près d'elle... mais elle eut une grande surprise.

Contrairement à ce qu'elle redoutait, les traits de Napoléon n'exprimaient aucune colère.

Lentement, il articula :

— C'est, si j'ai bien compris, cette jeune fille que vous désirez avoir désormais pour compagne ?

Joséphine eut un signe affirmatif.

— Vous oubliez donc qu'elle a voulu ma mort ?

— Aujourd'hui, je vous assure qu'il n'y a plus en elle aucun ressentiment, aucune pensée mauvaise...

— Je voudrais le croire...

— Croyez-le...

Napoléon hésitait encore.

Alors, sur un ton suppliant et tendre, de cette voix harmonieuse qui tant de fois l'avait déjà désarmé, Joséphine insista : — Ah ! Sire, ne me refusez pas la grâce de lui apprendre à vous aimer !

L'Empereur garda le silence.

Un combat suprême se livrait en lui...

Son enfant, en même temps que son ennemie, devenant la compagne de l'épouse répudiée... et celle-ci lui disant inconsciemment, dans l'ignorance de la vérité : « Je vous ferai aimer par elle !»

N'était-ce point là une revanche sur lui de cette fatalité qu'il avait implacablement dominée jusqu'à cette heure et qui, à son tour, se dressait devant lui, impérieuse et souveraine.

Alors, cédant à la force de la nature qui lui dictait ses ordres, il fit, avec une simplicité qui grandissait encore son irrésistible prestige : — Mon amie, le Destin a placé cette jeune fille sur votre route, qu'il soit fait selon le Destin !

Quelles n'avaient pas été la surprise et l'émotion de Laurence et de Mme Malet, lorsqu'un matin un aide de camp de l'Empereur leur avait apporté au château de Saint-Leu l'ordre suivant : Melle Laurence Malet est nommée secrétaire intime de l'impératrice Joséphine, en remplacement de Melle Louise Charvet. Ainsi que Mme Malet, elle devra rejoindre sans délai le château de Malmaison, qui leur est assigné pour résidence.

Fait en mon palais de Trianon. Napoléon.

À ce message, en était joint un autre :

Mademoiselle, Sa Majesté l'Empereur, sur ma demande, consent à vous attacher à mon service. Lors de notre brève entrevue, j'ai pu vous juger. Vous êtes une de ces femmes fortes et généreuses dont on ne peut que désirer l'amitié... Qui sait si, en unissant nos souffrances, il n'en sortira pas, à défaut de bonheur, l'apaisement ! C'est ce que, de tout mon cœur, je souhaite, en vous attendant.

JOSÉPHINE.

Le jour même, Laurence et Mme Malet, accompagnées par un officier de service d'honneur de l'impératrice et guidées par le cuisinier majordome Maugeard, franchissaient le seuil de la Malmaison.

Joséphine, allant au-devant d'elles, leur dit gracieusement :  
— Soyez les bienvenues !

Laurence n'eut pas le temps d'esquisser une révérence : déjà la bonne impératrice s'emparait de ses mains.

Et tandis que Mme Malet, toute troublée par cet accueil charmant, restait clouée sur place et que Maugéard, littéralement ahuri par les événements dont il ne cherchait même plus à comprendre la signification, laissait tomber à terre la valise qu'il tenait à la main, Joséphine, attirant l'Aiglonne contre elle, ajouta, en déposant un baiser sur son front : — Je veux que vous soyez mon amie !...

## **XLII : Les deux impératrices**

Dans son cabinet du château de Saint-Cloud, Napoléon était assis devant une large table sur laquelle était étendue une carte de l'Europe.

Derrière lui, plusieurs officiers généraux, parmi lesquels Duroc et Savary, attendaient, immobiles et silencieux, les ordres du maître.

Jamais peut-être problème aussi redoutable ne s'était posé à l'Empereur.

A l'apogée de sa fortune, après avoir battu l'Europe presque entière, il en était devenu l'arbitre.\*(Dictionnaire historique de l'Empire.)

La Hollande était entièrement réunie à la France... Les maréchaux Soult et Suchet venaient d'être complètement victorieux en Espagne, et tout semblait marcher vers une pacification générale, lorsque soudain l'on apprit qu'une sixième et formidable coalition, comprenant l'Angleterre, la Russie, la Suède et l'Espagne, était en train de se former contre la France et ses alliées d'alors, c'est-à-dire l'Autriche, la Prusse, l'Allemagne et l'Italie.

Avec cette promptitude de décision qui le caractérisait, Napoléon avait décidé de frapper un coup décisif en Russie.

L'index appuyé sur Moscou, capitale politique de l'immense empire des tsars, il s'était écrié :

— C'est là, cette fois, qu'il faut que j'aille dicter mes volontés à mes ennemis !

Puis se levant, sans adresser le moindre mot à son entourage, il quittait son cabinet, escorté par son état-major, électrisé par cette simple phrase qui renfermait, mieux qu'une déclaration de guerre, tout un plan de conquête.

Arrivé dans le vestibule, il se dirigea vers une large porte dont il tourna lentement la poignée... et, à pas de loup, il pénétra dans une pièce où, parmi les meubles somptueux qui l'ornaient, un berceau garni de tentures parsemées d'abeilles d'or attirait immédiatement l'attention.

Aussitôt, son visage exprima une bonté souriante, attendrie... et, marchant vivement vers une dame en grande toilette de cour qui portait dans ses bras un adorable bébé d'un an vêtu d'une splendide robe en point de Valenciennes, il fit d'une voix où vibrait une noble tendresse :

— Je veux embrasser mon fils !

La duchesse de Montebello, gouvernante du petit roi de Rome, présenta l'enfant à son père.

Celui-ci le prit et le considéra avec un légitime orgueil.

Le petit roi de Rome, dont la tragique destinée émeut encore aujourd’hui tous ceux qui ont pitié des infortunes imméritées, dirigea ses grands yeux bleus vers son père.

Un sourire angélique entrouvrait ses lèvres ; puis, il saisit la croix de la Légion d’honneur épinglée sur le plastron de l’Empereur... et se mit à bégayer d’incompréhensibles syllabes.

Napoléon partit d’un franc éclat de rire.

— N’est-ce pas qu’il est beau ? s’extasiait-il.

— Très beau, Sire... répliqua Mme de Montebello.

— Et déjà très fort... voyez, il ne veut pas lâcher ma croix.

L’Empereur appuya sa bouche contre le front de son fils qui, sous la caresse paternelle, abandonna la décoration.

On eût dit qu’il subissait instinctivement l’ascendant de ce baiser dans lequel le «grand Victorieux » faisait passer toute son âme.

Remettant l’enfant à sa gouvernante, Napoléon, dont la figure s’était soudainement rembrunie, interrogea :

— Où est l’impératrice ?

— Sire, je l’ignore, répliqua Mme de Montebello.

L’Empereur eut un geste d’impatience et, traversant la chambre, il gagna une des portes-fenêtres qui donnaient sur la terrasse.

Il se préparait à en franchir le seuil, lorsqu’il s’arrêta... les sourcils froncés... l’œil brillant d’une flamme mauvaise.

Revenant d'une promenade dans le parc, l'impératrice Marie-Louise se dirigeait vers le palais, escortée à une distance respectueuse par tout un essaim de dames de la cour et d'officiers.

Près d'elle marchait un homme jeune encore, d'une beauté efféminée et dont l'élégant uniforme de feld-maréchal autrichien accentuait encore la distinction naturelle.

— Encore ce Neipperg ! grommela l'Empereur, pâle de colère.

Il fit un pas en avant, comme pour s'élancer vers les deux personnes qui étaient presque arrivées à sa hauteur.

Mais le respect de sa dignité impériale, l'emportant sur sa jalousie d'époux, l'arrêta au moment où il allait provoquer un irréparable esclandre.

Lorsqu'ils se furent éloignés, elle souriant stupidement aux propos que Neipperg lui murmurait à l'oreille, lui se pavant dans l'attitude d'un favori déjà sûr de son influence, l'Empereur, le front chargé de nuages, grommela, en haussant nerveusement les épaules :

— Ni impératrice ! ... Ni épouse ! ... Ni mère !...

Et, après avoir lancé un rapide coup d'œil vers Mme de Montebello qui étendait avec précaution le roi de Rome dans son berceau, il fut s'enfermer dans son cabinet.

Lourdement, il s'assit devant sa table, les coudes appuyés sur la carte de cette Europe qui allait bientôt retentir encore une fois

du fracas meurtrier des armes ; et, morne, taciturne, son front admirable appuyé contre les paumes de ses mains, il se plongea dans de graves réflexions.

Mais ce n'était point à sa prochaine campagne de Russie qu'il songeait.

Congestionné par la colère qu'il avait dû garder en lui, il ne ruminait aucun plan militaire.

Seul, son cœur était en bataille.

L'incendie était en lui qui le consumait à un tel point qu'il ne se sentait plus capable d'en maîtriser les ravages.

Lui qui n'avait jamais reculé devant rien, maintenant, en face de l'action, il se troublait, hésitait, et cela parce que la souffrance qu'il éprouvait était si aigüe que, dominé par elle, il perdait tout ses moyens de la vaincre.

Pour la première fois depuis le jour où il avait commencé sa marche ascendante vers la gloire, il eut l'intuition que rien ici-bas, pas même lui, n'était impérissable, et qu'au-dessus de tout, au-dessus de lui-même, il existait une main mystérieuse, souveraine absolue de tout être et de toute chose, qui sait, ainsi que l'a clamé jadis le roi David, « déposer les forts et exalter les humbles » !

Alors, dans les ressauts du tumulte qui le secouait encore, une figure de femme lui apparut, d'abord ombre imprécise et fluide, puis plus nette en ses contours harmonieux, en sa grâce abandonnée.

C'était la délaissée, l'exilée, qui s'avançait vers lui pour lui offrir la consolation d'un attachement que la séparation n'avait fait que grandir !

Et ce fut l'évocation de tout ce que son passé intime lui avait donné de clair et de bon.

De même que Joséphine, au cours de ses longues méditations dans son parc de la Malmaison, en arrivait à oublier les mauvaises heures pour ne plus se rappeler que les meilleures, de même Napoléon, chassant de son esprit le souvenir des jalousies et des colères du passé, se sentit repris pour sa compagne de jeunesse d'une immense tendresse.

Maintenant, c'était vers elle qu'il allait se rendre... non pour lui confier ses déceptions et ses angoisses, mais parce qu'il ressentait l'irrésistible besoin de respirer, ne fat-ce que quelques instants, une atmosphère d'affection qui ne pouvait plus être que désintéressée.

Une heure après, son carrosse pénétrait dans la cour d'honneur de la Malmaison et venait s'arrêter devant l'entrée principale du château.

Il en descendait aussitôt, suivi de son officier d'ordonnance, Jacques Féraud, dont il connaissait le dévouement et la discrétion.

Au lieu de pénétrer dans le vestibule vitré élevé par l'architecte Percier au centre de la façade est du palais impérial, il longea les bâtiments dont il contourna l'aile gauche.

Sans doute comptait-il surprendre Joséphine en train de rêver sur un banc, au fond d'une allée, ou bien occupée à donner à manger à ses beaux cygnes blancs, lorsqu'un cri de joie vibra à ses oreilles.

L'impératrice, debout au milieu de la passerelle jetée sur le saut-de-loup qui entoure le château, venait de l'apercevoir.

D'un geste plein de grâce, elle lui adressait un exquis salut de bienvenue.

Napoléon s'en fut vers elle, avec l'élan des beaux jours...

Il lui prit les mains... l'embrassa au front et l'entraîna dans la pièce somptueuse qui lui avait servi pendant si longtemps de cabinet de travail.

Chaque objet était toujours à sa place accoutumée. Sur la table, près de son buste en bronze, dans un vase de Sèvres marqué à son chiffre, de superbes roses, fraîchement cueillies, se penchaient sur leurs tiges.

Après s'être arrêté sur les fleurs, le regard de Napoléon se dirigea vers Joséphine.

Il avait compris.

C'était elle qui, chaque jour, s'en allait cueillir les roses, les choisissait parmi les plus splendides et les apportait là, pour lui !...

Un long soupir gonflait sa poitrine et, s'emparant de la main de Joséphine, il la porta à ses lèvres, en murmurant ces simples

mots qui résonnèrent doucement dans le cœur de la pauvre femme : — Mon amie !

## **XLIII : Par la clémence et par l'amour**

Jacques Féraud était demeuré dans une allée, devant le château. Enveloppé, lui aussi, par l'atmosphère de tristesse que dégageait cette demeure, jadis si animée et aujourd'hui si mélancolique, il se disait, en songeant au drame intime qui se déroulait tout près de lui, derrière les murs impériaux :

« Comment peut-on brûler ainsi ce qu'on a tant adoré ? Comment peut-on sacrifier à son ambition le trésor le plus sacré que la nature ait jamais donné à l'homme l'amour ?... Que ne ferais-je pas, moi, pour reconquérir l'être adorable que j'ai perdu ! Arriver à lui faire comprendre que je ne suis ni un renégat ni un traître et que c'est la vérité seule qui, en m'apparaissant tout à coup, après avoir désarmé mon bras, a transformé mon cœur ! »

Tout à coup, le bruit d'un pas léger foulant le gravier d'une allée l'arracha à ses pensées...

Il eut un cri de stupeur, en même temps qu'il restait cloué sur place, incapable de proférer un son, d'esquisser un geste...

Une jeune fille, perdue elle aussi dans une profonde rêverie, s'avançait, gracieuse et fière sous la couronne de ses beaux cheveux bruns, dont les boucles frissonnaient sous la caresse d'une discrète brise... Elle ne l'avait pas aperçu, mais lui l'avait

instantanément reconnue... C'était Laurence qui s'approchait, toujours perdue comme en un songe...

Quand elle fut tout près de lui, il s'écria d'une voix où il y avait toutes les supplications et tous les émois :

— Laurence !

La jeune fille s'arrêta... immobilisée à son tour par une brutale surprise...

Interdite, elle gardait le silence. Remarquant que sa physionomie avait perdu cette expression farouche qui l'avait tant effrayé lors de leur dernière entrevue, Féraud s'écria, fortifié par un commencement d'espoir :

— Vous... vous... ici !

Mais Laurence se taisait toujours...

Alors, tout tremblant d'amour et de crainte, Féraud hasarda :

— Au service de...

Il s'arrêta... Un éclair venait de passer dans les yeux de l'Aiglonne qui, presque avec dureté, martela :

— Je n'ai rien à vous dire !

Mais Féraud, bouleversé, s'écria :

— Vous ne me pardonnerez donc jamais ?

Il y avait une telle détresse dans ces paroles que Laurence, troublée, courba la tête comme sous un reproche.

Jacques lui prit la main et murmura, avec un accent de tendresse infinie :

— Et pourtant, vous aussi... vous avez cédé !

Tout en se défendant mal contre l'émotion qui l'étreignait, Laurence déclarait :

— Le hasard m'a fait me trouver un jour en face d'une femme qui souffrait... Elle m'a demandé d'être son amie et j'ai accepté... non pas seulement parce qu'elle m'inspirait une compassion à laquelle il m'eût été impossible de résister, mais encore parce que j'espérais sauver la vie de mon père.

Tout en l'attirant peu à peu vers lui, le jeune officier murmurait :

— Et si, moi, j'obtenais sa liberté ?

— Vous dites ?

— Si je parvenais à flétrir l'Empereur ?

— C'est impossible !

— Détrompez-vous ! Comme vous le connaissez mal, cet homme que nous avons tous deux tant détesté, parce que nous le croyions l'ennemi, l'assassin de tout ce que nous avions appris, dès notre prime enfance, à respecter et à chérir ! Moi, maintenant, qui l'approche chaque jour, je puis vous jurer que nulle âme mieux que la sienne n'est ouverte à la clémence et au pardon !... L'autre jour encore, il m'a dit : « Il n'a tenu qu'à Malet qu'il devînt un de mes meilleurs généraux, un des plus hauts dignitaires de l'Empire... J'eusse été heureux d'assurer la

fortune de cet homme... Je lui ai offert mon amitié... Il l'a refusée... et comme il groupait autour de lui un essaim de factieux qui pouvaient faire courir un danger sérieux aux institutions dont j'ai doté la France, j'ai frappé ! J'aurais pu, et j'aurais dû, peut-être, me montrer plus implacable. Si je ne l'ai pas fait, c'est qu'il m'a toujours été cruel d'envoyer au poteau d'exécution des soldats qui ont fait vaillamment leur devoir sur le champ de bataille... J'ai épargné Malet... j'ai même consenti que sa captivité fût adoucie... Je ne puis vraiment en faire davantage ! » Oui, Laurence, voilà ce que m'a dit l'Empereur...

Et, s'animant, s'exaltant, Féraud continua :

— N'était-ce pas me faire comprendre que si votre père renonçait définitivement à ses projets de révolte, il obtiendrait sa grâce entière ? Eh bien ! Laurence, unissons-nous tous les deux pour le prier, le supplier de signer ce traité de paix qui ne pourra qu'honorer ceux qui l'auront conclu... L'attitude de l'Empereur ne devrait-elle pas suffire à désarmer le général, en lui montrant que cet homme n'est nullement le tyran qu'il croit... que cette autorité qu'il a instaurée était indispensable au salut et la diffusion mondiale des principes de justice pour lesquels il a toujours été prêt à mourir ?...

Avec un accent de triste abandon que Féraud ne lui connaissait pas, Laurence murmura :

— Je connais mon père... il ne cédera jamais !

— A l'Empereur, peut-être... s'écriait Jacques... Mais à nous... Oui, à nous, quand il saura que nous nous adorons si puissamment !... Quand il nous verra à genoux devant lui,

l'adjurant de ne pas être par son obstination un obstacle à notre bonheur !

— Ah ! Jacques... Jacques... quel rêve vous m'inspirez ! Moi qui, il n'y a qu'un instant, me disais : « Quoi qu'il arrive, je ne serai jamais heureuse !... Voilà que tout à coup je me reprends à croire au bonheur...

— Oui, Laurence... au bonheur... par l'amour !... C'est le seul qui compte, le seul qui soit vrai... le seul qui soit durable, parce qu'il est d'essence divine !

Tandis que Féraud parlait et que Laurence, redevenue exclusivement amoureuse, l'écoutait, l'Empereur et l'impératrice avaient reparu sur la terrasse...

Joséphine, la première, les aperçut tous deux... et les désigna à Napoléon qui eut un bon sourire...

Faisant signe à Joséphine de le suivre, il s'avança vers Jacques et Laurence...

Tout à l'extase d'un rapprochement qui leur prouvait qu'ils s'aimaient encore, ils ne pouvaient rien entendre, ni rien voir autour d'eux...

Pour les rendre à la réalité, il fallut que l'Empereur s'approchât de Féraud et lui dit, en simulant un mécontentement que démentait l'expression de ses traits :

— Ah ça ! monsieur l'aide de camp, je vous prends à faire la cour à la secrétaire de l'impératrice.

Féraud répondit, transporté d'allégresse :

— Sire, j'aime Melle Laurence.

Napoléon, tout en considérant la jeune fille que Joséphine avait rejointe, interrogeait :

— Et elle ?

Laurence baissa la tête.

Mais Joséphine répondit pour elle :

— Elle aussi !

Féraud, qui n'avait pas eu le temps de se ressaisir, ajouta :

— Sire, elle voudrait me devoir la liberté de son père... Et voilà pourquoi j'ose la demander à Votre Majesté !

Laurence, à ces mots, dirigea avec anxiété ses yeux vers l'Empereur qui la regardait avec une telle douceur, une telle bonté, que Joséphine elle-même en demeura toute surprise.

C'est qu'en effet Napoléon goûtait en ce moment un des instants les plus beaux qu'il eût connus.

Ces deux êtres, qui avaient voulu sa mort, maintenant n'avaient plus d'espérance qu'en lui.

Ce jeune homme, cet assassin qu'il avait désarmé d'un seul regard, était devenu pour lui comme un rempart vivant de fidélité immuable.

Cette jeune fille — sa fille ! —, qu'il avait tout de suite chérie, et d'autant plus, peut-être, qu'elle le haïssait davantage, il la sentait, à présent, prête à l'aimer avec une si loyale sincérité,

que peut-être, un jour, lui serait-il permis de lui révéler qu'il était son père !

Mais il ne se trahit pas encore...

Il avait toujours voulu des victoires complètes... et, cette fois encore, il ne se contentait pas de la joie d'avoir forcé deux cœurs ; mais résolu à vaincre aussi Malet l'obstiné, Malet le fanatique, il fit, sur un ton qui, cependant, exprimait déjà mieux qu'une promesse :

— Nous verrons cela quand je reviendrai de Russie !

Une ombre de déception voila le visage de Laurence. Alors, il s'empressa d'ajouter :

— En attendant, je vous autorise, ainsi que votre mère, à communiquer avec le général... Tâchez de le ramener à de meilleurs sentiments et, ainsi que me le demande le lieutenant Féraud, peut-être lui ferai-je alors grâce entière.

— Sire !...

Ce fut tout ce que put dire Laurence. À son tour, elle était domptée, conquise. Tout ce qui pouvait subsister en elle de méfiance et de rancune à l'égard de l'Empereur venait de se fondre...

Tout en lui montrant Féraud, dont le cœur palpait violemment sous sa croix d'honneur, Napoléon reprit, avec un bon sourire :

— Allons, mon enfant, embrassez votre fiancé... Et, sous son regard attendri, sous celui de la bonne Joséphine qui en oubliait

sa peine, Laurence et Jacques, pieusement, s'étreignirent.

Quand ils se séparèrent, Laurence pleurait ; et, tandis que Joséphine, maternellement, l'attirait vers elle, Napoléon s'écria, en lui tapotant la joue et en leur montrant Jacques Féraud :

— Ne craignez rien... Je vous le ramènerai colonel !

## **XLIV : La maison de santé du docteur Dubuisson**

La maison de santé du docteur Dubuisson, où, sur l'ordre de Fouché, approuvé par l'Empereur, Malet avait été transféré, le 12 janvier 1810, était située aux alentours de la barrière du Trône.\* (La Vie et les conspirations du général Malet, par Frédéric Masson, de l'Académie française).

C'était une vaste construction composée de deux corps de bâtiments et entourée d'un vaste enclos.

On y trouvait une vie confortable, une espèce de bien-être, dit un mémorialiste du temps, qui ne pouvait que concourir à l'amélioration de la santé ; les pensionnaires prisonniers y bénéficiaient d'une demi-liberté qui allait jusqu'à tolérer les sorties clandestines et qui autorisait toutes les visites, sans aucun contrôle. Malet n'avait pas tardé à s'y faire des amis.

Le docteur Dubuisson lui-même, qui ne soupçonnait pas la gravité de l'accusation qui pesait sur son pensionnaire, s'était d'autant plus pris de sympathie pour ce militaire au caractère loyal et fier que lui-même n'était pas sans dissimuler des opinions libérales.

Quelques parties de trictrac avaient achevé de cimenter leur amitié à un tel point que Malet n'avait pas tardé à voir se relâcher peu à peu la surveillance dont il était l'objet.

Il en avait profité pour renouer tous les fils de sa conspiration avortée.

Tantôt, il recevait de singuliers visiteurs, parmi lesquels se glissait fréquemment le sieur Desmarests, l'Homme noir, l'âme damnée de Fouché !

Tantôt, il passait ses journées et même une partie de ses nuits à tracer des plans d'attaque, à rédiger des proclamations...

Or, un après-midi, où, enfermé dans la chambre très confortable qu'il occupait au rez-de-chaussée de l'établissement, il écrivait un projet d'appel aux armes ; tout à coup sa main s'arrêta, tandis qu'un violent haut-le-corps le faisait tressauter sur sa chaise.

Il venait d'apercevoir sur le seuil de sa porte sa femme et sa fille qu'accompagnait le docteur Dubuisson.

Avant qu'il ne fût revenu de sa surprise, Laurence et Mme Malet étaient dans ses bras.

Discrètement, le docteur Dubuisson se retirait, les laissant aux effusions de la joie la plus touchante.

Tandis que Mme Malet s'asseyait auprès de lui et que Laurence demeurait debout, ne pouvant se rassasier de contempler celui qu'elle avait cru ne jamais revoir, le général fit, sur le ton du plus tendre reproche :

— Vous, enfin ! Ah ! pourquoi, mes chéries, n'êtes vous pas venues plus tôt ?

— Cela nous était impossible, déclarait Mme Malet.

— Pourquoi ? s'étonnait le prisonnier... Ici, pourtant, entre qui veut et j'ai vu déjà bien des amis.

— Père, nous n'étions pas libres, interrompit Laurence.

— C'est vrai, fit le général, le tyran avait fait de vous ses otages. Vos deux existences répondaient de la sienne !

— Père, calmez-vous, invitait Laurence.

— Oui, tu as raison... reconnaissait Malet... Voyons ?... Racontez-moi ce qui s'est passé...

Et Laurence, sans la moindre hésitation, déclara :

— Nous étions, ma mère et moi, dans le petit château de Saint-Leu, qui nous avait été imposé comme résidence, avec défense absolue de nous en éloigner, ne fût-ce qu'un instant... Nous vivions tristes... bien tristes, loin de vous, lorsqu'un jour... où je relisais Corneille sur la terrasse du château qui domine la grand-route, j'aperçus deux femmes très élégamment mises qui s'étaient arrêtées devant la grille du parc. On eût dit qu'elles guettaient le passage de quelqu'un... Je ne me trompais pas... Quelques instants après, l'Empereur passait en carrosse avec l'impératrice Marie-Louise, accompagné d'une brillante escorte. Au même moment, un cri déchirant me fit frissonner... Je me précipitai... et j'aperçus près de la porte une des deux dames qui semblait prête à s'évanouir... Je la fis entrer dans le parc avec sa

compagne. L'Empereur, me dis-je, ne pourra pas m'en vouloir d'enfreindre ses ordres pour venir en aide à celle qui a été pendant de longues années sa compagne... En effet, c'était l'impératrice Joséphine... qui était là... tout en pleurs ! Je m'efforçai de la consoler en mêlant ma tristesse à la sienne... Elle me demanda mon nom... Je lui contai mon histoire... Puis elle partit... Des mois se passèrent... sans que j'entendisse parler d'elle... Je me disais « Elle m'a oubliée ! » Lorsqu'il y a quelques jours nous reçûmes, ma mère et moi, l'ordre de nous rendre immédiatement à la Malmaison... L'Empereur, oui, mon père, l'Empereur me nommait secrétaire intime de l'impératrice Joséphine !

— L'Empereur ? s'écria Malet qui avait écouté le récit de sa fille avec une stupeur sans cesse croissante.

— Oui, père...

— Alors, tu l'as vu ?

— Hier... et il m'a promis votre grâce entière, si vous renonciez à vos projets.

— Et que lui as-tu dit ?

— Je n'ai pu lui parler, tant j'étais bouleversée.

— Alors, toi aussi, il t'a désarmée ?

— Oui, père... comme il faut qu'il vous désarme à votre tour.

— Jamais !

— Ne dites pas cela, père... Grippe-Sols avait raison... L'Empereur n'est pas un mauvais homme... Loin de là... je le

crois bon... très bon... quand on sait trouver le chemin de son cœur. Un mot de vous et il vous rendra à notre tendresse...

Avant que sa femme eût pu le retenir, Malet, d'un bond, s'était levé, en criant :

— Et c'est toi, toi, Laurence, toi, ma fille, qui me parles ainsi !

— Père, ripostait Laurence au général que Mme Malet cherchait à calmer... Père, le temps de la haine est passé... L'Empereur nous a pardonné, à Jacques et à moi.

— Féraud... je comprends... tu l'aimes...

— Nous nous aimons...

— Eh bien ! suis ta destinée ; moi, j'accomplirai la mienne jusqu'au bout...

— Mais, moi aussi, je t'aime ! proféra Mme Malet, en se précipitant vers son mari.

A ce cri, Malet ouvrit tout grands ses bras à sa femme, qui s'y précipita en sanglotant :

— Nous pourrions être si heureux !...

Malet la considéra, les yeux pleins de larmes. Pour la première fois, le vieux soldat, le farouche républicain, sentit son cœur s'attendrir.

Longuement, il serra sa femme contre sa poitrine.

Puis, d'une voix brisée, il murmura :

— Je réfléchirai !

Lorsque, un quart d'heure après, il se retrouva seul devant sa table, encore sous le coup de l'entrevue qu'il venait d'avoir avec les deux êtres qu'il aimait le plus au monde, Malet se laissa tomber sur sa chaise, comme si l'indomptable énergie qui l'avait jusqu'alors galvanisé l'abandonnait tout à coup.

C'est qu'une question terrible se posait à son esprit...

Avait-il le droit, pour être heureux, de renier ses convictions, de renoncer à ses projets, et, chose plus grave encore, de trahir la confiance de ceux dont, du fond de son étrange prison, il avait su s'assurer le secours ?...

Cette pensée révoltait sa conscience de soldat et son âme de partisan...

Ah ! s'il se fût douté qu'il n'était qu'un pantin entre les mains de Fouché, qui lui avait fait promettre par Desmarests son appui effectif, à seule fin de tenir entre ses mains tous les fils du complot qu'il avait si machiavéliquement fait renaître ; s'il avait pressenti l'abîme vers lequel l'entraînait le ministre déchu, peut-être se fût-il ressaisi...

Mais, hélas ! dénué de tout sens critique, guidé par un entêtement qu'il croyait être de la foi, emporté par ces ferment de bravoure qui bouillonnaient en lui, il ne pouvait ni voir ni comprendre...

Et il suffit que son regard tombât sur la proclamation qu'il était en train de rédiger lorsque sa femme et sa fille étaient

entrées, pour qu'il retrouvât la volonté opiniâtre d'en finir une bonne fois pour toutes avec son ennemi.

Et trempant avec force sa plume dans l'écritoire, il se remit à écrire : Réunissons nos efforts pour abattre le Tyran !... Vive la France !... Vive la République !...

## XLV : Vers le coup d'état

Cinq mois environ après les événements que nous venons de décrire, et au cours desquels s'était déroulée cette fameuse campagne de Russie dont les rares bulletins, communiqués par le quartier impérial au peuple français, se gardaient bien de laisser entrevoir les difficultés formidables, deux hommes, l'un habillé avec une certaine élégance, l'autre de noir vêtu des pieds à la tête, s'entretenaient intimement dans le modeste salon d'une petite maison qui s'élevait au fond d'un jardin, sur la route de Paris à Rueil.

— Alors, Excellence, interrogeait l'Homme noir, vous estimez que le moment d'agir est venu ?

— Oui, Desmarests, répliquait Fouché, dont les lèvres minces se pinçaient en un sourire de satisfaction mauvaise. J'apprends, de source certaine, que Napoléon, après avoir évacué Moscou en flammes, a subi un irréparable désastre sur les bords de la Berezina... La grande armée n'existe plus... Une partie de la garde a été massacrée par les cosaques... L'autre est faite prisonnière... Le prestige impérial est mortellement atteint... Jamais nous ne retrouverons une heure plus favorable pour jouer la partie...

— Excellence, comme toujours, vous avez raison.

— Vous allez donc immédiatement vous rendre à Paris. Vous ferez en sorte que le bruit de la défaite se répande comme une traînée de poudre dans la capitale... en faisant afficher sur les murs le texte de la dépêche que voici, où il est dit que l'Empereur, au cours de la bataille, a été mortellement blessé par un éclat d'obus.

— Excellence, vos ordres seront rigoureusement exécutés.

— J'y compte... mais ce n'est pas tout.

Tout en tendant une lettre à Desmarests, qui s'en empara, le vieux renard poursuivit : — Vous vous rendrez ensuite en toute hâte à la maison du docteur Dubuisson... Vous communiquerez immédiatement au général Malet le pli que je viens de vous remettre et qui achèvera sûrement de le décider... Vous le ferez sortir de chez le bon docteur Dubuisson... Vous le placerez à la tête des cadres que nous lui avons préparés et que vous aurez rassemblés... là où vous savez... Si Malet est bien le risque-tout et l'entraîneur d'hommes que je crois, demain matin la France se réveillera en république.

— Souhaitons-le, Excellence !

Et, saluant son maître, l'Homme noir s'empressa de gagner la cour.

Un cheval sellé l'attendait... Quelques instants après, il galopait à toute allure vers la capitale.

A peine avait-il franchi la barrière qu'il constata que la nouvelle de l'échec que lui avait annoncé Fouché était déjà parvenue aux Parisiens.

Des rassemblements se formaient dans les carrefours autour de bourgeois qui péroraient avec importance ou d'ouvriers qui gesticulaient violemment.

« Allons, ça chauffe ! » grommela Desmarests, en activant sa monture et en se dirigeant vers le centre de la capitale...

Il arriva ainsi jusqu'au quartier du Marais et s'engagea dans une impasse dite « Cul-de-sac de Saint-Pierre ».

S'arrêtant devant une maison à deux étages, et d'assez pauvre apparence, il descendit de cheval et s'en fut soulever le marteau de la porte, qui s'entrebâilla presque aussitôt.

L'Homme noir attacha son cheval à un anneau de fer encastré dans la muraille et pénétra dans l'immeuble, dont la porte se referma sans bruit derrière lui...

Au bout d'une heure environ, il reparut... Sautant en selle, il gagna la rive gauche, remonta jusqu'au boulevard Saint-Jacques, fit stopper sa monture et pénétra dans la maison qui avait jadis servi de lieu de réunion aux membres du Club des Philadelphes.

Cette fois, il n'en sortit que vers sept heures du soir, accompagné de Demaillot, l'ancien président du club, et du capitaine Coquerel, qui, après avoir réussi à s'évader des îles de Bretagne, où ils étaient déportés, étaient venus se terrer dans la crypte.

Tous trois, dans un cabriolet conduit par Coquerel, gagnèrent la maison de santé du docteur Dubuisson. Au lieu de frapper à l'entrée principale, ils se dirigèrent vers une petite porte qui donnait sur une rue discrète.

Desmarests fit entendre trois coups de sifflet stridents.

Moins de deux minutes après, la porte s'ouvrait, laissant apparaître la silhouette du docteur Dubuisson, qui introduisit aussitôt les trois compagnons dans le jardin.

— Où est le général ? interrogea aussitôt Desmarests.

— Je le quitte à l'instant, répliqua le docteur.

Et, désignant une ombre qui se dirigeait vers la maison, il ajouta : — Le voici !

Desmarests, Coquerel et Demaillot le rejoignirent aussitôt.

— Général, attaqua l'Homme noir, je vous apporte une bonne nouvelle.

Sans perdre une seconde, il tendit à Malet le pli que Fouché l'avait chargé de lui remettre.

Malet le décacheta et, à la lueur d'une lanterne qu'était allé chercher Dubuisson, il lut : Séance du 22 octobre 1812.

Le Sénat, réuni extraordinairement, s'est fait donner lecture du message qui lui annonce la mort de l'Empereur et a demandé l'abolition du gouvernement impérial...

Fouché avait si bien su falsifier ce document, qu'il était impossible à Malet de mettre en doute son authenticité.

Aussi, sans en lire davantage, s'écria-t-il, transfiguré de joie et d'espérance : — L'Empereur est mort !...

— Oui, général... répéta Desmarests, avec un aplomb imperturbable.

Sans donner à Malet le temps de se ressaisir, il ajouta :

— Par ailleurs, tout est prêt... C'est pour ce soir... Venez !

— Et Fouché ? fit Malet, à voix basse.

— Il veille à tout et paraîtra à son heure.

Le général esquissa un geste d'inquiétude ; mais l'Homme noir s'empressa de répondre : — Soyez tranquille ! Son intérêt répond de sa fidélité.

— Nous verrons bien ! grommela Malet...

Coquerel, Demaillot et le docteur Dubuisson s'approchaient de lui.

— Mon général, attaqua Coquerel, nos amis vous attendent. Partons !

— Partons !... scanda Malet.

— Voici une lettre que je voudrais faire parvenir, dans le plus bref délai, à ma fille, qui se trouve à la Malmaison...

— Je m'en charge, fit Dubuisson.

— Merci, docteur ! reprit Malet, qui ajouta : Je m'en vais jouer une partie décisive. Si je la gagne...

— Vous la gagnerez... affirma Dubuisson, avec conviction.

— Eh bien ! je vous nommerai médecin en chef de la préfecture de la Seine.

Vive la République... fit le bon docteur, en soulevant son chapeau.

— Vive la République ! reprirent d'un même élan Malet, Coquerel et Demaillot. Quant à Desmarets, il se contenta de sourire.

## **XLVI : Le premier acte du drame**

En quittant la maison de santé du docteur Dubuisson, les conjurés, tassés dans le cabriolet de Coquerel, avaient descendu le faubourg Saint-Antoine.

En route, leur attention avait été attirée par l'agitation sans cesse grandissante qui régnait dans les rues de Paris.

Place de la Bastille, Malet, apercevant un rassemblement, voulut se rendre compte par lui-même de ce qui se passait, et, forçant Coquerel à arrêter son cheval, il se mêla à la foule, amassée devant une affiche fraîchement collée à la devanture d'une boutique.

C'était une proclamation imprimée en énormes caractères.

Au milieu des rumeurs qui montaient de toutes parts, Malet lut ce qui suit :

AUX CITOYENS ET À L'ARMÉE

Bonaparte n'est plus ! Le tyran est tombé sous les coups des vengeurs de l'humanité ! Grâces leur en soient rendues... Ils ont bien mérité de la Patrie et du genre humain !

Aux propos qui s'échangeaient autour de lui, le général comprit que l'opinion publique se divisait en deux partis à peu près égaux. L'un, qui demeurait malgré tout attaché à l'Empereur et à l'empire... et qui, consterné, se refusait à croire à la terrible nouvelle... l'autre qui, partisan d'un changement de régime, commençait à manifester sa joie par les cris de plus en plus nourris de : « Vive la République !»

Il n'en fallut pas davantage, non pour le raffermir dans son dessein, mais pour lui faire apparaître la victoire finale comme une immanquable certitude.

Entraînант vers le cabriolet Desmarets, dont le sourire n'avait jamais été aussi sinistre, il murmura :

— Dans une heure nous serons les maîtres de Paris... et demain... de toute la France !

Quelques instants après, Coquerel arrêtait son cheval devant la maison du cul-de-sac de Saint-Pierre.

Desmarets se dirigea vers la porte, dont il fit manœuvrer par trois fois le heurtoir. Ainsi que dans l'après-midi, l'huis s'entrouvrit.

Desmarets, suivi de Malet, de Demaillot et de Coquerel, pénétra à l'intérieur de l'immeuble.

Eclairés par la lueur d'un falot que portait leur introducteur, ils gravirent un escalier en colimaçon et parvinrent à un palier

sur lequel donnait une porte à moitié vermoulue qui s'ouvrit aussitôt devant eux.

La salle dans laquelle ils entrèrent présentait un singulier aspect.

Eclairée par plusieurs lampes à huile, assez vaste, mais rudimentairement meublée, elle offrait tout de suite à l'attention un large et long tréteau sur lequel étaient déposés des uniformes de militaires et de fonctionnaires.

Plusieurs individus, appartenant aux classes les plus différentes de la société, échangeaient leurs vêtements civils contre les costumes militaires qui encombraient le tréteau.

Le porteur du falot, type étrange d'abbé du XVIIe siècle, auquel ses gestes brefs, saccadés, donnaient tout à fait les allures d'une marionnette, échangea avec Desmarests, qui se tenait dans l'ombre, un rapide regard d'intelligence.

Puis, s'adressant à Malet, il fit d'une voix de crécelle teintée d'un fort accent espagnol :

— Vous voyez, général Malet, que nos amis ont été fidèles au rendez-vous.

Au nom de Malet, tous les assistants s'étaient figés en une attitude d'obéissance respectueuse et même admirative.

Malet, impatient d'entamer la lutte, lança aussitôt :

— Merci, camarades ! Grâce à vous, je ne doute pas de notre succès. M. l'abbé Camaro, qui est venu me visiter si souvent

dans ma prison et a servi de si précieux trait d'union entre vous et moi, a dû vous donner mes instructions.

— Oui, mon général, reprit une voix, vous pouvez compter sur nous jusqu'à la mort.

— Je sais, mon cher Râteau, répondit Malet, que vous êtes un brave entre les braves.

— Au nom de tous, fit une autre voix, je vous jure que nous vous suivrons jusqu'à la mort !

— Camarade Boutreux, affirma le général avec conviction... nous ne mourrons point... nous vivrons au contraire pour assister au triomphe du Droit sur la Force, de la Liberté sur la Tyrannie !

— Vive le général Malet ! clamèrent vingt voix enthousiastes.

— Où est mon uniforme ? réclamait le chef.

— Le voici ! fit Coquerel, en désignant à Malet, sur le tréteau, une tenue de campagne de général.

Pendant que tous achevaient de s'habiller, Malet le revêtit avec dextérité... et, jetant sur ses épaules son long manteau d'ordonnance, il gagna le milieu de la pièce, déclarant :

— Nous allons nous rendre tout d'abord chez le colonel Soulier, qui commande la 10e cohorte de la Garde

— Colonel Soulier, l'Empereur vient de mourir ! nationale. Selon qu'il se rangera avec nous ou qu'il refusera de nous suivre, je vous dirai ensuite ce qu'il faudra faire... Boutreux, Râteau, Cauvin, Peyrol, Lafont, avez-vous les proclamations, les ordres ?

— Oui, mon général.

— C'est bien, partons.

Et comme Malet et ses amis se dirigeaient vers la sortie, Desmarests, retenant Camaro par la manche, lui glissa à l'oreille :

— Maintenant, l'abbé, laissons-les faire. Ils sont assez grands pour se débrouiller tout seuls.

— Vous croyez qu'ils vont réussir ? interrogea ardemment le prêtre espagnol.

— J'en suis sûr !

— Alors, ce bon senior Fouché ?

— Ce bon senior Fouché sera plus que jamais le maître.

— Et vous, senior Desmarest ?

— Je serai préfet de police.

— Et... et moi ?

— Oh ! vous, l'abbé, on vous nommera évêque.

— Que le ciel vous bénisse... senior Desmarests, et qu'il soit avec ceux qui vont verser leur sang pour nous.

— Ainsi soit-il, ironisa l'Homme noir, en accentuant son sourire.

Le brave colonel Soulier dormait paisiblement dans la petite chambre de l'appartement qu'il occupait rue Saint Ambroise, lorsqu'il fut éveillé en sursaut par le tapage que menaient autour de lui plusieurs personnes qui avaient envahi son modeste logis.

« Ah ça !... qu'est-ce que cela signifie ? » grogna-t-il, en se frottant les yeux.

Le général Malet, s'avançant vers lui, fit d'une voix éclatante :

Le brave officier eut un cri de douleur, car il aimait son maître.

Mais, sans lui donner le temps de se ressaisir, Malet poursuivait avec autorité :

— Le gouvernement impérial est aboli ! Voici l'ordre du jour qui vous nomme général de brigade et vous enjoint de faire prendre sur-le-champ les armes à votre cohorte.

En même temps, Malet lui mettait sous les yeux les documents d'avance soigneusement rédigés par lui.

Le colonel, ahuri, et à cent lieues de se douter de la terrible mystification dont il était l'objet, s'empressa de déclarer :

— Général, je suis à vos ordres !

Sautant à bas de son lit, il se hâta de s'habiller... et de conduire les conspirateurs à la caserne Popincourt, où il ordonna au tambour de service de battre la générale.

Dix minutes après, tous les gardes nationaux étaient rassemblés dans la cour.

Entouré de son état-major improvisé, Malet commença à haranguer les braves gardes non moins stupéfaits que leur chef.

— Soldats, clama-t-il... l'Empereur vient de mourir en Russie...

Un murmure d'incrédulité s'éleva aussitôt des rangs de la troupe.

Brandissant le papier que Fouché lui avait fait parvenir, Malet accentua :

— Voici un sénatus-consulte qui consacre officiellement cette nouvelle.

Et, profitant du trouble que provoquait cette affirmation dans son auditoire, il scanda avec passion :

— Si nous avons à rougir d'avoir supporté si longtemps à notre tête un étranger, nous sommes trop fiers pour y souffrir un enfant bâtard, fils adultérin de l'Autrichienne Marie-Louise et de Neipperg, chambellan de l'empereur Joseph !... Prouvez à la France, à l'Europe, que vous n'êtes plus les soldats de Bonaparte, mais les fils de la Patrie.

— Vive la France ! proféra le brave colonel Soulier, complètement électrisé.

— Vive la France ! répétèrent Boutreux, Râteau, Coquerel et Demaillot.

Mais la troupe restait muette...

Il était facile de deviner dans ses rangs un doute... une contrainte qu'il s'agissait de dissiper aussitôt, sinon tout était perdu.

Transporté par la foi qui l'animait, Malet s'écria, en enlevant son bicorne et l'agitant au-dessus de sa tête :

— Camarades, le champ de la victoire vous est ouvert... En avant, mes amis, en avant... tous... à l'assaut de ce trône qui n'a plus pour le défendre que les pires intrigants, gorgés des dépouilles du peuple et prêts à noyer le pays dans le sang pour défendre leurs basses conquêtes !... Et mourons, s'il le faut, pour la liberté !

Cette fois, l'orateur avait atteint son public à l'endroit sensible... Avant qu'il n'eût terminé, des cris approbateurs jaillirent, des gorges contractées... des shakos s'élevèrent piqués sur les baïonnettes... et quand Malet se tut, ce fut une explosion frénétique.

La première manche de la partie, la plus importante peut-être, était gagnée...

Malet avait maintenant ce dont il avait besoin avant tout : des hommes prêts à le suivre jusqu'au bout... jusqu'à la mort... noyau solide qui n'allait pas tarder à se grossir au point de devenir bientôt mieux qu'un bataillon, une armée !

Profitant de leur disposition d'esprit, Malet reprit aussitôt :

— Et maintenant, allons à la prison de la Force délivrer les généraux Guidai et Laborie que le despote retient en prison...

Cette fois, ce furent des exclamations sans fin...

Il n'en fallait pas davantage pour galvaniser ces braves gardes nationaux, qui se hâtèrent d'emboîter le pas à la suite du

général et de son état-major, tout en poussant des acclamations frénétiques. Le second acte du drame allait commencer !

## **XLVII : Le second acte**

Il était minuit environ, lorsque le général Malet, ses amis et la cohorte des gardes nationaux du colonel Soulier se présentèrent devant la prison de la Force, qui s'élevait rue du Roi-de-Sicile.

Malet heurta lui-même à la porte principale.

Presque aussitôt une planche glissa derrière un petit grillage, laissant apparaître le visage soupçonneux du concierge... Malet lui présenta un ordre... Mais, moins confiant que Soulier, le concierge referma la planche avec une promptitude qui prouvait son loyalisme et sa perspicacité.

Immédiatement, le général, sans se laisser démonter par cette résistance, sur laquelle il ne comptait guère, donnait l'ordre d'enfoncer la porte, ce qui fut fait en moins de trois minutes ; et tandis que les gardes nationaux désarmaient le poste, guidé par le colonel Soulier, qui connaissait à merveille la topographie des lieux, et suivi de Coquerel, de Boutreux, de Râteau et de quelques soldats, Malet s'engageait dans un escalier et, atteignant le couloir des cachots, s'arrêtant devant les cellules 11 et 12, il ordonnait d'en forcer les serrures...

Un instant après, les généraux Laborie et Guida sortaient de leur prison.

— Malet ! s'écrièrent simultanément les deux hommes qui, emprisonnés depuis plusieurs années comme factieux, avaient voué à l'Empereur une haine non moins vive que celle que lui portait leur libérateur.

Tout en saisissant leurs mains qui se tendaient vers lui, Malet affirma : — Oui, moi, qui viens vous délivrer pour que vous puissiez prendre une part active à la restauration de la liberté !

Et, d'une voix tonnante qui se répercuta à travers les couloirs de la prison, il continua : — Le tyran n'est plus. Son cadavre achève en ce moment de pourrir sous la neige, dans les steppes glacées de cette Russie qu'il voulait asservir. La déchéance de sa dynastie est proclamée... La République va de nouveau rayonner en France. Venez !

Et, sans leur donner le temps de se ressaisir, le grand révolté martela : — Général Laborie, je vous nomme ministre de la Police générale. Général Guida, je vous fais préfet... Et maintenant, tous... suivez-moi !...

Savary, à cent lieues de soupçonner les graves événements qui se déroulaient dans la capitale, avait travaillé fort tard, dans la soirée, à rédiger un rapport nettement optimiste qu'il devait expédier le lendemain à l'Empereur par courrier secret.

Aussi très vif fut son étonnement lorsqu'un de ses secrétaires, le sieur Tardivel, apparut, déclarant d'un air agité : —

Excellence, il se passe en ce moment à Paris des événements aussi troublants qu'inattendus !

— Que me racontez-vous là ? interrogeait Savary dont la clairvoyance n'était pas précisément la qualité principale.

— Excellence, fit Tardivel en déposant devant Savary une feuille imprimée, veuillez lire cette proclamation, qui est en ce moment affichée sur les murs de la capitale et qu'un de nos agents a réussi à arracher.

Savary lut à haute voix :

Aux citoyens et à l'armée... Le tyran est tombé sous les coups...

— Quelle est cette plaisanterie ? fit-il en s'arrêtant.

— Ce n'est pas une plaisanterie, répliqua le secrétaire, mais un complot.

— Un complot ?

— Profitant de l'effervescence causée par cette fausse nouvelle, le général Malet s'est évadé de la maison de santé du docteur Dubuisson. A la tête d'un bataillon de gardes nationaux, il a réussi à pénétrer dans la prison de la Force et à délivrer Guida et Laborie.

— C'est impossible !

— Excellence, écoutez...

Du dehors, une rumeur montait, scandée par le rythme d'une troupe en marche.

Tardivel se précipita vers la fenêtre. A peine en avait-il soulevé le rideau qu'il s'écriait : — Excellence... ce sont eux !

— Qui, eux ?

— Malet et ses amis !

Consterné, Savary leva les bras au ciel en disant :

— Ah ! maintenant, je devine tout. Fouché s'est joué de moi... Ah ! le misérable !...

Mais la porte de son cabinet s'ouvrait avec fracas, livrant passage à Malet, Laborie, Boutreux, Râteau, ainsi qu'à plusieurs soldats qui entourèrent Savary tremblant non de peur, mais de colère.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? lança-t-il d'une voix furieuse.

— Cela veut dire, riposta Malet, que l'empire est à bas et que je vous arrête. Tandis que le général Laborie s'installe à votre place, vous allez prendre la sienne à la prison de la Force ! Soldats, emmenez cet homme !

Ce fut en vain que Savary voulut protester ; le colonel Soulier, aidé de quelques gardes nationaux, l'entraîna au-dehors et Malet, auquel son extraordinaire réussite dormait toutes les audaces, s'écria : — Et maintenant, à l'état-major de la place Vendôme !

Là, c'était le gros morceau... Si le général rebelle parvenait à enlever ce dernier bastion, il devenait le maître absolu de la capitale.

Non seulement il pouvait dicter ses ordres par-dessus la tête des maréchaux et fonctionnaires restés fidèles à l'empire, mais il avait en son pouvoir les forces nécessaires pour les faire exécuter.

Mais Mallet allait se heurter, cette fois, à une résistance énergique.

En effet, le général Hulin, commandant militaire de la ville de Paris, qui avait voué à l'Empereur un culte fanatique, ne connaissait qu'une chose : sa consigne !

Prévenu qu'une conspiration venait d'éclater dans Paris, il se tenait sur ses gardes et avait déjà donné ses ordres et pris ses précautions...

Installé dans son cabinet, avec ses officiers d'ordonnance, il avait rassemblé dans une pièce voisine une vingtaine de grenadiers dont il était sûr comme de lui-même.

Lorsque Malet, qui croyait la victoire obtenue, pénétra en coup de vent dans le bureau du général Hulin, au lieu de se trouver en face d'un homme surpris, bouleversé, il rencontra, au contraire, un chef calme et résolu, dont le premier regard lui révéla l'inébranlable fermeté.

— Général, attaqua violemment le conspirateur...  
l'Empereur est mort !

— Vous mentez ! coupa froidement Hulin.

Malet eut un sursaut d'indignation.

Mais, se contenant, il plaça sous les yeux de son contradicteur le sénatus-consulte que Fouché lui avait fait parvenir par Desmaret.

Hulin s'en empara... et, après l'avoir parcouru, il le rejeta dédaigneusement en disant : — C'est un faux !

— Un faux ?

— Oui, général.

Prenant sur sa table un papier, Hulin le tendit à Malet, sans toutefois s'en dessaisir.

— Vingt-neuvième Bulletin de la Grande Armée, lut Malet, en ricanant. L'Empereur se porte bien ! Ah ! vraiment !

Et il voulut arracher le bulletin à son adversaire... Mais celui-ci, le repoussant rudement, faillit lui faire perdre l'équilibre.

Alors un coup de feu retentit. C'était Malet qui, fou de rage, avait saisi un des pistolets accrochés à sa ceinture et avait tiré dans la direction de Hulin.

Fort heureusement, la balle ne fit que lui effleurer la joue et s'en fut friser une glace. Alors, les officiers d'ordonnance se précipitèrent sur Malet et le désarmèrent, et les grenadiers, faisant interruption dans la pièce, se jetèrent sur Coquerel et sur Râteau, qui furent, en un clin d'œil, immobilisés et garrottés.

— Que l'on jette ces forcenés en prison ! ordonnait le général Hulin.

Mais Malet, qui luttait encore contre l'étreinte de plusieurs hommes, à genoux, écrasé, mais toujours indomptable, rugit d'une voix déchirante : — Vive la République ! Vive la République !...

Il était onze heures du soir, lorsque Maugeard, qui, depuis qu'il était à la Malmaison, n'avait cessé de remplir avec le plus grand zèle ses fonctions de portier-majordome, avait apporté à Laurence la lettre que le docteur Dubuisson avait promis au général Malet de faire parvenir à sa fille.

Reconnaissant l'écriture de son père, la jeune fille s'était empressée de la décacheter... Et elle avait lu : Ma fille chérie,

J'apprends que l'Empereur vient d'être tué près de Moscou. Cet événement met fin aux dernières hésitations que ta mère et toi aviez réussi à m'inspirer.

Lorsque tu recevras ces lignes, le régime de tyrannie aura été renversé... par moi !

Ton père qui t'aime et te crie :

« Vive la nation ! » GÉNÉRAL MALET.

Interdite, Laurence avait relu par trois fois le tragique billet.

« Ainsi, songeait-elle, rien n'a pu vaincre sa résolution !... En ce moment, il lutte... il est en péril... »

Et, redevenue uniquement la fanatique du premier jour, elle s'écria : « Puisque l'Empereur est mort, mon devoir n'est-il pas d'accourir vers mon père ?... Oui, il faut que j'aille là-bas... où l'on se bat... J'y vais !... »

Se gardant bien d'éveiller sa mère, qui reposait dans une pièce voisine, la jeune fille quitta sa chambre.

Marchant à pas de loup, elle gagna le salon de musique... entrouvrit une porte et se glissa sur la passerelle qui donnait accès au parc... Elle se dirigeait vers la grille d'entrée, lorsqu'elle s'arrêta.

« Comment me faire ouvrir ? se dit-elle. La consigne est formelle. Pendant la nuit, on ne doit laisser entrer ni sortir personne sans autorisation spéciale du ministre de la Police... »

Elle réfléchit un instant, et, d'un pas résolu, elle s'en fut vers les écuries.

Près de la porte, un falot éclairait l'entrée de la sellerie, où elle pénétra... Alors, elle eut un mouvement de joie... Elle venait d'apercevoir, étendu sur un coffre à avoine, l'uniforme complet de grenadier, que le soldat de garde avait laissé là, avant de gagner la soupente dans laquelle il passait la nuit.

Afin d'éviter toute surprise, Laurence retira doucement l'échelle... revêtit l'uniforme qui, bien qu'un peu trop grand pour elle, n'entravait en rien ses mouvements... Puis, après s'être emparée d'une bride et d'une selle, elle retourna dans l'écurie, choisit au hasard un cheval, qu'elle harnacha rapidement... car Malet avait voulu que, dès son plus jeune âge, elle fût initiée à l'art de l'équitation...

Plongé dans un profond sommeil, le garde, dans sa soupente, n'avait rien entendu.

Laurence sortit sans encombre de l'écurie... sauta sur sa monture,.., et, contournant le bâtiment, gagna une allée qui conduisait tout au fond du parc... Elle arriva ainsi jusqu'au saut de loup, qui, à cet endroit, servait de clôture au domaine.

Avec une adresse et une intrépidité remarquables, elle enleva sa monture qui, en quelques foulées, atteignit le fossé, qu'elle franchit d'un magnifique élan.

La jeune fille rejoignit la route de Paris, sur laquelle elle s'élança en un galop effréné.

Un peu avant d'arriver à la barrière, elle dut ralentir son allure. Sa bête, à bout de souffle, venait de s'abattre.

Lestement, elle avait sauté à terre avant : elle aidait l'animal à se relever, lorsqu'une voix vibra tout près d'elle : — Mais c'est Melle Laurence !

— Monsieur Desmarests ! fit l'Aiglonne, en reconnaissant l'Homme noir.

— Parfaitement, mademoiselle !

Et, avec une hypocrite bienveillance, il demanda :

— Puis-je vous demander où vous allez ainsi ?

— Rejoindre mon père.

— C'est inutile !

— Pourquoi ?

— Le complot a échoué... Le général Malet vient d'être arrêté.

— C'est impossible !

— Il n'y a pas une heure, je l'ai vu emmener à la prison de la Force, où il a été immédiatement écroué.

Laurence eut un cri de désespoir... Car elle l'avait deviné : l'Homme noir disait la vérité.

Et lorsque le petit jour parut... Laurence, folle de douleur, soulevait le heurtoir de la prison.

Le guichet s'entrouvrit.

Une voix très rude passa à travers le grillage

— Qui êtes-vous ?

La jeune fille ne put que murmurer :

— Je veux voir le général Malet... je veux voir mon père...

Un ricanement stupide, grossier, lui répondit.

Le guichet se referma en un bruit sec, implacable.

Alors, s'écroulant devant la porte, Laurence se mit à pleurer, à genoux, les mains jointes.

## **XLVIII : Le pacte suprême**

Fouché avait passé la nuit dans la petite maison de Suresnes, à attendre le retour de Desmarests.

Le succès de la conspiration de Malet, dont il tenait dans l'ombre tous les fils, avait pour lui une importance capitale.

N'était-ce pas son retour à ce pouvoir après lequel, dans l'exil pénible qu'était pour lui sa sénatorerie d'Aix-en-Provence, il n'avait cessé de soupirer ?

Quelle vengeance !

Et aussi quelle rentrée pour lui sur la scène de ce théâtre dont il avait été si implacablement chassé !

Le maître fourbe, en effet, ne doutait guère de la réussite...

Certes, la partie qu'il n'avait pas hésité à engager était de celles qui font trembler les plus audacieux, frissonner les plus braves...

S'attaquer au maître du monde, à l'idole d'un peuple, au vainqueur d'Austerlitz, d'Iéna et de Wagram !...

Aussi ne s'y était-il pas embarqué à la légère.

Avec l'astuce et l'obstination qui le caractérisaient, il avait su, sans jamais se compromettre personnellement, mettre tous les atouts dans son jeu.

Merveilleusement renseigné sur les difficultés que l'Empereur rencontrait au cours de sa campagne en Russie, il savait qu'en cas de coup d'Etat il faudrait au moins de quinze à vingt jours à Napoléon pour regagner sa capitale.

D'autre part, il n'ignorait pas que le peuple énervé par les mauvaises nouvelles qui, malgré la censure impériale, s'étaient répandues dans toute la France commençait à murmurer contre cette politique guerrière qui lui coûtait le plus pur de son sang ; et il avait compris que jamais il ne rencontrerait une occasion plus favorable de mettre le feu à la mine préparée par lui sous le trône de son ancien maître.

Mais, redoutant malgré tout que le prestige qui auréolait encore celui qu'il voulait abattre demeurât assez puissant pour s'opposer victorieusement à ses projets, il avait estimé qu'en faisant répandre le bruit que l'Empereur était mort, non seulement il achèverait d'enflammer le zèle des conspirateurs, mais qu'il achèverait encore de leur rendre favorable l'opinion publique, nettement hostile à l'impératrice Marie-Louise et à la séquelle du palais.

Mais, ainsi que dans toutes les machines trop compliquées, que la défaillance d'un rouage, parfois minuscule, bloque d'un seul coup, il avait suffi que Malet se heurtât au loyalisme d'un seul pour que son complot s'écroulât comme un château de cartes.

Et Fouché qui, malgré sa perspicacité, n'avait pas prévu ce détail, Fouché, qui croyait toucher au but et se voyait déjà au faîte du pouvoir et des honneurs, se frottait allégrement les mains en regardant se lever l'aurore, lorsque, soudain, Desmarests apparut.

Au visage pâle et convulsé, au sourire amer de son âme damnée, il devina que les choses avaient mal tourné...

— Eh bien ? demanda-t-il avidement à l'Homme noir, qui semblait harassé.

— Tout est manqué ! répliqua celui-ci avec rage.

Fouché eut un sursaut de colère.

— Après avoir failli réussir, continuait Desmarests, le général Malet s'est heurté à la résistance inattendue du général Hulin.

— Cette brute !

— Malet a voulu l'abattre d'un coup de pistolet.

— Que ne l'avait-il pas fait plus tôt !

— Mais il l'a manqué... Hulin l'a fait arrêter... et l'a envoyé à la prison de la Force, où tous ses amis n'ont pas tardé à le rejoindre.

Fouché, blême, les lèvres pincées, les poings crispés, se tut... mais ne s'écroula pas... Il réfléchissait.

Soudain, il lança, d'une voix brève, incisive :

— Avez-vous conservé quelques permis de communiquer avec les prisonniers d'Etat ?

— Oui, Excellence.

— Vous allez immédiatement en établir un au nom de l'abbé Lefèvre, vicaire à Saint-Jacques-du-Haut-Pas.

— Bien, Excellence.

Et, avec un ricanement diabolique, l'ancien ministre de la Police ajouta : — J'ai porté autrefois l'habit ecclésiastique... Malheureusement, je ne l'ai pas conservé !

— Notre ami Camaro sera très flatté de vous prêter le sien.

— Alors, filez vite à Paris me chercher cette défroque. Je vous attends ici.

L'Homme noir s'empressa d'obéir aux ordres de son maître.

Deux heures après, il revenait avec l'habit réclamé par Fouché, qui le revêtit aussitôt.

Sur son ordre, Desmarests faisait atteler la berline, où, bientôt, s'en vint prendre place le vieux renard, drapé dans un manteau de prêtre, le chapeau tricorne enfoncé jusqu'aux oreilles, les yeux cachés sous une paire de besicles aux verres fumés et le front envahi par une perruque blanche, touffue et mal peignée, quiachevait de le rendre méconnaissable.

Lorsqu'il arriva aux portes de Paris, il était neuf heures du matin.

Quittant sa berline, il franchit la barrière, portant d'une main un havresac qu'il avait trouvé sur la banquette avant de la voiture, et s'appuyant de l'autre sur une canne.

Le pas traînant, le dos voûté, il marcha jusqu'à ce qu'il rencontraît une de ces voitures de place dites « citadines » dont il héla l'automédon.

— A la prison de la Force ! indiqua-t-il, d'une voix tremblante et cassée.

Durant tout le trajet, Fouché, les yeux mi-clos derrière ses lunettes, se recueillit dans une méditation profonde, dont il ne sortit qu'au moment où le cocher arrêta sa maigre haridelle devant la prison.

Là, il se présenta au concierge, qui l'accueillit avec la déférence que lui valaient son âge et son habit sacerdotal.

— Monsieur l'abbé, que désirez-vous et que puis-je faire pour votre service ? demanda le cerbère, en saluant jusqu'à terre.

Du ton le plus innocent du monde, Fouché répliqua :

— Je voudrais avoir un entretien particulier avec le général Malet. Je suis son confesseur depuis déjà de longues années et j'ai cru qu'il était de mon devoir de lui apporter, dans sa cruelle infortune, les consolations de mon pieux ministère.

Désarmé par l'attitude onctueuse de son interlocuteur, le concierge demandait : — Avez-vous un permis de communiquer ?

— Le voici, mon ami !

Inutile d'ajouter que le document était rigoureusement en règle.

Cachets, signatures, paraphes, visas, rien n'y manquait...

— Monsieur l'abbé, déclara le concierge, je vais vous conduire au guichetier en chef qui se chargera de vous emmener jusqu'à la cellule du général et de vous en ouvrir la porte.

— Merci, mon ami !

Pas plus que le concierge, le guichetier en chef, en présence de ce « permis » impeccable, ne sentit s'éveiller en son esprit le moindre doute.

Cependant, avisant le havresac que le faux abbé Lefèvre tenait toujours à la main, il fit : — Excusez-moi, monsieur l'abbé, mais le règlement me force à vous demander ce que contient ce sac.

— C'est un peu de linge que Mme Malet m'a chargé d'apporter à son mari... Voulez-vous voir vous-même ?...

— Inutile, monsieur l'abbé, je m'en rapporte à vous ! répondit le guichetier.

Et il ajouta, avec un respectueux empressement :

— Si Monsieur l'abbé veut bien me suivre ?...

— Avec plaisir, mon ami !

Il emboîta le pas au guichetier, qui le conduisit à la cellule de Malet, dont il fit fonctionner les verrous et la serrure.

— Entrez, monsieur l'abbé... invita-t-il, avec la même déférence. Je vais être obligé de vous enfermer avec le prisonnier pendant tout le temps que durera votre entretien avec lui... Mais je me tiendrai à l'entrée du couloir, et quand vous désirerez sortir, vous n'aurez qu'à m'appeler par le guichet.

Fouché pénétra dans le cachot, dont le guichetier referma la porte.

Malet, assis sur un escabeau, devant une petite table en bois, réfléchissait, la tête entre les mains.

Fouché le regarda un instant.

Puis, s'avançant d'un pas feutré, il lui toucha légèrement l'épaule.

Malet eut un sursaut ; et, se retournant, il fit, en apercevant ce vénérable ecclésiastique : — Que venez-vous faire ici, monsieur l'abbé ?

— Je viens vous sauver ! répliqua le traître, à voix basse.

Puis, le pseudo-vicaire, s'approchant, se pencha vers le prisonnier, en murmurant : — Je suis Fouché !

Malet eut une exclamation de violente surprise.

— Silence, malheureux ! recommandait l'ex-oratorien. Parlez bas ! tout bas, comme si vous vous confessiez.

Sans donner à Malet le temps de se ressaisir, Fouché chuchota fébrilement : — Conscient de ma responsabilité et désireux de dégager entièrement la vôtre, j'ai résolu de vous faire évader. Ce sac contient des habits civils, et, tout au fond, une paire de pistolets et un poignard. Voici également un saufconduit au nom du sieur Rostin (Edouard), marchand de grains à Montargis, dans le Loiret. Je n'ai pas besoin de vous en dire davantage. Vous avez prouvé que vous étiez un homme d'action : agissez !...

Malet, qui avait écouté Fouché d'abord avec méfiance, puis avec attention, ripostait à voix basse : — Et mes amis, les ferez-vous évader aussi ?

— Hélas ! c'est impossible !

— Alors, je reste !

— Mais c'est de la folie ?

— Non, c'est de l'honneur !... C'est moi qui les ai entraînés dans cette aventure... ils m'ont suivi dans le danger... Je serais le dernier des lâches, si je les abandonnais devant la mort...

— Une fois libre, ne pourrez-vous pas tenter de les délivrer ?

— Monsieur Fouché, jouons cartes sur table ! fit le général Malet, d'un ton ferme et décidé. Si vous êtes venu dans ma prison, sous un déguisement, m'apporter ce saufconduit et ces armes, n'est-ce pas surtout parce que vous craignez qu'au cours du procès qui va se dérouler, je ne révèle à mes juges la part que vous avez prise dans cette affaire ?

— Général, loin de moi une pareille pensée

— Loin de moi aussi une pareille intention, lançait le conspirateur, avec une noble franchise. Soyez donc tout à fait tranquille... Je ne dirai rien qui puisse vous trahir... Je me tairai...

— Je n'en attendais pas moins de votre loyauté, souligna onctueusement Fouché, soulagé d'un grand poids.

Et Fouché, pour la première fois de sa vie peut-être, Fouché, dominé par la grandeur d'âme de celui dont il avait causé la

perte, s'écria : — Général, vous êtes un brave soldat !

Et, gravement, il ajouta :

— J'emporte de cette dernière entrevue un souvenir ineffaçable. Vous êtes un héros, général... et je vous salue très bas !

Fouché, humblement, sincèrement, s'inclina devant Malet.

Et, sans oser lui tendre la main, l'ancien ministre de la Police générale se dirigea vers le guichet, qu'il entrouvrit.

Presque aussitôt, la porte de la cellule tourna sur ses gonds...

Mais, il se retourna et eut un geste d'adieu vers sa victime, qui lui répondit d'un léger signe de tête...

Puis il disparut et, sans bruit, la porte se referma.

Le sacrifice était consommé !

## XLIX : Un double adieu

Dans une chambre située au premier étage du château de la Malmaison, deux femmes pleuraient, étroitement, tendrement enlacées...

C'étaient Laurence et Mme Malet.

Muette et respectant leur douleur, l'impératrice Joséphine les contemplait avec une expression de compassion infinie.

Un instant auparavant, elle avait dû leur révéler la cruelle vérité : le jour même, le général Malet avait été condamné à mort par la commission militaire chargée de le juger.

En effet, non seulement les prévenus avaient reconnu les faits dont ils étaient accusés, mais leur attitude irréductible avait interdit aux juges la moindre velléité d'indulgence.

Comme, à la fin de l'audience, le président, général Dejean, demandait à Malet s'il n'avait rien à ajouter pour sa défense, le grand soldat ne lui avait-il pas répondu d'une voix claironnante : — Un homme qui s'est constitué le soldat des droits de son pays n'a pas besoin de défense. Il triomphe ou il meurt !

Le verdict ne pouvait manquer d'être impitoyable.

Il le fut !

Malet, Guida, Laborie, Soulier, Râteau, Coquerel, Boutreux, Demaillot et tous les officiers de la dixième cohorte furent condamnés à être passés par les armes.

Les autres accusés furent acquittés comme ayant agi de bonne foi et sans discernement.

Telle était l'atroce nouvelle que Joséphine avait dû annoncer aux deux malheureuses, qui, dans leur désespoir, ne pouvaient qu'unir leurs sanglots, mélanger leurs larmes.

Il n'y avait plus d'espoir, puisque Laurence n'avait même pas la suprême ressource d'aller se jeter aux pieds de l'Empereur, toujours en Russie.

Donc, c'était la fin... et quelle fin !... La plus lamentable, la plus atroce de toutes !

Le poteau d'exécution... pour demain... aujourd'hui peut-être !

Qui sait même si l'exécution n'avait pas déjà eu lieu ? Cette horrible pensée, en traversant tout à coup le cœur de Laurence, lui donna la force de se dégager de l'étreinte maternelle et de demander à Joséphine, qui, spontanément, lui tendait les mains : — Oh ! madame... madame... mon père est mort, n'est ce pas, et vous n'osez pas me le dire ?...

— Non, mon enfant, répliquait l'impératrice. Pour des raisons que j'ignore, le gouvernement militaire de Paris a donné l'ordre de surseoir pendant quarante-huit heures à... à l'horrible chose... J'ai même pu obtenir pour vous et votre chère maman

l'autorisation de visiter le général une dernière fois dans sa prison... et si vous avez du courage...

— J'en aurai ! affirma Laurence, avec énergie.

— Moi aussi ! déclara Mme Malet, en faisant appel à ce qui lui restait de volonté et de force.

— Alors, mes amies... reprenait Joséphine, il faut partir pour Paris tout de suite... Une voiture vous attend...

— Oh ! oui, partons ! s'écria ardemment Laurence.

— Partons ! murmura en un souffle Mme Malet, qui s'était levée et s'appuyait au bras de sa fille !

Ah ! l'horrible pèlerinage !

Durant tout le trajet, écroulée au fond de la berline qui, à toute allure, l'emportait vers Paris, Mme Malet demeura les yeux clos...

Par instants, sa poitrine se soulevait, sa bouche laissait échapper une plainte lamentable...

Pourtant, lorsque la voiture s'arrêta devant la prison de la Force, Mme Malet parut se ranimer...

Soutenue par Laurence, elle descendit de la berline et se laissa conduire comme une aveugle jusqu'à la porte...

Les formalités remplies, il fallut que Laurence insistât doucement pour que la pauvre Denise s'assît sur le banc du parloir, où le guichetier en chef les avait introduites...

Bientôt... un cri lui échappa...

Malet venait d'apparaître, escorté par deux gendarmes, qui, discrètement, s'effacèrent dans l'ombre...

A la vue de son mari, Mme Malet eut un sursaut et voulut se lever... mais elle retomba...

Le général était près d'elle.

Il s'installa à ses côtés... lui prit les mains... sans rien dire...

— Courage ! fit-il, simplement.

Mme Malet laissa retomber sa tête sur son épaule... et elle ferma les yeux, souhaitant, dans le désarroi de son âme, s'endormir ainsi pour toujours.

— Père, fit Laurence, en joignant les mains... Père, pardonne-moi !

— Pourquoi reprit le général, qui, maintenant, n'appartenait plus qu'à ces deux êtres dont il sentait les cœurs saigner, si près du sien.

Laurence poursuivit :

— Ne croyez pas un seul instant que je vous aie abandonné... que je vous aie trahi...

— Ma fille !...

— Non... au reçu de votre lettre... je me suis ressaisie... et j'ai couru vers vous... Je voulais partager vos périls, me battre à vos côtés, ainsi que je vous l'avais juré autrefois... Mais, hélas ! je suis arrivée trop tard... et je ne m'en consolerai jamais.

— Et moi, au contraire, je bénis Dieu qui ne t'a pas permis d'être là... car je vais mourir tranquille en pensant que tu restes à ta mère...

Ce fut un tragique silence.

Tous trois avaient trop de choses à se dire pour pouvoir les exprimer...

Et puis, à quoi bon des paroles, lorsqu'on se comprend si bien !

Lentement, Malet approcha ses lèvres du front de sa femme et les y tint doucement appuyées...

Laurence s'était emparée de sa main et y imprimait un long baiser...

Ils restèrent ainsi, échangeant, en cette suprême caresse, leurs adieux éternels.

Des pas retentissaient sur le carreau...

C'était le guichetier qui s'avançait, inflexible.

Malet l'aperçut le premier... Il eut un sursaut qui avertit Laurence de la réalité et réveilla Mme Malet de l'accablement qui l'avait abattue...

Mais elle ne comprenait pas encore.

Malet voulut se lever.

Elle s'accrocha à lui en demandant, les yeux hagards :

— Pourquoi t'en vas-tu ?

— Mon amie, soupira Malet, en cherchant à se dégager doucement...

— Reste... reste encore ! implorait la pauvre femme.

— Adieu, Denise !... Adieu, Laurence !...

Ce fut tout ce que put dire le malheureux... en s'arrachant à l'étreinte de sa femme, qui retomba lourdement sur le banc.

Laurence, plus vaillante, eut encore la force d'enlacer celui qu'elle croyait son père.

— Va vers elle... lui dit Malet, en lui montrant sa malheureuse femme... Va... car c'est elle qui, maintenant, a le plus besoin de toi... va !

D'un pas ferme, il rejoignit le guichetier et les gendarmes...

Lourdement la porte se referma.

Hallucinée, Mme Malet s'élança... vers le tombeau dans lequel il lui semblait que l'on venait d'emmener vivant son mari.

Mais elle se heurta au mur, au mur sombre qui la séparait pour toujours de celui qu'elle avait tant adoré.

— Claude, s'écria-t-elle... me voici... me voici !...

Alors, étendant ses bras en croix, elle fit d'une voix que sa subite douceur rendait plus tragique encore : — La mort ! C'est la mort ! Enfin !...

Et, d'un seul coup, elle tomba à la renverse sur les dalles. Laurence, éperdue, se précipita vers elle, s'agenouilla, soulevant sa tête... appelant : — Mère... mère chérie... réponds-moi !

Mais Mme Malet demeura immobile, la bouche entrouverte... le regard fixant le vide...

« Morte ! elle est morte ! » balbutia Laurence terrifiée. Et continuant à contempler ces yeux qui ne voyaient plus, elle demeura là... sans appeler au secours, prostrée, anéantie, n'attendant plus rien, ni de Dieu, ni des hommes, ni d'elle-même !

Dès qu'il avait appris en Russie la nouvelle de la conspiration de Malet, l'Empereur avait décidé de regagner immédiatement la capitale.

Confiant au maréchal Ney, le brave entre les braves, les débris de sa Grande Armée, si éprouvée par cette campagne terrible — dont, malgré son génie, il n'avait pas su prévoir les difficultés insurmontables —, prompt comme l'éclair et brûlant les étapes, Napoléon, après une randonnée vertigineuse à travers l'Europe, avait donc regagné Paris.

Quelle différence avec le retour de Wagram !

Il était arrivé de nuit à Paris, presque sans escorte.

Nul n'ayant été prévenu de son retour, personne ne l'attendait aux Tuileries.

Seuls, les factionnaires de garde, littéralement ahuris à la subite apparition du Maître, lui avaient rendu les honneurs.

Suivi de Duroc, de Jacques Féraud et de Grippe-Sols qui portait son nécessaire de voyage, il gravit quatre à quatre le grand escalier du palais, traversa en coup de vent les

antichambres désertes et, pénétrant dans son cabinet de travail, il ordonna en jetant son chapeau sur un meuble : — Allez me chercher Savary !

Féraud se précipita au-dehors...

Grippe-Sols, disparaissant dans une pièce voisine, laissait l'Empereur seul avec Duroc qui, debout, immobile et grave, attendait les ordres de son souverain.

— Vous pouvez vous retirer, fit l'Empereur au bout d'un instant.

Duroc obéit.

S'installant devant son bureau, l'Empereur se plongea dans ses réflexions.

Jamais encore son visage n'avait exprimé une volonté plus implacable.

Décidé à se montrer encore plus sévère envers ses adversaires de l'intérieur qu'envers ses ennemis du dehors, Napoléon ruminait une vengeance tellement éclatante qu'elle devrait suffire à réduire en poussière non seulement ceux qui avaient voulu l'anéantir, mais encore les fous qui auraient la velléité de recommencer une aussi téméraire tentative.

Lorsque, une demi-heure après, Savary, pâle, haletant, les yeux encore bouffis de sommeil, pénétra en sa présence, ce n'était plus l'Empereur, c'était le Justicier dont le ministre de la Police, successeur de Fouché, allait avoir, le premier, à affronter la colère.

Sans répondre au salut profond que Savary lui adressait, Napoléon s'écria aussitôt d'une voix éclatante : — Duc de Rovigo, je suis très mécontent de vous... de tous... C'est honteux d'être servi ainsi, honteux, vous m'entendez, honteux !

Savary se contenta de courber l'échine un peu plus bas.

Il savait très bien que la moindre parole ne pouvait que déchaîner plus violemment encore l'orage qui grondait au-dessus de sa tête.

Napoléon poursuivit avec âpreté :

— Et les coupables, Malet et sa bande, qu'en a-t-on fait ?

— Sire, ils sont en prison.

— Je le pense bien !

— Condamnés à mort par le conseil de guerre...

— Oui, oui, c'est entendu...

— J'ai attendu, conformément aux instructions reçues, le retour de Votre Majesté pour ordonner leur exécution.

— Où est le dossier de cette affaire ?

— Sire, le voici, répliqua Savary en déposant son portefeuille sur le bureau de l'Empereur.

— Allez... fit Napoléon en congédiant Savary d'un geste brutal.

Savary, plus mort que vif, s'empressa de déguerpir. Et l'Empereur, qui voulait tout voir, tout connaître par lui-même, se

plongea dans l'étude du procès qui avait abouti à la condamnation à mort du général Malet et de la plupart de ses complices.

Bientôt une petite porte s'entrouvrait, laissant apparaître la tête anxieuse de Grippe-Sols.

Le brave garçon n'ignorait pas les intentions de son maître...

Aussi tressaillit-il dououreusement lorsqu'il entendit l'Empereur formuler d'un ton terrible : — Avec de pareils coquins, la clémence serait pire que de la duperie, de la faiblesse... Ce serait une lâcheté !

Cela dit, Napoléon frappa deux coups sur le timbre placé sur son bureau.

La porte de l'antichambre s'ouvrit aussitôt.

Duroc apparut sur le seuil.

Derrière lui, se profilait la silhouette de Jacques Féraud.

— Maréchal Duroc, lança l'Empereur, faites savoir que l'exécution du général Malet et de ses amis aura lieu après-demain matin au point du jour, dans la plaine de Grenelle...

Féraud pâlit...

Mais se raidissant contre l'atroce émotion qui le bouleversait, il suivit Duroc qui, tournant les talons, allait transmettre l'ordre terrible.

Et Grippe-Sols, refermant doucement la petite porte, murmura les yeux pleins de larmes : — Pauvre Mme Malet !

## Pauvre Mlle Laurence !

## L : Un peu d'espoir

Brisée par la mort de Mme Malet, en proie aux affres que lui inspirait l'imminente exécution du général, Laurence vivait, à la Malmaison, des jours d'atroce angoisse.

Seule... assise en un coin du parc, sombre, farouche, douloureuse en ses vêtements de deuil, on eût dit la statue du Désespoir.

N'était-ce pas, en effet, pour elle, non seulement la dispersion de tous ses rêves, mais l'effondrement de toutes ses espérances ?

Accablée, Laurence qui, jadis, bravait avec tant de sang-froid tous les dangers, n'était plus qu'une pauvre jeune fille qui n'avait même plus la force de réagir contre le malheur, de se révolter contre la destinée !

Elle demeurait là, figée, sans mouvement, sans regard. Aussi n'avait-elle ni aperçu ni entendu l'impératrice Joséphine qui, après s'être avancée vers elle, s'était arrêtée et la considérait avec une profonde pitié.

— Pauvre enfant ! murmura-t-elle, avec tout l'élan de son âme généreuse et compatissante.

Elle s'assit près d'elle, sans que Laurence, comme environnée de ténèbres, se fût aperçue de sa présence.

Doucement, la bonne Joséphine lui prit la main.

— Laurence, fit-elle, je ne veux pas que vous vous abandonniez ainsi au découragement. Ne suis-je pas votre amie ?

— Oui, madame, reprit Laurence, et croyez que je vous en garde une reconnaissance infinie...

Puis, éclatant subitement en sanglots, elle s'écria en laissant retomber sa tête sur l'épaule de Joséphine qui, tendrement, pitoyablement, l'attirait à elle : — Ma pauvre maman !... Mon pauvre père !... Impuissante à consoler une telle douleur, l'impératrice eut pourtant un cri : — Ah ! si l'Empereur était ici !

Laurence eut un sursaut.

— L'Empereur, répéta-t-elle, les lèvres tremblantes.

— Oui... appuyait Joséphine, nous irions nous jeter à ses pieds, nous lui demanderions la grâce de votre père, et peut-être parviendrions-nous à le flétrir.

Mais l'Aiglonne... se dressant, farouche, répliquait avec un accent de détresse infinie : — Pourquoi voulez-vous qu'il ait pitié de moi quand il n'a pas eu pitié de vous !

Et toutes deux ne purent que mêler leurs larmes. Au même instant, le cabriolet de Grippe-Sols s'arrêtait devant la grille de la Malmaison.

Le valet de chambre de l'Empereur en descendait lestement et s'apprêtait à sonner au portail, lorsque le pas rapproché d'un

cheval le fit se retourner.

— Mon lieutenant ! s'exclamat-il.

C'était, en effet, Jacques Féraud qui, monté sur un superbe alezan, se dirigeait vers l'entrée du château.

Pâle, le visage contracté, les yeux empreints d'une indicible tristesse, il nouait la bride de son cheval autour d'un arbre du parc et, revenant vers Grippe-Sols, il lui dit, en lui posant familièrement la main sur l'épaule : — Hélas ! je crains bien que tout ne soit perdu.

— Qui sait ?

— As-tu une idée ?

— Ma foi non.

— Tu vois bien...

— Mais j'espère tout de même. Je ne puis pas me figurer que tout soit fini. L'Empereur aime beaucoup Melle Laurence.

— Tu crois ?

— J'en suis sûr... Souvent, quand nous étions là-bas, en Russie, l'Empereur m'a parlé d'elle.

— A moi aussi.

— Tu vois bien, mon lieutenant. C'est même curieux de constater à quel point Sa Majesté s'intéresse à son sort et au tien... Plusieurs fois il m'a répété : « Je voudrais tant que ces enfants-là soient heureux. » Et pourtant, mon lieutenant, soit dit

sans t'offenser, il avait au moins autant de raison de vous en vouloir à vous deux qu'au général Malet... Alors, conclus !...

— Tu as raison... espérons ! Nous entrons ?

— Allons-y !

Grippe-Sols tira par deux fois sur une chaîne qui mit en branle une cloche dont l'écho sonore fit sortir d'un petit pavillon tout proche un homme de forte corpulence, vêtu en majordome, qui n'était autre que notre brave ami le sieur Maugeard.

En apercevant Grippe-Sols à travers les barreaux, Maugeard ne put réprimer une exclamation de surprise : — Comment ! fit-il, te voilà encore, toi ?

— Mais oui, patron, ouvrez-nous !

— Impossible !

— Pourquoi ?

— Primo : ma consigne est formelle ; je ne dois laisser s'introduire ici que les personnes qui y sont appelées par leur service ou qui sont munies d'une autorisation particulière qui porte le sceau du cabinet de l'Empereur.

Et, tout en prenant une attitude d'empereur romain un jour de triomphe, Maugeard scanda avec autorité : — Secundo : je me souviens, citoyen Grippe-Sols, du tour que vous m'avez déjà joué.

— C'est une vieille histoire.

— Possible... mais elle aurait pu me coûter la tête... Aussi je n'ouvre pas.

— Ouvrez...

— Non, môssieu.

Et Maugeard scanda par trois fois, d'une voix tonitruante : — Jamais !... jamais... jamais !

Jacques Féraud qui s'était approché du portail, intervenait — Ordre de l'Empereur !

— Alors entrez, mon lieutenant, fit Maugeard, en s'inclinant avec déférence.

Et il entrebâilla lentement le portail dont le jeune officier franchit aussitôt le seuil.

Grippe-Sols, souple comme une anguille, voulut se glisser à sa suite.

Energiquement, Maugeard lui barra la route...

Grippe-Sols voulut passer outre, mais Maugeard l'attrapa au collet.

Prompt comme l'éclair et preste comme un singe, Grippe-Sols le forçant, d'un geste brusque, à s'incliner devant lui, appuya ses deux mains sur les épaules de son ancien patron, et en un remarquable saut de mouton il franchit d'un élan l'imposant obstacle que représentait l'ex tenancier de l'hôtel de Metz.

Perdant l'équilibre, Maugeard, lourdement, s'étala sur son séant, tout en clamant, furieux, les poings tendus — Clampin !

maraud ! carogne !

Mais déjà Grippe-Sols avait rejoint Féraud et les deux amis disparurent dans une allée du parc.

Bientôt, ils apercevaient, de loin, assises côte à côte sur un banc, Joséphine et Laurence, toutes deux en pleurs.

Laurence, la première, reconnut Féraud qui s'était avancé et saluait respectueusement l'impératrice.

Oubliant toute étiquette, elle tombait dans ses bras, tout au bonheur que lui causait le retour de celui qu'elle avait cru ne plus jamais revoir.

Joséphine, qui avait reconnu Grippe-Sols, s'était levée. D'une voix émue, le visage encore baigné de larmes, elle interrogeait : — Et l'Empereur ?

Grippe-Sols, respectueusement, déclarait :

— Sa Majesté est rentrée au palais des Tuilleries la nuit dernière.

Joséphine eut un soupir, non de joie, mais de détente. Jetant un rapide coup d'œil sur Féraud qui tenait Laurence serrée contre sa poitrine, le valet de chambre de Napoléon poursuivit en baissant la voix : — Je dois prévenir Votre Majesté que l'exécution du général Malet est fixée à demain matin, au lever du jour.

Joséphine eut un tressaillement.

Puis, ordonnant à Grippe-Sols de garder le silence, elle fit quelques pas vers les deux jeunes gens.

— Laurence... fit-elle, l'Empereur est aux Tuilleries. L'Aiglonne, se dégageant, répéta sur un ton dans lequel semblait percer une vague espérance : — L'Empereur !

— Oui, mon enfant, s'empressait de déclarer Joséphine. Nous allons immédiatement nous rendre près de lui et tâcher d'obtenir de sa clémence la grâce de votre malheureux père.

Et, prenant la jeune fille par la taille, elle l'entraîna vers le château.

— Hélas ! murmura Féraud à l'oreille de Grippe-Sols, je crains bien que cette démarche ne soit inutile.

— Qui sait ? ponctua Grippe-Sols.

Et il ajouta :

— Mon lieutenant, tu connais le vieux proverbe : Ce que femme veut...

— Dieu le veut... ! acheva Féraud. Mais l'impératrice n'est plus la femme de Sa Majesté !

— Non, répliqua Grippe-Sols, mais elle est son amie !

## LI : La clémence d'Auguste

L'Empereur, après avoir dîné seul, en moins d'un quart d'heure, avait réintégré son cabinet et s'était replongé dans l'étude du dossier Malet que Savary lui avait remis au cours de la nuit précédente.

Loin de le calmer, cette lecture l'avait, au contraire, surexcité davantage.

En effet, non seulement il résultait du compte rendu des débats et des rapports de police qu'il n'avait tenu qu'à un fil que le complot réussît, mais encore il apparaissait non moins évident que le peuple, las de la guerre, commençait à prendre en haine l'idole de la veille et que le prestige impérial sortait de cette aventure considérablement affaibli.

Aveuglé par cet orgueil qui devait causer sa perte, Napoléon ne pouvait, un seul instant, s'en prendre à lui-même d'un état de choses dont il ne se dissimulait pas la gravité.

Il ne songeait qu'à accuser ses ennemis... qu'à les écraser, à les anéantir !

Aussi se trouvait-il dans des dispositions d'esprit plus que redoutables lorsqu'il entendit gratter discrètement à la porte qui

donnait dans son salon particulier.

Comme il ne répondait pas, l'huis s'entrebâilla discrètement, laissant apparaître la tête expressive de Grippe-Sols...

Seul le dévoué valet de chambre de l'Empereur pouvait se permettre une telle privauté.

— Ah ! c'est toi ! grogna Napoléon avec mauvaise humeur.

— Oui, Sire !

— Depuis quand, clampin, oses-tu entrer dans mon cabinet sans que je t'y aie autorisé ?

— Sire, j'avais cru entendre que vous me disiez : Entrez !

— Tu mens, animal... Va-t'en !... Décampe !... que je ne te voie pas de la journée.

— Que Votre Majesté daigne m'excuser si je l'ai dérangée... reprenait Grippe-Sols, d'un air de plus en plus réservé. Mais j'ai pensé que j'en avais le devoir et que Votre Majesté m'en aurait voulu si je m'y étais dérobé !

— Qu'est-ce à dire ? monsieur le drôle !

— Sire, Sa Majesté l'impératrice Joséphine demande une audience à Votre Majesté.

— Une audience ? Bien. Je verrai. Demain, j'enverrai un courrier à la Malmaison.

— C'est que...

— Qu'est-ce encore ?

— Sa Majesté, l'impératrice est ici.

— Aux Tuileries ?

— Oui, Sire...

— Comment ? elle s'est permis !

Grippe-Sols, avec son adresse habituelle, ne donna pas le temps à son maître d'achever une phrase que celui-ci eût certainement regretté d'avoir prononcée devant lui, et, tout de suite, il reprit : — Sa Majesté, que nul n'a vue pénétrer au palais, attend dans les petits appartements.

Mais l'Empereur ripostait, en frappant du pied :

— Je ne veux pas la recevoir !

Mais, soudain, il se mordit les lèvres.

Par la porte du petit salon, Joséphine, entraînant Laurence, venait d'entrer résolument dans le cabinet de l'Empereur... et tandis que Grippe-Sols s'éclipsait par une autre sortie, Laurence allait se jeter aux genoux de Napoléon... et, les mains suppliantes, ne proférait qu'un mot, un seul, mais qui exprimait mieux que tout l'immense détresse dont elle était bouleversée.

— Pitié !

L'Empereur, toujours immobile, les bras croisés sur la poitrine, la regardait, silencieux, les sourcils froncés.

— Sire, articula péniblement la malheureuse enfant, déjà ma mère est morte de douleur... Elle qui n'avait rien fait... Elle qui n'avait jamais eu aucun sentiment de haine dans le cœur.

Et... en un sanglot, elle ajouta :

— N'est-ce pas assez pour votre justice ?

D'un geste bref, Napoléon fit signe à Laurence de se relever.

Puis, lançant un regard terrible à Joséphine qui s'était approchée, il gronda : — Pourquoi avez-vous amené ici cette jeune fille ?... Vous deviez bien pourtant vous douter que c'était une démarche inutile.

Doucement, l'impératrice répliquait, en montrant à l'Empereur l'infortunée Laurence toujours écroulée devant lui : — Sire, écoutez-la !

— C'est impossible...

— Sire, je vous en prie... il y a, dans cette triste histoire, un tragique malentendu. Allons donc !

— Le général Malet a cru de très bonne foi que vous aviez trouvé la mort en Russie.

— Qui a pu vous raconter une pareille sottise ? Laurence s'était relevée et, tendant à l'Empereur un papier qu'elle tenait à la main, elle s'écria : — Sire, en voici la preuve.

— Qu'est cela ?

— Sire, une lettre que mon père m'avait écrite le soir où il a quitté la maison du docteur Dubuisson pour se mettre à la tête de ses amis.

De la main, Napoléon voulut repousser le message que lui tendait Laurence...

Mais celle-ci insistait :

— Sire !... Au nom de ma pauvre maman... je vous conjure !... Ayez pitié !... Lisez ! Lisez !...

Pour la première fois depuis le début de ce pénible entretien, Napoléon se sentit ému.

Et, prenant le papier que lui tendait Laurence, il le parcourut des yeux, dissimulant mal l'émotion qui l'étreignait.

Voici ce que contenait la lettre :

Ma chère fille chérie, J'apprends que l'Empereur vient d'être tué à Moscou...

Cet événement met fin aux dernières hésitations que ta mère et toi aviez semées en moi.

Lorsque tu recevras ces lignes, le régime de tyrannie aura été renversé par moi.

Ton père qui t'aime et te crie « Vive la nation ! »

GÉNÉRAL MALET.

L'Empereur réfléchit un instant...

La première ligne de cette lettre : J'apprends que l'Empereur vient d'être tué à Moscou... retenait surtout son attention.

En effet, il connaissait Malet et il le savait incapable de mensonge.

D'où venait cette fausse nouvelle répandue dans Paris à seule fin de préparer les esprits à un assaut contre l'institution établie ?

Qui en avait été le mystérieux instigateur ?

Fouché ? se demandait l'Empereur, non sans raison, mais sans preuve... car aucun rapport de police ne contenait la moindre allusion au rôle que l'infenal bonhomme avait joué dans la coulisse.

Or, un simple soupçon n'était pas suffisant pour l'accuser.

C'était donc toute une enquête à reprendre...

Plus tard... On verrait...

Voilà ce que se disait Napoléon qui, un peu plus calme, formula : — Il est possible, après tout, que Malet ait cru de bonne foi, comme bien d'autres, que j'avais été tué en Russie... Mais il n'en est pas moins vrai qu'il s'est rendu coupable d'une révolte à main armée, qu'il projetait de faire l'impératrice Marie-Louise prisonnière et qu'il méditait d'enlever mon fils et de l'envoyer aux « Enfants assistés ».

— Sire, ce n'est pas possible ! s'écriait Joséphine.

— Sire, ce n'est pas vrai ! faisait en même temps Laurence.

— Ce n'est pas vrai ! scandait Napoléon, redevenu furieux.

Et en frappant sur des papiers étalés sur son bureau, il martela : — J'en ai la preuve... là... dans ce dossier !

Revenant vers Laurence, dont Joséphine avait saisi la main, il s'écria, oubliant tout pour se souvenir seulement qu'il était encore maître du monde : — Et vous voudriez que je fasse grâce ?... Jamais !

Ce mot : « Jamais ! » résonna dans le cœur de l'Aiglonne comme un glas suprême.

Défaillante, elle se renversa à demi dans les bras de l'impératrice.

L'Empereur eut un haut-le-corps accompagné d'un cri de colère.

Ah ! comme il eût voulu clamer à cette malheureuse la vérité, toute la vérité !

Comme il eût voulu avoir le droit de lui dire : « Pourquoi t'obstiner à demander la grâce de cet homme... puisque ton père c'est moi, et que c'est moi qu'il a voulu frapper ? »

Et peut-être le terrible secret allait-il jaillir de sa bouche... lorsque Laurence, redevenant tout à coup la sectaire farouche, et s'arrachant à l'étreinte protectrice de Joséphine, s'écria, transfigurée par la fierté de son âme indomptable : — Prenez garde que le sang de mon père ne retombe sur vous et sur votre enfant !...

A ces paroles, l'Empereur bondit sur Laurence et, lui saisissant les bras, son visage presque contre le sien, il grinça : — Mais, malheureuse ! Tu ne sais donc pas !...

Il s'arrêta... bouleversé... les yeux dans les yeux de sa fille qui, splendidement courageuse, soutenait son regard.

Lentement, ses mains se desserrèrent.

Alors, poussant Laurence vers l'impératrice qui, haletante d'émoi, attendait le verdict, il fit, d'un ton bref, saccadé : —

Emmenez-la, madame ! emmenez-la !

Joséphine, soutenant Laurence accablée, sortit par la petite porte qui donnait dans le salon particulier.

L'Empereur regarda la porte se refermer, puis se laissa tomber lourdement devant son bureau.

\*

Il était une heure ou deux du matin.

L'Empereur marchait de long en large dans son cabinet, une main derrière le dos, l'autre passée dans l'échancrure de son gilet blanc.

Au bout d'un quart d'heure environ, il sortit de son cabinet sans prévenir personne, prit un couloir intérieur qui desservait les grands appartements ; et, s'arrêtant devant une porte qu'il ouvrit avec précaution, il pénétra dans une chambre doucement éclairée par la lueur très tamisée d'une lampe mise en veilleuse.

Près d'un riche berceau en coquille, décoré des armes impériales et d'incrustations en bronze, merveilleusement ciselées, une dame d'honneur veillait sur le sommeil d'un bel enfant blond qui semblait sourire aux anges.

A la vue de l'Empereur, elle se leva.

Mais, d'un geste, Napoléon lui imposa silence... et, s'approchant du berceau, contempla avec une expression de grandeur souveraine et de tendresse admirable le tout-petit sur qui reposaient toutes ses espérances.

Un nuage passa sur le front de l'Empereur. C'est que les paroles terribles de Laurence retentissaient encore à ses oreilles : — Prenez garde que le sang du général Malet ne retombe sur vous et sur votre enfant !

Et voilà que, peu à peu, toutes ses superstitions de Corse, depuis si longtemps endormies, se réveillaient...

Toutes ses rancunes, tout son despotisme vacillaient en face de cette menace dans laquelle il avait tendance à découvrir une de ces prédictions effroyables que le destin se plaît souvent à réaliser.

Jamais il n'avait ressenti un trouble aussi profond !... Jamais il n'avait été en proie à une aussi lancinante indécision !

N'osant embrasser son fils, de peur de l'éveiller, il s'éloigna après avoir répondu d'un bref salut à la révérence de cour que lui faisait la dame d'honneur.

Puis il regagna son cabinet, le front encore plus lourd de pensées que lorsqu'il l'avait quitté.

S'asseyant devant son bureau, il se mit à réfléchir. Peu à peu, à mesure que la clarté se faisait dans son cerveau, la personnalité du général Malet passait pour lui au second plan.

Laurence et le roi de Rome, c'est-à-dire son fils et sa fille, lui apparaissaient comme les deux personnages principaux de la tragédie dont il demeurait encore l'arbitre du dénouement.

Car, il le sentait bien, jamais Laurence ne lui pardonnerait l'exécution de Malet.

Non seulement elle le poursuivrait de sa haine, mais elle y engloberait encore le rejeton impérial dont le berceau demeurerait à jamais, à ses yeux, éclaboussé par le sang du rebelle.

Cette terrible pensée souleva d'horreur le cœur de Napoléon demeuré si sensible aux liens et aux affections de famille.

Que faire ?

Rappeler Laurence pour lui révéler le secret de sa naissance et lui dire : — A quoi bon t'obstiner à réclamer le salut de cet homme qui ne t'est rien ?

Napoléon savait très bien que Laurence lui répondrait :

— Il ne m'est rien par le sang... mais il m'est tout par le cœur...

Et que répondrait-il ?

Après avoir encore réfléchi pendant quelques minutes, l'Empereur eut un profond soupir...

Hochant la tête, il prit une plume, et, d'une main fébrile, il se mit à tracer ces mots sur une feuille de papier marquée du sceau impérial : Ordre de surseoir à l'exécution du général Malet.

Puis, d'un trait rapide, incisif, volontaire, il signa d'un « N » énergique la mesure de grâce... la relut d'un air soulagé, presque satisfait, et frappa vigoureusement sur un timbre.

Le lieutenant Jacques Féraud, qui était de garde ce soir là, apparut sur le seuil de la porte.

— Allez porter ce pli au gouverneur militaire de Paris ! ordonna-t-il, de son ton de commandement.

Puis, la voix un peu radoucie, il ajouta, en fixant le jeune officier dans les yeux : — Malet ne sera pas fusillé ce matin.

Fou de joie et de reconnaissance, Jacques Féraud allait se précipiter aux genoux de son maître...

Mais l'Empereur, le bousculant presque, s'écriait :

— Allez ! mais allez donc ! ... Il est trois heures du matin !... Vous n'avez pas une minute à perdre.

Féraud s'empressa de partir...

## **LII : L'exécution**

Cependant, redoutant les manifestations populaires, et sur la demande instante de Savary, le ministre de la Police, le gouverneur militaire de Paris avait décidé de devancer l'heure de l'exécution de Malet et de ses complices.

A deux heures du matin, les condamnés, qui avaient été transférés à la prison de l'Abbaye, étaient réveillés et avertis que leur dernière heure allait sonner.

Aucun d'eux ne réclamant les secours de la religion, tous, aussitôt habillés, étaient descendus au greffe où avaient eu lieu les formalités d'usage.

Puis, on les avait fait monter deux par deux, avec deux gendarmes, dans des fiacres qui stationnaient devant la porte de la prison et qu'encadrait une escorte imposante de cavalerie.\*(*La Vie et les Conspirations du général Malet*, par Frédéric Masson, de l'Académie française).

Le sinistre cortège avait pris la direction de la plaine de Grenelle, où devait avoir lieu l'exécution.

Malet se trouvait dans la même voiture que le colonel Soulier.

Celui-ci, bien qu'il affrontât courageusement la mort, en brave soldat qu'il avait toujours été, n'avait pu réprimer, en montant dans le fiacre, un instinctif mouvement de recul que Malet, dont l'héroïsme ne pouvait connaître de défaillance, n'avait point vu sans quelque regret.

Colonel, fit-il, lorsque le véhicule se fut mis en route, sans doute me reprochez..vous de vous avoir menti en vous affirmant que l'Empereur avait été tué en Russie ?... Soulier garda le silence.

Malet en parut douloureusement affecté ; et il reprit, très dignement, d'ailleurs, et sans la moindre amertume :

Je ne voudrais pas que vous quittiez la vie en vous disant que, même pour assurer le triomphe d'une cause juste entre toutes, j'ai manqué aux lois les plus élémentaires de l'honneur. Ce que je n'ai pu révéler au cours de notre procès, je vais vous le confier au moment de mourir :

— Moi aussi, j'ai cru que l'Empereur était mort. Sur la foi de quoi ? D'un sénatus-consulte qui m'avait été remis à la maison de santé du docteur Dubuisson, et dont il m'était impossible de suspecter l'authenticité. Sans quoi, je vous le jure, jamais je n'eusse risqué d'entraîner à la défaite et au poteau un frère d'armes tel que vous. Soulier, mon ami, maintenant que je vous ai prouvé ma bonne foi, donnez moi la main et dites-moi que vous me croyez... et que vous me pardonnez !

Emu par tant de grandeur d'âme, le colonel tendit loyalement la main à Malet, qui la serra fortement.

— Alors, reprit Soulier... ce sénatus-consulte était un faux ?

— Oui... mon ami !

Fabriqué sans doute par la police ?

Non, mais par un homme qui, ayant tout intérêt à la réussite de notre affaire, avait voulu vaincre les dernières hésitations de nos amis et préparer à notre complot un succès d'opinion publique. Voilà, mon cher ami, toute la vérité.

Puis-je connaître le nom de cet homme ? interrogeait Soulier, très ému par la révélation suprême de Malet.

— Non, répliqua celui-ci... J'ai juré de me taire, pour des raisons politiques autant que personnelles...

Et ce fut, dans le fiacre mortuaire, un tragique silence.

Le cortège gagna bientôt la barrière de Grenelle, pour pénétrer dans un carré formé d'un côté par l'enceinte de Paris et des trois autres par les troupes de la garnison.

Lorsque les condamnés furent descendus de voiture, un peloton d'infanterie, commandé par un capitaine, les entoura aussitôt pour les conduire jusqu'au mur devant lequel on les plaça dans l'ordre suivant : Malet, Laborie, Guidai, Coquerel, Demaillot, Soulier, etc.

Tous gardaient une allure farouche...

Aucun ne semblait craindre la mort ; et s'il en était qui regrettait la vie, nul ne le faisait voir.

Devant leur attitude, l'adjudant général Laborde, qui commandait les troupes, renonça à lier les mains des condamnés...

Comme un soldat s'approchait pour bander les yeux de Malet, celui-ci s'écria, d'une voix sonore :

— Non, j'ai vu trop souvent la mort en face pour la redouter aujourd'hui !

Et Malet, qui n'avait jamais été plus intrépide, s'écria :

— Laissez-moi, je veux commander le feu !

De toutes parts, l'émotion était à son comble et surtout parmi les grenadiers du peloton d'exécution, qui se tenaient, l'arme au bras, à vingt mètres des condamnés.

Tous ces hommes, braves eux-mêmes, ne pouvaient que rendre hommage au courage ; et il n'en était pas un qui, en cet instant tragique, n'oubliât tout pour ne se souvenir que d'une chose : c'est que Malet, quelles que fussent ses fautes, était un chef, un vrai, celui qui sait imposer à la fois le respect, l'affection et l'obéissance !

Et qui sait si leurs fusils fussent partis s'ils n'en avaient reçu l'ordre de la bouche même de celui qu'ils avaient mission de tuer ?

Mais, d'une voix tonnante, Malet, désignant son cœur, s'écriait :

Visez là, mes amis. En joue !

Il y eut un roulement de tambour, un roulement sourd...

Les soldats, automatiquement, épaulèrent leurs armes...

Les tambours se turent...

Ce fut une seconde de silence que rien ne troubla. La foule, haletante, aussi bien que la troupe, retenait son souffle.

La tête rejetée en arrière, Malet embrassa d'un rapide coup d'œil tous ses amis, comme s'il voulait les passer en revue une dernière fois.

Un éclair de fierté flamba dans son regard.

Tous, visage découvert mains libres, fronts hauts, âme altière, attendaient la fin.

Feu ! commanda Malet, en faisant un pas en avant, comme s'il montait à l'assaut.

Ce fut un déchirement de mousqueterie... accompagné d'un nuage de fumée, rideau en grisaille derrière lequel s'abattirent les condamnés,

A ce moment, un cavalier, dont le cheval était couvert d'écume... arrivait à toute vitesse, bousculant toute une rangée de soldats, qui n'avaient pas eu le temps de S'écartier,

C'était Jacques Féraud !...

Trop tard... il arrivait trop tard.

Le malheureux garçon eut un cri de désespoir. Et, sautant de cheval, il se précipita vers les cadavres des Conjurés.

A ce moment, Malet, qui n'était pas tout à fait mort, se soulevait en un dernier ressaut de cette vitalité inouïe dont il avait toujours fait preuve.

Une femme vêtue de noir, qui se tenait cachée derrière un arbre et avait dû assister à toutes les péripéties de l'exécution, profitait du trouble occasionné par l'arrivée inattendue de l'aide de camp de l'Empereur pour se précipiter vers Malet... s'agenouiller près de lui et le saisir dans ses bras.

C'était Laurence... Laurence, qui avait voulu, en face du dernier acte de l'atroce tragédie, puiser la force nécessaire pour accomplir le dénouement qu'allait lui dicter sa haine.

Malet eut encore la force d'entrouvrir les paupières. Sans doute reconnut-il sa fille d'adoption... car un furtif sourire erra sur ses lèvres déjà blanches.

Puis, un souffle très doux s'exhala de sa poitrine, broyée par les balles... Son œil se vitra... Ses traits se figèrent...

C'était fini !

Sur le front encore chaud du général, Laurence déposa un long baiser.

Et tandis que Jacques Féraud la contemplait, bouleversé de douleur, l'Aiglonne murmura d'une voix que, seul, le jeune officier entendit :

— Père, je te le jure, je te vengerai !

## **LIII : La colère de Napoléon**

Ainsi que chaque matin, de très bonne heure, avant qu'il fît jour, Grippe-Sols mettait un peu d'ordre dans le cabinet de l'Empereur.

Il avait à peine commencé à ranger les papiers étalés sur le bureau qu'il crut entendre un léger grattement contre la porte de l'antichambre.

Aussitôt, il dressa l'oreille.

Le bruit cessant, il allait reprendre sa besogne, lorsque le grattement reprit d'une façon plus nette et plus insistante.

« Ah ça ! grommela le valet de chambre de Sa Majesté, qu'est-ce qui peut bien venir flous déranger de si bonne heure ? »

Très mal disposé envers l'indiscret visiteur qui se permettait de le déranger dans sa besogne matinale, il s'en fut néanmoins ouvrir la porte.

Un cri lui échappa aussitôt...

La figure bouleversée, Jacques Féraud se tenait sur le seuil, interrogeant d'une voix tremblante d'angoisse ; L'Empereur ? Où est l'Empereur ?...

— Il n'est pas encore levé, répliquait Grippe-Sols, qui ajouta aussitôt : Mais entre donc, mon lieutenant, on dirait que tu vas te trouver mal. Féraud fit quelques pas dans le cabinet, et se laissant tomber sur un siège, il murmura presque en un sanglot : — Ah ! mon ami... Si tu savais... Si tu savais...

— Eh bien ! parle !

— Le général Malet a été fusillé !

Grippe-Sols eut un violent sursaut.

— Hein ! Quoi ! Qu'est-ce que tu me racontes là ?

Puis il reprit :

— Pourtant, l'Empereur avait fait grâce !

— Oui, scandait Féraud, l'Empereur avait fait grâce et c'était même moi qu'il avait chargé de la transmettre au gouverneur militaire de Paris !...

— Et alors ?

— Malheureusement, je suis arrivé trop tard. Le ministre de la Police, redoutant les manifestations populaires, avait donné l'ordre d'avancer l'heure de l'exécution, et...

— Ah ! l'animal de Savary ! s'écria Grippe-Sols... Il ne manquait plus que cela !... Si jamais l'Empereur...

Mais il n'acheva pas sa phrase.

Une voix brève retentit dans la pièce :

— Ah ça ! lieutenant Féraud, que racontez-vous là ?

C'était Napoléon, qui, vêtu de sa robe de chambre du matin, se dressait sur le seuil de la porte qui donnait directement accès à son cabinet de toilette.

A la vue du maître, Féraud prenait instantanément la position militaire et, portant la main à son shako, répliquait simplement : — Sire, j'ai dit la vérité.

— Malet ?...

— Fusillé ainsi que tous ses amis.

— Mais c'est ridicule... insensé...

— Sire, complétait Féraud, quand je suis arrivé, porteur de l'ordre de grâce, tout était terminé !

— Quelle heure était-il ? coupait Napoléon, les lèvres pincées.

— Exactement trois heures du matin.

Et d'une voix haletante, Féraud déclara :

— Quand je suis arrivé, les cadavres des condamnés gisaient à terre et je n'ai pu qu'arracher Melle Malet à ce terrible spectacle.

Comment ! s'exclamait l'Empereur... Elle était là ?...

Oui, Sire.

Est-ce possible ?

— Melle Laurence avait voulu assister aux derniers moments de son père.

— La malheureuse ! Il y eut un silence.

Au bout de quelques secondes de réflexion, Napoléon reprit :  
— Qu'avez-vous fait de cette pauvre enfant ? Je l'ai reconduite au château de la Malmaison. Comment était-elle, quand vous l'avez quittée ?

— Très mal, Sire. En arrivant à la Malmaison, nous l'avons transportée dans sa chambre... Alors, Sire, je me suis empressé de revenir aux Tuilleries... Voilà.

D'une voix sourde, Napoléon, les sourcils froncés, reprenait : Retournez là-bas, et faites le nécessaire pour que, d'heure en heure, j'aie de ses nouvelles.

Féraud, saluant l'Empereur, allait s'éloigner...

Mais, avec son audace habituelle, Grippe-Sols s'avançait vers son maître, demandant : Puis-je demander une grande faveur à Votre Majesté ?

— Parle...

— Sire, permettez moi d'accompagner le lieutenant Féraud jusqu'à la Malmaison ?

Eh bien ! va... autorisait Napoléon qui eût voulu, lui aussi, partir avec eux.

Et peut-être l'eût-il fait si, au moment où Féraud et Grippe-Sols remontaient vers la porte, Savary qui ne se doutait de rien, n'était apparu, le visage satisfait d'un homme qui vient d'accomplir tout son devoir et s'attend à recevoir les plus vives félicitations.

— Sire ! fit-il de ce ton déclamatoire qu'affectaient les fonctionnaires du Premier Empire, justice est faite !

Alors, l'incendie qui couvait sous la cendre éclata... Avec l'accent de la fureur la plus véhemente, l'Empereur s'écriait : — Ah ça ! monsieur le ministre de la Police, de quel droit vous permettez-vous de faire exécuter des condamnés auxquels j'ai fait grâce ?

Savary ne put que balbutier :

— Sire, j'ignorais...

— Ah ! vraiment, vous ignoriez ? scanda Napoléon en haussant les épaules.

L'infortuné Savary, complètement abasourdi, balbutia lamentablement : — Redoutant des manifestations populaires...

— Quelles manifestations populaires ?

— Sire... on ne peut jamais prévoir...

— En effet, vous ne prévoyez jamais rien... rien !...

Et, dans un état de fureur indescriptible, l'Empereur, s'approchant de Savary, le saisit par le bras et, le secouant violemment, clama d'une voix stridente : — Duc de Rovigo, vous n'êtes qu'un âne !

Et, laissant là son ministre, il partit en coup de vent et disparut par la porte qui donnait dans ses appartements privés.

Savary qui, en réalité, n'avait pas compris grand-chose à l'algarade de son maître, se laissa choir sur un fauteuil.

Il n'aperçut pas même le bon Duroc qui, sincèrement apitoyé, s'avançait vers lui en disant : — Allons, remettez-vous, mon ami... votre bonne foi est évidente, Quand l'Empereur connaîtra la vérité dans tous ses détails, nul doute qu'il ne vous approuve...

— Non, non, je le sens bien, je suis perdu, se désolait le duc de Rovigo.

— C'est à n'y rien comprendre... s'écriait le maréchal du palais. Hier soir, vers onze heures, l'Empereur m'a fait mander et m'a dit : « Duroc, l'impératrice Joséphine a réussi à pénétrer jusqu'àuprès de moi... sans que j'en eusse été avisé... Je ne veux pas que cela se renouvelle... » Cette fois je passe, car je me doute que c'est encore un tour de ce maudit Grippe-Sols... « Bref, l'impératrice venait me demander la grâce de Malet. J'ai dû la lui refuser, car il m'est impossible de pardonner à ces misérables... » Vous m'écoutez, Savary ?

— Oui, oui, je vous écoute.

— Il a dit, je m'en souviens très bien : « Il m'est impossible de pardonner à ces misérables !... » Et j'apprends qu'entre deux et trois heures du matin Sa Majesté a envoyé un courrier porter l'ordre de surseoir à l'exécution des condamnés. Comment se fait-il que, lorsque le courrier est arrivé, Malet et ses amis étaient fusillés ?...

Savary, toujours effaré, et au lieu de répondre directement à la question que lui posait Duroc, s'écriait avec l'accent du plus profond désespoir : — Quelle idée ai-je eue là ?... Et moi qui croyais au contraire avoir agi sagement, prudemment ! Moi qui

venais recevoir ses compliments. Et l'Empereur... si vous l'aviez vu... mon cher Duroc ! Si vous l'aviez entendu !... Je ne l'ai jamais vu dans un état d'exaspération aussi grande... Il était effrayant... effrayant...

Et, s'appuyant sur le bras de Duroc, il s'éloigna, le dos courbé, la démarche mal assurée et tout en murmurant d'une voix larmoyante : — Un âne !... Il a dit un âne !...

## LIV : Nous sommes quittes !

Le même jour, vers six heures, Laurence était étendue pâle et inanimée sur un lit, dans la chambre claire, spacieuse et joliment meublée qu'elle occupait au premier étage de l'une des ailes du château de la Malmaison.

L'impératrice Joséphine le visage empreint d'une affectueuse compassion, était assise à son chevet.

Debout, dans le milieu de la pièce, côte à côte, Jacques Féraud et Grippe-Sols, douloureusement émus, la contemplaient sans prononcer une parole.

Bientôt, la bonne impératrice se leva ; et, marchant avec précaution, elle s'en fut vers les deux amis qui, l'un comme l'autre, avaient peine à retenir leurs larmes.

— La pauvre enfant ! murmura Joséphine.

D'un regard angoissé, Jacques Féraud l'interrogeait.

A voix basse, elle continua :

— Elle n'a repris connaissance qu'il y a une heure à peine... J'étais là... Sa main, faiblement, a serré la mienne. Un médecin est venu... Elle n'a point paru s'apercevoir de sa présence, et elle a opposé un mutisme absolu aux questions qu'il lui posait. Elle a

pu, cependant, absorber quelques gouttes d'une potion que lui avait ordonnée le docteur. Alors, la fièvre a diminué, ses traits se sont détendus. Vous voyez, maintenant elle repose.

— Ah ! madame ! s'écria Féraud. Je ne puis dire à quel point je suis reconnaissant envers Votre Majesté...

Il s'arrêta... les sanglots l'empêchaient de continuer.

Joséphine reprit aussitôt avec élan :

— J'aimais déjà beaucoup cette enfant... et je l'aime encore davantage maintenant que je la sais si malheureuse...

— Que vous êtes bonne !

— Aussi, je vous promets de tout mettre en œuvre pour la sauver.

Féraud s'inclina avec respect et gratitude devant l'impératrice, qui s'en fut s'installer de nouveau au chevet de sa protégée.

Féraud et Grippe-Sols quittèrent la chambre.

— Allons, mon lieutenant, gourmandait Grippe-Sols en descendant l'escalier... Ne te fais donc pas de mauvais sang comme ça ! L'impératrice te l'a dit : elle la sauvera ! Quelle brave femme ! Elle vaut mieux, celle-là, que cette espèce de poupee viennoise que l'Empereur est allé chercher si loin. Ah ! là là... j'en suis sûr... si elle avait encore été la patronne... ça ne se serait pas passé comme ça ! Le général Malet et sa femme seraient encore vivants. Car, mon lieutenant, je peux bien te le dire, moi qui vois tout ce qui se passe dans la coulisse... Eh bien

! tu ne peux pas t'imaginer combien cette bonne Joséphine a empêché le patron de faire de bêtises !

Tout en se livrant à ces réflexions, notre brave Grippe-Sols, aux propos duquel Jacques Féraud ne prêtait qu'une attention des plus distraites, avait atteint le grand vestibule du rez-de-chaussée.

Le valet de chambre de Sa Majesté en ouvrait la porte principale, lorsqu'il aperçut Maugeard qui s'avançait, tenant dans ses larges mains une soupière d'où s'exhalait un appétissant parfum.

A la vue de son ancien patron, Grippe-Sols eut un sourire de malicieuse ironie qui semblait exprimer : « Attends un peu, mon vieux... A mon tour de te faire un peu monter à l'échelle. »

Et, tel un jeune coq prêt à livrer bataille, il se dressa sur ses ergots, lançant à Maugeard sur un ton d'importance et d'autorité comiques : — On ne passe pas, môssieu !

Maugeard s'arrêta, tout interdit.

— Comment, protestait-il... on ne passe pas ?

— Non, môssieu.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est défendu.

— Par qui ?

— Par moâ, môssieu !

— Par vous ? Mais qu'est-ce que vous êtes donc ici ?

— Le représentant de Sa Majesté l'Empereur Napoléon !

— Et c'est l'Empereur, s'indignait Maugeard, qui m'interdit de prodiguer mes soins à une pauvre malade ?

— Vous dites ?

— J'ai appris, en effet, que Melle Laurence était gravement malade.

— Ah ! ah ! scanda Grippe-Sols, en changeant subitement de ton.

Et Maugeard, que Féraud considérait avec sympathie, poursuivit sur un ton de bonhomie qui suffisait à faire oublier ses travers — Comme Melle Laurence a toujours été très gentille envers moi, je lui ai confectionné un de ces bouillons... Tenez, mon lieutenant, flairez-moi ça ! Vous allez m'en dire des nouvelles...

Ce disant, il entrouvrait sa soupière qui répandit aussitôt autour d'elle un parfum délicieusement appétissant.

Alors, Grippe-Sols s'effaçant, et portant cérémonieusement la main à la visière de son shako de grenadier, fit d'une voix grave : — Passez tout de même, môssieu. On vous pardonne vos insolences en raison de votre bon cœur. Passez...

Maugeard s'éloigna en haussant les épaules.

Une dernière fois, Jacques Féraud se retourna vers le château, enveloppant d'un regard de détresse et d'amour la fenêtre de la chambre où Laurence reposait.

Alors, à bout d'énergie, il éclata en sanglots.

— Mon pauvre ami ! fit Grippe-Sols en lui prenant les mains.  
Allons ! allons ! ne te laisse pas abattre ainsi !

— Ah ! c'est horrible, répliquait Jacques... Qui sait même si elle ne me reproche pas la mort de ses parents ?

C'est stupide, mon lieutenant, ce que tu me racontes là, idiot complètement idiot. Est-ce toi qui as dénoncé Malet, est-ce toi qui l'as fait arrêter ?

— Non, mais j'aurais pu...

— Quoi ?... rien !

Et, comprenant le drame intime qui se jouait à la fois dans le cœur et dans l'esprit de son ami, l'excellent garçon continua : Je suppose bien que tu ne regrettas pas d'avoir manqué ton coup devant la porte des Sablons ?

Ah ! je ne sais plus...

— Tais-toi !... Le passé est mort ! Certes, c'est un grand malheur, un malheur irréparable que le général Malet qui était un admirable soldat et un parfait honnête homme, et sa pauvre femme, si douce, aient péri tous les deux, et j'en ai beaucoup de chagrin ; car je les aimais bien... Oh ! oui, là, de tout mon cœur... et j'aurais volontiers donné ma vie pour sauver la leur...

— Mon pauvre Grippe-Sols !...

Mais que diable, tout n'est pas perdu ! Où il y a de l'amour, il y a toujours espoir ! ... et je puis te garantir une chose, moi qui connais Melle Laurence, c'est qu'elle n'a pas eu seulement une

minute l'idée que tu es pour quelque chose dans la mort de ses parents.

— Oui, mais elle va haïr l'Empereur !

— Allons donc ! Aussitôt qu'elle ira mieux nous lui raconterons que Sa Majesté avait fait grâce... Nous lui dirons tout, quoi !

— Mais nous croira-t-elle ?

— Mon lieutenant, quand deux soldats de France jurent sur leur croix d'honneur qu'ils disent la vérité... personne au monde ne se permet de douter de leur parole. Aussi, dès demain matin, nous reviendrons à la Malmaison. Je demanderai à l'Empereur l'autorisation de t'accompagner ; car, pour des commissions comme celle-là, il vaut mieux être deux... Et, alors, nous réciterons notre histoire à Mlle Laurence. Je prévois la fin... elle pleurera... toi aussi... moi aussi... Joséphine aussi... Et puis la petite tombera dans tes bras. Joséphine et moi nous vous laisserons seuls ; et, dans six semaines, Mlle Laurence Malet épousera le lieutenant Jacques Féraud dans la plus stricte intimité. Maintenant, en route pour les Tuileries... car quelque chose me dit... quoi ?... je ne pourrais pas encore préciser... que l'Empereur doit être assez impatient d'avoir des nouvelles de ta fiancée...

— Ah ! mon bon Grippe-Sols... fit Jacques Féraud en étreignant fraternellement son compagnon d'armes. Quel ami tu fais !

— Manquerait plus que ça... mon lieutenant ! Est-ce que, par hasard, tu ne m'as pas sauvé la vie ?

— Et toi, tu sauves mon cœur ! Nous sommes quittes !...

## LV : L'**hallucinée**

Cette nuit-là, une ombre errait à travers le parc de la Malmaison, se confondant presque entièrement avec les ténèbres environnantes.

Or, cette ombre n'était autre que le sieur Desmarests, bras droit et âme damnée de Fouché.

Qu'est-ce que l'Homme noir pouvait bien faire à pareille heure dans ce jardin où il avait pénétré frauduleusement, suivant son habitude ?

Rien de bon, à coup sûr !

Sans doute travaillait-il pour son maître qui, loin d'avoir désarmé, préparait certainement dans le fond de sa sénatorerie d'Aix-en-Provence quelque nouveau complot capable de lui assurer une éclatante revanche.

En attendant, les yeux de l'Homme noir ne cessaient de fixer le premier étage du château, comme s'il eût voulu découvrir et observer ce qui se passait derrière ces murs baignés de nuit.

Tout à coup, il tressaillit... et, s'élançant hors de sa cachette, il franchit d'un bond vigoureux une allée et disparut derrière un bosquet.

Desmarests venait, en effet, d'apercevoir sur la passerelle qui faisait communiquer le salon de musique avec le parc, une jeune femme, enveloppée dans une cape sombre et s'avançant lentement, d'un pas automatique et saccadé.

C'était Laurence.

Après avoir dormi d'un sommeil réparateur et profond, la jeune fille s'était réveillée vers une heure du matin.

L'impératrice Joséphine, très fatiguée, s'était retirée, vers dix heures, dans ses appartements, confiant Laurence à la garde de sa première femme de chambre, dont elle connaissait le dévouement absolu.

Celle-ci, rassurée par la figure calme et la respiration régulière de la malade, s'était bientôt endormie dans la vaste et moelleuse bergère où elle avait commis l'imprudence de s'installer.

A la lueur de la veilleuse qui éclairait la pièce, Laurence qui se sentait déjà plus forte avait commencé à regarder autour d'elle...

Presque aussitôt, elle reprenait son air farouche, énigmatique, égaré.

La fièvre la ressaisissait en même temps que la notion de la réalité.

Elle s'était soulevée sur son séant, avait quitté son lit, et s'était dirigée vers la table sur laquelle était posée la lampe veilleuse, qui répandait autour d'elle une douce clarté.

Près de la lampe, il y avait un volume de théâtre de Corneille, le livre donné jadis par Bonaparte à la marquise de Navailles, livre dans lequel, suivant le vœu de la morte, Malet avait appris à lire à sa fille d'adoption.

Elle l'ouvrit au hasard.

Puis, à la lueur très douce de la veilleuse, elle se mit à lire.

Sans doute crut-elle trouver dans son poète préféré mieux qu'un appui... c'est-à-dire une inspiration, et qui sait même ? peut-être un ordre ; car son visage pâle et douloureux prit soudain la même expression illuminée et vraiment surhumaine que celle que lui avait inspirée jadis, lors de la fameuse réunion des Philadelphes, le discours enflammé de Jacques Féraud prêchant « la mort du tyran » et réclamant l'honneur de le frapper lui-même.

Bientôt, elle referma le livre ; et, calme, impassible, elle se leva, fit quelques pas, ouvrit sans bruit la porte, la referma lentement, longea le couloir, et toujours avec la même allure de somnambule, d'hallucinée, descendit l'escalier qui conduisait au vestibule du rez-de-chaussée.

De là, sans tâtonner, comme si elle voyait dans la nuit, elle gagna le salon de musique dont elle entrouvrit sans hésiter la porte-fenêtre qui donnait directement sur la passerelle...

Et tandis que Desmarets, toujours aux aguets, demeurait tapi derrière son massif, Laurence, franchissant la grande allée, s'éloignait sous les arbres, se fondant, elle aussi, avec les ténèbres.

Au bout de cent mètres environ, elle s'arrêta devant un banc de pierre et s'y asseyant, toujours farouche, toujours égarée, elle se prit à réfléchir...

Bientôt... sa voix s'éleva, sombre, tragique, et d'un métal qu'on eût dit frappé au coin de la mort.

— Oui, père, disait-elle... Dors en paix ton dernier sommeil, je te vengerai !

A peine avait-elle prononcé ces mots que les feuilles du bosquet devant lequel elle était assise s'écartaient, laissant apparaître la tête de l'Homme noir...

Laurence continuait :

— Justice sera faite sur la terre... et ce sera par moi ! Tandis qu'elle parlait, une main, émergeant du buisson, s'approchait du banc... et déposait un poignard auprès de Laurence... puis se retirait au moment où la jeune fille laissait tomber son regard sur l'arme que l'Homme noir avait si diaboliquement placée à son côté.

A la vue du poignard, l'Aiglonne tressaillit... Il lui semblait maintenant, dans son hallucination, que c'était Malet qui sortait de sa tombe, fraîchement creusée, pour lui remettre lui-même l'instrument de la vengeance et pour lui crier : « Voilà la lame avec laquelle tu dois fouiller le cœur de mon bourreau ! »

Laurence s'empara du poignard qu'elle éleva, de sa main crispée, jusqu'à la hauteur de son regard.

Alors elle eut l'impression que, à la lueur de la lune qui venait de sortir d'un gros nuage, elle lisait, sur la lame brillante, ces deux mots tracés en lettres rouges, en lettres de sang :

« Tue-le !»

À la même heure, tout en bas de la route de Paris à Saint-Germain qui, au début du XIXe siècle, longeait encore le parc de la Malmaison, une calèche sombre, attelée de deux chevaux vigoureux, stationnait, stores baissés, lanternes éteintes.

Sur le siège, un cocher vêtu d'une houppelande noire qui ne laissait rien apercevoir de sa livrée, coiffé d'un bicorne sans écusson et enfoncé jusqu'aux oreilles, somnolait, ses guides enroulées autour de son poignet.

Bientôt, un coup de sifflet déchira le silence de la nuit.

Aussitôt, l'un des stores se releva, laissant apercevoir derrière la vitre une tête surmontée d'un chapeau haut de forme à larges ailes.

Au même instant, un homme surgissait sur la crête du mur qui entourait le domaine de l'impératrice...

Avec une remarquable agilité, il se laissa glisser à terre, puis, en quelques enjambées, regagna la voiture dont l'une des portières, celle derrière laquelle le personnage inconnu venait de faire une brève apparition, s'ouvrit aussitôt pour lui livrer passage.

Desmarests, après avoir tiré par la manche l'automédon aux trois quarts endormi, se hâta de pénétrer dans la calèche, qui

partit dans la direction de Paris au trot très allongé de ses deux solides percherons.

— Et bien ! Desmarests, attaqua Fouché, avez-vous pu glaner quelque chose au cours de votre randonnée ?

— Oui, Excellence, répliqua l'Homme noir, qui semblait très satisfait de lui.

— Racontez-moi cela ! invitait le vieux renard.

— Excellence, voici : Ainsi que je l'avais prévu, Melle Laurence est dans un état de surexcitation nerveuse tel qu'il est inutile de mettre en œuvre les moyens auxquels nous avions pensé pour l'exciter davantage. Tout à l'heure, pendant que je recherchais dans ce parc la façon la plus pratique de m'approcher discrètement de Melle Malet, j'ai vu celle-ci sortir du château... s'avancer, l'air halluciné, gagner le parc, et s'asseoir sur un banc placé près d'un massif derrière lequel j'ai pu aisément me cacher... Elle est restée un bon moment silencieuse ; puis, je l'ai entendue très distinctement s'écrier : « Dors en paix ton dernier sommeil. Oui, père, je te vengerai ! »

— Ah ! ah ! ponctua Fouché, qui eut un infernal sourire. Desmarests poursuivait :

— Elle a même ajouté, ce qui n'a pas été sans me causer un plaisir extrême : « Justice sera faite sur terre, et ce sera par moi ! »

— Très bien ! Très bien ! approuvait l'ex-oratorien, en se frottant les mains.

— Alors, Excellence, scandait l'Homme noir, alors, il m'est venu une idée... ou plutôt, une inspiration...

— Voyons...

J'ai pris un poignard, que j'avais, en cas d'attaque ou de surprise, accroché à ma ceinture... et, tout doucement, je l'ai déposé sur le banc, près d'elle... Quand elle l'a aperçu, elle a eu un frémissement fait à la fois de joie et de colère. Tout de suite, d'un air farouche, elle s'en est emparée... Rien qu'à l'éclat de ses yeux, j'ai deviné l'usage qu'elle saurait en faire... et je me suis empressé de venir apporter la bonne nouvelle à votre Excellence,

— Vous avez très bien manœuvré, Desmarests, félicitait Fouché, Ah ! maintenant, un mot...

— Je vous écoute, Excellence.

— Je vais rentrer dans ma petite maison de Rueil, où je demeurerai caché, en attendant les événements.

— Bien, Excellence.

— Ce n'est pas tout. Vous allez immédiatement vous enquérir du jour et de l'heure où l'Empereur se rendra à la Malmaison. Quand vous le saurez, vous prendrez votre meilleur cheval et vous accourrez à franc étrier près de moi. Je vous dirai alors ce que vous aurez à faire !

Desmarests inclina légèrement la tête.

Alors, l'infenal bonhomme prit sa tabatière et, l'ouvrant toute grande, il y happa une forte pincée de tabac d'Espagne,

qu'il huma tout en disant :

— Allons... tout va bien... M. Grippe-Sols a peut-être eu la peau... mais il ne tient pas encore la bête !

## **LVI : Parricide**

Grippe-Sols ne se trompait pas en affirmant à Jacques Féraud que l'Empereur était très inquiet de Laurence.

Aussi, lorsque son jeune aide de camp et son valet de chambre étaient rentrés aux Tuileries, les avait-il harcelés de questions, à un tel point que Grippe-Sols lui-même en avait été fortement intrigué.

— Qu'est-ce que je te disais, mon lieutenant ? glissa-t-il à l'oreille de Jacques. Je savais bien, parbleu, que l'Empereur avait pour Melle Laurence une affection toute particulière. Elle serait sa fille qu'il n'en ferait pas davantage...

Le lendemain matin, en allant réveiller Napoléon, Grippe-Sols le trouva debout... en robe de chambre... contrairement à son habitude.

Tout de suite, Marchand comprit que l'Empereur avait passé une très mauvaise nuit.

C'était exact : Napoléon n'avait pas goûté un seul instant de repos.

Toute la nuit, il avait été hanté par la vision de Laurence d'abord effondrée à ses genoux, implorant la grâce de Malet,

puis, sur son refus, se relevant, menaçante, terrible, et clamant :

— Prenez garde que son sang ne retombe sur vous et sur votre enfant !

Et à force de rouler dans sa tête mille pensées contradictoires, il finit par prendre la décision suivante :

« Il faut en finir une bonne fois pour toutes. Je ne veux plus que cet enfant croie que je suis le bourreau de son père. Je veux qu'elle apprenne de ma bouche... que j'avais signé la grâce du général Malet... Je lui dirai, enfin... la vérité... oui, toute la vérité. Tant pis pour la raison d'Etat !... Tant pis si mes ennemis clabaudent et si les gazetiers stipendiés par l'étranger en profitent pour baver une fois de plus sur moi... Je ne veux pas creuser entre mes deux enfants un fossé de haine. Je veux qu'ils se connaissent, je veux qu'ils s'aiment !... Marie-Louise ne sera jamais une mère... Je puis être tué, mourir... Et je voudrais que l'Aiglonne fût là pour veiller sur l'Aiglon !... »

Aussi, dès qu'il aperçut Grippe-Sols, il lui dit, sur un ton plein d'impatience :

— Allons, habille-moi vite... Mais, auparavant, préviens le service d'honneur que nous partons dans une heure pour la Malmaison. Le lieutenant Jacques Féraud nous accompagnera...

Deux heures après, l'Empereur, accompagné de Jacques Féraud et de Grippe-Sols, arrivait en carrosse à la Malmaison.

Joséphine, qui, de loin, avait vu le carrosse impérial franchir la grille, suivi d'une brillante escorte, était descendue au-devant de Napoléon

Chaque visite de l'Empereur n'était-elle pas pour elle un précieux réconfort... et mieux qu'une évocation... une résurrection du passé !

Et puis, n'était-ce pas une chose profondément touchante, que de voir ces deux êtres qui, après avoir été séparés par la vie, se trouvaient rapprochés de la façon la plus inattendue, en se penchant tous deux vers un pauvre cœur déchiré ?

— Quelles nouvelles de Laurence ? interrogea aussitôt l'Empereur, après avoir baisé la main que lui tendait Joséphine.

L'impératrice allait répondre :

— Très mauvaises.

Mais elle atténuait aussitôt :

— Pas très bonnes.

Car elle avait tout de suite lu dans les yeux de Napoléon une angoisse dont elle s'expliquait mal l'intensité.

— Enfin, que se passe-t-il ? s'écriait l'Empereur, tandis que Jacques Féraud et Grippe-Sols demeuraient respectueusement à l'écart.

Tout de suite, l'impératrice répliquait :

— Elle est là-haut, toute seule dans sa chambre... Elle ne veut parler à personne... pas même à moi. C'est étrange !

— Dites inquiétant, scanda l'Empereur.

Et, le front barré d'un pli, il ajouta :

— Pourvu que la malheureuse n'ait pas perdu la raison...

— Oh ! Sire... ne dites pas cela !

Mais, brusquement, Napoléon décidait :

— Entrons !

Tous deux s'en furent dans le grand salon du rez-de-chaussée... accompagnés à distance par Jacques Féraud et Grippe-Sols qui demeurèrent dans l'antichambre, dont la porte demeura ouverte à deux battants.

L'Empereur, qui paraissait extrêmement soucieux, s'assit sur un canapé.

Puis il reprit, au bout d'un instant :

— Je veux parler à cette jeune fille.

L'impératrice tira sur un cordon de sonnette placé à la droite de la cheminée sur laquelle on pouvait admirer un splendide buste de femme dû au ciseau puissant du sculpteur Canova. La première femme de chambre apparut aussitôt. Joséphine ordonna :

— Allez dire à Melle Laurence que l'Empereur la demande...

La femme de chambre s'éloigna aussitôt, devant Féraud et Grippe-Sols qui s'interrogeaient du regard et se demandaient avec anxiété :

— Qu'est-ce qui a dû se passer ?

Napoléon se taisait toujours...

L'impératrice s'approcha de lui et fit :

— Cette affaire semble beaucoup vous préoccuper...

D'un geste impatient, Napoléon coupa la parole à Joséphine.

Il avait, en effet, besoin de tout son calme pour se préparer à la scène qui allait se dérouler entre Laurence et lui.

Joséphine devina qu'il désirait être seul ; et, discrètement, elle se retirait, lorsque la femme de chambre reparut, annonçant :

— Melle Laurence n'est pas dans sa chambre !

A ces mots, l'Empereur se dressa en clamant :

— Qu'on la cherche partout, dans le château, dans le parc, et qu'on me la ramène au plus vite !

En proie à une vive surexcitation, il commençait à arpenter le salon, à grands pas.

Puis, de plus en plus impatient, il s'approchait d'une baie vitrée qui donnait sur les jardins, et il promenait sur le parc un regard fiévreux, lorsque, tout à coup, une voix vibra dans la pièce :

— Sire, prenez garde, il y a un assassin caché derrière ce paravent !

C'était Fouché qui, tel un diable sortant d'une boîte, venait de surgir tout à coup par la porte du fond, au grand ébahissement de Féraud et de Grippe-Sols, qui ne l'avaient même pas vu arriver.

L'Empereur, d'un geste rapide, écarta l'une des feuilles du paravent qui, placé en angle devant la baie, se trouvait à portée de sa main.

Un cri de douleur et de colère lui échappa. Laurence, l'œil étincelant de haine... venait d'y apparaître... le poignard levé, prête à bondir sur lui !

Elle n'en eut pas le temps.

Tandis que Joséphine se jetait en avant, pour faire à l'Empereur un rempart de son corps, Jacques Féraud et Grippe-Sols se précipitaient vers la jeune fille et la désarmaient.

Joséphine, toute tremblante d'effroi, s'écriait :

— Sire, vous ne vous trompiez pas quand vous disiez qu'elle était folle !

Mais, doucement, Napoléon la repoussait et, s'adressant à Féraud qui soutenait Laurence à demi défaillante et que ses nerfs, à bout, usés, avaient abandonnée, il fit, avec une parfaite maîtrise de lui-même :

— Lieutenant, conduisez cette malheureuse jusque dans sa chambre où elle devra demeurer enfermée jusqu'à nouvel ordre.

Laurence, prostrée, inconsciente, se laissa emmener docilement par Féraud, pâle de désespoir.

L'Empereur la suivit d'un regard douloureux, puis il reporta ses yeux vers Fouché qui s'était effacé dans un coin et attendait, avec sa mine de bon apôtre des grands jours, les compliments et les remerciements de son maître.

Mais, contrairement à son attente, Napoléon s'avança vers lui, les sourcils froncés.

Et, d'un ton nettement hostile, il attaqua, écouté avec la plus vive attention par l'impératrice Joséphine qui, Laurence disparue, était rentrée dans le salon, et par Grippe-Sols qui n'avait pas quitté son poste d'observation de l'antichambre :

— Décidément, monsieur Fouché, vous arrivez toujours fort à propos.

Fouché s'inclina.

Napoléon continuait, d'un ton sarcastique :

— Vous êtes un habile homme, trop habile même... Mais... en vieillissant... monsieur Fouché... vos malices deviennent quelque peu cousues de fil blanc.

« Diantre ! se disait Fouché, qui commençait à perdre contenance, est-ce que ce diable d'homme aurait appris ou deviné quelque chose ? Soupçonnerait-il mon action secrète dans la conspiration de Malet ? En ce cas, je n'aurais réussi qu'à me jeter moi-même dans la gueule du loup... »

Mais l'Empereur poursuivait :

— Cependant, en raison du dernier service que vous venez de me rendre, je veux bien oublier tous les vilains tours que vous m'avez joués.

A ces mots, Fouché, rassuré, reconquit toute sa sérénité. Joséphine et Grippe-Sols qui, pour des raisons tout à fait différentes, avaient voué à l'ancien ministre de la Police une

rancune que rien n'avait pu effacer, ne purent réprimer, ni l'un, ni l'autre, un léger mouvement de désappointement que Napoléon ne parut pas ou ne voulut pas remarquer.

Car il continua, d'un ton suffisamment hostile pour bien marquer que la décision qu'il prenait dissimulait encore une demi-disgrâce :

— Duc d'Otrante, je vous nomme gouverneur de la province de Rome !

Il fallut à Fouché tout l'empire qu'il possérait sur lui-même pour réprimer la grimace de désappointement que lui causait cette nomination qui, somme toute, n'était qu'un exil déguisé et l'éloignait à tout jamais d'un pouvoir dont il n'avait pas cessé de convoiter ardemment la reprise.

Mais Napoléon qui, sans nul doute, avait compris immédiatement ce qui se passait dans l'âme ambitieuse de l'extraordinaire intrigant, reprenait, sur un ton plein d'autorité narquoise :

— En votre qualité d'ancien ecclésiastique, je suis sûr que vous vous entendrez à merveille avec le pape.

Avec un respect sous lequel perçait la rage, Fouché se hasarda à observer :

— Alors, Sire, c'est un exil ?...

L'Empereur l'interrompit durement :

— Préférez-vous, fit-il, le donjon de Vincennes ou le château de l'île Sainte-Marguerite ?

Fouché se confondit aussitôt en dénégations, excuses et platitudes.

— Sire... affirma-t-il, Votre Majesté sait bien que j'ai toujours été l'humble exécuteur de ses ordres... Je me contenterai de servir mon maître dans l'ombre.

— Au lieu de le trahir... cela vous changera...

— Sire !...

— Assez !... Et estimez-vous heureux que je consente à vous oublier dans la sinécure que je vous octroie...

Fouché, jugeant inutile d'insister, s'inclina jusqu'à terre.

— Grippe-Sols ! appela Napoléon dont le regard s'illumina d'un éclair de malice.

— Sire ?

— Reconduis M. le gouverneur jusqu'à son carrosse.

Rongeant son frein, Fouché dut suivre Grippe-Sols qui exultait.

En passant devant l'impératrice Joséphine, il fit une révérence cérémonieuse.

Mais Joséphine, hautaine, ne daigna pas lui répondre.

« Allons, se dit-il, c'est la fin de ma fortune. J'eusse mieux fait de laisser Laurence accomplir jusqu'au bout son geste parricide. Car, décidément, ce Bonaparte n'est qu'un ingrat.»

Tout en se livrant à ces réflexions, Fouché avait quitté le château et suivait la grande allée centrale, toujours précédé de Grippe-Sols qui, bien qu'il eût rêvé pour le « vieux renard » un châtiment plus sévère, n'en était pas moins ravi d'avoir assisté à l'effondrement définitif de sa puissance.

Comme il arrivait devant le portail derrière lequel stationnait la calèche, Maugéard, qui l'avait reconnu au passage, bondit de sa loge, se confondant en salutations.

— Ah ! môssieu le comte... mugissait le brave Maugéard... que je suis donc heureux d'avoir l'honneur de vous revoir. J'espère bien que nous allons avoir le bonheur de...

Mais Fouché qui avait l'enfer en lui n'eut même pas un regard pour Maugéard qui resta immobile... la bouche arrondie... les bras ballants et songeant :

« J'ai dû me tromper... Ça n'est pas môssieu le comte... On me l'a sûrement changé là-bas ! »

L'ancien ministre de la Police, toujours escorté par Grippe-Sols qui ne le lâchait pas d'une semelle, avait déjà franchi la grille et s'avançait vers sa voiture devant laquelle se tenait Desmaret.

À la physionomie ravagée de son maître, l'Homme noir, devinant aussitôt que les choses avaient dû plutôt mal tourner pour lui, s'empressa d'ouvrir la portière.

Au moment où Fouché enjambait le marchepied, Grippe-Sols, incapable de se maîtriser, lança d'une voix moqueuse :

— Bon voyage, monsieur Fouché !...

Tandis que Fouché s'engouffrait dans la calèche, le malicieux garçon ajouta :

— Mes amitiés au pape !

Alors, Maugeard, scandalisé au-delà de toute expression, s'approcha de Grippe-Sols et, lui posant sa lourde main sur l'épaule, il s'écria :

— Ah ça ! clampin, qu'est-ce que tu fais ici ?

— Justice, môssieu !

Et, laissant le bonhomme complètement ahuri, il s'éloigna, la tête rejetée en arrière, la main passée dans l'échancrure de son plastron, important, solennel et arrachant à son ancien patron ce cri qui montrait dans quel désarroi la scène précédente l'avait plongé :

— Ma parole, on dirait que, maintenant, c'est lui l'Empereur ! ...

## **LVII : Où l'on voit le grand poète tragique Corneille collaborer puissamment au dénouement de cette histoire**

Suivant l'ordre de Napoléon, Jacques Féraud avait reconduit Laurence jusque dans sa chambre.

En route, ils n'avaient pas échangé un mot ; et lorsqu'elle pénétra chez elle, la jeune fille qui semblait ne plus se tenir sur ses jambes que par un miracle d'énergie se laissa tomber lourdement sur une chaise longue, et, se cachant la tête dans les mains, elle se prit à pleurer.

Féraud se garda bien de troubler son désespoir par une parole qui n'eût que surexcité davantage la tempête qui bouleversait ce cœur si noblement ardent et si farouchement passionné.

Il préférait attendre que l'orage s'apaisât de lui-même.

Il voulait être là pour recueillir le premier regard de détresse qu'elle promènerait autour d'elle, pour répondre au premier cri de : « Au secours ! » qui s'échapperait de ses lèvres.

Mais Laurence ne semblait nullement se calmer...

Ses sanglots redoublaient...

Dans l'affolement de son pauvre être désemparé, dans l'exaspération de son cerveau en délire, elle ne savait plus que râler devant l'anéantissement complet de sa vengeance : — Est-ce Dieu, est-ce le démon qui le protège ?

Ne songeant plus qu'à rejoindre dans la mort ce père et cette mère qui avaient été arrachés si tragiquement, si brutalement, à sa tendresse, tout à coup elle se dressa et, sans remarquer la présence de son fiancé, elle courut droit à la fenêtre et voulut l'ouvrir pour se précipiter sur le sol.

Mais elle eut à peine le temps d'esquisser son geste. Féraud s'était précipité vers elle, et, la saisissant dans ses bras, il s'écria : — Laurence, qu'allez-vous faire ?

— Me tuer ! répliqua farouchement Laurence.

— Vous tuer ?

— Je n'ai plus le droit de vivre.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'ai pas pu châtier le bourreau des miens.

— Laurence !

— Laissez-moi !

— Laurence, il faut pourtant... il faut que vous sachiez, que je vous dise...

— Je ne veux rien entendre.

— Pas même moi ?

— Jacques !

La jeune fille eut un moment d'hésitation, et troublée par la voix qui l'invitait avec tant de persuasion à toutes les confiances, à tous les abandons, qu'allait-elle lui répondre ?

L'amour allait-il chasser la haine ?

Non, la haine fut encore la plus forte car l'Aiglonne ajouta sur un ton dont l'âpreté bouleversa Féraud : — Je n'ai pas le droit de vous écouter, Jacques ; et si vous m'aimez vraiment, laissez-moi en finir, s'écriait Laurence avec véhémence...

— Non, Laurence... C'est au nom même du général Malet, ainsi qu'en celui de votre admirable mère, que je vous supplie, je vous adjure de m'écouter.

— Non, non, résistait un peu plus faiblement la fière enfant.

— Si !... il le faut... En vous parlant ainsi, ce n'est pas seulement un devoir d'amour que j'accomplis, c'est, avant tout, un devoir de justice.

— De justice ? répéta Laurence sur laquelle Jacques commençait à reprendre peu à peu quelque ascendant.

— Oui, de justice... Car, de très bonne foi, ce n'est pas un coupable que vous avez failli châtier, c'est un innocent que vous avez manqué de poignarder.

— Un innocent ?

— Oui, Laurence, et cela je vous le jure, sur la mémoire sacrée de ceux que vous pleurez.

— Jacques, que me dites-vous là ? L'Empereur ne serait pas le bourreau de mon père ?

— L'Empereur avait fait grâce, martela Féraud avec force.

Laurence, sceptique, secouait négativement la tête.

Mais Féraud insistait :

— Si, si, je vous le jure.

Et il continua, de plus en plus vêhément :

— Je puis vous l'affirmer mieux que personne... puisque c'est moi que l'Empereur avait chargé de porter l'ordre au gouverneur de Paris !

— Vous !

— Oui, Laurence, moi ! Malheureusement, Savary, le ministre de la Police, avait pris sur lui d'avancer l'heure de l'exécution ; et c'est lui, lui seul qui doit être tenu pour responsable de la mort de votre père.

Jacques Féraud s'était exprimé avec un élan et une conviction tellement ardents, que Laurence n'avait pas le droit de suspecter sa sincérité.

— Mon Dieu ! fit-elle simplement en portant la main à son cœur.

Et chancelant, elle retomba sur la chaise longue, la tête contre le dossier et pleurant doucement, comme une enfant qui n'a que du chagrin, beaucoup de chagrin.

Féraud s'approcha d'elle.

— Ma bien-aimée, murmura-t-il... si vous saviez combien je comprends votre douleur, combien je la partage, peut-être la sentiriez-vous moins lourdement sur vos épaules ?

— Jacques... murmura faiblement Laurence en tendant sa main à Féraud qui la porta jusqu'à ses lèvres...

Mais l'Aiglonne demeurait toujours accablée, les yeux clos, la tête renversée en arrière...

On eût dit qu'une invincible torpeur l'accablaît.

Jacques contemplait son beau visage... dont les traits détendus reprenaient peu à peu leur sérénité...

Le jeune officier respectait cet accablement, prélude d'un réveil vers la vie... d'un renouveau vers l'espérance...

Pour rien au monde il n'eût voulu troubler le demi-sommeil bienfaisant, premier repos que la pauvre enfant goûtait depuis le jour où Mme Malet avait succombé dans le parloir de la prison de la Force, lorsqu'une portière se souleva, laissant apparaître l'Empereur qui, aussitôt, fit signe à Féraud de se retirer.

Celui-ci obéit, laissant seuls l'Aigle et l'Aiglonne.

Napoléon s'avança vers Laurence qui ne l'avait pas vu et demeurait à demi étendue sur sa chaise longue.

Ses paupières fermées laissaient échapper deux grosses larmes qui, lentement, coulaient le long de ses joues...

Tout à coup ses yeux tombèrent sur un livre déposé sur un guéridon.

Il tressaillit, car il avait cru reconnaître son « théâtre de Corneille », celui qu’au cours de sa jeunesse il aimait à appeler son compagnon fidèle.

La gorge serrée, il se pencha et s’empara du volume.

C’était bien celui qu’il avait jadis donné à la marquise de Navailles, à l’instant de l’éternel adieu.

Alors l’Empereur eut une inspiration subite.

Prenant dans la poche intérieure de son habit la note de Fouquier-Tinville, il la glissa dans le théâtre de Corneille.

Puis, avec précaution, il déposa le livre sur les genoux de Laurence qui, brisée, à bout de forces, s’était tout à fait endormie.

Et, marchant à pas de loup, il s’en fut se cacher derrière la portière.

Quelques instants après, Laurence entrouvrait les yeux... relevait la tête... cherchait autour d’elle.

— Jacques, murmura-t-elle avec un accent encore angoissé.

Car, en revenant à elle, elle éprouvait l’irrésistible besoin de ne pas se sentir seule et d’entendre une voix chère la rassurer.

Soudain son regard tomba sur le théâtre de Corneille. Dans son désarroi, elle ne se demanda même pas comment il se trouvait là, qui l’avait apporté...

Instinctivement, elle s’en saisit et l’entrouvrit...

La note de Fouquier-Tinville s’échappa... tombant à terre.

Laurence, se baissant, la ramassa et la considéra un instant.

Quel était ce papier jauni, recouvert d'une petite écriture fine, serrée, et marqué du sceau du tribunal révolutionnaire ?

Était-ce un document relatif au procès de son père ? N'était-ce pas ses dernières volontés, peut-être... qu'on lui faisait parvenir par une voie détournée ?

Tout à coup le nom de Malet la frappa. Laurence commença à lire. Peu après, son visage exprima une stupeur, une émotion, un trouble...

En effet, c'était tout le secret de sa naissance, secret si noblement, si pieusement gardé par Malet, par l'Empereur et respecté même par Fouché, qui se révélait à elle dans toute sa grandeur mystérieuse, dans son inattendu prodigieux.

Ainsi, non seulement elle n'était pas la fille de Malet, de cet homme, qu'elle avait tant admiré, tant aimé, mais elle était celle de Napoléon, de ce despote, de ce tyran qu'elle avait appris à maudire dès sa plus tendre enfance, et qu'une heure auparavant, se croyant justicière, elle s'apprêtait à poignarder !...

Napoléon était son père !

Tout d'abord, elle se crut le jouet d'une hallucination, d'un rêve...

Elle ne pouvait croire que cela fût possible...

Non, ce papier mentait... mentait...

Elle voulut le relire ; et bien qu'elle désirât le croire faux, elle ne pouvait s'empêcher d'être frappée par l'accent de vérité sobre

de ce procès-verbal implacable et sec, si bien rédigé dans le style et dans l'esprit du terrible accusateur public dont il portait la signature.

Alors, peu à peu, elle se rappela certains détails de sa prime enfance... qu'elle avait oubliés et qui, maintenant, devant le formidable événement, se précisaien t en son esprit... avec une netteté troublante.

L'un d'entre eux, surtout, l'impressionna plus que tout.

C'était un soir...

Laurence, qui avait cinq ans à peine, sommeillait sur les genoux de Mme Malet...

La croyant endormie, Malet se pencha vers elle pour l'embrasser.

— Ah ! si la pauvre petite se doutait que sa maman !...

Laurence, qui avait tout entendu, se redressa et, enlaçant la bonne Denise, s'écria : — Ma maman... mais c'est toi...

— Oui, oui, c'est moi... c'est moi ! fit Mme Malet en l'étreignant contre sa poitrine.

Cet incident, qui, dès l'instant même, s'était estompé dans son esprit, maintenant elle le revivait avec une acuité inouïe.

Il lui semblait qu'elle entendait la voix de Malet, murmurant avec un accent de touchante compassion : — Ah ! si la pauvre petite se doutait que sa maman !...

Sa maman... Il avait bien dit « sa maman » !

Alors ?... Mme Malet n'était donc pas sa vraie mère !...

« Et puis, se disait-elle... pourquoi l'Empereur aurait-il agi envers moi avec tant de ménagements ?... Pourquoi, après la première entrevue où je me suis cependant montrée intractable à son égard, au lieu de nous envoyer en prison, m'a-t-il seulement imposé une retraite dont on avait tout mis en œuvre pour adoucir la rigueur ? Pourquoi, après tout ce qui s'était passé, m'a-t-il choisie pour faire de moi la secrétaire intime de l'impératrice Joséphine ?»

Qu'il eût gracié Jacques Féraud, cela n'avait rien d'extraordinaire.

Jacques Féraud, somme toute, vaincu par le regard de l'Aigle, non seulement avait demandé grâce, mais il s'était encore conduit si bravement sur le champ de bataille de Wagram que l'Empereur avait pu, justement, le décorer de sa main.

Mais elle !

Elle n'avait pas désarmé...

Elle n'avait rien abdiqué de ses idées... de ses principes...

Alors, pourquoi cette indulgence, cette bonté ?...

Oui, pourquoi cette tendresse qu'elle avait lue dans les yeux de Napoléon, lorsque celui-ci, la veille de son départ pour la Russie, l'avait lui-même poussée dans les bras de Jacques Féraud en lui disant : — Embrassez votre fiancé... je vous le ramènerai bientôt !

Et depuis ce jour-là, si elle n'en avait rien laissé voir à personne, si elle-même ne s'en était pas expliqué la raison, n'avait-elle pas néanmoins senti s'éteindre sa haine en face du « grand ennemi » qui, après lui avoir coûté tant de larmes, semblait ne plus songer à présent qu'à assurer son bonheur !...

Et peut-être se fût-elle prise à l'aimer, lorsque la maladresse de Savary était venue tout briser.

Car à présent, elle en était sûre... l'Empereur, à la suite de sa démarche, après avoir résisté, avait fini par s'adoucir, par céder... par faire grâce...

Féraud avait dit la vérité...

Alors, elle allait donc pouvoir l'aimer... puisqu'il avait pardonné... comblant ainsi le fossé de sang qui les eût à jamais séparés ?

Et dans l'élan de son cœur dans lequel s'infiltrait peu à peu une radieuse et pénétrante allégresse, elle portait à ses lèvres le théâtre de Corneille, le vieux livre, messager de la bonne nouvelle libératrice... lorsqu'une voix s'éleva près d'elle, forte et douce à la fois : — Ma fille !

C'était Napoléon, qui, les bras grands ouverts, s'avancait vers elle.

L'Aiglonne s'en fut vers lui...

Et tandis que l'Empereur la serrait tendrement contre sa poitrine, elle fit en un sanglot : — Pardonnez-moi, mon père ! Je ne savais pas... je ne savais pas !

Napoléon contempla longtemps son enfant.

Puis il la fit asseoir près de lui, sur la chaise longue.

— Et maintenant, attaqua-t-il, je veux tout te dire...

Mais apercevant le théâtre de Corneille que Laurence avait gardé dans ses mains, il fit : — Regarde bien ce livre... C'est moi qui l'avais donné à ta mère... la plus noble et la meilleure des femmes... C'est elle qui, sans doute, te l'a légué par l'intermédiaire de celui qui t'a recueillie et dont, crois-moi bien surtout, j'aurais tant voulu faire un de mes amis.

Et, prenant dans sa poche la miniature de Mme Vigée-Lebrun, il la présenta à Laurence en disant : — Regarde bien aussi ce portrait... c'est celui de ta mère...

— Comme elle était belle ! fit Laurence.

— Et comme tu l'aurais aimée ! fit Napoléon, tandis que l'Aiglonne approchait le portrait de ses lèvres.

Avec une expression de douceur profonde, sous laquelle cependant perçait encore une sourde inquiétude, l'Empereur ajouta : — Et toi, m'aimeras-tu aussi ? L'Aiglonne ne répondit pas.

Seulement, elle laissa retomber sa tête sur l'épaule de l'Empereur.

Et comme celui-ci imprimait sur son front le baiser depuis si longtemps espéré, elle murmura d'une voix douce comme celle d'un petit enfant : — Oui, mon père !



## **Epilogue**

Le même soir, aux Tuilleries, l'Empereur et Laurence se tenaient debout devant le berceau du petit roi de Rome, qui les regardait tous deux de son œil clair, tout en jouant avec un hochet qui représentait un sceptre.

L'Empereur qui souriait à son fils fit à Laurence : — Promets-moi de l'aimer toujours !

Et l'Aiglonne se pencha vers l'Aiglon, l'enlaçant d'une fraternelle étreinte.

— Allons... murmura l'Empereur, voilà encore pour moi une belle victoire !

Et tandis que Laurence revenait à son père, celui-ci reprit : — Et maintenant, ma fille, parlons un peu de ta dot !

FIN

## **Table des Matières**

- I : L'homme au collet noir
- II : La dame en robe blanche
- III : A l'hôtel de Metz
- IV : La belle Toinon
- V : Fouché
- VI : En prison
- VII : Le général Malet
- VIII : Un messager inattendu
- IX : L'Empereur et le soldat
- X : Le rideau cramoisi
- XI : L'aiglonne
- XII : La miniature de Mme Vigée-Lebrun
- XIII : Les archives secrètes de la police
- XIV : La boutique du marchand d'estampes
- XV : Le club des « Philadelphes »
- XVI : « Je vous aime ! »
- XVII : Le lever de sa majesté
- XVIII : La petite porte des sablons
- XIX : Les deux policiers de l'empereur
- XX : Si j'avais un fils !
- XXI : Je le sauverai !
- XXII : L'enlèvement du prisonnier
- XXIII : C'est moi qui le tuerai !
- XXIV : Le pêcheur en eau trouble
- XXV : Le coup de filet
- XXVI : La note secrète
- XXVII : Je suis l'empereur !
- XXVIII : Vers l'inconnu

- XXIX : La part du feu  
XXX : Au château de Saint-Leu  
XXXI : La partie de Colin Maillard  
XXXII : La bataille  
XXXIII : Vers le divorce  
XXXIV : Elle et lui !  
XXXV : Une page d'histoire  
XXXVI : Grippe-Sols policier  
XXXVII : Trahison !...  
XXXVIII : Ou l'on voit l'homme en noir proposer et Fouché disposer !  
XXXIX : La cantine de Napoléon  
XL : Chassé !  
XLI : À Malmaison  
XLII : Les deux impératrices  
XLIII : Par la clémence et par l'amour  
XLIV : La maison de santé du docteur Dubuisson  
XLV : Vers le coup d'état  
XLVI : Le premier acte du drame  
XLVII : Le second acte  
XLVIII : Le pacte suprême  
XLIX : Un double adieu  
L : Un peu d'espoir  
LI : La clémence d'Auguste  
LII : L'exécution  
LIII : La colère de Napoléon  
LIV : Nous sommes quittes !  
LV : L'hallucinée  
LVI : Parricide  
LVII : Où l'on voit le grand poète tragique Corneille collaborer puissamment au dénouement de cette histoire  
Epilogue